



LIBRARY

Westmar College

LE MARS, IOWA

Vol. No. 14776

842

C

V.1

~~ET~~

PQ

1742

.A1

1945

vol. 1

Cornelle, Pierre

14776

Theatre choisi













# THÉÂTRE CHOISI

TOME I

DANS LA MÊME COLLECTION

*LES FLEURS DU MAL*

par Charles Baudelaire

*CONTES*

par Guy de Maupassant

*FABLES*

par Jean de la Fontaine

*THÉÂTRE*

par Jean Racine

*PENSÉES*

par Blaise Pascal

*TROIS CONTES*

par Gustave Flaubert

*COMÉDIES ET PROVERBES*

par Alfred de Musset

préface d'André Maurois

*LETTRES*

par Mme de Sévigné

PIERRE CORNEILLE

THÉÂTRE CHOISI

TOME I

032164  
16

LES ÉDITIONS VARIÉTÉS  
1410, rue Stanley, Montréal,  
Canada.

RD  
1942  
AI  
745

~~S. 1. 2.~~  
~~C. 1. T~~

# MÉDÉE

TRAGÉDIE — 1635

## PERSONNAGES

CRÉON, roi de Corinthe.  
ÆGÉE, roi d'Athènes.  
JASON, mari de Médée.  
POLLUX, argonaute, ami de Jason.  
CRÉUSE, fille de Créon.  
MÉDÉE, femme de Jason.  
CLÉONE, gouvernante de Créuse.  
NÉRINE, suivante de Médée.  
THEUDAS, domestique de Créon.  
TROUPE des gardes de Créon.

*La scène est à Corinthe.*

# MÉDÉE

---

## ACTE PREMIER

---

### SCÈNE PREMIÈRE : POLLUX, JASON.

POLLUX.

Que je sens à la fois de surprise et de joie !  
Se peut-il qu'en ces lieux enfin je vous revoie,  
Que Pollux dans Corinthe ait rencontré Jason ?

JASON.

Vous n'y pouviez venir en meilleure saison,  
Et, pour vous rendre encor l'âme plus étonnée,  
Préparez-vous à voir mon second hyménée.

POLLUX.

Quoi ? Médée est donc morte, ami ?

JASON.

Non, elle vit,  
Mais un objet plus beau la chasse de mon lit.

POLLUX.

Dieu ! et que fera-t-elle ?

JASON.

Et que fit Hypsipyle<sup>1</sup>,  
Que pousser les éclats d'un courroux inutile ?  
Elle jeta des cris, elle versa des pleurs,  
Elle me souhaita mille et mille malheurs,  
Dit que j'étais sans foi, sans cœur, sans conscience,  
Et, lasse de le dire, elle prit patience.  
Médée en son malheur en pourra faire autant :  
Qu'elle soupire, pleure, et me nomme inconstant,  
Je la quitte à regret, mais je n'ai point d'excuse  
Contre un pouvoir plus fort qui me donne à Créuse.

1. Hypsipyle, reine de Lemnos, avait eu deux fils de Jason.

POLLUX.

Créuse est donc l'objet qui vous vient d'enflammer ?  
 Je l'aurais deviné sans l'entendre nommer.  
 Jason ne fit jamais de communes maîtresses,  
 Il est né seulement pour charmer les princesses,  
 Et haïrait l'amour, s'il avait sous sa loi  
 Rangé de moindres cœurs que des filles de roi.  
 Hypsipyle à Lemnos, sur le Phase Médée,  
 Et Créuse à Corinthe, autant vaut, possédée,  
 Font bien voir qu'en tous lieux, sans le secours de Mars,  
 Les sceptres sont acquis à ses moindres regards.

JASON.

Aussi je ne suis pas de ces amants vulgaires :  
 J'accommode ma flamme au bien de mes affaires,  
 Et, sous quelque climat que me jette le sort,  
 Par maxime d'état je me fais cet effort.

Nous voulant à Lemnos rafraîchir dans la ville,  
 Qu'eussions-nous fait, Pollux, sans l'amour d'Hypsipyle ?  
 Et depuis, à Colchos, que fit votre Jason,  
 Que cajoler Médée et gagner la Toison ?  
 Alors sans amour qu'eût fait votre vaillance ?  
 Eût-elle du dragon trompé la vigilance ?  
 Ce peuple que la Terre enfantait tout armé,  
 Qui de vous l'eût défait, si Jason n'eût aimé ?  
 Maintenant qu'un exil m'interdit ma patrie,  
 Créuse est le sujet de mon idolâtrie ;  
 Et j'ai trouvé l'adresse, en lui faisant la cour,  
 De relever mon sort sur les ailes d'Amour.

POLLUX.

Que parlez-vous d'exil ? La haine de Pélie...

JASON.

Me fait, tout mort qu'il est, fuir de sa Thessalie.

POLLUX.

Il est mort !

JASON.

Écoutez, et vous saurez comment  
 Son trépas seul m'oblige à cet éloignement.

Après six ans passés depuis notre voyage  
 Dans les plus grands plaisirs qu'on goûte au mariage,

Mon père, tout caduc, émouvant ma pitié,  
Je conjurai Médée au nom de l'amitié...

POLLUX.

J'ai su comme son art, forçant les destinées,  
Lui rendit la vigueur de ses jeunes années ;  
Ce fut, s'il m'en souvient, ici que je l'appris,  
D'où soudain un voyage en Asie entrepris  
Fait que, nos deux séjours divisés par Neptune,  
Je n'ai point su depuis quelle est votre fortune.  
Je n'en fais qu'arriver.

JASON.

Apprenez donc de moi

Le sujet qui m'oblige à lui manquer de foi.

Malgré l'aversion d'entre nos deux familles  
De mon tyran Pélie elle gagne les filles,  
Et leur feint de ma part tant d'outrages reçus  
Que ces faibles esprits sont aisément déçus,  
Elle fait amitié, leur promet des merveilles,  
Du pouvoir de son art leur remplit les oreilles,  
Et, pour mieux leur montrer comme il est infini,  
Leur étale surtout mon père rajeuni.  
Pour épreuve, elle égorge un bœlier à leurs vues,  
Le plonge en un bain d'eaux et d'herbes inconnues,  
Lui forme un nouveau sang avec cette liqueur,  
Et lui rend d'un agneau la taille et la vigueur.  
Les sœurs crient miracle, et chacune, ravie,  
Conçoit pour son vieux père une pareille envie,  
Veut un effet pareil, le demande et l'obtient ;  
Mais chacune a son but. Cependant la nuit vient :  
Médée, après le coup d'une si belle amorce,  
Prépare de l'eau pure et des herbes sans force,  
Redouble le sommeil des gardes et du roi...  
La suite, au seul récit, me fait trembler d'effroi.  
A force de pitié ces filles inhumaines  
De leur père endormi vont épuiser les veines :  
Leur tendresse crédule à grands coups de couteau  
Prodigue ce vieux sang et fait place au nouveau ;  
Le coup le plus mortel s'impute à grand service,  
On nomme pitié ce cruel sacrifice,

Et l'amour paternel qui fait agir leurs bras  
Croitait commettre un crime à n'en commettre pas.  
Médée est éloquente à leur donner courage ;  
Chacune toutefois tourne ailleurs son visage :  
Une secrète horreur condamne leur dessein,  
Et refuse leurs yeux à conduire leur main.

POLLUX.

A me représenter ce tragique spectacle  
Qui fait un parricide et promet un miracle,  
J'ai de l'horreur moi-même, et ne puis concevoir  
Qu'un esprit jusque-là se laisse décevoir.

JASON.

Ainsi mon père Æson recouvrera sa jeunesse.  
Mais oyez le surplus. Ce grand courage cesse ;  
L'épouvante les prend. Médée en raille, et fuit.  
Le jour découvre à tous les crimes de la nuit,  
Et, pour vous épargner un discours inutile,  
Acaste, nouveau roi, fait mutiner la ville,  
Nomme Jason l'auteur de cette trahison,  
Et pour venger son père, assiège ma maison.  
Mais j'étais déjà loin, aussi bien que Médée ;  
Et, ma famille enfin à Corinthe abordée,  
Nous saluons Créon, dont la bénignité  
Nous promet contre Acaste un lieu de sûreté.  
Que vous dirai-je plus ? Mon bonheur ordinaire  
M'acquiert les volontés de la fille et du père,  
Si bien que, de tous deux également chéri,  
L'un me veut pour son gendre et l'autre pour mari.  
D'un rival couronné les grandeurs souveraines,  
La majesté d'Ægée et le sceptre d'Athènes,  
N'ont rien à leur avis de comparable à moi,  
Et, banni que je suis, je leur suis plus qu'un roi.  
Je vois trop ce bonheur, mais je le dissimule,  
Et, bien que pour Créuse un pareil feu me brûle,  
Du devoir conjugal je combats mon amour,  
Et je ne l'entretiens que pour faire ma cour.

Acaste cependant menace d'une guerre  
Qui doit perdre Créon et dépeupler sa terre ;  
Puis, changeant tout à coup ses résolutions,

Il propose la paix sous des conditions.  
 Il demande d'abord et Jason et Médée.  
 On lui refuse l'un, et l'autre est accordée.  
 Je l'empêche, on débat, et je fais tellement  
 Qu'enfin il se réduit à son bannissement.  
 De nouveau je l'empêche, et Créon me refuse,  
 Et, pour m'en consoler, il m'offre sa Créuse.  
 Qu'eussé-je fait, Pollux, en cette extrémité  
 Qui commettait ma vie avec ma loyauté ?  
 Car sans doute, à quitter l'utile pour l'honnête,  
 La paix allait se faire aux dépens de ma tête.  
 Le mépris insolent des offres d'un grand roi  
 Aux mains d'un ennemi livrait Médée et moi.  
 Je l'eusse fait pourtant si je n'eusse été père :  
 L'amour de mes enfants m'a fait l'âme légère.  
 Ma perte était la leur, et cet hymen nouveau  
 Avec Médée et moi les tire du tombeau.  
 Eux seuls m'ont fait résoudre, et la paix s'est conclue.

POLLUX.

Bien que de tous côtés l'affaire résolue  
 Ne laisse aucune place aux conseils d'un ami,  
 Je ne puis toutefois l'approuver qu'à demi.  
 Sur quoi que vous fondiez un traitement si rude,  
 C'est montrer pour Médée un peu d'ingratitude.  
 Ce qu'elle a fait pour vous est mal récompensé :  
 Il faut craindre après tout son courage offensé.  
 Vous savez mieux que moi ce que peuvent ses charmes.

JASON.

Ce sont à sa fureur d'épouvantables armes,  
 Mais son bannissement nous en va garantir.

POLLUX.

Gardez d'avoir sujet de vous en repentir.

JASON.

Quoi qu'il puisse arriver, ami, c'est chose faite.

POLLUX.

La termine le Ciel comme je le souhaite !  
 Permettez cependant qu'afin de m'acquitter  
 J'aie trouver le roi pour l'en féliciter.

JASON.

Je vous y conduirais, mais j'attends ma princesse,  
Qui va sortir du temple.

POLLUX.

Adieu, l'amour vous presse,  
Et je serais marri qu'un soin officieux  
Vous fit perdre pour moi des temps si précieux.

SCÈNE II : JASON.

Depuis que mon esprit est capable de flamme,  
Jamais un trouble égal n'a confondu mon âme.  
Mon cœur, qui se partage en deux affections,  
Se laisse déchirer à mille passions.  
Je dois tout à Médée, et je ne puis sans honte  
Et d'elle et de ma foi tenir si peu de compte ;  
Je dois tout à Créon, et d'un si puissant roi  
Je fais un ennemi si je garde ma foi ;  
Je regrette Médée, et j'adore Créuse,  
Je vois mon crime en l'une, en l'autre mon excuse,  
Et dessus mon regret mes désirs triomphants  
Ont encor le secours du soin de mes enfants.

Mais la princesse vient, l'éclat d'un tel visage  
Du plus constant du monde attirerait l'hommage,  
Et semble reprocher à ma fidélité  
D'avoir osé tenir contre tant de beauté.

SCÈNE III : JASON, CRÉUSE, CLÉONE.

JASON.

Que votre zèle est long, et que d'impatience  
Il donne à votre amant, qui meurt en votre absence !

CRÉUSE.

Je n'ai pas fait pourtant au Ciel beaucoup de vœux :  
Ayant Jason à moi, j'ai tout ce que je veux.

JASON.

Et moi puis-je espérer l'effet d'une prière  
Que ma flamme tiendrait à faveur singulière ?

Au nom de notre amour, sauvez deux jeunes fruits  
 Que d'un premier hymen la couche m'a produits,  
 Employez-vous pour eux, faites auprès d'un père  
 Qu'ils ne soient pas compris en l'exil de leur mère.  
 C'est lui seul qui bannit ces petits malheureux,  
 Puisque dans les traités il n'est point parlé d'eux.

CRÉUSE.

J'avais déjà parlé de leur tendre innocence,  
 Et vous y servirai de toute ma puissance,  
 Pourvu qu'à votre tour vous m'accordiez un point  
 Que jusques à tantôt je ne vous dirai point.

JASON.

Dites, et, quel qu'il soit, que ma reine en dispose.

CRÉUSE.

Si je puis sur mon père obtenir quelque chose,  
 Vous le saurez après, je ne veux rien pour rien.

CLÉONE.

Vous pourrez au Palais suivre cet entretien.  
 On ouvre chez Médée, ôtez-vous de sa vue :  
 Vos présences rendraient sa douleur plus émue,  
 Et vous seriez marris que cet esprit jaloux  
 Mêlât son amertume à des plaisirs si doux.

#### SCÈNE IV : MÉDÉE.

Souverains protecteurs des lois de l'hyménée,  
 Dieux garants de la foi que Jason m'a donnée,  
 Vous qu'il prit à témoins d'une immortelle ardeur,  
 Quand par un faux serment il vainquit ma pudeur,  
 Voyez de quel mépris vous traite son parjure,  
 Et m'aidez à venger cette commune injure :  
 S'il me peut aujourd'hui chasser impunément  
 Vous êtes sans pouvoir ou sans ressentiment.

Et vous, troupe savante en noires barbaries.  
 Filles de l'Achéron, Pestes, Larves, Furies,  
 Fières sœurs, si jamais notre commerce étroit  
 Sur vous et vos serments me donna quelque droit,  
 Sortez de vos cachots avec les mêmes flammes

Et les mêmes tourments dont vous gênez les âmes :  
 Laissez-les quelque temps reposer dans leurs fers,  
 Pour mieux agir pour moi, faites trêve aux enfers ;  
 Apportez-moi du fond des antres de Mégère  
 La mort de ma rivale et celle de son père,  
 Et, si vous ne voulez mal servir mon courroux,  
 Quelque chose de pis pour mon perfide époux.  
 Qu'il coure vagabond de province en province,  
 Qu'il fasse lâchement la cour à chaque prince ;  
 Banni de tous côtés, sans bien et sans appui,  
 Accablé de frayeur, de misère, d'ennui,  
 Qu'à ses plus grands malheurs aucun ne compatisse,  
 Qu'il ait regret à moi pour son dernier supplice,  
 Et que mon souvenir jusque dans le tombeau  
 Attache à son esprit un éternel bourreau.  
 Jason me répudie ! et qui l'aurait pu croire ?  
 S'il a manque d'amour, manque-t-il de mémoire ?  
 Me peut-il bien quitter après tant de bienfaits ?  
 M'ose-t-il bien quitter après tant de forfaits ?  
 Sachant ce que je puis, ayant vu ce que j'ose,  
 Croit-il que m'offenser ce soit si peu de chose ?  
 Quoi ! mon père trahi, les éléments forcés,  
 D'un frère dans la mer les membres dispersés,  
 Lui font-ils présumer mon audace épuisée ?  
 Lui font-ils présumer qu'à mon tour méprisée,  
 Ma rage contre lui n'ait par où s'assouvir,  
 Et que tout mon pouvoir se borne à le servir ?  
 Tu t'abuses, Jason, je suis encor moi-même :  
 Tout ce qu'en ta faveur fit mon amour extrême,  
 Je le ferai par haine, et je veux pour le moins  
 Qu'un forfait nous sépare ainsi qu'il nous a joints,  
 Que mon sanglant divorce, en meurtres, en carnage,  
 S'égale aux premiers jours de notre mariage,  
 Et que notre union, que rompt ton changement,  
 Trouve une fin pareille à son commencement.  
 Déchirer par morceaux l'enfant aux yeux du père  
 N'est que le moindre effet qui suivra ma colère ;  
 Des crimes si légers furent mes coups d'essai,  
 Il faut bien autrement montrer ce que je sais.

Il faut faire un chef-d'œuvre, et qu'un dernier ouvrage  
Surpasse de bien loin ce faible apprentissage.

Mais pour exécuter tout ce que j'entreprends  
Quels dieux me fourniront des secours assez grands ?  
Ce n'est plus vous, enfers, qu'ici je sollicite,  
Vos feux sont impuissants pour ce que je médite.  
Auteur de ma naissance, aussi bien que du jour,  
Qu'à regret tu dépars à ce fatal séjour,  
Soleil, qui voit l'affront qu'on va faire à ta race,  
Donne-moi tes chevaux à conduire en ta place  
Accorde cette grâce à mon désir bouillant :  
Je veux choir sur Corinthe avec ton char brûlant ;  
Mais ne crains pas de chute à l'univers funeste :  
Corinthe consumé garantira le reste ;  
De mon juste courroux les implacables vœux  
Dans ses odieux murs arrêteront tes feux.  
Créon en est le prince, et prend Jason pour gendre :  
C'est assez mériter d'être réduit en cendre,  
D'y voir réduit tout l'isthme afin de l'en punir,  
Et qu'il n'empêche plus les deux mers de s'unir.

## SCÈNE V : MÉDÉE, NÉRINE.

MÉDÉE.

Eh bien, Nérine, à quand, à quand cet hyménée ?  
En ont-ils choisi l'heure ? En sais-tu la journée ?  
N'en as-tu rien appris ? n'as-tu point vu Jason ?  
N'appréhende-t-il rien après sa trahison ?  
Croit-il qu'en cet affront je m'amuse à me plaindre ?  
S'il cesse de m'aimer, qu'il commence à me craindre !  
Il verra, le perfide, à quel comble d'horreur  
De mes ressentiments peut monter la fureur.

NÉRINE.

Modérez les bouillons de cette violence,  
Et laissez déguiser vos douleurs au silence.  
Quoi ! Madame, est-ce ainsi qu'il faut dissimuler,  
Et faut-il perdre ainsi des menaces en l'air ?  
Les plus ardents transports d'une haine connue

Ne sont qu'autant d'éclairs avortés dans la nue,  
Qu'autant d'avis à ceux que vous voulez punir  
Pour repousser vos coups, ou pour les prévenir.  
Qui peut sans s'émouvoir supporter une offense  
Peut mieux prendre à son point le temps de sa vengeance,  
Et sa feinte douceur, sous un appât mortel  
Mène insensiblement sa victime à l'autel.

MÉDÉE.

Tu veux que je me taise et que je dissimule !  
Nérine, porte ailleurs ce conseil ridicule :  
L'âme en est incapable en des moindres malheurs,  
Et n'a point où cacher de pareilles douleurs.  
Jason m'a fait trahir mon pays et mon père,  
Et me laisse au milieu d'une terre étrangère  
Sans support, sans amis, sans retraite, sans bien,  
La fable de son peuple et la haine du mien ;  
Nérine, après cela tu veux que je me taise !  
Ne dois-je point encore en témoigner de l'aise,  
De ce royal hymen souhaiter l'heureux jour,  
Et forcer tous mes soins à servir son amour ?

NÉRINE.

Madame, pensez mieux à l'éclat que vous faites,  
Quelque juste qu'il soit, regardez où vous êtes,  
Considérez qu'à peine un esprit plus remis  
Vous tient en sûreté parmi vos ennemis.

MÉDÉE.

L'âme doit se raidir plus elle est menacée,  
Et contre la fortune aller tête baissée,  
La choquer hardiment, et, sans craindre la mort,  
Se présenter de front à son plus rude effort.  
Cette lâche ennemie a peur des grands courages,  
Et sur ceux qu'elle abat redouble ses outrages.

NÉRINE.

Que sert ce grand courage où l'on est sans pouvoir ?

MÉDÉE.

Il trouve toujours lieu de se faire valoir.

NÉRINE.

Forcez l'aveuglement dont vous êtes séduite,  
Pour voir en quel état le sort vous a réduite.

Votre pays vous hait, votre époux est sans foi,  
 Dans un si grand revers, que vous reste-t-il ?

MÉDÉE.

Moi,

Moi, dis-je, et c'est assez.

NÉRINE.

Quoi ? vous seule, Madame !

MÉDÉE.

Oui, tu vois en moi seule et le fer, et la flamme,  
 Et la terre, et la mer, et l'enfer, et les cieux,  
 Et le sceptre des rois, et la foudre des dieux.

NÉRINE.

L'impétueuse ardeur d'un courage sensible  
 A vos ressentiments figure tout possible,  
 Mais il faut craindre un roi fort de tant de sujets.

MÉDÉE.

Mon père, qui l'était, rompit-il mes projets ?

NÉRINE.

Non, mais il fut surpris, et Créon se défie.  
 Fuyez, qu'à ses soupçons, il ne vous sacrifie.

MÉDÉE.

Las ! je n'ai que trop fui ; cette infidélité  
 D'un juste châtiment punit ma lâcheté.  
 Si je n'eusse point fui pour la mort de Pélie,  
 Si j'eusse tenu bon dedans la Thessalie,  
 Il n'eût point vu Créuse, et cet objet nouveau  
 N'eût point de notre hymen étouffé le flambeau.

NÉRINE.

Fuyez encor, de grâce.

MÉDÉE.

Oui, je fuirai, Nérine,

Mais avant de Créon on verra la ruine.  
 Je brave la fortune et toute sa rigueur  
 En m'ôtant un mari ne m'ôte pas le cœur.  
 Sois seulement fidèle, et, sans te mettre en peine,  
 Laisse agir pleinement mon savoir et ma haine.

NÉRINE, seule.

Madame... Elle me quitte au lieu de m'écouter :  
 Ces violents transports la vont précipiter ;

D'une trop juste ardeur l'inexorable envie  
Lui fait abandonner le souci de sa vie.  
Tâchons encor un coup d'en divertir le cours,  
Apaiser sa fureur, c'est conserver ses jours.

---

## ACTE II

---

### SCÈNE PREMIÈRE : MÉDÉE, NÉRINE.

NÉRINE.

Bien qu'un péril certain suive votre entreprise,  
Assurez-vous sur moi, je vous suis tout acquise.  
Employez mon service aux flammes, au poison,  
Je ne refuse rien, mais épargnez Jason.  
Votre aveugle vengeance une fois assouvie,  
Le regret de sa mort vous coûterait la vie,  
Et les coups violents d'un rigoureux ennui...

MÉDÉE.

Cesse de m'en parler, et ne crains rien pour lui.  
Ma fureur jusque-là n'oserait me séduire,  
Jason m'a trop coûté pour le vouloir détruire,  
Mon courroux lui fait grâce, et ma première ardeur  
Soutient son intérêt au milieu de mon cœur.  
Je crois qu'il m'aime encore et qu'il nourrit en l'âme  
Quelques restes secrets d'une si belle flamme,  
Qu'il ne fait qu'obéir aux volontés d'un roi  
Qui l'arrache à Médée en dépit de sa foi.  
Qu'il vive, et, s'il se peut, que l'ingrat me demeure ;  
Sinon, ce m'est assez que sa Créuse meure.  
Qu'il vive cependant, et jouisse du jour  
Que lui conserve encor mon immuable amour.  
Créon seul et sa fille ont fait la perfidie,  
Eux seuls termineront toute la tragédie,  
Leur perte achèvera cette fatale paix.

NÉRINE.

Contenez-vous, Madame : il sort de son palais.

## SCÈNE II : CRÉON, MÉDÉE, NÉRINE, SOLDATS.

CRÉON.

Quoi ! je te vois encore ! Avec quelle impudence  
 Peux-tu sans t'effrayer soutenir ma présence ?  
 Ignores-tu l'arrêt de ton bannissement ?  
 Fais-tu si peu de cas de mon commandement ?  
 Voyez comme elle s'enfle et d'orgueil et d'audace :  
 Ses yeux ne sont que feu, ses regards que menace.  
 Gardes, empêchez-la de s'approcher de moi.

Va, purge mes États d'un tel monstre que toi,  
 Délivre mes sujets et moi-même de crainte.

MÉDÉE.

De quoi m'accuse-t-on ? quel crime, quelle plainte  
 Pour mon bannissement vous donne tant d'ardeur ?

CRÉON.

Ah ! l'innocence même, et la même candeur !  
 Médée est un miroir de vertu signalée,  
 Quelle inhumanité de l'avoir exilée !  
 Barbare, as-tu sitôt oublié tant d'horreurs ?  
 Repasse tes forfaits, repasse tes erreurs,  
 Et de tant de pays nomme quelque contrée  
 Dont tes méchancetés te permettent l'entrée.  
 Toute la Thessalie en armes te poursuit,  
 Ton père te déteste, et l'univers te fuit :  
 Me dois-je en ta faveur charger de tant de haines,  
 Et sur mon peuple et moi faire tomber tes peines ?  
 Va pratiquer ailleurs tes noires actions :  
 J'ai racheté la paix à ces conditions.

MÉDÉE.

Lâche paix, qu'entre vous, sans m'avoir écoutée,  
 Pour m'arracher mon bien, vous avez complotée,  
 Paix, dont le déshonneur vous demeure éternel.  
 Quiconque sans l'ouïr condamne un criminel,  
 Son crime eût-il cent fois mérité le supplice,  
 D'un juste châtiment il fait une injustice.

CRÉON.

Au regard de Pélie, il fut bien mieux traité,  
 Avant que l'égorger tu l'avais écouté ?

MÉDÉE

Écoute-t-il Jason quand sa haine couverte  
L'envoya sur nos bords se livrer à sa perte ;  
Car comment voulez-vous que je nomme un dessein  
Au-dessus de sa force et du pouvoir humain ?  
Apprenez quelle était cette illustre conquête,  
Et de combien de morts j'ai garanti sa tête.

Il fallait mettre au joug deux taureaux furieux :  
Des tourbillons de feu s'élançaient de leurs yeux,  
Et leur maître, Vulcain, poussait par leur haleine  
Un long embrasement dessus toute la plaine.  
Eux domptés, on entraînait en de nouveaux hasards :  
Il fallait labourer les tristes champs de Mars,  
Et des dents d'un serpent ensementer leur terre,  
Dont la stérilité, fertile pour la guerre,  
Produisait à l'instant des escadrons armés  
Contre la même main qui les avait semés.  
Mais, quoi qu'eût fait contre eux une valeur parfaite,  
La toison n'était pas au bout de leur défaite :  
Un dragon enivré des plus mortels poisons  
Qu'enfantent les péchés de toutes les saisons,  
Vomissant mille traits de sa gorge enflammée,  
La gardait beaucoup mieux que toute cette armée.  
Jamais étoile, lune, aurore, ni soleil  
Ne virent abaisser sa paupière au sommeil.  
Je l'ai seule assoupi, seule j'ai par mes charmes  
Mis au joug les taureaux et défait les gendarmes.  
Si lors à mon devoir mon désir limité  
Eût conservé ma gloire et ma fidélité,  
Si j'eusse eu de l'horreur de tant d'énormes fautes,  
Que devenait Jason et tous vos Argonautes ?  
Sans moi ce vaillant chef que vous m'avez ravi  
Fût péri le premier, et tous l'auraient suivi.  
Je ne me repens point d'avoir par mon adresse  
Sauvé le sang des dieux et la fleur de la Grèce ;  
Zéthès, et Calaïs, et Pollux, et Castor,  
Et le charmant Orphée, et le sage Nestor,  
Tous vos héros enfin tiennent de moi la vie :  
Je vous les verrai tous posséder sans envie,

Je vous les ai sauvés, je vous les cède tous ;  
 Je n'en veux qu'un pour moi, n'en soyez point jaloux.  
 Pour de si bons effets laissez-moi l'infidèle :  
 Il est mon crime seul, si je suis criminelle.  
 Aimer cet inconstant, c'est tout ce que j'ai fait :  
 Si vous me punissez, rendez-moi mon forfait.  
 Est-ce user comme il faut d'un pouvoir légitime  
 Que me faire coupable et jouir de mon crime ?

CRÉON.

Va te plaindre à Colchos.

MÉDÉE.

Le retour m'y plaira,  
 Que Jason m'y remette ainsi qu'il m'en tira,  
 Je suis prête à partir sous la même conduite  
 Qui de ces lieux aimés précipita ma fuite.  
 O d'un injuste affront les coups les plus cruels !  
 Vous faites différence entre deux criminels !  
 Vous voulez qu'on l'honore, et que, de deux complices  
 L'un ait votre couronne et l'autre des supplices.

CRÉON.

Cesse de plus mêler ton intérêt au sien,  
 Ton Jason, pris à part, est trop homme de bien :  
 Le séparant de toi, sa défense est facile.  
 Jamais il n'a trahi son père ni sa ville,  
 Jamais sang innocent n'a fait rougir ses mains,  
 Jamais il n'a prêté son bras à tes desseins.  
 Son crime, s'il en a, c'est de t'avoir pour femme ;  
 Laisse-le s'affranchir d'une honteuse flamme,  
 Rends-lui son innocence en t'éloignant de nous,  
 Porte en d'autres climats ton insolent courroux,  
 Tes herbes, tes poisons, ton cœur impitoyable,  
 Et tout ce qui jamais a fait Jason coupable.

MÉDÉE.

Peignez mes actions plus noires que la nuit,  
 Je n'en ai que la honte, il en a tout le fruit.  
 Ce fut en sa faveur que ma savante audace  
 Immola son tyran par les mains de sa race,  
 Joignez-y mon pays et mon frère, il suffit  
 Qu'aucun de tant de maux ne va qu'à son profit.

Mais vous le saviez tous quand vous m'avez reçue,  
Votre simplicité n'a point été déçue.

En ignoriez-vous un quand vous m'avez promis  
Un rempart assuré contre mes ennemis ?

Ma main, saignante encor du meurtre de Pélie,  
Soulevait contre moi toute la Thessalie,

Quand votre cœur, sensible à la compassion,  
Malgré tous mes forfaits, prit ma protection.

Si l'on me peut depuis imputer quelque crime,  
C'est trop peu que l'exil, ma mort est légitime ;

Sinon, à quel propos me traitez-vous ainsi ?  
Je suis coupable ailleurs, mais innocente ici.

CRÉON.

Je ne veux plus ici d'une telle innocence,  
Ni souffrir en ma cour ta fatale présence.

Va...

MÉDÉE.

Dieux justes vengeurs !

CRÉON.

Va, dis-je, en d'autres lieux  
Par tes cris importuns solliciter les dieux.

Laisse-nous tes enfants : je serais trop sévère  
Si je les punissais des crimes de leur mère,

Et, bien que je le pusse avec juste raison,  
Ma fille les demande en faveur de Jason.

MÉDÉE.

Barbare humanité qui m'arrache à moi-même,  
Et feint de la douceur pour m'ôter ce que j'aime.

Si Jason et Créuse ainsi l'ont ordonné,  
Qu'ils me rendent le sang que je leur ai donné.

CRÉON.

Ne me réplique plus, suis la loi qui t'est faite,  
Prépare ton départ et pense à ta retraite.

Pour en délibérer et choisir le quartier,  
De grâce ma bonté te donne un jour entier.

MÉDÉE.

Quelle grâce !

CRÉON.

Soldats, remettez-la chez elle ;

Sa contestation deviendrait éternelle.

(*Médée rentre, et Créon continue :*)

Quel indomptable esprit ! quel arrogant maintien  
Accompagnait l'orgueil d'un si long entretien !  
A-t-elle rien fléchi de son humeur altière ?  
A-t-elle pu descendre à la moindre prière,  
Et le sacré respect de ma condition  
En a-t-il arraché quelque soumission ?

SCÈNE III : CRÉON, JASON, CRÉUSE,  
CLÉONE, SOLDATS.

CRÉON.

Te voilà sans rivale et mon pays sans guerres,  
Ma fille, c'est demain qu'elle sort de nos terres :  
Nous n'avons désormais que craindre de sa part.  
Acaste est satisfait d'un si proche départ,  
Et, si tu peux calmer le courage d'Ægée,  
Qui voit par notre choix son ardeur négligée,  
Fais état que demain nous assure à jamais  
Et dedans et dehors une profonde paix.

CRÉUSE.

Je ne crois pas, Seigneur, que ce vieux roi d'Athènes,  
Voyant aux mains d'autrui le fruit de tant de peines,  
Mêle tant de faiblesse à son ressentiment  
Que son premier courroux se dissipe aisément.  
J'espère toutefois qu'avec un peu d'adresse  
Je pourrai le résoudre à perdre une maîtresse  
Dont l'âge un peu sortable et l'inclination,  
Répondait assez mal à son affection.

JASON.

Il doit vous témoigner par son obéissance  
Combien sur son esprit vous avez de puissance,  
Et, s'il s'obstine à suivre un injuste courroux,  
Nous savons, ma princesse, en rabattre les coups,  
Et nos préparatifs contre la Thessalie  
Ont trop de quoi punir sa flamme et sa folie.

CRÉON.

Nous n'en viendrons pas là, regarde seulement

A le payer d'estime et de remerciement.  
 Je voudrais pour tout autre un peu de raillerie :  
 Un vieillard amoureux mérite qu'on en rie.  
 Mais le trône soutient la majesté des rois  
 Au-dessus du mépris comme au-dessus des lois.  
 On doit toujours respect au sceptre, à la couronne ;  
 Remets tout, si tu veux, aux ordres que je donne,  
 Je saurai l'apaiser avec facilité,  
 Si tu ne te défends qu'avec civilité.

SCÈNE IV : JASON, CRÉUSE, CLÉONE.

JASON.

Que ne vous dois-je point pour cette préférence  
 Où mes désirs n'osaient porter mon espérance ?  
 C'est bien me témoigner un amour infini  
 De mépriser un roi pour un pauvre banni.  
 A toutes ces grandeurs préférer ma misère !  
 Tourner en ma faveur les volontés d'un père !  
 Garantir mes enfants d'un exil rigoureux !

CRÉUSE.

Qu'a pu faire de moindre un courage amoureux ?  
 La fortune a montré dedans votre naissance  
 Un trait de son envie ou de son impuissance ;  
 Elle devait un sceptre au sang dont vous naissez,  
 Et sans lui vos vertus le méritaient assez.  
 L'amour, qui n'a pu voir une telle injustice,  
 Supplée à son défaut, ou punit sa malice,  
 Et vous donne au plus fort de vos adversités  
 Le sceptre que j'attends et que vous méritez.  
 La gloire m'en demeure, et les races futures,  
 Contant notre hyménée entre vos aventures,  
 Vanteront à jamais mon amour généreux,  
 Qui d'un si grand héros rompt le sort malheureux.

Après tout, cependant, riez de ma faiblesse.  
 Prête de posséder le phénix de la Grèce,  
 La fleur de nos guerriers, le sang de tant de dieux,  
 La robe de Médée a donné dans mes yeux ;

Mon caprice à son lustre attachant mon envie,  
 Sans elle trouve à dire au bonheur de ma vie :  
 C'est ce qu'ont prétendu mes desseins relevés  
 Pour le prix des enfants que je vous ai sauvés.

JASON.

Que ce prix est léger pour un si bon office !  
 Il y faut toutefois employer l'artifice :  
 Ma jalouse en fureur n'est pas femme à souffrir  
 Que ma main l'en dépouille afin de vous l'offrir :  
 Des trésors dont son père épuise la Scythie  
 C'est tout ce qu'elle a pris quand elle en est sortie.

CRÉUSE.

Qu'elle a fait un beau choix ! Jamais éclat pareil  
 Ne sema dans la nuit les clartés du soleil.  
 Les perles avec l'or confusément mêlées,  
 Mille pierres de prix sur ses bords étalées,  
 D'un mélange divin éblouissent les yeux ;  
 Jamais rien d'approchant ne se fit en ces lieux.  
 Pour moi, tout aussitôt que je l'en vis parée,  
 Je ne fis plus d'état de la Toison dorée,  
 Et, dussiez-vous vous-même en être un peu jaloux,  
 J'en eus presque envie aussitôt que de vous.  
 Pour apaiser Médée et réparer sa perte,  
 L'épargne de mon père entièrement ouverte  
 Lui met à l'abandon tous les trésors du roi,  
 Pourvu que cette robe et Jason soient à moi.

JASON.

N'en doutez point, ma reine, elle vous est acquise.  
 Je vais chercher Nérine, et par son entremise  
 Obtenir de Médée avec dextérité  
 Ce que refuserait son courage irrité.  
 Pour elle, vous savez que j'en fuis les approches,  
 J'aurais peine à souffrir l'orgueil de ses reproches,  
 Et je me connais mal, ou dans notre entretien  
 Son courroux, s'allumant, allumerait le mien.  
 Je n'ai point un esprit complaisant à sa rage  
 Jusques à supporter sans réplique un outrage,  
 Et ce seraient pour moi d'éternels déplaisirs  
 De reculer par là l'effet de vos désirs.

## THÉÂTRE CHOISI

Mais, sans plus de discours, d'une maison voisine  
Je vais prendre le temps que sortira Nérine ;  
Souffrez, pour avancer votre contentement,  
Que malgré mon amour je vous quitte un moment

CLÉONE.

Madame, j'aperçois venir le roi d'Athènes.

CRÉUSE.

Allez donc ; votre vue augmentera ses peines.

CLÉONE.

Souvenez-vous de l'air dont il le faut traiter.

CRÉUSE.

Ma bouche accortement saura s'en acquitter.

### SCÈNE V : ÆGÉE, CRÉUSE, CLÉONE.

ÆGÉE.

Sur un bruit qui m'étonne, et que je ne puis croire,  
Madame, mon amour, jaloux de votre gloire,  
Vient savoir s'il est vrai que vous soyez d'accord,  
Par un honteux hymen, de l'arrêt de ma mort.  
Votre peuple en frémit, votre Cour en murmure,  
Et tout Corinthe enfin s'impute à grande injure  
Qu'un fugitif, un traître, un meurtrier de rois  
Lui donne à l'avenir des princes et des lois.  
Il ne peut endurer que l'horreur de la Grèce  
Pour prix de ses forfaits épouse sa princesse,  
Et qu'il faille ajuster à vos titres d'honneur :  
*Femme d'un assassin et d'un empoisonneur.*

CRÉUSE.

Laissez agir, grand roi, la raison sur votre âme,  
Et ne le chargez point des crimes de sa femme.  
J'épouse un malheureux, et mon père y consent,  
Mais prince, mais vaillant, et surtout innocent.  
Non pas que je ne faille en cette préférence :  
De votre rang au sien je sais la différence ;  
Mais, si vous connaissez l'amour et ses ardeurs,  
Jamais pour son objet il ne prend les grandeurs ;  
Avouez que son feu n'en veut qu'à la personne,

Et qu'en moi vous n'aimiez rien moins que ma couronne.

Souvent je ne sais quoi qu'on ne peut exprimer  
 Nous surprend, nous emporte, et nous force d'aimer,  
 Et souvent sans raison les objets de nos flammes  
 Frappent nos yeux ensemble et saisissent nos âmes.  
 Ainsi nous avons vu le souverain des dieux,  
 Au mépris de Junon, aimer en ces bas lieux,  
 Vénus quitter son Mars et négliger sa prise  
 Tantôt pour Adonis et tantôt pour Anchise,  
 Et c'est peut-être encore avec moins de raison  
 Que, bien que vous m'aimiez, je me donne à Jason.  
 D'abord dans mon esprit vous eûtes ce partage :  
 Je vous estimai plus, et l'aimai davantage.

ÆGÉE.

Gardez ces compliments pour de moins enflammés,  
 Et ne m'estimez point qu'autant que vous m'aimez.  
 Que me sert cet aveu d'une erreur volontaire ?  
 Si vous croyez faillir, qui vous force à le faire ?  
 N'accusez point l'amour ni son aveuglement :  
 Quand on connaît sa faute on manque doublement.

CRÉUSE.

Puis donc que vous trouvez la mienne inexcusable,  
 Je ne veux plus, Seigneur, me confesser coupable.

L'amour de mon pays et le bien de l'État  
 Me défendaient l'hymen d'un si grand potentat.  
 Il m'eût fallu soudain vous suivre en vos provinces,  
 Et priver mes sujets de l'aspect de leurs princes;  
 Votre sceptre pour moi n'est qu'un pompeux exil :  
 Que me sert son éclat, et que me donne-t-il ?  
 M'élève-t-il d'un rang plus haut que souveraine,  
 Et sans le posséder ne me vois-je pas reine ?  
 Grâce aux immortels, dans ma condition  
 J'ai de quoi m'assouvir de cette ambition,  
 Je n'en veux point changer mon sceptre contre un autre  
 Je perdrais ma couronne en acceptant la vôtre.  
 Corinthe est bon sujet, mais il veut voir son roi,  
 Et d'un prince éloigné rejetterait la loi.  
 Joignez à ces raisons qu'un père un peu sur l'âge,  
 Dont ma seule présence adoucit le veuvage,

Ne saurait se résoudre à séparer de lui  
De ses débiles ans l'espérance et l'appui,  
Et vous reconnaîtrez que je ne vous préfère  
Que le bien de l'État, mon pays et mon père.

Voilà ce qui m'oblige au choix d'un autre époux ;  
Mais, comme ces raisons font peu d'effet sur vous,  
Afin de redonner le repos à votre âme,  
Souffrez que je vous quitte.

*ÆGÉE, seul.*

Allez, allez, Madame,

Étaler vos appas et vanter vos mépris  
A l'infâme sorcier qui charme vos esprits.  
De cette indignité faites un mauvais conte,  
Riez de mon ardeur, riez de votre honte,  
Favorisez celui de tous vos courtisans  
Qui raillera le mieux le déclin de mes ans.  
Vous jouirez fort peu d'une telle insolence :  
Mon amour outragé court à la violence,  
Mes vaisseaux à la rade, assez proches du port  
N'ont que trop de soldats à faire un coup d'effort.  
La jeunesse me manque et non pas le courage :  
Les rois ne perdent point les forces avec l'âge,  
Et l'on verra peut-être avant ce jour fini  
Ma passion vengée et votre orgueil puni.

---

## ACTE III

---

### SCÈNE PREMIÈRE : NÉRINE.

Malheureux instrument du malheur qui nous presse,  
Que j'ai pitié de toi, déplorable princesse !  
Avant que le soleil ait fait encore un tour,  
Ta perte inévitable achève ton amour.  
Ton destin te trahit, et ta beauté fatale  
Sous l'appas d'un hymen t'expose à ta rivale.  
Ton sceptre est impuissant à vaincre son effort,

Et le jour de sa fuite est celui de ta mort.  
 Sa vengeance à la main, elle n'a qu'à résoudre :  
 Un mot du haut des cieux fait descendre la foudre,  
 Les mers, pour noyer tout, n'attendent que sa loi,  
 La terre offre à s'ouvrir sous le palais du roi,  
 L'air tient les vents tout prêts à suivre sa colère,  
 Tant la nature esclave a peur de lui déplaire,  
 Et, si ce n'est pas assez de tous les éléments,  
 Les enfers vont sortir à ses commandements.

Moi, bien que mon devoir m'attache à son service,  
 Je lui prête à regret un silence complice ;  
 D'un louable désir mon cœur sollicité  
 Lui ferait avec joie une infidélité ;  
 Mais, loin de s'arrêter, sa rage découverte  
 A celle de Créuse ajouterait ma perte,  
 Et mon funeste avis ne servirait de rien  
 Qu'à confondre mon sang dans les bouillons du sien.  
 D'un mouvement contraire à celui de mon âme  
 La crainte de la mort m'ôte celle du blâme,  
 Et ma timidité s'efforce d'avancer  
 Ce que hors du péril je voudrais traverser.

## SCÈNE II : JASON, NÉRINE.

JASON.

Nérine, eh bien ! que dit, que fait notre exilée ?  
 Dans ton cher entretien s'est-elle consolée ?  
 Veut-elle bien céder à la nécessité ?

NÉRINE.

Je trouve en son chagrin moins d'animosité.  
 De moment en moment son âme plus humaine  
 Abaisse sa colère et rabat de sa haine ;  
 Déjà son déplaisir ne nous veut plus de mal.

JASON.

Fais-lui prendre pour tous un sentiment égal.  
 Toi qui de mon amour connaissais la tendresse,  
 Tu peux connaître aussi quelle douleur me presse ;  
 Je me sens déchirer le cœur à son départ,

Créuse en ses malheurs prend même quelque part :  
 Ses pleurs en ont coulé. Créon même soupire,  
 Lui préfère à regret le bien de son empire ;  
 Et, si dans son adieu son cœur moins irrité  
 En voulait mériter la libéralité,  
 Si jusque-là Médée apaisait ses menaces  
 Qu'elle eût soin de partir avec ses bonnes grâces,  
 Je sais (comme il est bon) que ses trésors ouverts  
 Lui seraient sans réserve entièrement offerts,  
 Et, malgré les malheurs où le sort l'a réduite,  
 Soulageraient sa peine et soutiendraient sa fuite.

NÉRINE.

Puisqu'il faut se résoudre à ce bannissement,  
 Il faut en adoucir le mécontentement.  
 Cette offre y peut servir, et par elle j'espère  
 Avec un peu d'adresse apaiser sa colère.  
 Mais d'ailleurs toutefois n'attendez rien de moi,  
 S'il faut prendre congé de Créuse et du roi :  
 L'objet de votre amour et de sa jalousie  
 De toutes ses fureurs l'aurait trop ressaisie.

JASON.

Pour montrer sans les voir son courage apaisé,  
 Je te dirai, Nérine, un moyen fort aisé,  
 Et de si longue main je connais ta prudence  
 Que je t'en fais sans peine entière confidence.

Créon bannit Médée, et ses ordres précis  
 Dans son bannissement enveloppaient ses fils ;  
 La pitié de Créuse a tant fait vers son père  
 Qu'ils n'auront point de part au malheur de leur mère.  
 Elle lui doit par eux quelque remerciement ;  
 Qu'un présent de sa part suive leur compliment :  
 Sa robe, dont l'éclat sied mal à sa fortune,  
 Et n'est à son exil qu'une charge importune,  
 Lui gagnerait le cœur d'un prince libéral  
 Et de tous ses trésors l'abandon général.  
 D'une vaine parure inutile à sa peine  
 Elle peut acquérir de quoi faire la reine :  
 Créuse, ou je me trompe, en a quelque désir,  
 Et je ne pense pas qu'elle pût mieux choisir.

Mais la voici qui sort, souffre que je l'évite.  
Ma rencontre la trouble et mon aspect l'irrite.

## SCÈNE III : MÉDÉE, JASON, NÉRINE.

MÉDÉE.

Ne fuyez pas, Jason, de ces funestes lieux,  
C'est à moi d'en partir, recevez mes adieux.  
Accoutumée à fuir, l'exil m'est peu de chose,  
Sa rigueur n'a pour moi de nouveau que sa cause :  
C'est pour vous que j'ai fui, c'est vous qui me chassez.

Où me renvoyez-vous, si vous me bannissez ?

Irai-je sur le Phace, où j'ai trahi mon père,  
Apaiser de mon sang les mânes de mon frère ?  
Irai-je en Thessalie, où le meurtre d'un roi  
Pour victime aujourd'hui ne demande que moi ?  
Il n'est point de climat dont mon amour fatale  
N'ait acquis à mon nom la haine générale,  
Et ce qu'ont fait pour vous mon savoir et ma main  
M'a fait un ennemi de tout le genre humain.  
Ressouviens-t'en, ingrat, remets-toi dans la plaine  
Que ces taureaux affreux brûlaient de leur haleine,  
Revois ce champ guerrier dont les sacrés sillons  
Élevaient contre toi de soudains bataillons,  
Ce dragon qui jamais n'eut les paupières closes ;  
Et lors préfère-moi Créuse, si tu l'oses.  
Qu'ai-je épargné depuis qui fut en mon pouvoir ?  
Ai-je auprès de l'amour écouté mon devoir ?  
Pour jeter un obstacle à l'ardente poursuite  
Dont mon père en fureur touchait déjà ta fuite,  
Semai-je avec regret mon frère par morceaux ?  
A ce funeste objet épandu sur les eaux,  
Mon père, trop sensible aux droits de la nature,  
Quitta tous autres soins que de sa sépulture,  
Et, par ce nouveau crime émouvant sa pitié,  
J'arrêtai les effets de son inimitié.  
Prodigue de mon sang, honte de ma famille,  
Aussi cruelle sœur que déloyale fille :

Ces titres glorieux plaisaient à mes amours,  
 Je les pris sans horreur pour conserver tes jours.  
 Alors certes, alors mon mérite était rare,  
 Tu n'étais point honteux d'une femme barbare.  
 Quant à ton père usé je rendis la vigueur,  
 J'avais encor tes vœux, j'étais encor ton cœur ;  
 Mais cette affection, mourant avec Pélée,  
 Dans le même tombeau se vit ensevelie ;  
 L'ingratitude en l'âme et l'impudence au front,  
 Une Scythe en ton lit te fut lors un affront ;  
 Et moi que tes désirs avaient tant souhaitée,  
 Le dragon assoupi, la toison emportée,  
 Ton tyran massacré, ton père rajeuni,  
 Je devins un objet digne d'être banni.  
 Tes desseins achevés, j'ai mérité ta haine,  
 Il t'a fallu sortir d'une honteuse chaîne,  
 Et prendre une moitié qui n'a rien plus que moi  
 Que le bandeau royal que j'ai quitté pour toi.

JASON.

Ah ! que n'as-tu des yeux à lire dans mon âme,  
 Et voir les purs motifs de ma nouvelle flamme ?  
 Les tendres sentiments d'un amour paternel  
 Pour sauver mes enfants me rendent criminel,  
 Si l'on peut nommer crime un malheureux divorce  
 Où le soin que j'ai d'eux me réduit et me force.  
 Toi-même, furieuse, ai-je peu fait pour toi,  
 D'arracher ton trépas aux vengeances d'un roi ?  
 Sans moi ton insolence allait être punie,  
 A ma seule prière on ne t'a que bannie :  
 C'est rendre la pareille à tes grands coups d'effort :  
 Tu m'as sauvé la vie, et j'empêche ta mort.

MÉDÉE.

On ne m'a que bannie ! ô bonté souveraine !  
 C'est donc une faveur et non pas une peine !  
 Je reçois une grâce au lieu d'un châtiment !  
 Et mon exil encor doit un remerciement !

Ainsi l'avare soif du brigand assouvie,  
 Il s'impute à pitié de nous laisser la vie :

Quand il n'égorge point, il croit nous pardonner,  
Et ce qu'il n'ôte pas il pense le donner !

JASON.

Tes discours, dont Créon de plus en plus s'offense,  
Le forceraient enfin à quelque violence ;  
Eloigne-toi d'ici tandis qu'il t'est permis :  
Les rois ne sont jamais de faibles ennemis.

MÉDÉE.

A travers tes conseils je vois assez ta ruse,  
Ce n'est là m'en donner qu'en faveur de Créuse :  
Ton amour, déguisé d'un soin officieux,  
D'un objet importun veut délivrer ses yeux.

JASON.

N'appelle point amour un change inévitable.  
Où Créuse fait moins que le sort qui m'accable.

MÉDÉE.

Peux-tu bien sans rougir désavouer tes feux ?

JASON.

Eh bien ! soit, ses attraits captivent tous mes vœux.  
Toi, qu'un amour furtif souilla de tant de crimes,  
M'oses-tu reprocher des ardeurs légitimes ?

MÉDÉE.

Oui, je te les reproche, et de plus...

JASON.

Quels forfaits ?

MÉDÉE.

La trahison, le meurtre, et tous ceux que j'ai faits.

JASON.

Il manque encor ce point à mon sort déplorable,  
Que de tes cruautés on me fasse coupable.

MÉDÉE.

Tu présumes en vain de t'en mettre à couvert :  
Celui-là fait le crime à qui le crime sert,  
Que chacun, indigné contre ceux de ta femme,  
La traite en ses discours de méchante et d'infâme,  
Toi seul, dont ses forfaits ont fait tout le bonheur,  
Tiens-là pour innocente, et défends son honneur.

JASON.

J'ai honte de ma vie, et je hais son usage,

Depuis que je la dois aux effets de ta rage.

MÉDÉE.

La honte généreuse, et la haute vertu !

Puisque tu la hais tant, pourquoi la gardes-tu ?

JASON.

Au bien de nos enfants, dont l'âge faible et tendre  
Contre tant de malheurs ne saurait se défendre,  
Deviens en leur faveur d'un naturel plus doux.

MÉDÉE.

Mon âme à leur sujet redouble son courroux.  
Faut-il ce déshonneur pour comble à mes misères,  
Qu'à mes enfants Créuse enfin donne des frères ?  
Tu vas mêler, impie, et mettre en rang pareil  
Des neveux de Sysiphe avec ceux du Soleil !

JASON.

Leur grandeur soutiendra la fortune des autres,  
Créuse et ses enfants conserveront les nôtres.

MÉDÉE.

Je l'empêcherai bien, ce mélange odieux,  
Qui déshonore ensemble et ma race et les dieux.

JASON.

Lassés de tant de maux, cédon's à la fortune.

MÉDÉE.

Ce corps n'enferme pas une âme si commune :  
Je n'ai jamais souffert qu'elle me fît la loi,  
Et toujours ma fortune a dépendu de moi.

JASON.

La peur que j'ai d'un sceptre...

MÉDÉE.

Ah ! cœur rempli de feinte !

Tu masques tes désirs d'un faux titre de crainte :  
Un sceptre est l'objet seul qui fait ton nouveau choix.

JASON.

Veux-tu que je m'expose aux haines de deux rois,  
Et que mon imprudence attire sur nos têtes  
D'un et d'autre côté de nouvelles tempêtes ?

MÉDÉE.

Fuis-les, fuis-les tous deux, fuis Médée à ton tour,  
Et garde au moins ta foi si tu n'as plus d'amour.

JASON.

Il est aisé de fuir, mais il n'est pas facile  
 Contre deux rois aigris de trouver un asile.  
 Qui leur résistera s'ils viennent à s'unir ?

MÉDÉE.

Qui me résistera si je te veux punir,  
 Déloyal ! auprès d'eux crains-tu si peu Médée ?  
 Que toute leur puissance en armes débordée  
 Dispute contre moi ton cœur, qu'ils m'ont surpris,  
 Et ne sois du combat que le juge et le prix ;  
 Joins-leur, si tu le veux, mon père et la Scythie :  
 En moi seule ils n'auront que trop forte partie.  
 Bornes-tu mon pouvoir à celui des humains ?  
 Contre eux, quand il me plaît, j'arme leurs propres mains,  
 Tu le sais, tu l'as vu, quand ces fils de la Terre  
 Par leurs coups mutuels terminèrent leur guerre.

Misérable ! je puis adoucir des taureaux,  
 La flamme m'obéit et je commande aux eaux,  
 L'enfer tremble, et les cieux, sitôt que je les nomme,  
 Et je ne puis toucher les volontés d'un homme !  
 Je t'aime encor, Jason, malgré ta lâcheté,  
 Je ne m'offense plus de ta légèreté,  
 Je sens à tes regards décroître ma colère,  
 De moment en moment ma fureur se modère,  
 Et je cours sans regret à mon bannissement  
 Puisque j'en vois sortir ton établissement.  
 Je n'ai plus qu'une grâce à demander ensuite.  
 Souffre que mes enfants accompagnent ma fuite,  
 Que je t'admire encore en chacun de leurs traits,  
 Que je t'aime et te baise en ces petits portraits,  
 Et que leur cher objet entretenant ma flamme,  
 Te présente à mes yeux aussi bien qu'à mon âme.

JASON.

Ah ! reprends ta colère, elle a moins de rigueur.  
 M'enlever mes enfants, c'est m'arracher le cœur,  
 Et Jupiter, tout prêt à m'écraser du foudre,  
 Mon trépas à la main, ne pourrait m'y résoudre.  
 C'est pour eux que je change, et la Parque sans eux  
 Seule de notre hymen pourrait rompre les nœuds.

MÉDÉE.

Cet amour paternel, qui te fournit d'excuses,  
Me fait souffrir aussi que tu me les refuses,  
Je ne t'en presse plus, et, prête à me bannir,  
Je ne veux plus de toi qu'un léger souvenir.

JASON.

Ton amour vertueux fait ma plus grande gloire,  
Ce serait me trahir qu'en perdre la mémoire,  
Et le mien envers toi, qui demeure éternel,  
T'en laisse en cet adieu le serment solennel.

Puissent briser mon chef les traits les plus sévères  
Que lancent des grands dieux les plus âpres colères,  
Qu'ils s'unissent ensemble afin de me punir,  
Si je ne perds la vie avant ton souvenir.

#### SCÈNE IV : MÉDÉE, NÉRINE.

MÉDÉE.

J'y donnerai bon ordre, il est en ta puissance  
D'oublier mon amour, mais non pas ma vengeance :  
Je la saurai graver en tes esprits glacés  
Par des coups trop profonds pour en être effacés.

Il aime ses enfants, ce courage inflexible :  
Son faible est découvert, par eux il est sensible,  
Par eux mon bras, armé d'une juste rigueur,  
Va trouver des chemins à lui percer le cœur,

NÉRINE.

Madame, épargnez-les, épargnez vos entrailles,  
N'avancez point par là vos propres funérailles ;  
Contre un sang innocent pourquoi vous irriter,  
Si Créuse en vos lacs se vient précipiter ?  
Elle-même s'y jette, et Jason vous la livre.

MÉDÉE.

Tu flattes mes désirs.

NÉRINE.

Que je cesse de vivre  
Si ce que je vous dis n'est pure vérité.

MÉDÉE.

Ah ! ne me tiens donc plus l'âme en perplexité.

NÉRINE.

Madame, il faut garder que quelqu'un ne nous voie,  
Et du palais du roi découvre notre joie :

Un dessein éventé succède rarement.

MÉDÉE.

Rentrons donc, et mettons nos secrets sûrement.

## ACTE IV

### SCÈNE PREMIÈRE : MÉDÉE, NÉRINE.

MÉDÉE, *seule dans sa grotte magique.*

C'est trop peu de Jason, que ton œil me dérobe,  
C'est trop peu de mon lit, tu veux encor ma robe,  
Rivale insatiable, et c'est encor trop peu  
Si la force à la main tu l'as sans mon aveu :  
Il faut que par moi-même elle te soit offerte,  
Que, perdant mes enfants, j'achète encor leur perte ;  
Il en faut un hommage à tes divins attraits,  
Et des remerciements au vol que tu me fais.  
Tu l'auras, mon refus serait un nouveau crime ;  
Mais je t'en veux parer pour être ma victime,  
Et, sous un faux semblant de libéralité,  
Souler et ma vengeance et ton avidité.

Le charme est achevé, tu peux entrer, Nérine.

*(Nérine entre, et Médée continue.)*

Mes maux dans ces poisons trouvent leur médecine.  
Vois combien de serpents à mon commandement  
D'Afrique jusqu'ici n'ont tardé qu'un moment,  
Et, contraints d'obéir à mes clameurs funestes,  
Ont sur ce don fatal vomé toutes leurs pestes.  
L'amour à tous mes sens ne fut jamais si doux  
Que ce triste appareil à mon esprit jaloux.  
Ces herbes ne sont pas d'une vertu commune :

Moi-même en les cueillant je fis pâlir la lune,  
 Quand, les cheveux flottants, le bras et le pied nu,  
 J'en dépouillai jadis un climat inconnu.  
 Vois mille autres venins ; cette liqueur épaisse  
 Mêlé du sang de l'Hydre avec celui de Nesse,  
 Python eut cette langue, et ce plumage noir  
 Est celui qu'une harpie en fuyant laissa choir.  
 Par ce tison Althée assouvit sa colère,  
 Trop pitoyable sœur et trop cruelle mère.  
 Ce feu tomba du ciel avecque Phaéton,  
 Cet autre vient des flots du pierreux Phlégéton,  
 Et celui-ci jadis remplit en nos contrées  
 Des taureaux de Vulcain les gorges ensoufrées.  
 Enfin tu ne vois là poudres, racines, eaux,  
 Dont le pouvoir mortel n'ouvrit mille tombeaux,  
 Ce présent déceptif a bu toute leur force,  
 Et bien mieux que mon bras vengera mon divorce,  
 Mes tyrans par leur perte apprendront que jamais...  
 Mais d'où vient ce grand bruit que j'entends au palais ?

NÉRINE.

Du bonheur de Jason et du malheur d'Ægée.  
 Madame, peu s'en faut qu'il ne vous ait vengée.

Ce généreux vieillard, ne pouvant supporter  
 Qu'on lui vole à ses yeux ce qu'il croit mériter,  
 Et que sur sa couronne et sa persévérance  
 L'exil de votre époux ait eu la préférence,  
 A tâché par la force à repousser l'affront  
 Que ce nouvel hymen lui porte sur le front.  
 Comme cette beauté pour lui toute de glace  
 Sur les bords de la mer contemplait la bonace,  
 Il la voit mal suivie et prend un si beau temps  
 A rendre ses désirs et les vôtres contents.  
 De ses meilleurs soldats une troupe choisie  
 Enferme la princesse et sert sa jalousie ;  
 L'effroi qui la surprend la jette en pâmoison,  
 Et tout ce qu'elle peut c'est de nommer Jason.  
 Ses gardes à l'abord font quelque résistance,  
 Et le peuple leur prête une faible assistance ;  
 Mais l'obstacle léger de ces débiles cœurs

Laissait honteusement Créuse à leurs vainqueurs,  
Déjà presque en leur bord elle était enlevée...

MÉDÉE.

Je devine la fin, mon traître l'a sauvée.

NÉRINE.

Oui, Madame, et de plus *Ægée* est prisonnier :  
Votre époux à son myrthe ajoute ce laurier.  
Mais apprenez comment.

MÉDÉE.

N'en dis pas davantage,  
Je ne veux point savoir ce qu'a fait son courage ;  
Il suffit que son bras a travaillé pour nous,  
Et rend une victime à mon juste courroux.  
Nérine, mes douleurs auraient peu d'allégeance  
Si cet enlèvement l'ôtait à ma vengeance.  
Pour quitter son pays en est-on malheureux ?  
Ce n'est pas son exil, c'est sa mort que je veux :  
Elle aurait trop d'honneur de n'avoir que ma peine,  
Et de verser des pleurs pour être deux fois reine.  
Tant d'invisibles feux enfermés dans ce don,  
Que d'un titre plus vrai j'appelle ma rançon,  
Produiront des effets bien plus doux à ma haine.

NÉRINE.

Par là vous vous vengez, et sa perte est certaine,  
Mais contre la fureur de son père irrité  
Où pensez-vous trouver un lieu de sûreté ?

MÉDÉE.

Si la prison d'*Ægée* a suivi sa défaite,  
Tu peux voir qu'en l'ouvrant je m'ouvre une retraite,  
Et que ses fers brisés malgré leurs attentats  
A ma protection engagent ses États.  
Dépêche seulement, et cours vers ma rivale  
Lui porter de ma part cette robe fatale.  
Mène-lui mes enfants, et fais-les, si tu peux,  
Présenter par leur père à l'objet de ses vœux.

NÉRINE.

Mais, Madame, porter cette robe empestée  
Que de tant de poisons vous avez infectée,

C'est pour votre Nérine un trop funeste emploi :  
Avant que sur Créuse ils agiraient sur moi.

MÉDÉE.

Ne crains par leur vertu, mon charme la modère,  
Et lui défend d'agir que sur elle et son père.  
Pour un si grand effet prends un cœur plus hardi,  
Et sans me répliquer fais ce que je te dis.

SCÈNE II : CRÉON, POLLUX, SOLDATS.

CRÉON.

Nous devons bien chérir cette valeur parfaite  
Qui de nos ravisseurs nous donne la défaite.  
Invincible héros, c'est à votre secours  
Que je dois désormais le bonheur de mes jours.  
C'est vous seul aujourd'hui dont la main vengeresse  
Rend à Créon sa fille, à Jason sa maîtresse,  
Met *Ægée* en prison et son orgueil à bas,  
Et fait mordre la terre à ses meilleurs soldats.

POLLUX.

Grand roi, l'heureux succès de cette délivrance  
Vous est beaucoup mieux dû qu'à mon peu de vaillance;  
C'est vous seul et Jason dont les bras indomptés  
Portaient avec effroi la mort de tous côtés,  
Pareils à deux lions dont l'ardente furie  
Dépeuple en un moment toute une bergerie.  
L'exemple glorieux de vos faits plus qu'humains  
Échauffait mon courage et conduisait mes mains :  
J'ai suivi, mais de loin, des actions si belles  
Qui laissaient à mon bras tant d'illustres modèles.  
Pourrait-on reculer en combattant sous vous,  
Et n'avoir point de cœur à seconder vos coups ?

CRÉON.

Votre valeur, qui souffre, en cette répartie,  
Ote toute croyance à votre modestie.  
Mais, puisque le refus d'un honneur mérité  
N'est pas un petit trait de générosité,  
Je vous laisse en jouir. Auteur de la victoire,

Ainsi qu'il vous plaira départez-en la gloire ;  
 Comme elle est votre bien, vous pouvez la donner.  
 Que prudemment les dieux savent tout ordonner !  
 Voyez, brave guerrier, comme votre arrivée  
 Au jour de nos malheurs se trouve réservée,  
 Et qu'au point que le sort osait nous menacer  
 Ils nous ont envoyé de quoi le terrasser.

Digne sang de leur roi, demi-dieu magnanime,  
 Dont la vertu ne peut recevoir trop d'estime,  
 Qu'avons-nous plus à craindre, et quel destin jaloux  
 Tant que nous vous aurons, s'osera prendre à nous ?

POLLUX.

Appréhendez pourtant, grand Prince.

CRÉON.

Et quoi ?

POLLUX.

Médée.

Qui par vous de son lit se voit dépossédée.  
 Je crains qu'il ne vous soit malaisé d'empêcher  
 Qu'un gendre valeureux ne vous coûte bien cher.  
 Après l'assassinat d'un monarque et d'un frère,  
 Peut-il être de sang qu'elle épargne ou révère ?  
 Accoutumée au meurtre et savante en poison,  
 Voyez ce qu'elle a fait pour acquérir Jason,  
 Et ne présumez pas, quoi que Jason vous die,  
 Que pour le conserver elle soit moins hardie.

CRÉON.

C'est de quoi mon esprit n'est plus inquiété :  
 Par son bannissement j'ai fait ma sûreté.  
 Elle n'a que fureur et que vengeance en l'âme,  
 Mais en si peu de temps que peut faire une femme ?  
 Je n'ai prescrit qu'un jour de terme à son départ.

POLLUX.

C'est peu pour une femme et beaucoup pour son art :  
 Sur le pouvoir humain ne réglez pas les charmes.

CRÉON.

Quelques puissants qu'ils soient, je n'en ai point d'alarmes  
 Et, quand bien ce délai devrait tout hasarder,  
 Ma parole est donnée, et je la veux garder.

SCÈNE III : CRÉON, POLLUX, CLÉONE.

CRÉON.

Que font nos deux amants, Cléone ?

CLÉONE.

La princesse,

Seigneur, près de Jason reprend son allégresse ;  
Et ce qui sert beaucoup à son contentement,  
C'est de voir que Médée est sans ressentiment.

CRÉON.

Et quel Dieu si propice a calmé son courage ?

CLÉONE.

Jason et ses enfants, qu'elle vous laisse en gage.  
La grâce que pour eux Madame obtient de vous  
A calmé les transports de son esprit jaloux.  
Le plus riche présent qui fût en sa puissance  
A ces remerciements joint sa reconnaissance.  
Sa robe sans pareille, et sur qui nous voyons  
Du Soleil, son aïeul, briller mille rayons,  
Que la princesse même avait tant souhaitée,  
Par ces petits héros lui vient d'être apportée,  
Et fait voir clairement les merveilleux effets  
Qu'en un cœur irrité produisent les bienfaits.

CRÉON (*d Pollux*).

Eh bien, qu'en dites-vous ? qu'avons-nous plus à craindre ?

POLLUX.

Si vous ne craignez rien, que je vous trouve à plaindre !

CRÉON.

Un si rare présent montre un esprit remis.

POLLUX.

J'eus toujours pour suspects les dons des ennemis,  
Ils font assez souvent ce que n'ont pu leurs armes :  
Je connais de Médée et l'esprit et les charmes,  
Et veux bien m'exposer aux plus cruels trépas  
Si ce rare présent n'est un mortel appas.

CRÉON.

Ses enfants si chéris qui nous servent d'otages  
Ne peuvent-ils laisser quelque sorte d'ombrages ?

## POLLUX.

Peut-être que contre eux s'étend sa trahison,  
 Qu'elle ne les prend plus que pour ceux de Jason,  
 Et qu'elle s'imagine, en haine de leur père,  
 Que, n'étant plus sa femme, elle n'est plus leur mère.  
 Renvoyez-lui, Seigneur, ce don pernicieux,  
 Et ne vous chargez point d'un poison précieux.

## CLÉONE.

Madame cependant en est toute ravie,  
 Et de s'en voir parée elle brûle d'envie.

## POLLUX.

Où le péril égale et passe le plaisir,  
 Il faut se faire force et vaincre son désir.  
 Jason dans son amour a trop de complaisance  
 De souffrir qu'un tel don s'accepte en sa présence.

## CRÉON.

Sans rien mettre au hasard, je saurai dextrement  
 Accorder vos soupçons et son contentement.  
 Nous verrons dès ce soir sur une criminelle  
 Si ce présent nous cache une embûche mortelle.  
 Nise, pour ses forfaits, destinée à mourir,  
 Ne peut par cette épreuve injustement périr ;  
 Heureuse, si sa mort nous rendait ce service,  
 De nous en découvrir le funeste artifice.  
 Allons-y de ce pas et ne consomons plus  
 De temps ni de discours en débats superflus.

SCÈNE IV : ÆGÉE, *en prison.*

Demeure affreuse des coupables,  
 Lieux maudits, funeste séjour,  
 Dont jamais avant mon amour  
 Les sceptres n'ont été capables,

Redoublez puissamment votre mortel effroi,  
 Et joignez à mes maux une si vive atteinte  
 Que mon âme, chassée ou s'enfuyant de crainte,  
 Dérobe à mes vainqueurs le supplice d'un roi.

Le triste bonheur où j'aspire !  
 Je ne veux que hâter ma mort,  
 Et n'accuse mon mauvais sort  
 Que de souffrir que je respire.

Puisqu'il me faut mourir, que je meure à mon choix :  
 Le coup m'en sera doux s'il est sans infamie ;  
 Prendre l'ordre à mourir d'une main ennemie,  
 C'est mourir, pour un roi, beaucoup plus d'une fois.

Malheureux prince, on te méprise  
 Quand tu t'arrêtes à servir ;  
 Si tu t'efforces de ravir,  
 Ta prison suit ton entreprise.

Ton amour qu'on dédaigne et ton vain attentat  
 D'un éternel affront vont souiller ta mémoire :  
 L'un t'a déjà coûté ton repos et ta gloire,  
 L'autre va te coûter ta vie et ton État.

Destin, qui punis mon audace,  
 Tu n'as que de justes rigueurs,  
 Et, s'il est d'assez tendres cœurs  
 Pour compatir à ma disgrâce,  
 Mon feu de leur tendresse étouffe la moitié,  
 Puisqu'à bien comparer mes fers avec ma flamme,  
 Un vieillard amoureux mérite plus de blâme  
 Qu'un monarque en prison n'est digne de pitié.

Cruel auteur de ma misère,  
 Peste des cœurs, tyran des rois,  
 Dont les impérieuses lois  
 N'épargnent pas même ta mère,  
 Amour, contre Jason tourne ton trait fatal,  
 Au pouvoir de tes dards je remets ma vengeance,  
 Atterre son orgueil, et montre ta puissance  
 A perdre également l'un et l'autre rival.

Qu'une implacable jalousie  
 Suive son nuptial flambeau,  
 Que sans cesse un objet nouveau  
 S'empare de sa fantaisie,

Que Corinthe à sa vue accepte un autre roi,  
 Qu'il puisse voir sa race à ses yeux égorgée,  
 Et pour dernier malheur qu'il ait le sort d'Ægée,  
 Et devienne à mon âge amoureux comme moi.

## SCÈNE V : ÆGÉE, MÉDÉE.

ÆGÉE.

Mais d'où vient ce bruit sourd ? quelle pâle lumière  
 Dissipe ces horreurs et frappe ma paupière ?  
 Mortel, qui que tu sois, détourne ici tes pas,  
 Et de grâce m'apprends l'arrêt de mon trépas,  
 L'heure, le lieu, le genre, et, si ton cœur sensible  
 A la compassion peut se rendre accessible,  
 Donne-moi les moyens d'un généreux effort  
 Qui des mains des bourreaux affranchisse ma mort.

MÉDÉE.

Je viens l'en affranchir. Ne craignez plus, grand Prince,  
 Ne pensez qu'à revoir votre chère province.

*(Elle donne un coup de baguette sur la porte de la prison,  
 qui s'ouvre aussitôt, et, en ayant tiré Ægée, elle en  
 donne encore un sur ses fers, qui tombent.)*

Ni grilles, ni verrous ne tiennent contre moi.  
 Cessez, indignes fers de captiver un roi,  
 Est-ce à vous à presser les bras d'un tel monarque ?  
 Et vous, reconnaissez Médée à cette marque,  
 Et fuyez un tyran dont le forcénement  
 Joindrait votre supplice à mon bannissement ;  
 Avec la liberté reprenez le courage.

ÆGÉE.

Je les reprends tous deux pour vous en faire hommage,  
 Princesse, de qui l'art, propice aux malheureux,  
 Oppose un tel miracle à mon sort rigoureux,  
 Disposez de ma vie et du sceptre d'Athènes :  
 Je dois et l'une et l'autre à qui brise mes chaînes ;  
 Si votre heureux secours me tire de danger,  
 Je ne veux en sortir qu'afin de vous venger,  
 Et, si je puis jamais avec votre assistance

Arriver jusqu'aux lieux de mon obéissance,  
 Vous me verrez, suivi de mille bataillons,  
 Sur ces murs renversés planter mes pavillons,  
 Punir leur traître roi de vous avoir bannie,  
 Dedans le sang des siens noyer sa tyrannie,  
 Et remettre en vos mains et Créuse et Jason  
 Pour venger votre exil plutôt que ma prison.

MÉDÉE.

Je veux une vengeance et plus haute et plus prompte.  
 Ne l'entreprenez pas, votre offre me fait honte :  
 Emprunter le secours d'aucun pouvoir humain  
 D'un reproche éternel diffamerait ma main.  
 En est-il après tout aucun qui ne me cède ?  
 Qui force la nature a-t-il besoin qu'on l'aide ?  
 Laissez-moi le souci de venger mes ennuis,  
 Et par ce que j'ai fait jugez ce que je puis.  
 L'ordre en est tout donné, n'en soyez point en peine :  
 C'est demain que mon art fait triompher ma haine ;  
 Demain je suis Médée, et je tire raison  
 De mon bannissement et de votre prison.

ÆGÉE.

Quoi, Madame, faut-il que mon peu de puissance  
 Empêche les devoirs de ma reconnaissance ?  
 Mon sceptre ne peut-il être employé pour vous,  
 Et vous serai-je ingrat autant que votre époux ?

MÉDÉE.

Si je vous ai servi, tout ce que j'en souhaite,  
 C'est de trouver chez vous une sûre retraite,  
 Où de mes ennemis menaces ni présents  
 Ne puissent plus troubler le repos de mes ans.  
 Non pas que je les craigne : eux et toute la terre  
 A leur confusion me livreraient la guerre.  
 Mais je hais ce désordre, et n'aime pas à voir  
 Qu'il me faille pour vivre user de mon savoir.

ÆGÉE.

L'honneur de recevoir une si grande hôtesse  
 De mes malheurs passés efface la tristesse.  
 Disposez d'un pays qui vivra sous vos lois.  
 Si vous l'aimez assez pour lui donner des rois,

Si mes ans ne vous font mépriser ma personne,  
 Vous y partagerez mon lit et ma couronne :  
 Sinon, sur mes sujets faites état d'avoir  
 Ainsi que sur moi-même un absolu pouvoir.  
 Allons, Madame, allons, et par votre conduite  
 Faites la sûreté que demande ma fuite.

MÉDÉE.

Ma vengeance n'aurait qu'un succès imparfait :  
 Je ne me venge pas, si je n'en vois l'effet,  
 Je dois à mon courroux l'heure d'un si doux spectacle.  
 Allez, Prince, et sans moi ne craignez point d'obstacle,  
 Je vous suivrai demain par un chemin nouveau.  
 Pour votre sûreté conservez cet anneau :  
 Sa secrète vertu, qui vous fait invisible,  
 Rendra votre départ de tous côtés paisible.

Ici, pour empêcher l'alarme que le bruit  
 De votre délivrance aurait bientôt produit,  
 Un fantôme pareil, et de taille et de face,  
 Tandis que vous fuirez, remplira votre place.  
 Partez sans plus tarder, prince chéri des dieux,  
 Et quittez pour jamais ces détestables lieux.

ÆGÉE.

J'obéis sans réplique, et je pars sans remise.  
 Puisse d'un prompt succès votre grande entreprise  
 Combler nos ennemis d'un mortel désespoir,  
 Et me donner bientôt le bien de vous revoir !

---

## ACTE V

---

SCÈNE PREMIÈRE : MÉDÉE, THEUDAS.

THEUDAS.

Ah ! déplorable prince ! ah ! fortune cruelle !  
 Que je porte à Jason une triste nouvelle !

MÉDÉE, *lui donnant un coup de baguette qui le fait  
 demeurer immobile.*

Arrête, misérable, et m'apprends quel effet  
A produit chez le roi le présent que j'ai fait.

THEUDAS.

Dieux ! je suis dans les fers d'une invisible chaîne !

MÉDÉE.

Dépêche, où ces longueurs attireront ma haine.

THEUDAS.

Apprenez donc l'effet le plus prodigieux  
Que jamais la vengeance ait offert à nos yeux.

Votre robe a fait peur, et, sur Nise éprouvée,  
En dépit des soupçons sans péril s'est trouvée,  
Et cette épreuve a su si bien les assurer  
Qu'incontinent Créuse a voulu s'en parer.  
Mais cette infortunée à peine l'a vêtue,  
Qu'elle sent aussitôt une ardeur qui la tue,  
Un feu subtil s'allume, et ses brandons épars  
Sur votre don fatal courent de toutes parts.  
Et Cléone et le roi s'y jettent pour l'éteindre,  
Mais (ô nouveau sujet de pleurer et de plaindre !)  
Ce feu saisit le roi : ce prince en un moment  
Se trouve enveloppé du même embrasement.

MÉDÉE.

Courage. enfin il faut que l'un et l'autre meure.

THEUDAS.

La flamme disparaît, mais l'ardeur leur demeure,  
Et leurs habits charmés, malgré nos vains efforts  
Sont des brasiers secrets attachés à leurs corps.  
Qui veut les dépouiller lui-même les déchire,  
Et ce nouveau secours est un nouveau martyre.

MÉDÉE.

Que dit mon déloyal ? que fait-il là dedans ?

THEUDAS.

Jason, sans rien savoir de tous ces accidents,  
S'acquitte des devoirs d'une amitié civile,  
A conduire Pollux hors des murs de la ville,  
Qui va se rendre en hâte aux noces de sa sœur,  
Dont bientôt Ménélas doit être possesseur,  
Et j'allais lui porter ce funeste message.

*MÉDÉE lui donne un autre coup de baguette.*  
 Va, tu peux maintenant achever ton voyage.

## SCÈNE III : MÉDÉE.

Est-ce assez, ma vengeance, est-ce assez de deux morts ?  
 Consulte avec loisir tes plus ardents transports.  
 Des bras de mon perfide arracher une femme  
 Est-ce pour assouvir les fureurs de mon âme ?  
 Que n'a-t-elle déjà des enfants de Jason  
 Sur qui plus pleinement venger sa trahison ?  
 Suppléons-y des miens, immolons avec joie  
 Ceux qu'à me dire adieu Créuse me renvoie.  
 Nature, je le puis sans violer ta loi :  
 Ils viennent de sa part, et ne sont plus à moi.  
 Mais ils sont innocents ; aussi l'était mon frère :  
 Ils sont trop criminels d'avoir Jason pour père.  
 Il faut que leur trépas redouble son tourment,  
 Il faut qu'il souffre en père aussi bien qu'en amant.  
 Mais quoi ! j'ai beau contre eux animer mon audace,  
 La pitié la combat et se met en sa place,  
 Puis, cédant tout à coup la place à ma fureur,  
 J'adore les projets qui me faisaient horreur :  
 De l'amour aussitôt je passe à la colère,  
 Des sentiments de femme aux tendresses de mère.

Cessez dorénavant, pensers irrésolus,  
 D'épargner des enfants que je ne verrai plus.  
 Chers fruits de mon amour, si je vous ait fait naître  
 Ce n'est pas seulement pour caresser un traître :  
 Il me prive de vous, et je l'en va priver.  
 Mais ma pitié renaît et revient me braver,  
 Je n'exécute rien, et mon âme éperdue  
 Entre deux passions demeure suspendue.  
 N'en délibérons plus, mon bras en résoudra,  
 Je vous perds, mes enfants, mais Jason vous perdra :  
 Il ne vous verra plus. Créon sort tout en rage :  
 Allons à son trépas joindre ce triste ouvrage.

SCÈNE III : CRÉON, DOMESTIQUES.

CRÉON.

Loin de me soulager vous croissez mes tourments :  
 Le poison à mon corps unit mes vêtements,  
 Et ma peau qu'avec eux votre secours m'arrache  
 Pour suivre votre main de mes os se détache.  
 Voyez comme mon sang en coule à gros ruisseaux ;  
 Ne me déchirez plus, officieux bourreaux,  
 Votre pitié pour moi s'est assez hasardée,  
 Fuyez, ou ma fureur vous prendra pour Médée :  
 C'est avancer ma mort que de me secourir,  
 Je ne veux que moi-même à m'aider à mourir.  
 Quoi ! vous continuez, canailles infidèles !  
 Plus je vous le défends, plus vous m'êtes rebelles !  
 Traîtres, vous sentirez encore ce que je puis :  
 Je serai votre roi, tout mourant que je suis ;  
 Si mes commandements ont trop peu d'efficace,  
 Ma rage pour le moins me fera faire place,  
 Il faut ainsi payer votre cruel secours.

*(Il se défait d'eux et les chasse à coups d'épée).*

SCÈNE IV : CRÉON, CRÉUSE, CLÉONE.

CRÉUSE.

Où fuyez-vous de moi, cher auteur de mes jours ?  
 Fuyez-vous l'innocente et malheureuse source  
 D'où prennent tant de maux leur effroyable course ?  
 Ce feu qui me consume et dehors et dedans  
 Vous venge-t-il trop peu de mes vœux imprudents ?

Je ne puis excuser mon indiscrete envie,  
 Qui donne le trépas à qui je dois la vie ;  
 Mais soyez satisfait des rigueurs de mon sort,  
 Et cessez d'ajouter votre haine à ma mort.  
 L'ardeur qui me dévore, et que j'ai méritée,  
 Surpasse en cruauté l'aigle de Prométhée,  
 Et je crois qu'Ixion, au choix des châtimens,  
 Préférerait sa roue à mes embrasemens.

CRÉON.

Si ton jeune désir eut beaucoup d'imprudence,  
 Ma fille, j'y devais opposer ma défense ;  
 Je n'impute qu'à moi l'excès de mes malheurs,  
 Et j'ai part en ta faute ainsi qu'en tes douleurs.  
 Si j'ai quelque regret, ce n'est pas à ma vie,  
 Que le déclin des ans m'aurait bientôt ravie ;  
 La jeunesse des tiens, si beaux, si florissants,  
 Me porte au fond du cœur des coups bien plus pressants.

Ma fille, c'est donc là ce royal hyménée  
 Dont nous pensions toucher la pompeuse journée !  
 La Parque impitoyable en éteint le flambeau,  
 Et pour lit nuptial il te faut un tombeau !  
 Ah ! rage, désespoir, destins, feux, poisons, charmes,  
 Tournez tous contre moi vos plus cruelles armes ;  
 S'il faut vous assouvir par la mort de deux rois,  
 Faites en ma faveur que je meure deux fois,  
 Pourvu que mes deux morts emportent cette grâce  
 De laisser ma couronne à mon unique race,  
 Et cet espoir si doux, qui m'a toujours flatté,  
 De revivre à jamais en sa postérité.

CRÉUSE.

Cléone, soutenez ; je chancelle, je tombe ;  
 Mon reste de vigueur sous mes douleurs succombe :  
 Je sens que je n'ai plus à souffrir qu'un moment.  
 Ne me refusez pas ce triste allégement,  
 Seigneur, et, si pour moi quelque amour vous demeure,  
 Entre vos bras mourants permettez que je meure.  
 Mes pleurs arroseront vos mortels dé plaisirs,  
 Je mêlerais leurs eaux à vos brûlants soupirs.

Ah ! je brûle, je meurs, je ne suis plus que flamme !  
 De grâce, hâtez-vous de recevoir mon âme.  
 Quoi ! vous vous éloignez !

CRÉON

Oui, je ne verrai pas  
 Comme un lâche témoin ton indigne trépas :  
 Il faut, ma fille, il faut que ma main me délivre  
 De l'infâme regret de t'avoir pu survivre.

## THÉÂTRE CHOISI

Invisible ennemi, sors avecque mon sang.

*(Il se tue d'un poignard.)*

CRÉUSE.

Courez à lui, Cléone, il se perce le flanc.

CRÉON.

Retourne c'en est fait. Ma fille, adieu, j'expire,

Et ce dernier soupir met fin à mon martyre.

Je laisse à ton Jason le soin de nous venger.

CRÉUSE.

Vain et triste confort, soulagement léger.

Mon père...

CLÉONE.

Il ne vit plus, sa grande âme est partie.

CRÉUSE.

Donnez donc à la mienne une même sortie,

Apportez-moi ce fer qui, de ses maux vainqueurs,

Est déjà si savant à traverser le cœur.

Ah ! je sens fers et feux et poison tout ensemble,

Ce que souffrait mon père à mes peines s'assemble.

Hélas ! que de douceurs aurait un prompt trépas !

Dépêchez-vous, Cléone, aidez mon faible bras.

CLÉONE.

Ne désespérez point, les dieux, plus pitoyables,

A nos justes clameurs se rendront exorables,

Et vous conserveront, en dépit du poison,

Et pour reine à Corinthe et pour femme à Jason.

Il arrive, et, surpris, il change de visage :

Je lis dans sa pâleur une secrète rage,

Et son étonnement va passer en fureur.

### SCÈNE V : JASON, CRÉUSE, CLÉONE THEUDAS.

JASON

Que vois-je ici, grands dieux ! quel spectacle d'horreur !

Où que puissent mes yeux porter ma vue errante,

Je vois ou Créon mort ou Créuse mourante.

Ne t'en vas pas, belle âme, attends encore un peu,

Et le sang de Médée éteindra tout ce feu ;  
 Prend le triste plaisir de voir punir son crime,  
 De te voir immoler cette infâme victime,  
 Et que ce scorpion, sur la plaie écrasé,  
 Fournisse le remède au mal qu'il a causé.

CRÉUSE.

Il n'en faut point chercher au poison qui me tue,  
 Laisse-moi le bonheur d'expirer à ta vue,  
 Souffre que j'en jouisse en ce dernier moment ;  
 Mon trépas fera place à ton ressentiment,  
 Le mien cède à l'ardeur dont je suis possédée :  
 J'aime mieux voir Jason que la mort de Médée.  
 Approche, cher amant, et retiens ces transports,  
 Mais garde de toucher ce misérable corps :  
 Ce brasier, que le charme ou répand ou modère,  
 A négligé Cléone et dévoré mon père :  
 Au gré de ma rivale il est contagieux ;  
 Jason, ce m'est assez de mourir à tes yeux,  
 Empêche les plaisirs qu'elle attend de ta peine,  
 N'attire point ces feux esclaves de sa haine.

Ah ! quel âpre tourment ! quels douloureux abois !  
 Et que je sens de morts sans mourir une fois !

JASON.

Quoi ! vous m'estimez donc si lâche que de vivre,  
 Et de si beaux chemins sont ouverts pour vous suivre  
 Ma reine, si l'hymen n'a pu joindre nos corps,  
 Nous joindrons nos esprits, nous joindrons nos deux morts,  
 Et l'on verra Caron passer chez Rhadamante  
 Dans une même barque et l'amant et l'amante.  
 Hélas ! vous recevez par ce présent charmé  
 Le déplorable prix de m'avoir trop aimé ;  
 Et, puisque cette robe a causé votre perte,  
 Je dois être puni de vous l'avoir offerte.  
 Quoi ! ce poison m'épargne, et ces feux impuissants  
 Refusent de finir les douleurs que je sens ?  
 Il faut donc que je vive, et vous m'êtes ravie !  
 Justes dieux, quel forfait me condamne à la vie ?  
 Est-il quelque tourment plus grand pour mon amour,  
 Que de la voir mourir et de souffrir le jour ?

Non, non, si par ces feux mon attente est trompée,  
J'ai de quoi m'affranchir au bout de mon épée,  
Et l'exemple du roi, de sa main transpercée,  
Qui nage dans les flots du sang qu'il a versé,  
Instruit suffisamment un généreux courage  
Des moyens de braver le destin qui l'outrage.

CRÉUSE.

Si Créuse eut jamais sur toi quelque pouvoir,  
Ne t'abandonne point aux coups du désespoir.  
Vis pour sauver ton nom de cette ignominie  
Que Créuse soit morte et Médée impunie ;  
Vis pour garder le mien en ton cœur affligé,  
Et du moins ne meurs point que tu ne sois vengé.

Adieu, donne la main, que, malgré ta jalouse,  
J'emporte chez Pluton le nom de ton épouse.  
Ah douleurs ! c'en est fait, je meurs à cette fois,  
Et perds en ce moment la vie avec la voix.  
Si tu m'aimes...

JASON.

Ce mot lui coupe la parole.

Et je ne suivrai pas son âme qui s'envole !  
Mon esprit, retenu par ses commandements,  
Réserve encor ma vie à de pires tourments.  
Pardonne, chère épouse, à mon obéissance,  
Mon déplaisir mortel défère à ta puissance,  
Et, de mes jours maudits tout prêt de triompher,  
De peur de te déplaire il n'ose m'étouffer.

Ne perdons point de temps, courons chez la sorcière  
Délivrer par sa mort mon âme prisonnière.

Vous autres cependant enlevez ces deux corps :  
Contre tous ses démons mes bras sont assez forts,  
Et la part que votre aide aurait en ma vengeance  
Ne m'en permettrait pas une entière allégeance.  
Préparez seulement des gênes, des bourreaux,  
Devenez inventifs en supplices nouveaux,  
Qui la fassent mourir tant de fois sur leur tombe  
Que son coupable sang leur vaille une hécatombe ;  
Et, si cette victime en mourant mille fois  
N'apaise point encor les mânes de deux rois,

Je serai la seconde, et mon esprit fidèle  
 Ira gêner là-bas son âme criminelle,  
 Ira faire assembler pour sa punition  
 Les peines de Titye<sup>1</sup> à celle d'Ixion.

*(Cléone et le reste emportent le corps de Créon  
 et de Créuse, et Jason continue seul.)*

Mais leur puis-je imputer ma mort en sacrifice ?  
 Elle m'est un plaisir et non pas un supplice ;  
 Mourir, c'est seulement auprès d'eux me ranger,  
 C'est rejoindre Créuse et non pas la venger.  
 Instruments des fureurs d'une mère insensée,  
 Indignes rejets de mon amour passée,  
 Quel malheureux destin vous avait réservés  
 A porter le trépas à qui vous a sauvé ?  
 C'est vous, petits ingrats, que malgré la nature  
 Il me faut immoler dessus leur sépulture ;  
 Que la sorcière en vous commence de souffrir,  
 Que son premier tourment soit de vous voir mourir.  
 Toutefois qu'ont-ils fait qu'obéir à leur mère ?

## SCÈNE VI : MÉDÉE, JASON.

*MÉDÉE en haut sur un balcon.*

Lâche, ton désespoir encore en délibère ?  
 Lève les yeux, perfide, et reconnais ce bras  
 Qui t'a déjà vengé de ces petits ingrats :  
 Ce poignard que tu vois vient de chasser leurs âmes,  
 Et noyer dans leur sang les restes de nos flammes.

Heureux père et mari, ma fuite et leur tombeau  
 Laisse la place vide à ton hymen nouveau.  
 Réjouis-t'en, Jason, va posséder Créuse,  
 Tu n'auras plus ici personne qui t'accuse,  
 Ces gages de nos feux ne feront plus pour moi  
 De reproches secrets à ton manque de foi.

JASON.

Horreur de la nature, exécration tigrasse.

1. Titye est un géant qui, pour avoir voulu violer Latone, fut tué par Apollon et Diane, et condamné, dans les enfers, à avoir les entrailles sans cesse rongées par un vautour.

MÉDÉE.

Va, bienheureux amant, cajoler ta maîtresse :  
A cet objet si cher tu dois tous tes discours,  
Parler encore à moi, c'est trahir tes amours.  
Va lui, va lui conter tes rares aventures,  
Et contre mes effets ne combats point d'injures.

JASON.

Quoi ! tu m'oses braver, et ta brutalité  
Pense encore échapper à mon bras irrité !  
Tu redoubles ta peine avec cette insolence.

MÉDÉE.

Et que peut contre moi ta débile vaillance ?  
Mon art faisait ta force, et tes effets guerriers  
Tiennent de mon secours ce qu'ils ont de lauriers.

JASON.

Ah ! c'est trop en souffrir, il faut qu'un prompt supplice  
De tant de cruautés à la fin te punisse.  
Sus, sus, brisons la porte, enfonçons la maison,  
Que des bourreaux soudain m'en fassent la raison.  
Ta tête répondra de tant de barbaries.

MÉDÉE *en l'air dans un char tiré par deux dragons.*

Que sert de t'emporter à ces vaines furies ?  
Epargne, cher époux, des efforts que tu perds,  
Vois les chemins de l'air, qui me sont tous ouverts ;  
C'est par là que je fuis et que je t'abandonne  
Pour courir à l'exil que ton change m'ordonne  
Suis-moi, Jason, et trouve en ces lieux désolés  
Des postillons pareils à mes dragons ailés.

Enfin je n'ai pas mal employé la journée  
Que la bonté du roi de grâce m'a donnée.  
Mes désirs sont contents. Mon père et mon pays,  
Je ne me repens plus de vous avoir trahis ;  
Avec cette douceur, j'en accepte le blâme.  
Adieu, parjure, apprends à connaître ta femme,  
Souviens-toi de sa fuite, et songe une autre fois  
Lequel est plus à craindre, ou d'elle ou de deux rois.

## SCÈNE VII : JASON.

O Dieux ! ce char volant disparu dans la nue  
La dérobe à sa peine aussi bien qu'à ma vue,  
Et son impunité triomphe arrogamment  
Des projets avortés de mon ressentiment.  
Créuse, enfants, Médée, amour, haine, vengeance,  
Où dois-je désormais chercher quelque allégeance ?  
Où suivre l'inhumaine, et dessous quels climats  
Porter le châtimement de tant d'assassinats ?  
Va, furie exécration : en quelque coin de terre  
Que t'emporte ton char, j'y porterai la guerre,  
J'apprendrai ton séjour de tes sanglants effets,  
Et te suivrai partout au bruit de tes forfaits.  
Mais que me servira cette vaine poursuite,  
Si l'air est un chemin toujours libre à ta fuite,  
Si toujours tes dragons sont prêts à t'enlever,  
Si toujours tes forfaits ont de quoi me braver ?  
Malheureux, ne perds point contre une telle audace  
De ta juste fureur l'impuissante menace ;  
Ne cours point à ta honte, et fuis l'occasion  
D'accroître sa victoire et ta confusion.  
Misérable, perfide, ainsi donc ta faiblesse  
Épargne la sorcière et trahit ta princesse !  
Est-ce là le pouvoir qu'ont sur toi tes désirs  
Et ton obéissance à ses derniers soupirs ?  
Venge-toi, pauvre amant, Créuse le commande,  
Ne lui refuse point un sang qu'elle demande.  
Écoute les accents de sa mourante voix,  
Et vole sans rien craindre à ce que tu lui dois.  
A qui sait bien aimer il n'est rien d'impossible :  
Eusses-tu pour retraite un roc inaccessible,  
Tigresse, tu mourras, et, malgré ton savoir,  
Mon amour te verra soumise à son pouvoir,  
Mes yeux se repaîtront des horreurs de ta peine.  
Ainsi le veut Créuse, ainsi le veut ma haine.  
Mais quoi ! je vous écoute, impuissantes chaleurs !  
Allez, n'ajoutez plus de comble à mes malheurs :  
Entreprendre une mort que le Ciel s'est gardée,

C'est préparer encore un triomphe à Médée.  
Tourne avec plus d'effet sur toi-même ton bras,  
Et punis-toi, Jason, de ne la punir pas.  
Vains transports, où sans fruit mon désespoir s'amuse,  
Cessez de m'empêcher de rejoindre Créuse.  
Ma reine, ta belle âme en partant de ces lieux  
M'a laissé la vengeance, et je la laisse aux dieux.  
Eux seuls, dont le pouvoir égale la justice,  
Peuvent de la sorcière achever le supplice,  
Trouve-le bon, chère ombre, et pardonne à mes feux  
Si je vais te revoir plutôt que tu ne veux.

*(Il se tue.)*

# LE CID

TRAGÉDIE — 1636

## PERSONNAGES

D. FERNAND, premier roi de Castille.  
D. URRAQUE, infante de Castille.  
D. DIÈGUE, père de D. Rodrigue.  
D. GOMÈS, comte de Gormas, père de Chimène.  
D. RODRIGUE, amant de Chimène.  
D. SANCHE, amoureux de Chimène.  
D. ARIAS,        }  
D. ALONSE,       } gentilshommes castillans  
CHIMÈNE, fille de D. Gomès.  
LÉONOR, gouvernante de l'Infante.  
ELVIRE, gouvernante de Chimène  
UN PAGE de l'Infante.

*La scène est à Séville.*

# LE CID

---

## ACTE PREMIER

---

SCÈNE PREMIÈRE : CHIMÈNE, ELVIRE.

CHIMÈNE.

Elvire, m'as tu fait un rapport bien sincère ?  
Ne déguises-tu rien de ce qu'a dit mon père ?

ELVIRE.

Tous mes sens à moi-même en sont encor charmés :  
Il estime Rodrigue autant que vous l'aimez,  
Et, si je ne m'abuse, à lire dans son âme,  
Il vous commandera de répondre à sa flamme.

CHIMÈNE.

Dis-moi donc, je te prie, une seconde fois  
Ce qui te fait juger qu'il approuve mon choix ;  
Apprends-moi de nouveau quel espoir j'en dois prendre :  
Un si charmant discours ne se peut trop entendre,  
Tu ne peux trop promettre aux feux de notre amour  
La douce liberté de se montrer au jour.  
Que t'a-t-il répondu sur la secrète brigue  
Que font auprès de toi Don Sanche et Don Rodrigue ?  
N'as-tu point trop fait voir quelle inégalité  
Entre ces deux amants me penche d'un côté ?

ELVIRE.

Non, j'ai peint votre cœur dans une indifférence  
Qui n'enfle d'aucun d'eux, ni détruit l'espérance,  
Et, sans les voir d'un œil trop sévère ou trop doux,  
Attend l'ordre d'un père à choisir un époux.  
Ce respect l'a ravi, sa bouche et son visage  
M'en ont donné sur l'heure un digne témoignage  
Et, puisqu'il vous en faut encor faire un récit,

Voici d'eux et de vous ce qu'en hâte il m'a dit :  
 « Elle est dans le devoir, tous deux sont dignes d'elle,  
 Tous deux formés d'un sang noble, vaillant, fidèle,  
 Jeunes, mais qui font lire aisément dans leurs yeux  
 l'éclatante vertu de leurs braves aïeux.

Don Rodrigue surtout n'a trait en son visage  
 Qui d'un homme de cœur ne soit la haute image,  
 Et sort d'une maison si féconde en guerriers  
 Qu'ils y prennent naissance au milieu des lauriers.  
 La valeur de son père, en son temps sans pareille,  
 Tant qu'a duré sa force, a passé pour merveille ;  
 Ses rides sur son front ont gravé ses exploits,  
 Et nous disent encor ce qu'il fut autrefois.  
 Je me promets du fils ce que j'ai vu du père,  
 Et ma fille en un mot peut l'aimer et me plaire ».   
 Il allait au Conseil, dont l'heure, qui pressait,  
 A tranché ce discours qu'à peine il commençait ;  
 Mais, à ce peu de mots, je crois que sa pensée  
 Entre vos deux amants n'est pas fort balancée.  
 Le Roi doit à son fils élire un gouverneur,  
 Et c'est lui que regarde un tel degré d'honneur ;  
 Ce choix n'est pas douteux, et sa rare vaillance  
 Ne peut souffrir qu'on craigne aucune concurrence.  
 Comme ses hauts exploits le rendent sans égal,  
 Dans un espoir si juste il sera sans rival,  
 Et, puisque don Rodrigue a résolu son père  
 Au sortir du Conseil à proposer l'affaire,  
 Je vous laisse à juger s'il prendra bien son temps,  
 Et si tous vos désirs seront bientôt contents.

CHIMÈNE.

Il semble toutefois que mon âme troublée  
 Refuse cette joie et s'en trouve accablée.  
 Un moment donne au sort des visages divers,  
 Et dans ce grand bonheur je crains un grand revers.

ELVIRE.

Vous verrez cette crainte heureusement déçue.

CHIMÈNE.

Allons, quoi qu'il soit, en attendre l'issue.

## SCÈNE II : L'INFANTE, LÉONOR, PAGE.

Page, allez avertir Chimène de ma part  
 Qu'aujourd'hui pour me voir elle attend un peu tard,  
 Et que mon amitié se plaint de sa paresse.

*(Le page rentre.)*

LÉONOR.

Madame, chaque jour même désir vous presse,  
 Et dans son entretien je vous vois chaque jour  
 Demander en quel point se trouve son amour.

L'INFANTE.

Ce n'est pas sans sujet, je l'ai presque forcée  
 A recevoir les traits dont son âme est blessée ;  
 Elle aime Don Rodrigue, et le tient de ma main,  
 Et par moi Don Rodrigue a vaincu son dédain :  
 Ainsi, de ces amants ayant formé les chaînes,  
 Je dois prendre intérêt à voir finir leurs peines.

LÉONOR.

Madame, toutefois, parmi leurs bons succès  
 Vous montrez un chagrin qui va jusqu'à l'excès.  
 Cet amour, qui tous deux les comble d'allégresse,  
 Fait-il de ce grand cœur la profonde tristesse,  
 Et ce grand intérêt que vous prenez pour eux  
 Vous rend-il malheureuse, alors qu'ils sont heureux ?  
 Mais je vais trop avant et deviens indiscrete.

L'INFANTE.

Ma tristesse redouble à la tenir secrète.  
 Écoute, écoute enfin comme j'ai combattu,  
 Écoute quels assauts brave encor ma vertu.  
 L'amour est un tyran qui n'épargne personne :  
 Ce jeune cavalier, cet amant que je donne,  
 Je l'aime.

LÉONOR.

Vous l'aimez !

L'INFANTE.

Mets la main sur mon cœur,  
 Et vois comme il se trouble au nom de son vainqueur,  
 Comme il le reconnaît.

LÉONOR.

Pardonnez-moi, Madame,  
Si je sors du respect pour blâmer cette flamme.  
Une grande princesse à ce point s'oublier,  
Que d'admettre en son cœur un simple cavalier !  
Et que dirait le Roi ? que dirait la Castille  
Vous souvient-il encor de qui vous êtes fille ?

L'INFANTE.

Il m'en souvient si bien que j'épandrai mon sang  
Avant que je m'abaisse à démentir mon rang.  
Je te répondrais bien que, dans les belles âmes,  
Le seul mérite a droit de produire des flammes,  
Et, si ma passion cherchait à s'excuser,  
Mille exemples fameux pourraient l'autoriser ;  
Mais je n'en veux point suivre où ma gloire s'engage ;  
La surprise des sens n'abat point mon courage,  
Et je me dis toujours qu'étant fille de Roi,  
Tout autre qu'un monarque est indigne de moi.  
Quand je vis que mon cœur ne se pouvait défendre,  
Moi-même je donnai ce que je n'osais prendre :  
Je mis, au lieu de moi, Chimène en ses liens,  
Et j'allumai leurs feux pour éteindre les miens.  
Ne t'étonne donc plus si mon âme gênée  
Avec impatience attend leur hyménée ;  
Tu vois que mon repos en dépend aujourd'hui :  
Si l'amour vit d'espoir, il périt avec lui ;  
C'est un feu qui s'éteint, faute de nourriture,  
Et, malgré la rigueur de ma triste aventure,  
Si Chimène a jamais Rodrigue pour mari,  
Mon espérance est morte, et mon esprit guéri.

Je souffre cependant un tourment incroyable ;  
Jusques à cet hymen Rodrigue m'est aimable,  
Je travaille à le perdre, et le perds à regret,  
Et de là prend son cours mon déplaisir secret.  
Je vois avec chagrin que l'amour me contraigne  
A pousser des soupirs pour ce que je dédaigne ;  
Je sens en deux partis mon esprit divisé :  
Si mon courage est haut, mon cœur est embrasé,

Cet hymen m'est fatal, je le crains et souhaite,  
 Je n'ose en espérer qu'une joie imparfaite ;  
 Ma gloire et mon amour ont pour moi tant d'appas  
 Que je meurs, s'il s'achève ou ne s'achève pas.

LÉONOR.

Madame, après cela je n'ai rien à vous dire,  
 Sinon que de vos maux avec vous je soupire :  
 Je vous blâmais tantôt, je vous plains à présent.  
 Mais, puisque dans un mal si doux et si cuisant,  
 Votre vertu combat et son charme et sa force,  
 En repousse l'assaut, en rejette l'amorce,  
 Elle rendra le calme à vos esprits flottants.  
 Espérez donc tout d'elle et du secours du temps,  
 Espérez tout du Ciel : il a trop de justice  
 Pour laisser la vertu dans un si long supplice.

L'INFANTE.

Ma plus douce espérance est de perdre l'espoir.

LE PAGE.

Par vos commandements Chimène vous vient voir.

L'INFANTE à *Léonor*.

Allez l'entretenir en cette galerie.

LÉONOR.

Voulez-vous demeurer dedans la rêverie ?

L'INFANTE.

Non, je veux seulement, malgré mon déplaisir,  
 Remettre mon visage un peu plus à loisir.  
 Je vous suis. Juste Ciel, d'où j'attends mon remède,  
 Mets enfin quelque borne au mal qui me possède,  
 Assure mon repos, assure mon honneur ;  
 Dans le bonheur d'autrui, je cherche mon bonheur :  
 Cet hyménée à trois également importe ;  
 Rends son effet plus prompt, ou mon âme plus forte :  
 D'un lien conjugal joindre ces deux amants,  
 C'est briser tous mes fers et finir mes tourments.  
 Mais je tarde un peu trop ; allons trouver Chimène,  
 Et par son entretien soulager notre peine.

SCÈNE III : LE COMTE, D. DIÈGUE.

LE COMTE

Enfin, vous l'emportez, et la faveur du Roi  
Vous élève en un rang qui n'était dû qu'à moi :  
Il vous fait gouverneur du Prince de Castille.

D. DIÈGUE.

Cette marque d'honneur qu'il met dans ma famille  
Montre à tous qu'il est juste, et fait connaître assez  
Qu'il sait récompenser les services passés.

LE COMTE.

Pour grands que soient les rois, ils sont ce que nous sommes :  
Ils peuvent se tromper comme les autres hommes ;  
Et ce choix sert de preuve à tous les courtisans  
Qu'ils savent mal payer les services présents.

D. DIÈGUE.

Ne parlons plus d'un choix dont votre esprit s'irrite :  
La faveur l'a pu faire autant que le mérite ;  
Mais on doit ce respect au pouvoir absolu,  
De n'examiner rien quand un roi l'a voulu.  
A l'honneur qu'il m'a fait ajoutez-en un autre,  
Joignons d'un sacré nœud ma maison à la vôtre :  
Vous n'avez qu'une fille, et moi je n'ai qu'un fils ;  
Leur hymen peut nous rendre à jamais plus qu'amis ;  
Faites-nous cette grâce, et l'accepter pour gendre.

LE COMTE.

A des partis plus hauts ce beau fils doit prétendre,  
Et le nouvel éclat de votre dignité  
Lui doit enfler le cœur d'une autre vanité.  
Exercez-la, Monsieur, et gouvernez le Prince,  
Montrez-lui comme il faut régir une province,  
Faire trembler partout les peuples sous la loi,  
Remplir les bons d'amour et les méchants d'effroi ;  
Joignez à ces vertus celles d'un capitaine :  
Montrez-lui comme il faut s'endurcir à la peine,  
Dans le métier de Mars se rendre sans égal,  
Passer les jours entiers et les nuits à cheval,  
Reposer tout armé, forcer une muraille,  
Et ne devoir qu'à soi le gain d'une bataille.

Instruisez-le d'exemple, et rendez-le parfait,  
Expliquant à ses yeux vos leçons par l'effet.

D. DIÈGUE

Pour s'instruire d'exemple, en dépit de l'envie,  
Il lira seulement l'histoire de ma vie.  
Là, dans un long tissu de belles actions,  
Il verra comme il faut dompter des nations,  
Attaquer une place, ordonner une armée,  
Et sur de grands exploits bâtir sa renommée.

LE COMTE.

Les exemples vivants sont d'un autre pouvoir ;  
Un prince dans un livre apprend mal son devoir.  
Et qu'a fait après tout ce grand nombre d'années  
Que ne puisse égaler une de mes journées ?  
Si vous fûtes vaillant, je le suis aujourd'hui,  
Et ce bras du Royaume est le plus ferme appui.  
Grenade et l'Aragon tremblent quand ce fer brille,  
Mon nom sert de rempart à toute la Castille :  
Sans moi vous passeriez bientôt sous d'autres lois,  
Et vous auriez bientôt vos ennemis pour rois.  
Chaque jour, chaque instant, pour rehausser ma gloire,  
Met lauriers sur lauriers, victoire sur victoire :  
Le prince à mes côtés ferait dans les combats  
L'essai de son courage à l'ombre de mon bras.  
Il apprendrait à vaincre en me regardant faire,  
Et, pour répondre en hâte à son grand caractère,  
Il verrait...

D. DIÈGUE.

Je le sais, vous servez bien le Roi :

Je vous ai vu combattre et commander sous moi.  
Quand l'âge dans mes nerfs a fait couler sa glace,  
Votre rare valeur a bien rempli ma place ;  
Enfin, pour épargner les discours superflus,  
Vous êtes aujourd'hui ce qu'autrefois je fus.  
Vous voyez toutefois qu'en cette concurrence  
Un monarque entre nous met quelque différence.

LE COMTE.

Ce que je méritais, vous l'avez emporté.

D. DIÈGUE.

Qui l'a gagné sur vous l'avait mieux mérité.

LE COMTE.

Qui peut mieux l'exercer en est bien le plus digne.

D. DIÈGUE.

En être refusé n'en est pas un bon signe.

LE COMTE.

Vous l'avez eu par brigue, étant vieux courtisan.

D. DIÈGUE.

L'éclat de mes hauts faits fut mon seul partisan.

LE COMTE.

Parlons-en mieux ; le Roi fait honneur à votre âge.

D. DIÈGUE.

Le Roi, quand il en fait, le mesure au courage.

LE COMTE.

Et par là cet honneur n'était dû qu'à mon bras.

D. DIÈGUE.

Qui n'a pu l'obtenir ne le méritait pas.

LE COMTE.

Ne ne méritait pas ! moi ?

D. DIÈGUE.

Vous.

LE COMTE.

Ton impudence,

Téméraire vieillard aura sa récompense.

*(Il lui donne un soufflet.)*

D. DIÈGUE, *mettant l'épée à la main.*

Achève et prends ma vie après un tel affront,

Le premier dont ma race ait vu rougir son front.

LE COMTE.

Et que penses-tu faire avec tant de faiblesse ?

D. DIÈGUE.

O Dieu ! ma force usée en ce besoin me laisse !

LE COMTE.

Ton épée est à moi, mais tu serais trop vain

Si ce honteux trophée avait chargé ma main.

Adieu, fais lire au Prince, en dépit de l'envie,

Pour son instruction l'histoire de ta vie :

D'un insolent discours ce juste châtiment  
Ne lui servira pas d'un petit ornement.

## SCÈNE IV : D. DIÈGUE.

O rage ! ô désespoir ! ô vieillesse ennemie !  
N'ai-je donc tant vécu que pour cette infamie,  
Et ne suis-je blanchi dans les travaux guerriers  
Que pour voir en un jour flétrir tant de lauriers ?  
Mon bras, qu'avec respect toute l'Espagne admire,  
Mon bras, qui tant de fois a sauvé cet empire,  
Tant de fois affermi le trône de son Roi,  
Trahit donc ma querelle, et ne fait rien pour moi !  
O cruel souvenir de ma gloire passée !  
Œuvre de tant de jours en un jour effacée !  
Nouvelle dignité fatale à mon bonheur !  
Précipice élevé d'où tombe mon honneur !  
Faut-il de votre éclat voir triompher le comte,  
Et mourir sans vengeance, ou vivre dans la honte ?  
Comte, sois de mon Prince à présent gouverneur :  
Ce haut rang n'admet point un homme sans honneur,  
Et ton jaloux orgueil, par cet affront insigne,  
Malgré le choix du Roi, m'en a su rendre indigne.  
Et toi, de mes exploits glorieux instrument,  
Mais d'un corps tout de glace inutile ornement,  
Fer, jadis tant à craindre, et qui dans cette offense  
M'as servi de parade, et non pas de défense,  
Va, quitte désormais le dernier des humains,  
Passe pour me venger en de meilleures mains.

## SCÈNE V : D. DIÈGUE, D. RODRIGUE,

D. DIÈGUE.

Rodrigue, as-tu du cœur ?

D. RODRIGUE.

Tout autre que mon père  
L'éprouverait sur l'heure.

D. DIÈGUE.

Agréable colère !

Digne ressentiment à ma douleur bien doux !  
Je reconnais mon sang à ce noble courroux :  
Ma jeunesse revit en cette ardeur si prompte.  
Viens, mon fils, viens, mon sang, viens réparer ma honte,  
Viens me venger.

D. RODRIGUE.

De quoi ?

D. DIÈGUE.

D'un affront si cruel

Qu'à l'honneur de tous deux il porte un coup mortel :  
D'un soufflet. L'insolent en eût perdu la vie,  
Mais mon âge a trompé ma généreuse envie,  
Et ce fer, que mon bras ne peut plus soutenir.  
Je le remets au tien pour venger et punir.  
Va contre un arrogant éprouver ton courage :  
Ce n'est que dans le sang qu'on lave un tel outrage ;  
Meurs, ou tue. Au surplus, pour ne te point flatter,  
Je te donne à combattre un homme à redouter.  
Je l'ai vu, tout couvert de sang et de poussière,  
Porter partout l'effroi dans une armée entière ;  
J'ai vu par sa valeur cent escadrons rompus.  
Et, pour t'en dire encor quelque chose de plus,  
Plus que brave soldat, plus que grand capitaine ;  
C'est...

D. RODRIGUE.

De grâce, achevez.

D. DIÈGUE.

Le père de Chimène.

D. RODRIGUE.

Le...

D. DIÈGUE.

Ne réplique point, je connais ton amour ;  
Mais qui peut vivre infâme est indigne du jour :  
Plus l'offenseur est cher, et plus grande est l'offense.  
Enfin tu sais l'affront, et tu tiens la vengeance,  
Je ne te dis plus rien ; venge-moi, venge-toi,  
Montre-toi digne fils d'un père tel que moi ;

Accablé des malheurs où le destin me range,  
Je vais les déplorer ; va, cours, vole et nous venge.

## SCÈNE VI : D. RODRIGUE.

Percé jusques au fond du cœur  
D'une atteinte imprévue aussi bien que mortelle,  
Misérable vengeur d'une juste querelle,  
Et malheureux objet d'une injuste rigueur,  
Je demeure immobile, et mon âme abattue  
Cède au coup qui me tue.

Si près de voir mon feu récompensé,  
O Dieu ! l'étrange peine !  
En cet affront mon père est l'offensé,  
Et l'offenseur le père de Chimène !

Que je sens de rudes combats !  
Contre mon propre honneur mon amour s'intéresse :  
Il faut venger un père, et perdre une maîtresse ;  
L'un m'anime le cœur, l'autre retient mon bras.  
Réduit au triste choix, ou de trahir ma flamme,  
Ou de vivre en infâme,  
Des deux côtés mon mal est infini.  
O Dieu ! l'étrange peine !  
Faut-il laisser un affront impuni ?  
Faut-il punir le père de Chimène ?

Père, maîtresse, honneur, amour,  
Noble et dure contrainte, aimable tyrannie,  
Tous mes plaisirs sont morts, ou ma gloire ternie :  
L'un me rend malheureux, l'autre indigne du jour.  
Cher et cruel espoir d'une âme généreuse,  
Mais ensemble amoureuse,  
Digne ennemi de mon plus grand bonheur,  
Fer, qui causes ma peine,  
M'es-tu donné pour venger mon honneur ?  
M'es-tu donné pour perdre ma Chimène ?

Il vaut mieux courir au trépas ;  
 Je dois à ma maîtresse aussi bien qu'à mon père :  
 J'attire en me vengeant sa haine et sa colère,  
 J'attire ses mépris en ne me vengeant pas.  
 A mon plus doux espoir l'un me rend infidèle,  
 Et l'autre indigne d'elle ;  
 Mon mal augmente à le vouloir guérir,  
 Tout redouble ma peine :  
 Allons, mon âme, et, puisqu'il faut mourir,  
 Mourons du moins sans offenser Chimène.

Mourir sans tirer ma raison !  
 Rechercher un trépas si mortel à ma gloire !  
 Endurer que l'Espagne impute à ma mémoire  
 D'avoir mal soutenu l'honneur de ma maison !  
 Respecter un amour dont mon âme égarée  
 Voit la perte assurée !  
 N'écoutons plus ce penser suborneur  
 Qui ne sert qu'à ma peine :  
 Allons, mon bras, sauvons du moins l'honneur,  
 Puisqu'après tout il faut perdre Chimène.

Oui, mon esprit s'était déçu :  
 Je dois tout à mon père avant qu'à ma maîtresse ;  
 Que je meure au combat, ou meure de tristesse,  
 Je rendrai mon sang pur, comme je l'ai reçu.  
 Je m'accuse déjà de trop de négligence.  
 Courons à la vengeance,  
 Et, tout honteux d'avoir tant balancé,  
 Ne soyons plus en peine  
 (Puisqu'aujourd'hui mon père est l'offensé)  
 Si l'offenseur est père de Chimène.

## ACTE II

## SCÈNE PREMIÈRE : D. ARIAS, LE COMTE.

LE COMTE.

Je l'avoue entre nous, mon sang, un peu trop chaud,  
S'est trop ému d'un mot, et l'a porté trop haut,  
Mais, puisque c'en est fait, le coup est sans remède.

D. ARIAS.

Qu'aux volontés du Roi ce grand courage cède,  
Il y prend grande part, et son cœur irrité  
Agira contre vous de pleine autorité.  
Aussi vous n'avez point de valable défense,  
Le rang de l'offensé, la grandeur de l'offense  
Demandent des devoirs et des submissions,  
Qui passent le commun des satisfactions.

LE COMTE.

Le Roi peut à son gré disposer de ma vie.

D. ARIAS.

De trop d'emportement votre faute est suivie.  
Le Roi vous aime encore, apaisez son courroux :  
Il a dit : *Je le veux*. Désobéirez-vous ?

LE COMTE.

Monsieur, pour conserver tout ce que j'ai d'estime,  
Désobéir un peu n'est pas un si grand crime,  
Et, quelque grand qu'il soit, mes services présents  
Pour le faire abolir sont plus que suffisants.

D. ARIAS.

Quoi qu'on fasse d'illustre et de considérable,  
Jamais à son sujet un Roi n'est redevable :  
Vous vous flattez beaucoup, et vous devez savoir  
Que qui sert bien son Roi ne fait que son devoir.  
Vous vous perdrez, Monsieur, sur cette confiance.

LE COMTE.

Je ne vous en croirai qu'après l'expérience.

D. ARIAS.

Vous devez redouter la puissance d'un Roi.

LE COMTE.

Un jour seul ne perd pas un homme tel que moi :  
Que toute sa grandeur s'arme pour mon supplice,  
Tout l'État périra, s'il faut que je périsse.

D. ARIAS.

Quoi ? vous craignez si peu le pouvoir souverain...

LE COMTE.

D'un sceptre qui sans moi tomberait de sa main.  
Il a trop d'intérêt lui-même en ma personne,  
Et ma tête en tombant ferait choir sa couronne.

D. ARIAS.

Souffrer que la raison remette vos esprits.  
Prenez un bon conseil.

LE COMTE.

Le conseil en est pris.

D. ARIAS.

Que lui dirai-je enfin ? Je lui dois rendre compte.

LE COMTE.

Que je ne puis du tout consentir à ma honte.

D. ARIAS.

Mais songez que les rois veulent être absolus.

LE COMTE.

Le sort en est jeté, Monsieur, n'en parlons plus.

D. ARIAS.

Adieu donc, puisqu'en vain je tâche à vous résoudre.  
Avec tous vos lauriers craignez encore le foudre.

LE COMTE.

Je l'attendrai sans peur.

D. ARIAS.

Mais non pas sans effet.

LE COMTE.

Nous verrons donc par là Don Diègue satisfait.

*(Il est seul.)*

Qui ne craint point la mort ne craint point les menaces.  
J'ai le cœur au-dessus des plus fières disgrâces,  
Et l'on peut me réduire à vivre sans bonheur,  
Mais non pas me résoudre à vivre sans honneur.

## SCÈNE II : LE COMTE, D. RODRIGUE.

D. RODRIGUE.

A moi, Comte, deux mots.

LE COMTE.

Parle.

D. RODRIGUE.

Ote-moi d'un doute.

Connais-tu bien Don Diègue ?

LE COMTE.

Oui.

D. RODRIGUE.

Parlons bas ; écoute.

Sais-tu que ce vieillard fut la même vertu,  
La vaillance et l'honneur de son temps ? le sais-tu ?

LE COMTE.

Peut-être.

D. RODRIGUE.

Cette ardeur que dans les yeux je porte,  
Sais-tu que c'est son sang ? le sais-tu ?

LE COMTE.

Que m'importe ?

D. RODRIGUE.

A quatre pas d'ici je te le fais savoir.

LE COMTE.

Jeune présomptueux ?

D. RODRIGUE.

Parle sans t'émouvoir.

Je suis jeune, il est vrai, mais aux âmes bien nées  
La valeur n'attend point le nombre des années.

LE COMTE.

Te mesurer à moi ! qui t'a rendu si vain,  
Toi qu'on n'a jamais vu les armes à la main ?

D. RODRIGUE.

Mes pareils à deux fois ne se font point connaître,  
Et pour leurs coups d'essai veulent des coups de maître.

LE COMTE.

Sais-tu bien qui je suis ?

D. RODRIGUE.

Oui, tout autre que moi

Au seul bruit de ton nom pourrait trembler d'effroi.  
Les palmes dont je vois ta tête si couverte  
Semblent porter écrit le destin de ma perte :  
J'attaque en téméraire un bras toujours vainqueur ;  
Mais j'aurai trop de force, ayant assez de cœur ;  
A qui venge son père il n'est rien impossible ;  
Ton bras est vaincu, mais non pas invincible.

LE COMTE.

Ce grand cœur qui paraît aux discours que tu tiens  
Par tes yeux chaque jour se découvrait aux miens,  
Et, croyant voir en toi l'honneur de la Castille,  
Mon âme avec plaisir te destinait ma fille.  
Je sais ta passion, et suis ravi de voir  
Que tous ses mouvements cèdent à ton devoir,  
Qu'ils n'ont point affaibli cette ardeur magnanime,  
Que ta haute vertu répond à mon estime,  
Et que, voulant pour gendre un cavalier parfait,  
Je ne me trompais point au choix que j'avais fait.  
Mais je sens que pour toi ma pitié s'intéresse,  
J'admire ton courage et je plains ta jeunesse.  
Ne cherche point à faire un coup d'essai fatal,  
Dispense ma valeur d'un combat inégal ;  
Trop peu d'honneur pour moi suivrait cette victoire :  
A vaincre sans péril on triomphe sans gloire.  
On te croirait toujours abattu sans effort,  
Et j'aurais seulement le regret de ta mort.

D. RODRIGUE.

D'une indigne pitié ton audace est suivie :  
Qui m'ose ôter l'honneur craint de m'ôter la vie !

LE COMTE.

Retire-toi d'ici.

D. RODRIGUE.

Marchons sans discourir.

LE COMTE.

Es-tu si las de vivre ?

D. RODRIGUE.

As-tu peur de mourir ?

## LE COMTE.

Viens, tu fais ton devoir, et le fils dégénère  
Qui survit un moment à l'honneur de son père.

## SCÈNE III : L'INFANTE, CHIMÈNE, LÉONOR.

## L'INFANTE.

Apaise, ma Chimène, apaise ta douleur,  
Fais agir ta constance en ce coup de malheur ;  
Tu reverras le calme après ce faible orage :  
Ton bonheur n'est couvert que d'un peu de nuage,  
Et tu n'as rien perdu pour le voir différer.

## CHIMÈNE.

Mon cœur, outré d'ennuis, n'ose rien espérer.  
Un orage si prompt qui trouble une bonace  
D'un naufrage certain nous porte la menace ;  
Je n'en saurais douter, je pérís dans le port.  
J'aimais, j'étais aimée, et nos pères d'accord,  
Et je vous en contais la charmante nouvelle  
Au malheureux moment que naissait leur querelle,  
Dont le récit fatal, sitôt qu'on vous l'a fait,  
D'une si douce attente a ruiné l'effet.

Maudite ambition, détestable manie,  
Dont les plus généreux souffrent la tyrannie !  
Honneur impitoyable à mes plus chers désirs,  
Que tu me vas coûter de pleurs et de soupirs !

## L'INFANTE.

Tu n'as dans leur querelle aucun sujet de craindre :  
Un moment l'a fait naître, un moment va l'éteindre ;  
Elle a fait trop de bruit pour ne pas s'accorder,  
Puisque déjà le Roi les veut accommoder,  
Et tu sais que mon âme, à tes ennuis sensible,  
Pour en tarir la source y fera l'impossible.

## CHIMÈNE.

Les accommodements ne font rien en ce point ;  
De si mortels affronts ne se réparent point.  
En vain on fait agir la force ou la prudence ;  
Si l'on guérit le mal, ce n'est qu'en apparence ;

La haine que les cœurs conservent au dedans  
Nourrit des feux cachés, mais d'autant plus ardents.

L'INFANTE

Le saint nœud qui joindra Don Rodrigue et Chimène  
Des pères ennemis dissipera la haine,  
Et nous verrons bientôt votre amour le plus fort  
Par un heureux hymen étouffer ce discord.

CHIMÈNE.

Je le souhaite ainsi plus que je ne l'espère :  
Don Diègue est trop altier, et je connais mon père.  
Je sens couler des pleurs que je veux retenir,  
Le passé me tourmente, et je crains l'avenir.

L'INFANTE.

Que crains-tu ? d'un vieillard l'impuissante faiblesse ?

CHIMÈNE.

Rodrigue a du courage.

L'INFANTE.

Il a trop de jeunesse.

CHIMÈNE.

Les hommes valeureux le sont du premier coup.

L'INFANTE.

Tu ne dois pas pourtant le redouter beaucoup :  
Il est trop amoureux pour te vouloir déplaire,  
Et deux mots de ta bouche arrêtent sa colère.

CHIMÈNE.

S'il ne m'obéit point, quel comble à mon ennui !  
Et s'il peut m'obéir, que dira-t-on de lui ?  
Étant né ce qu'il est, souffrir un tel outrage !  
Soit qu'il cède ou résiste au feu qui me l'engage,  
Mon esprit ne peut qu'être ou honteux ou confus  
De son trop de respect, ou d'un juste refus.

L'INFANTE.

Chimène a l'âme haute, et, quoiqu'intéressée,  
Elle ne peut souffrir une basse pensée ;  
Mais, si jusques au jour de l'accommodement  
Je fais mon prisonnier de ce parfait amant,  
Et que j'empêche ainsi l'effet de son courage,  
Ton esprit amoureux n'aura-t-il point d'ombrage ?

CHIMÈNE.

Ah ! Madame, en ce cas je n'ai plus de souci.

SCÈNE IV : L'INFANTE, CHIMÈNE, LÉONOR,  
LE PAGE.

L'INFANTE.

Page, cherchez Rodrigue, et l'amenez ici.

LE PAGE.

Le Comte de Gormas et lui...

CHIMÈNE.

Bon Dieu ! je tremble.

L'INFANTE.

Parlez.

LE PAGE.

De ce palais ils sont sortis ensemble.

CHIMÈNE.

Seuls ?

LE PAGE.

Seuls, et qui semblaient tout bas se quereller.

CHIMÈNE.

Sans doute ils sont aux mains, il n'en faut plus parler.  
Madame, pardonnez à cette promptitude.

SCÈNE V : L'INFANTE, LÉONOR.

L'INFANTE.

Hélas ! que dans l'esprit je sens d'inquiétude !  
Je pleure ses malheurs, son amant me ravit,  
Mon repos m'abandonne, et ma flamme revit.  
Ce qui va séparer Rodrigue de Chimène  
Fait renaître à la fois mon espoir et ma peine,  
Et leur division, que je vois à regret,  
Dans mon esprit charmé jette un plaisir secret.

LÉONOR.

Cette haute vertu qui règne dans votre âme  
Se rend-elle sitôt à cette lâche flamme ?

L'INFANTE.

Ne la nomme point lâche à présent que chez moi,  
Pompeuse et triomphante, elle me fait la loi ;  
Porte-lui du respect puisqu'elle m'est si chère :  
Ma vertu la combat, mais malgré moi j'espère,  
Et d'un si fol espoir mon cœur mal défendu  
Vole après un amant que Chimène a perdu.

LÉONOR.

Vous laissez choir ainsi ce glorieux courage,  
Et la raison chez vous perd ainsi son usage ?

L'INFANTE.

Ah ! qu'avec peu d'effet on entend la raison,  
Quand le cœur est atteint d'un si charmant poison !  
Et, lorsque le malade aime sa maladie,  
Qu'il a peine à souffrir que l'on y remédie !

LÉONOR.

Votre espoir vous séduit, votre mal vous est doux,  
Mais enfin ce Rodrigue est indigne de vous.

L'INFANTE.

Je ne le sais que trop, mais, si ma vertu cède,  
Apprends comme l'amour flatte un cœur qu'il possède.

Si Rodrigue une fois sort vainqueur du combat,  
Si dessous sa valeur ce grand guerrier s'abat,  
Je puis en faire cas, je puis l'aimer sans honte :  
Que ne fera-t-il point, s'il peut vaincre le Comte ?  
J'ose m'imaginer qu'à ses moindres exploits  
Les royaumes entiers tomberont sous ses lois,  
Et mon amour flatteur déjà me persuade  
Que je le vois assis au trône de Grenade,  
Les Mores, subjugués, trembler en l'adorant,  
L'Aragon recevoir ce nouveau conquérant,  
Le Portugal se rendre, et ses nobles journées  
Porter delà les mers ses hautes destinées,  
Du sang des Africains arroser les lauriers.  
Enfin tout ce qu'on dit des plus fameux guerriers,  
Je l'attends de Rodrigue après cette victoire,  
Et fais de son amour un sujet de ma gloire.

LÉONOR.

Mais, Madame, voyez où vous portez son bras

En suite d'un combat qui peut-être n'est pas.

L'INFANTE.

Rodrigue est offensé, le Comte a fait l'outrage ;  
Ils sont sortis ensemble : en faut-il davantage ?

LÉONOR.

Eh bien ! ils se battront, puisque vous le voulez,  
Mais Rodrigue ira-t-il si loin que vous allez ?

L'INFANTE.

Que veux-tu ? je suis folle, et mon esprit s'égare,  
Tu vois par là quels maux cet amour me prépare.  
Viens dans mon cabinet consoler mes ennuis,  
Et ne me quitte point dans le trouble où je suis.

SCÈNE VI : D. FERNAND, D. ARIAS,  
D. SANCHE.

D. FERNAND.

Le Comte est donc si vain et si peu raisonnable !  
Ose-t-il croire encor son crime pardonnable ?

D. ARIAS.

Je l'ai de votre part longtemps entretenu ;  
J'ai fait mon pouvoir, Sire, et n'ai rien obtenu.

D. FERNAND.

Justes Cieux ! Ainsi donc un sujet téméraire  
A si peu de respect et de soin de me plaire !  
Il offense Don Diègue, et méprise son Roi !  
Au milieu de ma Cour il me donne la loi !  
Qu'il soit brave guerrier, qu'il soit grand capitaine,  
Je saurai bien rabattre une humeur si hautaine :  
Fût-il la valeur même et le Dieu des combats,  
Il verra ce que c'est que de n'obéir pas.  
Quoi qu'ait pu mériter une telle insolence,  
Je l'ai voulu d'abord traiter sans violence ;  
Mais, puisqu'il en abuse, allez dès aujourd'hui.  
Soit qu'il résiste, ou non, vous assurer de lui.

D. SANCHE.

Peut-être un peu de temps le rendrait moins rebelle ;  
On l'a pris tout bouillant encor de sa querelle :

Sire, dans la chaleur d'un premier mouvement  
Un cœur si généreux se rend mal aisément ;  
Il voit bien qu'il a tort, mais une âme si haute  
N'est pas sitôt réduite à confesser sa faute.

D. FERNAND.

Don Sanche, taisez-vous, et soyez averti  
Qu'on se rend criminel à prendre son parti.

D. SANCHE.

J'obéis, et me tais, mais de grâce encor, Sire.  
Deux mots en sa défense.

D. FERNAND.

Et que pouvez-vous dire ?

D. SANCHE.

Qu'une âme accoutumée aux grandes actions  
Ne se peut abaisser à des submissions.  
Elle n'en conçoit point qui s'expliquent sans honte,  
Et c'est à ce mot seul qu'a résisté le Comte.  
Il trouve en son devoir un peu trop de rigueur,  
Il vous obéirait s'il avait moins de cœur.  
Commandez que son bras, nourri dans les alarmes,  
Répare cette injure à la pointe des armes,  
Il satisfera, Sire, et vienne qui voudra,  
Attendant qu'il l'ait su, voici qui répondra.

D. FERNAND.

Vous perdez le respect, mais je pardonne à l'âge,  
Et j'excuse l'ardeur en un jeune courage.

Un Roi dont la prudence a de meilleurs objets  
Est meilleur ménager du sang de ses sujets ;  
Je veille pour les miens, mes soucis les conservent,  
Comme le chef a soin des membres qui le servent.  
Ainsi votre raison n'est pas raison pour moi.  
Vous parlez en soldat, je dois agir en Roi,  
Et, quoi qu'on veuille dire, et quoi qu'il ose croire,  
Le Comte à m'obéir ne peut perdre sa gloire.  
D'ailleurs l'affront me touche, il a perdu d'honneur  
Celui que de mon fils j'ai fait gouverneur.  
S'attaquer à mon choix, c'est se prendre à moi-même,  
Et faire un attentat sur le pouvoir suprême.  
N'en parlons plus. Au reste, on a vu dix vaisseaux

De nos vieux ennemis arborer les drapeaux,  
Vers la bouche du fleuve ils ont osé paraître.

D. ARIAS

Les Mores ont appris par force à vous connaître,  
Et, tant de fois vaincus, ils ont perdu le cœur  
De se hasarder contre un si grand vainqueur.

D. FERNAND.

Ils ne verront jamais sans quelque jalousie  
Mon sceptre en dépit d'eux régir l'Andalousie,  
Et ce pays si beau qu'ils ont trop possédé,  
Avec un œil d'envie est toujours regardé.  
C'est l'unique raison qui m'a fait dans Séville  
Placer depuis dix ans le trône de Castille,  
Pour les voir de plus près, et d'un ordre plus prompt  
Renverser aussitôt ce qu'ils entreprendront.

D. ARIAS.

Ils savent aux dépens de leurs plus dignes têtes  
Combien votre présence assure vos conquêtes,  
Vous n'avez rien à craindre.

D. FERNAND.

Et rien à négliger :

Le trop de confiance attire le danger,  
Et vous n'ignorez pas qu'avec fort peu de peine  
Un flux de pleine mer jusqu'ici les amène.  
Toutefois j'aurais tort de jeter dans les cœurs,  
L'avis étant mal sûr, de paniques terreurs ;  
L'effroi que produirait cette alarme inutile  
Dans la nuit qui survient troublerait trop la ville.  
Faites doubler la garde aux murs et sur le port,  
C'est assez pour ce soir.

SCÈNE VII : D. FERNAND, D. SANCHE,  
D. ALONSE.

D. ALONSE.

Sire, le Comte est mort,

Don Diègue par son fils a vengé son offense.

D. FERNAND.

Dès que j'ai su l'affront, j'ai prévu la vengeance,  
Et j'ai voulu dès lors prévenir ce malheur.

D. ALONSE.

Chimène à vos genoux apporte sa douleur ;  
Elle vient, tout en pleurs, vous demander justice.

D. FERNAND.

Bien qu'à ses déplaisirs mon amour compatisse,  
Ce que le Comte a fait semble avoir mérité  
Ce digne châtiment de sa témérité.  
Quelque juste pourtant que puisse être sa peine,  
Je ne puis sans regret perdre un tel capitaine.  
Après un long service à mon État rendu,  
Après son sang pour moi mille fois répandu,  
A quelques sentiments que son orgueil m'oblige,  
Sa perte m'affaiblit, et son trépas m'afflige.

SCÈNE VIII : D. FERNAND, D. DIÈGUE,  
CHIMÈNE, D. SANCHE, D. ARIAS,  
D. ALONSE.

CHIMÈNE.

Sire, Sire, justice !

D. DIÈGUE.

Ah ! Sire, écoutez-nous.

CHIMÈNE.

Je me jette à vos pieds.

D. DIÈGUE.

J'embrasse vos genoux.

CHIMÈNE.

Je demande justice.

D. DIÈGUE.

Entendez ma défense.

CHIMÈNE.

D'un jeune audacieux, punissez l'insolence.  
Il a de votre sceptre abattu le soutien,  
Il a tué mon père.

D. DIÈGUE.

Il a vengé le sien.

CHIMÈNE.

Au sang de ses sujets un Roi doit la justice.

D. DIÈGUE.

Pour la juste vengeance il n'est point de supplice.

D. FERNAND.

Levez-vous l'un et l'autre et parlez à loisir.

Chimène, je prends part à votre déplaisir,  
D'une égale douleur je sens mon âme atteinte.

(A don Diègue.)

Vous parlerez après, ne troublez pas sa plainte.

CHIMÈNE.

Sire, mon père est mort, mes yeux ont vu son sang

Couler à gros bouillons de son généreux flanc ;

Ce sang qui tant de fois garantit vos murailles,

Ce sang qui tant de fois vous gagna des batailles,

Ce sang qui, tout sorti, fume encor de courroux

De se voir répandu pour d'autres que pour vous,

Qu'au milieu des hasards n'osait verser la guerre,

Rodrigue en votre Cour vient d'en couvrir la terre.

J'ai couru sur le lieu sans force et sans couleur,

Je l'ai trouvé sans vie. Excusez ma douleur,

Sire, la voix me manque à ce récit funeste,

Mes pleurs et mes soupirs vous diront mieux le reste.

D. FERNAND.

Prends courage, ma fille, et sache qu'aujourd'hui

Ton Roi te veut servir de père au lieu de lui.

CHIMÈNE.

Sire, de trop d'honneur ma misère est suivie.

Je vous l'ai déjà dit, je l'ai trouvé sans vie ;

Son flanc était ouvert, et, pour mieux m'émouvoir,

Son sang sur la poussière écrivait mon devoir,

Ou plutôt sa valeur, en cet état réduite,

Me parlait par sa plaie, et hâtait ma poursuite,

Et, pour se faire entendre au plus juste des rois,

Par cette triste bouche elle empruntait ma voix.

Sire, ne souffrez pas que sous votre puissance

Règne devant vos yeux une telle licence,

Que les plus valeureux avec impunité

Soient exposés aux coups de la témérité,

Qu'un jeune audacieux triomphe de leur gloire,  
 Se baigne dans leur sang et brave leur mémoire.  
 Un si vaillant guerrier qu'on vient de vous ravir  
 Éteint, s'il n'est vengé, l'ardeur de vous servir.  
 Enfin mon père est mort, j'en demande vengeance  
 Plus pour votre intérêt que pour mon allégeance.  
 Vous perdez en la mort d'un homme de son rang,  
 Vengez-la par une autre, et le sang par le sang ;  
 Immolez, non à moi, mais à votre Couronne,  
 Mais à votre grandeur, mais à votre personne,  
 Immolez, dis-je, Sire, au bien de tout l'État,  
 Tout ce qu'enorgueillit un si haut attentat.

D. FERNAND.

Don Diègue, répondez.

D. DIÈGUE.

Qu'on est digne d'envie

Lorsqu'en perdant la force on perd aussi la vie,  
 Et qu'un long âge apprête aux hommes généreux  
 Au bout de leur carrière un destin malheureux !  
 Moi dont les longs travaux ont acquis tant de gloire,  
 Moi que jadis partout a suivi la victoire,  
 Je me vois aujourd'hui, pour avoir trop vécu,  
 Recevoir un affront, et demeurer vaincu.  
 Ce que n'a pu jamais combat, siège, embuscade,  
 Ce que n'a pu jamais Aragon ni Grenade,  
 Ni tous vos ennemis, ni tous mes envieux,  
 Le Comte en votre Cour l'a fait presque à vos yeux,  
 Jaloux de votre choix, et fier de l'avantage  
 Que lui donnait sur moi l'impuissance de l'âge.

Sire, ainsi ces cheveux blanchis sous le harnois,  
 Ce sang pour vous servir prodigué tant de fois,  
 Ce bras jadis l'effroi d'une armée ennemie,  
 Descendaient au tombeau tout chargés d'infamie,  
 Si je n'eusse produit un fils digne de moi,  
 Digne de son pays et digne de son Roi.  
 Il m'a prêté sa main, il a tué le Comte,  
 Il m'a rendu l'honneur, il a lavé ma honte :  
 Si montrer du courage et du ressentiment,  
 Si venger un soufflet mérite un châtimement,

Sur moi seul doit tomber l'éclat de la tempête :  
 Quand le bras a failli, l'on en punit la tête.  
 Qu'on nomme crime ou non ce qui fait nos débats,  
 Sire, j'en suis la tête, il n'en est que le bras ;  
 Si Chimène se plaint qu'il a tué son père,  
 Il ne l'eût jamais fait si je l'eusse pu faire.  
 Immolez donc ce chef que les ans vont ravir,  
 Et conservez pour vous le bras qui peut servir.  
 Aux dépens de mon sang satisfaites Chimène,  
 Je n'y résiste point, je consens à ma peine,  
 Et, loin de murmurer d'un rigoureux décret,  
 Mourant sans déshonneur, je mourrai sans regret.

D. FERNAND.

L'affaire est d'importance, et, bien considérée,  
 Mérite en plein conseil d'être délibérée.

Don Sanche, remettez Chimène en sa maison ;  
 Don Diègue aura ma Cour et sa foi pour prison.  
 Qu'on me cherche son fils. Je vous ferai justice.

CHIMÈNE.

Il est juste, grand Roi, qu'un meurtrier périsse.

D. FERNAND.

Prends du repos, ma fille, et calme tes douleurs.

CHIMÈNE.

M'ordonner du repos, c'est croître mes malheurs.

## ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE : D. RODRIGUE, ELVIRE.

ELVIRE.

Rodrigue, qu'as-tu fait ? où viens-tu, misérable ?

D. RODRIGUE.

Suivre le triste cours de mon sort déplorable.

ELVIRE.

Où prends-tu cette audace et ce nouvel orgueil

De paraître en des lieux que tu remplis de deuil ?  
Quoi ? viens-tu jusqu'ici braver l'ombre du Comte ?  
Ne l'as-tu pas tué ?

D. RODRIGUE.

Sa vie était ma honte ;  
Mon honneur, de ma main, a voulu cet effort.

ELVIRE.

Mais chercher ton asile en la maison du mort !  
Jamais un meurtrier en fit-il son refuge ?

D. RODRIGUE.

Et je n'y viens aussi que m'offrir à mon juge.  
Ne me regarde plus d'un visage étonné,  
Je cherche le trépas après l'avoir donné.  
Mon juge est mon amour, mon juge est ma Chimène.  
Je mérite la mort de mériter sa haine,  
Et j'en viens recevoir, comme un bien souverain,  
Et l'arrêt de sa bouche, et le coup de sa main.

ELVIRE.

Fuis plutôt de ses yeux, fuis de sa violence,  
A ses premiers transports dérobe ta présence ;  
Va, ne t'expose point aux premiers mouvements  
Que poussera l'ardeur de ses ressentiments.

D. RODRIGUE.

Non, non, ce cher objet à qui j'ai pu déplaire  
Ne peut pour mon supplice avoir trop de colère,  
Et j'évite cent morts qui me vont accabler,  
Si, pour mourir plus tôt, je puis la redoubler.

ELVIRE.

Chimène est au Palais, de pleurs toute baignée,  
Et n'en reviendra point que bien accompagnée.  
Rodrigue, fuis de grâce, ôte-moi de souci ;  
Que ne dira-t-on point si l'on te voit ici ?  
Veux-tu qu'un médisant, pour comble à sa misère,  
L'accuse d'y souffrir l'assassin de son père ?  
Elle va revenir, elle vient, je la vois ;  
Du moins pour son honneur, Rodrigue, cache-toi.

## SCÈNE II : D. SANCHE, CHIMÈNE, ELVIRE.

D. SANCHE.

Oui, Madame, il vous faut de sanglantes victimes.  
 Votre colère est juste, et vos pleurs légitimes,  
 Et je n'entreprends pas, à force de parler,  
 Ni de vous adoucir, ni de vous consoler ;  
 Mais, si de vous servir je puis être capable,  
 Employez mon épée à punir le coupable,  
 Employez mon amour à venger cette mort,  
 Sous vos commandements mon bras sera trop fort.

CHIMÈNE.

Malheureuse !

D. SANCHE.

De grâce, acceptez mon service.

CHIMÈNE.

J'offenserais le Roi, qui m'a promis justice,

D. SANCHE.

Vous savez qu'elle marche avec tant de langueur  
 Qu'assez souvent le crime échappe à sa longueur :  
 Son cours, lent et douteux, fait trop perdre de larmes,  
 Souffrez qu'un cavalier vous venge par les armes :  
 La voie en est plus sûre et plus prompte à punir.

CHIMÈNE.

C'est le dernier remède, et, s'il y faut venir,  
 Et que de mes malheurs cette pitié vous dure,  
 Vous serez libre alors de venger mon injure.

D. SANCHE.

C'est l'unique bonheur où mon âme prétend,  
 Et, pouvant l'espérer, je m'en vais trop content.

## SCÈNE III : CHIMÈNE, ELVIRE.

CHIMÈNE.

Enfin je me vois libre, et je puis sans contrainte  
 De mes vives douleurs te faire voir l'atteinte,  
 Je puis donner passage à mes tristes soupirs,  
 Je puis t'ouvrir mon âme et tous mes déplaîsirs.

Mon père est mort, Elvire, et la première épée  
Dont s'est armé Rodrigue a sa trame coupée.  
Pleurez, pleurez, mes yeux, et fondez-vous en eau.  
La moitié de ma vie a mis l'autre au tombeau,  
Et m'oblige à venger, après ce coup funeste,  
Celle que je n'ai plus sur celle qui me reste.

ELVIRE.

Reposez-vous, Madame.

CHIMÈNE.

Ah ! que mal à propos  
Dans un malheur si grand tu parles de repos !  
Par où sera jamais ma douleur apaisée,  
Si je ne puis haïr la main qui l'a causée ?  
Et que dois-je espérer qu'un tourment éternel,  
Si je poursuis un crime, aimant le criminel ?

ELVIRE.

Il vous prive d'un père, et vous l'aimez encore !

CHIMÈNE.

C'est peu de dire aimer, Elvire, je l'adore !  
Ma passion s'oppose à mon ressentiment :  
Dedans mon ennemi je trouve mon amant,  
Et je sens qu'en dépit de toute ma colère  
Rodrigue dans mon cœur combat encor mon père.  
Il l'attaque, il le presse, il cède, il se défend,  
Tantôt fort, tantôt faible, et tantôt triomphant ;  
Mais, en ce dur combat de colère et de flamme,  
Il déchire mon cœur sans partager mon âme,  
Et, quoi que mon amour ait sur moi du pouvoir,  
Je ne consulte point pour suivre mon devoir,  
Je cours sans balancer où mon honneur m'oblige ;  
Rodrigue m'est bien cher, son intérêt m'afflige ;  
Mon cœur prend son parti, mais, malgré son effort,  
Je sais ce que je suis, et que mon père est mort.

ELVIRE.

Pensez-vous le poursuivre ?

CHIMÈNE.

Ah ! cruelle pensée,  
Et cruelle poursuite où je me vois forcée !  
Je demande sa tête, et crains de l'obtenir ;

Ma mort suivra la sienne, et je le veux punir.

ELVIRE.

Quittez, quittez, Madame, un dessein si tragique,  
Ne vous imposez point de loi si tyrannique.

CHIMÈNE.

Quoi ! mon père étant mort, et presque entre mes bras,  
Son sang criera vengeance, et je ne l'orrai pas ?  
Mon cœur, honteusement surpris par d'autres charmes,  
Croira ne lui devoir que d'impuissantes larmes ?  
Et je pourrai souffrir qu'un amour suborneur  
Sous un lâche silence étouffe mon honneur ?

ELVIRE.

Madame, croyez-moi, vous serez excusable  
D'avoir moins de chaleur contre un objet aimable ;  
Contre un amant si cher vous avez assez fait :  
Vous avez vu le Roi, n'en pressez point d'effet,  
Ne vous obstinez point en cette humeur étrange.

CHIMÈNE.

Il y va de ma gloire, il faut que je me venge,  
Et, de quoi que nous flatte un désir amoureux,  
Toute excuse est honteuse aux esprits généreux.

ELVIRE

Mais vous aimez Rodrigue, il ne vous peut déplaire.

CHIMÈNE.

Je l'avoue.

ELVIRE.

Après tout, que pensez-vous donc faire ?

CHIMÈNE.

Pour conserver ma gloire et finir mon ennui,  
Le poursuivre, le perdre, et mourir après lui.

SCÈNE IV : D. RODRIGUE, CHIMÈNE, ELVIRE.

D. RODRIGUE.

Eh bien ? sans vous donner la peine de poursuivre,  
Assurez-vous l'honneur de m'empêcher de vivre.

CHIMÈNE.

Elvire, où sommes-nous, et qu'est-ce que je vois ?

Rodrigue en ma maison ! Rodrigue devant moi !

D. RODRIGUE.

N'épargnez point mon sang, goûtez sans résistance  
La douceur de ma perte et de votre vengeance.

CHIMÈNE.

Hélas !

D. RODRIGUE.

Écoute-moi

CHIMÈNE.

Je me meurs.

D. RODRIGUE.

Un moment.

CHIMÈNE.

Va, laisse-moi mourir.

D. RODRIGUE.

Quatre mots seulement,

Après ne me répons qu'avec cette épée.

CHIMÈNE.

Quoi ! du sang de mon père encor toute trempée !

D. RODRIGUE.

Ma Chimène !

CHIMÈNE.

Ote-moi cet objet odieux,

Qui reproche ton crime et ta vie à mes yeux.

D. RODRIGUE.

Regarde-le plutôt pour exciter ta haine.

Pour croître ta colère, et pour hâter ma peine.

CHIMÈNE.

Il est teint de mon sang.

D. RODRIGUE.

Plonge-le dans le mien,

Et fais-lui perdre ainsi la teinture du tien.

CHIMÈNE.

Ah ! quelle cruauté, qui tout en un jour tue

Le père par le fer, la fille par la vue !

Ote-moi cet objet, je ne le puis souffrir.

Tu veux que je t'écoute, et tu me fais mourir !

D. RODRIGUE.

Je fais ce que tu veux, mais sans quitter l'envie

De finir par tes mains ma déplorable vie :  
 Car enfin n'attends pas de mon affection  
 Un lâche repentir d'une bonne action  
 L'irréparable effet d'une chaleur trop prompte  
 Déshonorait mon père, et me couvrait de honte ;  
 Tu sais comme un soufflet touche un homme de cœur  
 J'avais part à l'affront, j'en ai cherché l'auteur,  
 Je l'ai vu, j'ai vengé mon honneur et mon père,  
 Je le ferais encor, si j'avais à le faire.  
 Ce n'est pas qu'en effet contre mon père et moi  
 Ma flamme assez longtemps n'ait combattu pour toi :  
 Juge de son pouvoir ! Dans une telle offense  
 J'ai pu délibérer si j'en prendrais vengeance ;  
 Réduit à te déplaire, ou souffrir un affront,  
 J'ai pensé qu'à son tour mon bras était trop prompt,  
 Je me suis accusé de trop de violence,  
 Et ta beauté sans doute emportait la balance,  
 A moins que d'opposer à tes plus forts appas  
 Qu'un homme sans honneur ne te mériterait pas,  
 Que, malgré cette part que j'avais en ton âme,  
 Qui m'aima généreux me haïrait infâme,  
 Qu'écouter ton amour, obéir à sa voix,  
 C'était m'en rendre indigne, et diffamer ton choix.  
 Je te le dis encor, et, quoi que j'en soupire,  
 Jusqu'au dernier soupir je veux bien le redire,  
 Je t'ai fait une offense, et j'ai dû m'y porter,  
 Pour effacer ma honte, et pour te mériter.  
 Mais, quitte envers l'honneur et quitte envers mon père,  
 C'est maintenant à toi que je viens satisfaire,  
 C'est pour t'offrir mon sang qu'en ce lieu tu me vois ;  
 J'ai fait ce que j'ai dû, je fais ce que je dois.  
 Je sais qu'un père mort t'arme contre mon crime,  
 Je ne t'ai pas voulu dérober ta victime :  
 Immole avec courage au sang qu'il a perdu  
 Celui qui met sa gloire à l'avoir répandu.

## CHIMÈNE

Ah ! Rodrigue, il est vrai, quoi que ton ennemie,  
 Je ne puis te blâmer d'avoir fui l'infamie,  
 Et, de quelque façon qu'éclatent mes douleurs,

Je ne t'accuse point, je pleure mes malheurs.  
 Je sais ce que l'honneur, après un tel outrage,  
 Demandait à l'ardeur d'un généreux courage :  
 Tu n'as fait le devoir que d'un homme de bien ;  
 Mais aussi, le faisant, tu m'a appris le mien,  
 Ta funeste valeur m'instruit par ta victoire.  
 Elle a vengé ton père et soutenu ta gloire,  
 Même soin me regarde, et j'ai, pour m'affliger,  
 Ma gloire à soutenir et mon père à venger.  
 Hélas ! ton intérêt ici me désespère.  
 Si quelqu'autre malheur m'avait ravi mon père,  
 Mon âme aurait trouvé dans le bien de te voir  
 L'unique allègement qu'elle eût pu recevoir,  
 Et contre ma douleur j'aurais senti des charmes,  
 Quand une main si chère eût essuyé mes larmes.  
 Mais il me faut te perdre après l'avoir perdu,  
 Cet effort sur ma flamme à mon honneur est dû,  
 Et cet affreux devoir, dont l'ordre m'assassine,  
 Me force à travailler moi-même à ta ruine.  
 Car enfin n'attends pas de mon affection  
 De lâches sentiments pour ta punition :  
 De quoi qu'en ta faveur notre amour m'entretienne,  
 Ma générosité doit répondre à la tienne :  
 Tu t'es en m'offensant montré digne de moi,  
 Je me dois par ta mort montrer digne de toi.

D. RODRIGUE.

Ne diffère donc plus ce que l'honneur t'ordonne.  
 Il demande ma tête, et je te l'abandonne,  
 Fais-en un sacrifice à ce noble intérêt.  
 Le coup m'en sera doux aussi bien que l'arrêt.  
 Attendre après mon crime une lente justice,  
 C'est reculer ta gloire autant que mon supplice.  
 Je mourrai trop heureux, mourant d'un coup si beau

CHIMÈNE.

Va, je suis ta partie, et non pas ton bourreau.  
 Si tu m'offres ta tête, est-ce à moi de la prendre ?  
 Je la dois attaquer, mais tu dois la défendre :  
 C'est d'un autre que toi qu'il me faut l'obtenir,  
 Et je dois te poursuivre, et non pas te punir.

D. RODRIGUE.

De quoi qu'en ma faveur notre amour t'entretienne,  
 Ta générosité doit répondre à la mienne,  
 Et pour venger un père emprunter d'autres bras,  
 Ma Chimène, crois-moi, c'est n'y répondre pas.  
 Ma main seule du mien a su venger l'offense,  
 Ta main seule du tien doit prendre la vengeance.

CHIMÈNE.

Cruel, à quel propos sur ce point t'obstiner ?  
 Tu t'es vengé sans aide, et tu m'en veux donner !  
 Je suivrai ton exemple, et j'ai trop de courage  
 Pour souffrir qu'avec toi ma gloire se partage.  
 Mon père et mon honneur ne veulent rien devoir  
 Aux traits de ton amour ni de ton désespoir.

D. RODRIGUE.

Rigoureux point d'honneur ! Hélas ! quoi que je fasse,  
 Ne pourrai-je à la fin obtenir cette grâce ?  
 Au nom d'un père mort, ou de notre amitié,  
 Punis-moi par vengeance, ou du moins par pitié ;  
 Ton malheureux amant aura bien moins de peine  
 A mourir par ta main qu'à vivre avec ta haine.

CHIMÈNE.

Va, je ne te hais point.

D. RODRIGUE.

Tu le dois.

CHIMÈNE.

Je ne puis.

D. RODRIGUE.

Crains-tu si peu le blâme et si peu les faux bruits ?  
 Quand on saura mon crime, et que ta flamme dure.  
 Que ne publieront point l'envie et l'imposture ?  
 Forces-les au silence et, sans plus discourir,  
 Sauve ta renommée en me faisant mourir.

CHIMÈNE.

Elle éclate bien mieux en te laissant la vie,  
 Et je veux que la voix de la plus noire envie  
 Elève au Ciel ma gloire et plaigne mes ennuis,  
 Sachant que je t'adore, et que je te poursuis.  
 Va-t'en, ne montre plus à ma douleur extrême

Ce qu'il faut que je perde, encore que je l'aime.  
Dans l'ombre de la nuit cache bien ton départ.  
Si l'on te voit sortir, mon honneur court hasard.  
La seule occasion qu'aura la médisance,  
C'est de savoir qu'ici j'ai souffert ta présence;  
Ne lui donne point lieu d'attaquer ma vertu.

D. RODRIGUE.

Que je meure.

CHIMÈNE.

Va-t'en.

D. RODRIGUE.

A quoi te résous-tu ?

CHIMÈNE.

Malgré des feux si beaux qui troublent ma colère,  
Je ferai mon possible à bien venger mon père ;  
Mais, malgré la rigueur d'un si cruel devoir,  
Mon unique souhait est de ne rien pouvoir.

D. RODRIGUE.

O miracle d'amour !

CHIMÈNE.

O comble de misères !

D. RODRIGUE.

Que de maux et de pleurs nous coûteront nos pères !

CHIMÈNE.

Rodrigue, qui l'eût cru !

D. RODRIGUE.

Chimène, qui l'eût dit !

CHIMÈNE.

Que notre heur fut si proche et sitôt se perdit !

D. RODRIGUE.

Et que si près du port, contre toute apparence,  
Un orage si prompt brisât notre espérance ?

CHIMÈNE.

Ah ! mortelles douleurs !

D. RODRIGUE.

Ah ! regrets superflus !

CHIMÈNE.

Va-t'en encor un coup, je ne t'écoute plus.

D. RODRIGUE.

Adieu, je vais traîner une mourante vie,  
Tant que par ta poursuite elle me soit ravie.

CHIMÈNE.

Si j'en obtiens l'effet, je t'engage ma foi.....  
De ne respirer pas un moment après toi.  
Adieu, sors, et surtout garde bien qu'on te voie.

ELVIRE.

Madame, quelques maux que le Ciel nous envoie...

CHIMÈNE.

Ne m'importune plus, laisse-moi soupirer,  
Je cherche le silence et la nuit pour pleurer.

## SCÈNE V : D. DIÈGUE.

Jamais nous ne goûtons de parfaite allégresse,  
Nos plus heureux succès sont mêlés de tristesse,  
Toujours quelques soucis en ces événements  
Troublent la pureté de nos contentements.  
Au milieu du bonheur mon âme en sent l'atteinte :  
Je nage dans la joie et je tremble de crainte ;  
J'ai vu mort l'ennemi qui m'avait outragé,  
Et je ne saurais voir la main qui m'a vengé.  
En vain je m'y travaille, et d'un soin inutile,  
Tout cassé que je suis, je cours toute la ville,  
Ce peu que mes vieux ans m'ont laissé de vigueur  
Se consume sans fruit à chercher ce vainqueur.  
A toute heure, en tous lieux, dans une nuit si sombre,  
Je pense l'embrasser et n'embrasse qu'un ombre,  
Et mon amour, déçu par cet objet trompeur,  
Se forme des soupçons qui redoublent ma peur.  
Je ne découvre point de marques de sa fuite,  
Je crains du Comte mort les amis et la suite ;  
Leur nombre m'épouvante et confond ma raison.  
Rodrigue ne vit plus, ou respire en prison.  
Justes Cieux ! me trompai-je encore à l'apparence,  
Ou si je vois enfin mon unique espérance ?

C'est lui, n'en doutons plus, mes vœux sont exaucés,  
Ma crainte est dissipée et mes ennuis cessés.

SCÈNE VI : D. DIÈGUE, D. RODRIGUE.

D. DIÈGUE.

Rodrigue, enfin le Ciel permet que je te voie !

D. RODRIGUE.

Hélas !

D. DIÈGUE.

Ne mêle point de soupirs à ma joie,  
Laisse-moi prendre haleine afin de te louer.  
Ma valeur n'a point lieu de te désavouer,  
Tu l'as bien imitée, et ton illustre audace  
Fais bien revivre en toi les héros de ma race.  
C'est d'eux que tu descends, c'est de moi que tu viens,  
Ton premier coup d'épée égale tous les miens,  
Et d'une belle ardeur ta jeunesse animée  
Par cette grande épreuve atteint ma renommée.  
Appui de ma vieillesse, et comble de mon heur,  
Touche ces cheveux blancs à qui tu rends l'honneur,  
Viens baiser cette joue, et reconnais la place  
Où fut empreint l'affront que ton courage efface.

D. RODRIGUE

L'honneur vous en est dû, je ne pouvais pas moins,  
Étant sorti de vous et nourri par vos soins ;  
Je m'en tiens trop heureux, et mon âme est ravie  
Que mon coup d'essai plaise à qui je dois la vie ;  
Mais parmi vos plaisirs ne soyez point jaloux  
Si je m'ose à mon tour satisfaire après vous.  
Souffrez qu'en liberté mon désespoir éclate.  
Assez et trop longtemps votre discours le flatte :  
Je ne me repens point de vous avoir servi,  
Mais rendez-moi le bien que ce coup m'a ravi.  
Mon bras, pour vous venger armé contre ma flamme,  
Par ce coup glorieux m'a privé de mon âme.  
Ne me dites plus rien, pour vous j'ai tout perdu ;  
Ce que je vous devais, je vous l'ai bien rendu.

D. DIÈGUE.

Porte, porte plus haut le fruit de ta victoire.  
 Je t'ai donné la vie et tu me rends ma gloire,  
 Et d'autant que l'honneur m'est plus cher que le jour,  
 D'autant plus maintenant je te dois de retour.  
 Mais d'un cœur magnanime éloigne ces faiblesses,  
 Nous n'avons qu'un honneur, il est tant de maîtresses :  
 L'amour n'est qu'un plaisir, l'honneur est un devoir.

D. RODRIGUE

Ah ! que me dites-vous ?

D. DIÈGUE.

Ce que tu dois savoir.

D. RODRIGUE.

Mon honneur offensé sur moi-même se venge,  
 Et vous m'osez pousser à la honte du change !  
 L'infamie est pareille, et suit également  
 Le guerrier sans courage et le perfide amant.  
 A ma fidélité ne faites point d'injure,  
 Souffrez-moi généreux sans me rendre parjure :  
 Mes liens sont trop forts pour être ainsi rompus,  
 Ma foi m'engage encore, si je n'espère plus,  
 Et, ne pouvant quitter ni posséder Chimène,  
 Le trépas que je cherche est ma plus douce peine.

D. DIÈGUE.

Il n'est pas temps encor de chercher le trépas,  
 Ton Prince et ton pays ont besoin de ton bras.  
 La flotte qu'on craignait, dans ce grand fleuve entrée,  
 Croit surprendre la ville et piller la contrée :  
 Les Mores vont descendre, et le flux et la nuit  
 Dans une heure à nos murs les amène sans bruit.  
 La Cour est en désordre, et le peuple en alarmes ;  
 On n'entend que des cris, on ne voit que des larmes.  
 Dans ce malheur public mon bonheur a permis  
 Que j'aie trouvé chez moi cinq cents de mes amis,  
 Qui sachant mon affront, poussés d'un même zèle,  
 Se venaient tous offrir à venger ma querelle :  
 Tu les as prévenus, mais leurs vaillantes mains  
 Se tremperont bien mieux au sang des Africains.

Va marcher à leur tête où l'honneur te demande ;

C'est toi que veut pour chef leur généreuse bande.  
 De ces vieux ennemis va soutenir l'abord :  
 Là, si tu veux mourir, trouve une belle mort,  
 Prends-en l'occasion puisqu'elle t'est offerte.  
 Fais devoir à ton Roi son salut à ta perte.  
 Mais reviens-en plutôt les palmes sur le front,  
 Ne borne pas ta gloire à venger un affront,  
 Porte-là plus avant, force par ta vaillance  
 Ce Monarque au pardon, et Chimène au silence.  
 Si tu l'aimes, apprends que revenir vainqueur,  
 C'est l'unique moyen de regagner son cœur.  
 Mais le temps est trop cher pour le perdre en paroles,  
 Je t'arrête en discours, et je veux que tu voles.  
 Viens, suis-moi, va combattre, et montrer à ton Roi  
 Que ce qu'il perd au Comte il le recouvre en toi.

---

## ACTE IV

---

### SCÈNE PREMIÈRE : CHIMÈNE, ELVIRE.

CHIMÈNE.

N'est-ce point un faux bruit ? le sais-tu bien, Elvire ?

ELVIRE.

Vous ne croiriez jamais comme chacun l'admire,  
 Et porte jusqu'au Ciel, d'une commune voix  
 De ce jeune héros les glorieux exploits.  
 Les Mores devant lui n'ont paru qu'à leur honte.  
 Leur abord fut bien prompt, leur fuite encor plus prompte.  
 Trois heures de combat laissent à nos guerriers  
 Une victoire entière, et deux rois prisonniers :  
 La valeur de leur chef ne trouvait point d'obstacles.

CHIMÈNE.

Et la main de Rodrigue a fait tous ces miracles ?

ELVIRE.

De ses nobles efforts ces deux rois sont le prix ;  
 Sa main les a vaincus, et sa main les a pris.

CHIMÈNE.

De qui peux-tu savoir ces nouvelles étranges ?

ELVIRE.

Du peuple, qui partout fait sonner ses louanges,  
Le nomme de sa joie et l'objet et l'auteur,  
Son ange tutélaire, et son libérateur.

CHIMÈNE.

Et le Roi, de quel œil voit-il tant de vaillance ?

ELVIRE.

Rodrigue n'ose encor paraître en sa présence,  
Mais Don Diègue, ravi, lui présente enchaînés,  
Au nom de ce vainqueur, ces captifs couronnés,  
Et demande pour grâce à ce généreux Prince  
Qu'il daigne voir la main qui sauve la province.

CHIMÈNE.

Mais n'est-il point blessé ?

ELVIRE.

Je n'en ai rien appris.

Vous changez de couleur ! reprenez vos esprits.

CHIMÈNE.

Reprenons donc aussi ma colère affaiblie.  
Pour avoir soin de lui, faut-il que je m'oublie ?  
On le vante, on le loue, et mon cœur y consent !  
Mon honneur est muet, mon devoir impuissant !  
Silence, mon amour, laisse agir ma colère :  
S'il a vaincu deux rois, il a tué mon père,  
Ces tristes vêtements où je lis mon malheur  
Sont les premiers effets qu'ait produit sa valeur,  
Et, quoi qu'on die ailleurs d'un cœur si magnanime,  
Ici tous les objets me parlent de son crime.

Vous qui rendez la force à mes ressentiments,  
Voiles, crêpes, habits, lugubres ornements.  
Pompe que me prescrit sa première victoire,  
Contre ma passion soutenez bien ma gloire,  
Et, lors que mon amour prendra trop de pouvoir,  
Parlez à mon esprit de mon triste devoir,  
Attaquez sans rien craindre une main triomphante.

ELVIRE.

Modérez ces transports, voici venir l'Infante.

SCÈNE II : L'INFANTE, CHIMÈNE, LÉONOR,  
ELVIRE.

L'INFANTE.

Je ne viens pas ici consoler tes douleurs,  
Je viens plutôt mêler mes soupirs à tes pleurs.

CHIMÈNE.

Prenez bien plutôt part à la commune joie,  
Et goûtez le bonheur que le Ciel vous envoie.  
Madame, autre que moi n'a droit de soupirer :  
Le péril dont Rodrigue a su nous retirer,  
Et le salut public que vous rendent ses armes,  
A moi seule aujourd'hui souffrent encor les larmes.  
Il a sauvé la ville, il a servi son Roi,  
Et son bras valeureux n'est funeste qu'à moi.

L'INFANTE.

Ma Chimène, il est vrai qu'il a fait des merveilles.

CHIMÈNE.

Déjà ce bruit fâcheux a frappé mes oreilles,  
Et je l'entends partout publier hautement  
Aussi brave guerrier que malheureux amant.

L'INFANTE.

Qu'a de fâcheux pour toi ce discours populaire ?  
Ce jeune Mars qu'il loue a su jadis te plaire,  
Il possédait ton âme, il vivait sous tes lois,  
Et vanter sa valeur, c'est honorer ton choix.

CHIMÈNE.

Chacun peut la vanter avec quelque justice,  
Mais pour moi sa louange est un nouveau supplice :  
On aigrit ma douleur en l'élevant si haut,  
Je vois ce que je perds, quand je vois ce qu'il vaut.  
Ah ! cruels déplaisirs à l'esprit d'une amante !  
Plus j'apprends son mérite, et plus mon feu s'augmente.  
Cependant mon devoir est toujours le plus fort,  
Et, malgré mon amour, va poursuivre sa mort.

L'INFANTE.

Hier ce devoir te mit en une haute estime,  
L'effort que tu te fis parut si magnanime,  
Si digne d'un grand cœur, que chacun à la Cour

Admirait ton courage et plaignait ton amour.  
Mais croirais-tu l'avis d'une amitié fidèle ?

CHIMÈNE.

Ne vous obéir pas me rendrait criminelle.

L'INFANTE.

Ce qui fut juste alors ne l'est plus aujourd'hui.  
Rodrigue maintenant est notre unique appui.  
L'espérance et l'amour d'un peuple qui l'adore,  
Le soutien de Castille et la terreur du More ;  
Le Roi même est d'accord de cette vérité,  
Que ton père en lui seul se voit ressuscité,  
Et, si tu veux enfin qu'en deux mots je m'explique,  
Tu poursuis en sa mort la ruine publique.  
Quoi ! pour venger un père est-il jamais permis  
De livrer sa patrie aux mains des ennemis ?  
Contre nous ta poursuite est-elle légitime,  
Et pour être punis, avons-nous part au crime ?  
Ce n'est pas qu'après tout tu doives épouser  
Celui qu'un père mort t'obligeait d'accuser,  
Je te voudrais moi-même en arracher l'envie :  
Ote-lui ton amour, mais laisse-nous sa vie.

CHIMÈNE.

Ah ! ce n'est pas à moi d'avoir tant de bonté,  
Le devoir qui m'aigrit n'a rien de limité.  
Quoique pour ce vainqueur mon amour s'intéresse,  
Quoiqu'un peuple l'adore et qu'un Roi le caresse,  
Qu'il soit environné des plus vaillants guerriers,  
J'irai sous mes cyprès accabler ses lauriers.

L'INFANTE.

C'est générosité, quand, pour venger un père,  
Notre devoir attaque une tête si chère ;  
Mais c'en est une encor d'un plus illustre rang,  
Quand on donne au public les intérêts du sang.  
Non, crois-moi, c'est assez que d'éteindre ta flamme ;  
Il sera trop puni s'il n'est plus dans ton âme.  
Que le bien du pays t'impose cette loi ;  
Aussi bien, que crois-tu que t'accorde le Roi ?

CHIMÈNE.

Il peut me refuser, mais je ne puis me taire.

L'INFANTE.

Pense bien, ma Chimène, à ce que tu veux faire.  
Adieu, tu pourras seule y penser à loisir.

CHIMÈNE.

Après mon père mort, je n'ai point à choisir.

SCÈNE III : D. FERNAND, D. DIÈGUE,  
D. ARIAS, D. RODRIGUE, D. SANCHE.

D. FERNAND.

Généreux héritier d'une illustre famille  
Qui fut toujours la gloire et l'appui de Castille,  
Race de tant d'aïeux en valeur signalés  
Que l'essai de la tienne a sitôt égalés,  
Pour te récompenser ma force est trop petite,  
Et j'ai moins de pouvoir que tu n'as de mérite.  
Le pays délivré d'un si rude ennemi,  
Mon sceptre dans ma main par la tienne affermi,  
Et les Mores défaits avant qu'en ces alarmes  
J'eusse pu donner ordre à repousser leurs armes,  
Ne sont point des exploits qui laissent à ton Roi  
Le moyen ni l'espoir de s'acquitter vers toi.  
Mais deux rois tes captifs seront ta récompense.  
Ils t'ont nommé tous deux leur Cid en ma présence ;  
Puisque Cid en leur langue est autant que Seigneur,  
Je ne t'envierai pas ce beau titre d'honneur.

Sois désormais le Cid, qu'à ce grand nom tout cède,  
Qu'il comble d'épouvante et Grenade et Tolède,  
Et qu'il marque à tous ceux qui vivent sous mes lois  
Et ce que tu me vaux, et ce que je te dois.

D. RODRIGUE.

Que votre Majesté, Sire, épargne ma honte.  
D'un si faible service elle fait trop de conte,  
Et me force à rougir devant un si grand Roi  
De mériter si peu l'honneur que j'en reçois.  
Je sais trop que je dois au bien de votre empire  
Et le sang qui m'anime et l'air que je respire ;  
Et, quand je les perdrai pour un si digne objet,

Je ferai seulement le devoir d'un sujet.

D. FERNAND.

Tous ceux que ce devoir à mon service engage  
Ne s'en acquittent pas avec même courage,  
Et, lorsque la valeur ne va point dans l'excès,  
Elle ne produit point de si rares succès.  
Souffre donc qu'on te loue, et de cette victoire  
Apprends-moi plus au long la véritable histoire.

D. RODRIGUE.

Sire, vous avez su qu'en ce danger pressant  
Qui jeta dans la ville un effroi si puissant,  
Une troupe d'amis chez mon père assemblée  
Sollicita mon âme encor toute troublée...  
Mais, Sire, pardonnez à ma témérité,  
Si j'osai l'employer sans votre autorité :  
Le péril approchait, leur brigade était prête,  
Me montrant à la Cour, je hasardais ma tête,  
Et, s'il fallait la perdre, il m'était bien plus doux  
De sortir de la vie en combattant pour vous.

D. FERNAND.

J'excuse ta chaleur à venger ton offense,  
Et l'État défendu me parle en ta défense :  
Crois que dorénavant Chimène a beau parler,  
Je ne l'écoute plus que pour la consoler.  
Mais poursuis.

D. RODRIGUE.

Sous moi donc cette troupe s'avance,  
Et porte sur le front une mâle assurance.  
Nous partîmes cinq cents, mais, par un prompt renfort,  
Nous nous vîmes trois mille en arrivant au port,  
Tant à nous voir marcher avec un tel visage  
Les plus épouvantés reprenaient de courage.  
J'en cache les deux tiers aussitôt qu'arrivés,  
Dans le fond des vaisseaux qui lors furent trouvés ;  
Le reste, dont le nombre augmentait à toute heure,  
Brûlant d'impatience autour de moi demeure,  
Se couche contre terre, et, sans faire aucun bruit,  
Passe une bonne part d'une si belle nuit.  
Par mon commandement la garde en fait de même,

Et, se tenant cachée, aide à mon stratagème,  
 Et je feins hardiment d'avoir reçu de vous  
 L'ordre qu'on me voit suivre et que je donne à tous.

Cette obscure clarté qui tombe des étoiles  
 Enfin avec le flux nous fait voir trente voiles ;  
 L'onde s'enfle dessous, et d'un commun effort  
 Les Mores et la mer montent jusques au port.  
 On les laisse passer, tout leur paraît tranquille,  
 Point de soldats au port, point aux murs de la ville :  
 Notre profond silence abusant leurs esprits,  
 Ils n'osent plus douter de nous avoir surpris.  
 Ils abordent sans peur, ils ancrent, ils descendent  
 Et courent se livrer aux mains qui les attendent.  
 Nous nous levons alors, et tous en même temps  
 Poussons jusques au ciel mille cris éclatants.  
 Les nôtres, à ces cris, de nos vaisseaux répondent,  
 Ils paraissent armés, les Mores se confondent,  
 L'épouvante les prend à demi descendus,  
 Avant que de combattre ils s'estiment perdus.  
 Ils couraient au pillage, et rencontrent la guerre ;  
 Nous les pressons sur l'eau, nous les pressons sur terre,  
 Et nous faisons courir des ruisseaux de leur sang  
 Avant qu'aucun résiste ou reprenne son rang.  
 Mais bientôt, malgré nous, leurs princes les rallient,  
 Leur courage renaît et leurs terreurs s'oublient.  
 La honte de mourir sans avoir combattu  
 Arrête leur désordre et leur rend leur vertu.  
 Contre nous de pied ferme ils tirent leurs alfanges,  
 De notre sang au leur font d'horribles mélanges,  
 Et la terre, et le fleuve, et leur flotte, et le port,  
 Sont des champs de carnage où triomphe la mort.

O combien d'actions, combien d'exploits célèbres  
 Sont demeurés sans gloire au milieu des ténèbres,  
 Où chacun, seul témoin des grands coups qu'il donnait,  
 Ne pouvait discerner où le sort inclinait !  
 J'allais de tous côtés encourager les nôtres,  
 Faire avancer les uns et soutenir les autres,  
 Ranger ceux qui venaient, les pousser à leur tour,  
 Et ne l'ai pu savoir jusques au point du jour.

Mais enfin sa clarté montre notre avantage,  
 Le More voit sa perte et perd soudain courage,  
 Et, voyant un renfort qui nous vient secourir,  
 L'ardeur de vaincre cède à la peur de mourir.  
 Ils gagnent leurs vaisseaux, ils en coupent les câbles,  
 Poussent jusques aux cieus des cris épouvantables,  
 Font retraite en tumulte et sans considérer  
 Si leurs rois avec eux peuvent se retirer.  
 Pour souffrir ce devoir, leur frayeur est trop forte,  
 Le flux les apporta, le reflux les emporte,  
 Ce pendant que leurs rois, engagés parmi nous,  
 Et quelque peu des leurs, tous percés de nos coups,  
 Disputent vaillamment et vendent bien leur vie.  
 A se rendre moi-même en vain je les convie ;  
 Le cimenterre au poing, ils ne m'écoutent pas ;  
 Mais, voyant à leurs pieds tomber tous leurs soldats,  
 Et que, seuls désormais, en vain ils se défendent,  
 Ils demandent le chef : je me nomme, ils se rendent ;  
 Je vous les envoyai tous deux en même temps,  
 Et le combat cessa faute de combattants.

C'est de cette façon que pour votre service...

SCÈNE IV : D. FERNAND, D. DIÈGUE,  
 D. RODRIGUE, D. ARIAS, D. ALONSE,  
 D. SANCHE.

D. ALONSE.

Sire, Chimène vient vous demander justice.

D. FERNAND.

La fâcheuse nouvelle, et l'importun devoir !  
 Va, je ne la veux pas obliger à te voir,  
 Pour tous remerciements il faut que je te chasse,  
 Mais, avant de sortir, viens, que ton Roi t'embrasse.

*(Don Rodrigue rentre).*

D. DIÈGUE.

Chimène le poursuit et voudrait le sauver.

D. FERNAND.

On m'a dit qu'elle l'aime, et je vais l'éprouver.  
 Montrer un œil plus triste.

SCÈNE V : D. FERNAND, D. DIÈGUE,  
D. ARIAS, D. SANCHE, D. ALONSE,  
CHIMÈNE, ELVIRE.

D. FERNAND.

Enfin soyez contente,  
Chimènè, le succès répond à votre attente :  
Si de nos ennemis Rodrigue a le dessus,  
Il est mort à nos yeux des coups qu'il a reçus,  
Rendez grâces au Ciel qui vous en a vengée.

(A *Don Diègue.*)

Voyez comme déjà sa couleur est changée.

D. DIÈGUE.

Mais voyez qu'elle pâme, et d'un amour parfait  
Dans cette pâmoison, Sire, admirez l'effet :  
Sa douleur a trahi les secrets de son âme,  
Et ne vous permet plus de douter de sa flamme.

CHIMÈNE.

Quoi ? Rodrigue est donc mort ?

D. FERNAND.

Non, non, il voit le jour,  
Et te conserve encor un immuable amour.  
Calme cette douleur qui pour lui s'intéresse.

CHIMÈNE.

Sire, on pâme de joie ainsi que de tristesse :  
Un excès de plaisirs nous rend tous languissants,  
Et, quand il surprend l'âme, il accable les sens.

D. FERNAND.

Tu veux qu'en ta faveur nous croyions l'impossible,  
Chimène ; ta douleur a paru trop visible.

CHIMÈNE.

Eh bien, Sire, ajoutez ce comble à mon malheur,  
Nommez ma pâmoison l'effet de ma douleur ;  
Un juste déplaisir à ce point m'a réduite :  
Son trépas dérobait sa tête à ma poursuite.  
S'il meurt des coups reçus pour le bien du pays,  
Ma vengeance est perdue, et mes desseins trahis.  
Une si belle fin m'est trop injurieuse,  
Je demande sa mort, mais non pas glorieuse,

Non pas dans un éclat qui l'élève si haut,  
 Non pas au lit d'honneur, mais sur un échafaud.  
 Qu'il meure pour mon père, et non pour la patrie ;  
 Que son nom soit taché, sa mémoire flétrie :  
 Mourir pour le pays n'est pas un triste sort,  
 C'est s'immortaliser par une belle mort.

J'aime donc sa victoire, et je le puis sans crime :  
 Elle assure l'État, et me rend ma victime,  
 Mais noble, mais fameuse entre tous les guerriers,  
 Le chef au lieu de fleurs couronné de lauriers,  
 Et, pour dire en un mot ce que j'en considère.  
 Digne d'être immolé aux mânes de mon père.

Hélas ! à quel espoir me laissai-je emporter !  
 Rodrigue de ma part n'a rien à redouter,  
 Que pourraient contre lui des larmes qu'on méprise ?  
 Pour lui tout votre empire est un lieu de franchise :  
 Là, sous votre pouvoir, tout lui devient permis,  
 Il triomphe de moi comme des ennemis ;  
 Dans leur sang répandu la justice étouffée  
 Aux crimes du vainqueur sert d'un nouveau trophée ;  
 Nous en croissons la pompe, et le mépris des lois  
 Nous fait suivre son char au milieu de deux rois.

D. FERNAND.

Ma fille, ces transports ont trop de violence.  
 Quand on rend la justice, on met tout en balance :  
 On a tué ton père, il était l'agresseur,  
 Et la même équité m'ordonne la douceur.  
 Avant que d'accuser ce que j'en fais paraître,  
 Consulte bien ton cœur, Rodrigue en est le maître,  
 Et ta flamme en secret rend grâces à ton Roi  
 Dont la faveur conserve un tel amant pour toi.

CHIMÈNE.

Pour moi mon ennemi ! l'objet de ma colère !  
 L'auteur de mes malheurs ! l'assassin de mon père !  
 De ma juste poursuite on fait si peu de cas  
 Qu'on me croit obliger en ne m'écoulant pas !

Puisque vous refusez la justice à mes larmes,  
 Sire, permettez-moi de recourir aux armes :  
 C'est par là seulement qu'il a su m'outrager,

Et c'est aussi par là que je me dois venger.  
A tous vos cavaliers je demande sa tête.  
Oui, qu'un d'eux me l'apporte et je suis sa conquête ;  
Qu'ils le combattent, Sire, et, le combat fini,  
J'épouse le vainqueur, si Rodrigue est puni.  
Sous votre autorité souffrez qu'on le publie.

D. FERNAND.

Cette vieille coutume, en ces lieux établie,  
Sous couleur de punir un injuste attentat,  
Des meilleurs combattants affaiblit un État.  
Souvent de cet abus le succès déplorable  
Opprime l'innocent et soutient le coupable.  
J'en dispense Rodrigue, il m'est trop précieux  
Pour l'exposer aux coups d'un sort capricieux,  
Et, quoi qu'ait pu commettre un cœur si magnanime,  
Les Mores en fuyant ont emporté son crime.

D. DIÈGUE.

Quoi, Sire ! pour lui seul vous renversez des lois  
Qu'a vu toute la Cour observer tant de fois !  
Que croira votre peuple et que dira l'envie,  
Si sous votre défense il ménage sa vie  
Et s'en fait un prétexte à ne paraître pas  
Où tous les gens d'honneur cherchent un beau trépas ?  
De pareilles faveurs terniraient trop sa gloire.  
Qu'il goûte sans rougir les fruits de sa victoire,  
Le Comte eut de l'audace, il l'en a su punir,  
Il l'a fait en brave homme, et le doit maintenir.

D. FERNAND.

Puisque vous le voulez, j'accorde qu'il le fasse,  
Mais d'un guerrier vaincu mille prendraient la place  
Et le prix que Chimène au vainqueur a promis  
De tous mes cavaliers feraient ses ennemis ;  
L'opposer seul à tous serait trop d'injustice,  
Il suffit qu'une fois il entre dans la lice.

Choisis qui tu voudras, Chimène, et choisis bien ;  
Mais, après ce combat, ne demande plus rien.

D. DIÈGUE.

N'excusez point par là ceux que son bras étonne,  
Laissez un champ ouvert où n'entrera personne.

Après ce que Rodrigue a fait voir aujourd'hui,  
 Quel courage assez vain s'oserait prendre à lui ?  
 Qui se hasarderait contre un tel adversaire ?  
 Qui serait ce vaillant ou bien ce téméraire ?

D. SANCHE.

Faites ouvrir le champ, vous voyez l'assaillant :  
 Je suis ce téméraire ou plutôt ce vaillant.

Accordez cette grâce à l'ardeur qui me presse,  
 Madame, vous savez quelle est votre promesse.

D. FERNAND.

Chimène, remets-tu ta querelle en sa main ?

CHIMÈNE.

Sire, je l'ai promis.

D. FERNAND.

Soyez prêt à demain.

D. DIÈGUE.

Non, Sire, il ne faut pas différer davantage ;  
 On est toujours trop prêt quand on a du courage.

D. FERNAND.

Sortir d'une bataille, et combattre à l'instant !

D. DIÈGUE.

Rodrigue a pris haleine en vous la racontant.

D. FERNAND.

Du moins, une heure ou deux je veux qu'il se délasse.  
 Mais, de peur qu'en exemple un tel combat ne passe,  
 Pour témoigner à tous qu'à regret je promets  
 Un sanglant procédé qui ne me plut jamais,  
 De moi ni de ma Cour il n'aura la présence.

*(Il parle à Don Arias.)*

Vous seul des combattants jugerez la vaillance ;  
 Ayez soin que tous deux fassent en gens de cœur,  
 Et, le combat fini, m'amenez le vainqueur.  
 Qui qu'il soit, même prix est acquis à sa peine :  
 Je le veux de ma main présenter à Chimène,  
 Et que pour récompense il reçoive sa foi.

CHIMÈNE.

Quoi, Sire ! m'imposer une si dure loi !

D. FERNAND.

Tu t'en plains ; mais ton feu, loin d'avouer ta plainte,

Si Rodrigue est vainqueur, l'accepte sans contrainte.  
Cesse de murmurer contre un arrêt si doux :  
Qui que ce soit des deux, j'en ferai ton époux.

---

ACTE V

---

SCÈNE PREMIÈRE : D. RODRIGUE, CHIMÈNE.

CHIMÈNE.

Quoi : Rodrigue, en plein jour : d'où te vient cet audace  
Va, tu me perds d'honneur, retire-toi, de grâce.

D. RODRIGUE.

Je vais mourir, Madame, et vous viens en ce lieu,  
Avant le coup mortel, dire un dernier adieu.  
Cet immuable amour qui sous vos lois m'engage  
N'ose accepter ma mort sans vous en faire hommage.

CHIMÈNE.

Tu vas mourir ?

D. RODRIGUE.

Je cours à ces heureux moments  
Qui vont livrer ma vie à vos ressentiments.

CHIMÈNE.

Tu vas mourir ? Don Sanche est-il si redoutable  
Qu'il donne l'épouvante à ce cœur indomptable ?  
Qui t'a rendu si faible, ou qui le rend si fort ?  
Rodrigue va combattre, et se croit déjà mort !  
Celui qui n'a pas craint les Mores, ni mon père,  
Va combattre don Sanche, et déjà désespère !  
Ainsi donc au besoin ton courage s'abat !

D. RODRIGUE.

Je cours à mon supplice, et non pas au combat ;  
Et ma fidèle ardeur sait bien m'ôter l'envie,  
Quand vous cherchez ma mort, de défendre ma vie.  
J'ai toujours même cœur ; mais je n'ai point de bras  
Quand il faut conserver ce qui ne vous plaît pas ;  
Et déjà cette nuit m'aurait été mortelle,

Si j'eusse combattu pour ma seule querelle ;  
 Mais défendant mon roi, son peuple, et mon pays,  
 A me défendre mal je les aurais trahis.  
 Mon esprit généreux ne hait pas tant la vie,  
 Qu'il en veuille sortir par une perfidie.  
 Maintenant qu'il s'agit de mon seul intérêt,  
 Vous demandez ma mort, j'en accepte l'arrêt.  
 Votre ressentiment choisit la main d'un autre ;  
 Je ne méritais pas de mourir de la vôtre.  
 On ne me verra point en repousser les coups ;  
 Je dois plus de respect à qui combat pour vous ;  
 Et, ravi de penser que c'est de vous qu'ils viennent,  
 Puisque c'est votre honneur que ses armes soutiennent,  
 Je vais lui présenter mon estomac ouvert,  
 Adorant en sa main la vôtre qui me perd.

## CHIMÈNE.

Si d'un triste devoir la juste violence,  
 Qui me fait malgré moi poursuivre ta vaillance,  
 Prescrit à ton amour une si forte loi  
 Qu'il te rend sans défense à qui combat pour moi ;  
 En cet aveuglement ne perds pas la mémoire  
 Qu'ainsi que de ta vie il y va de ta gloire,  
 Et que, dans quelque éclat que Rodrigue ait vécu,  
 Quand on le saura mort on le croira vaincu.

Ton honneur t'est plus cher que je ne te suis chère,  
 Puisqu'il trempe tes mains dans le sang de mon père  
 Et te fait renoncer, malgré ta passion,  
 A l'espoir le plus doux de ma possession :  
 Je t'en vois cependant faire si peu de compte  
 Que, sans rendre combat, tu veux qu'on te surmonte !  
 Quelle inégalité ravale ta vertu ?  
 Pourquoi ne l'as-tu plus, ou pourquoi l'avais-tu ?  
 Quoi ? n'es-tu généreux que pour me faire outrage ?  
 S'il ne faut m'offenser, n'as-tu point de courage,  
 Et traites-tu mon père avec tant de rigueur  
 Qu'après l'avoir vaincu tu souffres un vainqueur ?  
 Va, sans vouloir mourir laisse-moi te poursuivre,  
 Et défends ton honneur, si tu ne veux plus vivre.

D. RODRIGUE.

Après la mort du Comte et les Mores défaits,  
Faudrait-il à ma gloire encor d'autres effets ?  
Elle peut dédaigner le soin de me défendre,  
On sait que mon courage ose tout entreprendre,  
Que ma valeur peut tout, et que dessous les cieux  
Auprès de mon honneur rien ne m'est précieux.  
Non, non, en ce combat, quoi que vous veuillez croire,  
Rodrigue peut mourir sans hasarder sa gloire,  
Sans qu'on l'ose accuser d'avoir manqué de cœur,  
Sans passer pour vaincu, sans souffrir un vainqueur.  
On dira seulement : « Il adorait Chimène,  
Il n'a pas voulu vivre et mériter sa haine,  
Il a cédé lui-même à la rigueur du sort  
Qui forçait sa maîtresse à poursuivre sa mort :  
Elle voulait sa tête, et son cœur magnanime,  
S'il l'en eût refusée, eût pensé faire un crime.  
Pour venger son honneur, il perdit son amour ;  
Pour venger sa maîtresse, il a quitté le jour,  
Préférant (quelque espoir qu'eût son âme asservie)  
Son honneur à Chimène et Chimène à sa vie. »  
Ainsi donc vous verrez ma mort en ce combat,  
Loin d'obscurcir ma gloire, en rehausser l'éclat.  
Et cet honneur suivra mon trépas volontaire,  
Que tout autre que moi n'eût pu vous satisfaire.

CHIMÈNE.

Puisque pour t'empêcher de courir au trépas  
Ta vie et ton honneur sont de faibles appas,  
Si jamais je t'aimai, cher Rodrigue, en revanche  
Défends-toi maintenant pour m'ôter à Don Sanche ;  
Combats pour m'affranchir d'une condition  
Qui me donne à l'objet de mon aversion.  
Te dirai-je encor plus ? va, songe à ta défense  
Pour forcer mon devoir, pour m'imposer silence,  
Et, si tu sens pour moi ton cœur encore épris,  
Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix  
Adieu, ce mot lâché me fait rougir de honte.

D. RODRIGUE

Est-il quelque ennemi qu'à présent je ne dompte !

Paraissez, Navarrois, Mores, et Castellans,  
 Et tout ce que l'Espagne a nourri de vaillants ;  
 Unissez-vous ensemble, et faites une armée  
 Pour combattre une main de la sorte animée ;  
 Joignez tous vos efforts contre un espoir si doux :  
 Pour en venir à bout c'est trop peu que de vous.

## SCÈNE II : L'INFANTE.

T'écouterai-je encor, respect de ma naissance,  
 Qui fais un crime de mes feux ?  
 T'écouterai-je. Amour, dont la douce puissance  
 Contre ce fier tyran fait révolter mes vœux ?  
 Pauvre princesse, auquel des deux  
 Dois-tu prêter obéissance ?  
 Rodrigue, ta valeur te rend digne de moi ;  
 Mais, pour être vaillant, tu n'es pas fils de Roi.

Impitoyable sort, dont la rigueur sépare  
 Ma gloire d'avec mes désirs !  
 Est-il dit que le choix d'une vertu si rare  
 Coûte à ma passion de si grands déplaisirs ?  
 O Cieux ! à combien de soupirs  
 Faut-il que mon cœur se prépare,  
 Si jamais il n'obtient, sur un si long tourment,  
 Ni d'éteindre l'amour, ni d'accepter l'amant ?

Mais c'est trop de scrupule, et ma raison s'étonne  
 Du mépris d'un si digne choix,  
 Bien qu'aux monarques seuls ma naissance me donne,  
 Rodrigue, avec honneur je vivrai sous tes lois ;  
 Après avoir vaincu deux rois  
 Pourrais-tu manquer de couronne,  
 Et ce grand nom de Cid que tu viens de gagner  
 Ne fait-il pas trop voir sur qui tu dois régner ?

Il est digne de moi, mais il est à Chimène :  
 Le don que j'en ai fait me nuit ;

Entre eux la mort d'un père a si peu mis de haine  
Que le devoir du sang à regret le poursuit :  
Ainsi n'espérons aucun fruit  
De son crime ni de ma peine,  
Puisque, pour me punir, le destin a permis  
Que l'amour dure même entre deux ennemis.

SCÈNE III : L'INFANTE, LÉONOR.

L'INFANTE.

Où viens-tu, Léonor ?

LÉONOR.

Vous applaudir, Madame,  
Sur le repos qu'enfin a retrouvé votre âme.

L'INFANTE.

D'où viendrait ce repos dans un comble d'ennui !

LÉONOR.

Si l'amour vit d'espoir et s'il meurt avec lui,  
Rodrigue ne peut plus charmer votre courage ;  
Vous savez le combat où Chimène l'engage :  
Puisqu'il faut qu'il y meure ou qu'il soit son mari,  
Votre espérance est morte et votre esprit guéri.

L'INFANTE.

Ah ! qu'il s'en faut encor !

LÉONOR.

Que pouvez-vous prétendre ?

L'INFANTE.

Mais plutôt quel espoir me pourrais-tu défendre ?

Si Rodrigue combat sous ses conditions,  
Pour en rompre l'effet j'ai trop d'inventions :  
L'Amour, ce doux auteur de mes cruels supplices,  
Aux esprits des amants apprend trop d'artifices.

LÉONOR.

Pourrez-vous quelque chose après qu'un père mort  
N'a pu dans leurs esprits allumer de discord ?  
Car Chimène aisément montre par sa conduite  
Que la haine aujourd'hui ne fait pas sa poursuite.  
Elle obtient un combat, et pour son combattant

C'est le premier offert qu'elle accepte à l'instant.  
 Elle n'a point recours à ces mains généreuses  
 Que tant d'exploits fameux rendent si glorieuses :  
 Don Sanche lui suffit et mérite son choix,  
 Parce qu'il va s'armer pour la première fois.  
 Elle aime en ce duel son peu d'expérience :  
 Comme il est sans renom, elle est sans défiance,  
 Et sa facilité vous doit bien faire voir  
 Qu'elle cherche un combat qui force son devoir,  
 Qui livre à son Rodrigue une victoire aisée,  
 Et l'autorise enfin à paraître apaisée.

L'INFANTE.

Je le remarque assez, et toutefois mon cœur,  
 A l'envi de Chimène, adore ce vainqueur.  
 A quoi me résoudrai-je, amante infortunée ?

LÉONOR.

A vous mieux souvenir de qui vous êtes née :  
 Le Ciel vous doit un Roi, vous aimez un sujet.

L'INFANTE.

Mon inclination a bien changé d'objet.  
 Je n'aime plus Rodrigue, un simple gentilhomme.  
 Non, ce n'est plus ainsi que mon amour le nomme ;  
 Si j'aime, c'est l'auteur de tant de beaux exploits,  
 C'est le valeureux Cid, le maître de deux rois.

Je me vaincrai pourtant, non de peur d'aucun blâme,  
 Mais pour ne troubler pas une si belle flamme,  
 Et, quand pour m'obliger on l'aurait couronné,  
 Je ne veux point reprendre un bien que j'ai donné.  
 Puisqu'en un tel combat sa victoire est certaine,  
 Allons encore un coup le donner à Chimène,  
 Et toi qui vois les traits dont mon cœur est percé,  
 Viens me voir achever comme j'ai commencé.

#### SCÈNE IV : CHIMÈNE, ELVIRE.

CHIMÈNE.

Elvire, que je souffre et que je suis à plaindre !  
 Je ne sais qu'espérer, et je vois tout à craindre.

Aucun vœu ne m'échappe où j'ose consentir,  
Je ne souhaite rien sans un prompt repentir ;  
A deux rivaux pour moi je fais prendre les armes,  
Le plus heureux succès me coûtera des larmes,  
Et, quoi qu'en ma faveur en ordonne le sort,  
Mon père est sans vengeance ou mon amant est mort.

ELVIRE.

D'un et d'autre côté je vous vois soulagée :  
Ou vous avez Rodrigue, ou vous êtes vengée,  
Et, quoi que le destin puisse ordonner de vous,  
Il soutient votre gloire et vous donne un époux.

CHIMÈNE.

Quoi ? l'objet de ma haine ou de tant de colère !  
L'assassin de Rodrigue ou celui de mon père !  
De tous les deux côtés on me donne un mari  
Encor tout teint du sang que j'ai le plus chéri.  
De tous les deux côtés mon âme se rebelle :  
Je crains plus que la mort la fin de ma querelle ;  
Allez, vengeance, amour, qui troublez mes esprits,  
Vous n'avez point pour moi de douceurs à ce prix.  
Et toi, puissant moteur du destin qui m'outrage,  
Termine ce combat sans aucun avantage,  
Sans faire aucun des deux ni vaincu ni vainqueur.

ELVIRE.

Ce serait vous traiter avec trop de rigueur.  
Ce combat pour votre âme est un nouveau supplice,  
S'il vous laisse obligée à demander justice,  
A témoigner toujours ce haut ressentiment  
Et poursuivre toujours la mort de votre amant.  
Madame, il vaut bien mieux que sa rare vaillance,  
Lui couronnant le front, vous impose silence ;  
Que la loi du combat étouffe vos soupirs,  
Et que le Roi vous force à suivre vos désirs.

CHIMÈNE.

Quand il sera vainqueur crois-tu que je me rende ?  
Mon devoir est trop fort et ma perte trop grande,  
Et ce n'est pas assez, pour leur faire la loi,  
Que celle du combat et le vouloir du Roi.  
Il peut vaincre Don Sanche avec fort peu de peine,

Mais non pas avec lui la gloire de Chimène,  
Et, quoi qu'à sa victoire un monarque ait promis,  
Mon honneur lui fera mille autres ennemis.

ELVIRE.

Gardez, pour vous punir de cet orgueil étrange,  
Que le ciel à la fin ne souffre qu'on vous venge.  
Quoi ! vous voulez encor refuser le bonheur  
De pouvoir maintenant vous taire avec honneur !  
Que prétend ce devoir et qu'est-ce qu'il espère ?  
La mort de votre amant vous rendra-t-elle un père ?  
Est-ce trop peu pour vous que d'un coup de malheur ?  
Faut-il perte sur perte et douleur sur douleur ?  
Allez, dans le caprice où votre humeur s'obstine,  
Vous ne méritez pas l'amant qu'on vous destine,  
Et nous verrons du Ciel l'équitable courroux  
Vous laisser par sa mort Don Sanche pour époux.

CHIMÈNE.

Elvire, c'est assez des peines que j'endure,  
Ne les redouble pas de ce funeste augure :  
Je veux, si je le puis, les éviter tous deux,  
Sinon, en ce combat Rodrigue a tous mes vœux ;  
Non qu'une folle ardeur de son côté me penche,  
Mais, s'il était vaincu, je serais à Don Sanche :  
Cette appréhension fait naître mon souhait.  
Que vois-je, malheureuse ? Elvire, c'en est fait !

SCÈNE V : D. SANCHE, CHIMÈNE, ELVIRE.

D. SANCHE.

Obligé d'apporter à vos pieds cette épée...

CHIMÈNE.

Quoi ! du sang de Rodrigue encor toute trempée ?  
Perfide, oses-tu bien te montrer à mes yeux  
Après m'avoir ôté ce que j'aimais le mieux ?

Éclate, mon amour, tu n'as plus rien à craindre,  
Mon père est satisfait, cesse de te contraindre.  
Un même coup a mis ma gloire en sûreté,  
Mon âme au désespoir, ma flamme en liberté.

D. SANCHE.

D'un esprit plus rassis...

CHIMÈNE.

Tu me parles encore,  
Exécrable assassin d'un héros que j'adore ;  
Va, tu l'as pris en traître : un guerrier si vaillant  
N'eût jamais succombé sous un tel assaillant.  
N'espère rien de moi, tu ne m'as point servie :  
En croyant me venger, tu m'as ôté la vie.

D. SANCHE.

Étrange impression, qui, loin de m'écouter...

CHIMÈNE.

Veux-tu que de sa mort je t'écoute vanter,  
Que j'entende à loisir avec quelle insolence  
Tu peindras mon malheur, mon crime, et ta vaillance.

SCÈNE VI : D. FERNAND, D. DIÈGUE,  
D. ARIAS, D. SANCHE, D. ALONSE,  
CHIMÈNE, ELVIRE.

CHIMÈNE.

Sire, il n'est plus besoin de vous dissimuler  
Ce que tous mes efforts ne vous ont pu celer.  
J'aimais, vous l'avez su, mais, pour venger mon père,  
J'ai bien voulu proscrire une tête si chère :  
Votre Majesté, Sire, elle-même a pu voir  
Comme j'ai fait céder mon amour au devoir.  
Enfin Rodrigue est mort, et sa mort m'a changée  
D'implacable ennemie en amante affligée ;  
J'ai dû cette vengeance à qui m'a mise au jour,  
Et je dois maintenant ces pleurs à mon amour.  
Don Sanche m'a perdue en prenant ma défense,  
Et du bras qui me perd je suis la récompense !

Sire, si la pitié peut émouvoir un roi,  
De grâce, révoquez une si dure loi.  
Pour prix d'une victoire où je perds ce que j'aime,

Je lui laisse mon bien ; qu'il me laisse à moi-même,  
Qu'en un cloître sacré je pleure incessamment  
Jusqu'au dernier soupir mon père et mon amant.

D. DIÈQUE.

Enfin elle aime, Sire, et ne croit plus un crime  
D'avouer par sa bouche un amour légitime.

D. FERNAND.

Chimène, sors d'erreur, ton amant n'est pas mort,  
Et Don Sanche, vaincu, t'a fait un faux rapport.

D. SANCHE.

Sire, un peu trop d'ardeur malgré moi l'a déçue.  
Je venais du combat lui raconter l'issue.  
Ce généreux guerrier dont son cœur est charmé :  
« Ne crains rien (m'a-t-il dit quand il m'a désarmé),  
Je laisserais plutôt la victoire incertaine  
Que de répandre un sang hasardé pour Chimène ;  
Mais, puisque mon devoir m'appelle auprès du Roi,  
Va de notre combat l'entretenir pour moi,  
De la part du vainqueur lui porter ton épée. »  
Sire, j'y suis venu, cet objet l'a trompée :  
Elle m'a cru vainqueur, me voyant de retour,  
Et soudain sa colère a trahi son amour  
Avec tant de transport et tant d'impatience  
Que je n'ai pu gagner un moment d'audience.

Pour moi, bien que vaincu, je me répute heureux,  
Et, malgré l'intérêt de mon cœur amoureux,  
Perdant infiniment, j'aime encor ma défaite  
Qui fait le beau succès d'une amour si parfaite.

D. FERNAND.

Ma fille, il ne faut point rougir d'un si beau feu  
Ni chercher les moyens d'en faire un désaveu ;  
Une louable honte en vain t'en sollicite :  
Ta gloire est dégagée et ton devoir est quitte,  
Ton père est satisfait, et c'était le venger  
Que de mettre tant de fois ton Rodrigue en danger.  
Tu vois comme le Ciel autrement en dispose ;  
Ayant tant fait pour lui, fais pour toi quelque chose,

Et ne sois point rebelle à mon commandement  
Qui te donne un époux aimé si chèrement.

SCÈNE VII : D. FERNAND, D. DIÈGUE,  
D. ARIAS, D. RODRIGUE, D. ALONSE,  
D. SANCHE, L'INFANTE, CHIMÈNE,  
LÉONOR, ELVIRE.

L'INFANTE.

Sèche tes pleurs, Chimène, et reçois sans tristesse  
Ce généreux vainqueur des mains de ta Princesse.

D. RODRIGUE.

Ne vous offensez point, Sire, si devant vous  
Un respect amoureux me jette à ses genoux.

Je ne viens point ici demander ma conquête,  
Je viens tout de nouveau vous apporter ma tête,  
Madame ; mon amour n'emploiera point pour moi  
Ni la loi du combat ni le vouloir du Roi.  
Si tout ce qui s'est fait est trop peu pour un père,  
Dites par quels moyens il vous faut satisfaire.  
Faut-il combattre encor mille et mille rivaux,  
Aux deux bouts de la terre étendre mes travaux,  
Forcer moi seul un camp, mettre en fuite une armée,  
Des héros fabuleux passer la renommée ?  
Si mon crime par là se peut enfin laver,  
J'ose tout entreprendre et puis tout achever.  
Mais, si ce fier honneur, toujours inexorable  
Ne se peut apaiser sans la mort du coupable,  
N'armez plus contre moi le pouvoir des humains :  
Ma tête est à vos pieds, vengez-vous par vos mains.  
Vos mains seules ont droit de vaincre un invincible ;  
Prenez une vengeance à tout autre impossible.  
Mais du moins que ma mort suffise à me punir,  
Ne me banissez point de votre souvenir,  
Et, puisque mon trépas conserve votre gloire,  
Pour vous en revancher conservez ma mémoire,  
Et dites quelquefois en déplorant mon sort :  
« S'il ne m'avait aimée, il ne serait pas mort. »

## CHIMÈNE.

Relève-toi, Rodrigue. Il faut l'avouer, Sire,  
 Je vous en ai trop dit pour m'en pouvoir dédire :  
 Rodrigue a des vertus que je ne puis haïr,  
 Et quand un Roi commande on lui doit obéir.  
 Mais, à quoi que déjà vous m'ayez condamnée.  
 Pourrez-vous à vos yeux souffrir cet hyménée,  
 Et, quand de mon devoir vous voulez cet effort,  
 Toute votre justice en est-elle d'accord ?  
 Si Rodrigue à l'État devient si nécessaire,  
 De ce qu'il fait pour vous dois-je être le salaire,  
 Et me livrer moi-même au reproche éternel  
 D'avoir trempé mes mains dans le sang paternel ?

## D. FERNAND.

Le temps assez souvent a rendu légitime  
 Ce qui semblait d'abord ne se pouvoir sans crime.  
 Rodrigue t'a gagnée, et tu dois être à lui ;  
 Mais, quoique la valeur t'ait conquise aujourd'hui,  
 Il faudrait que je fusse ennemi de ta gloire  
 Pour lui donner sitôt le prix de sa victoire.  
 Cet hymen différé ne rompt point une loi  
 Qui, sans marquer de temps, lui destine ta foi.  
 Prends un an, si tu veux, pour essuyer tes larmes.

Rodrigue, cependant, il faut prendre les armes.  
 Après avoir vaincu les Mores sur nos bords,  
 Renversé leurs desseins, repoussé leurs efforts,  
 Va jusqu'en leur pays leur reporter la guerre,  
 Commander mon armée et ravager leur terre.  
 A ce nom seul de Cid ils trembleront d'effroi,  
 Ils t'ont nommé Seigneur et te voudront pour roi.  
 Mais parmi tes hauts faits sois-lui toujours fidèle,  
 Reviens-en, s'il se peut, encor plus digne d'elle,  
 Et par tes grands exploits fais-toi si bien priser  
 Qu'il lui soit glorieux alors de t'épouser.

## D. RODRIGUE.

Pour posséder Chimène, et pour votre service,  
 Que peut-on m'ordonner que mon bras n'accomplisse !  
 Quoi qu'absent de ses yeux il me faille endurer.  
 Sire, ce m'est trop d'heur de pouvoir espérer.

D. FERNAND

Espère en ton courage, espère en ma promesse,  
Et, possédant déjà le cœur de ta maîtresse,  
Pour vaincre un point d'honneur qui combat contre toi,  
Laisse faire le temps, ta vaillance et ton Roi.

HORACE

TRAGÉDIE — 1640

## PERSONNAGES

TULLE, Roi de Rome.

Le vieil HORACE, chevalier romain.

HORACE, son fils.

CURIACE, gentilhomme d'Albe, amant de Camille.

VALÈRE, chevalier romain, amoureux de Camille.

SABINE, femme d'Horace et sœur de Curiace.

CAMILLE, amante de Curiace et sœur d'Horace.

JULIE, dame romaine, confidente de Sabine et de Camille.

FLAVIAN, soldat de l'armée d'Albe.

PROCULE, soldat de l'armée de Rome.

*La scène est à Rome, dans une salle de la maison d'Horace.*

# HORACE

---

## ACTE PREMIER

---

SCÈNE PREMIÈRE : SABINE, JULIE.

SABINE.

Approuvez ma faiblesse, et souffrez ma douleur,  
Elle n'est que trop juste en un si grand malheur ;  
Si près de voir sur soi fondre de tels orages,  
L'ébranlement sied bien aux plus fermes courages,  
Et l'esprit le plus mâle et le moins abattu  
Ne saurait sans désordre exercer sa vertu.  
Quoique le mien s'étonne à ces rudes alarmes,  
Le trouble de mon cœur ne peut rien sur mes larmes,  
Et, parmi les soupirs qu'il pousse vers les cieux,  
Ma constance du moins règne encor sur mes yeux.  
Quand on arrête là les déplaisirs d'une âme,  
Sil'on fait moins qu'un homme, on fait plus qu'une femme :  
Commander à ses pleurs en cette extrémité,  
C'est montrer, pour le sexe, assez de fermeté.

JULIE.

C'en est peut-être assez pour une âme commune,  
Qui du moindre péril se fait une infortune ;  
Mais de cette faiblesse un grand cœur est honteux,  
Il ose espérer tout dans un succès douteux.  
Les deux camps sont rangés au pied de nos murailles,  
Mais Rome ignore encor comme on perd des batailles ;  
Loin de trembler pour elle, il lui faut applaudir :  
Puisqu'elle va combattre, elle va s'agrandir :  
Bannissez, bannissez une frayeur si vaine,  
Et concevez des vœux dignes d'une Romaine.

## SABINE.

Je suis Romaine, hélas ! puisqu'Horace est Romain :  
 J'en ai reçu le titre en recevant sa main ;  
 Mais ce nœud me tiendrait en esclave enchaînée,  
 S'il m'empêchait de voir en quels lieux je suis née.  
 Albe, où j'ai commencé de respirer le jour,  
 Albe, mon cher pays et mon premier amour,  
 Lorsqu'entre nous et toi je vois la guerre ouverte,  
 Je crains notre victoire autant que notre perte.

Rome, si tu te plains que c'est là trahir,  
 Fais-toi des ennemis que je puisse haïr.  
 Quand je vois de tes murs leur armée et la nôtre,  
 Mes trois frères dans l'une, et mon mari dans l'autre,  
 Puis-je former des vœux, et sans impiété  
 Importuner le Ciel pour ta félicité ?  
 Je sais que ton État, encore en sa naissance,  
 Ne saurait sans la guerre affermir sa puissance,  
 Je sais qu'il doit s'accroître, et que tes grands destins  
 Ne le borneront pas chez les peuples latins,  
 Que les dieux t'ont promis l'empire de la terre,  
 Et que tu n'en peux voir l'effet que par la guerre.  
 Bien loin de m'opposer à cette noble ardeur  
 Qui suit l'arrêt des dieux et court à ta grandeur,  
 Je voudrais déjà voir tes troupes couronnées  
 D'un pas victorieux franchir les Pyrénées :  
 Va jusqu'en l'Orient pousser tes bataillons,  
 Va sur les bords du Rhin planter tes pavillons,  
 Fais trembler sous tes pas les colonnes d'Hercule,  
 Mais respecte une ville à qui tu dois Romule.  
 Ingrate, souviens-toi que du sang de ses rois  
 Tu tiens ton nom, tes murs, et tes premières lois :  
 Albe est ton origine ; arrête, et considère  
 Que tu portes le fer dans le sein de ta mère ;  
 Tourne ailleurs les efforts de tes bras triomphants :  
 Sa joie éclatera dans l'heur de ses enfants,  
 Et, se laissant ravir à l'amour maternelle,  
 Ses vœux seront pour toi, si tu n'es plus contre elle.

## JULIE.

Ce discours me surprend, vu que depuis le temps

Qu'on a contre son peuple armé nos combattants,  
 Je vous ai vu pour elle autant d'indifférence  
 Que si d'un sang romain vous aviez pris naissance.  
 J'admira la vertu qui réduisait en vous  
 Vos plus chers intérêts à ceux de votre époux,  
 Et je vous consolais au milieu de vos plaintes,  
 Comme si notre Rome eût fait toutes vos craintes.

SABINE.

Tant qu'on ne s'est choqué qu'en de légers combats,  
 Trop faibles pour jeter un des partis à bas,  
 Tant qu'un espoir de paix a pu flatter ma peine,  
 Oui, j'ai fait vanité d'être toute Romaine.  
 Si j'ai vu Rome heureuse avec quelque regret,  
 Soudain j'ai condamné ce mouvement secret,  
 Et si j'ai ressenti dans ses destins contraires  
 Quelque maligne joie en faveur de mes frères,  
 Soudain, pour l'étouffer rappelant ma raison,  
 J'ai pleuré, quand la gloire entra dans leur maison.  
 Mais aujourd'hui qu'il faut que l'une ou l'autre tombe,  
 Qu'Albe devienne esclave ou que Rome succombe,  
 Et qu'après la bataille il ne demeure plus  
 Ni d'obstacle aux vainqueurs ni d'espoir aux vaincus,  
 J'aurais pour mon pays une cruelle haine,  
 Si je pouvais encore être toute Romaine,  
 Et si je demandais votre triomphe aux dieux  
 Au prix de tant de sang qui m'est si précieux.  
 Je m'attache un peu moins aux intérêts d'un homme ;  
 Je ne suis point pour Albe et ne suis plus pour Rome :  
 Je crains pour l'une et l'autre en ce dernier effort,  
 Et serai du parti qu'affligera le sort,  
 Égale à tous les deux jusques à la victoire,  
 Je prendrai part aux maux sans en prendre à la gloire ;  
 Et je garde, au milieu de tant d'âpres rigueurs,  
 Mes larmes aux vaincus, et ma haine aux vainqueurs.

JULIE.

Qu'on voit naître souvent de pareilles traverses  
 En des esprits divers des passions diverses,  
 Et qu'à nos yeux Camille agit bien autrement !  
 Son frère est votre époux, le vôtre est son amant,

Mais elle voit d'un œil bien différent du vôtre  
Son sang dans une armée et son amour dans l'autre.

Lorsque vous conserviez un esprit tout romain,  
Le sien, irrésolu, le sien, tout incertain,  
De la moindre mêlée appréhendait l'orage,  
De tous les deux partis détestait l'avantage,  
Au malheur des vaincus donnait toujours ses pleurs,  
Et nourrissait ainsi d'éternelles douleurs.  
Mais hier, quand elle sut qu'on avait pris journée,  
Et qu'enfin la bataille allait être donnée,  
Une soudaine joie éclatant sur son front...

SABINE.

Ah ! que je crains, Julie, un changement si prompt ;  
Hier dans sa belle humeur elle entretenait Valère :  
Pour ce rival sans doute elle quitte mon frère,  
Son esprit ébranlé par les objets présents  
Ne trouve point d'absent aimable après deux ans.  
Mais excusez l'ardeur d'une amour fraternelle ;  
Le soin que j'ai de lui me fait craindre tout d'elle ;  
Je forme des soupçons d'un trop léger sujet ;  
Près d'un jour si funeste on change peu d'objet ;  
Les âmes rarement sont de nouveau blessées,  
Et dans un si grand trouble on a d'autres pensées ;  
Mais on n'a pas aussi de si doux entretiens,  
Ni de contentements qui soient pareils aux siens.

JULIE.

Les causes comme à vous m'en semblent fort obscures ;  
Je ne me satisfais d'aucunes conjectures.  
C'est assez de constance en un si grand danger  
Que de le voir, l'attendre, et ne point s'affliger ;  
Mais certes c'en est trop d'aller jusqu'à la joie.

SABINE.

Voyez qu'un bon génie à propos nous l'envoie :  
Essayez sur ce point à la faire parler ;  
Elle vous aime assez pour ne vous rien celer,  
Je vous laisse. Ma sœur, entretenez Julie,  
J'ai honte de montrer tant de mélancolie,  
Et mon cœur, accablé de mille déplaisirs,  
Cherche la solitude à cacher ses soupirs.

## SCÈNE II : CAMILLE, JULIE.

CAMILLE.

Qu'elle a tort de vouloir que je vous entretienne !  
 Croit-elle ma douleur moins vive que la sienne,  
 Et que, plus insensible à de si grands malheurs,  
 A mes tristes discours je mêle moins de pleurs ?  
 De pareilles frayeurs mon âme est alarmée,  
 Comme elle je perdrai en l'une et l'autre armée.  
 Je verrai mon amant, mon plus unique bien,  
 Mourir pour son pays, ou détruire le mien.  
 Et cet objet d'amour devenir pour ma peine  
 Digne de mes soupirs, ou digne de ma haine.  
 Hélas !

JULIE.

Elle est pourtant plus à plaindre que vous.  
 On peut changer d'amant, mais non changer d'époux.  
 Oubliez Curiace, et recevez Valère :  
 Vous ne tremblerez plus pour le parti contraire,  
 Vous serez toute nôtre, et votre esprit, remis,  
 N'aura plus rien à perdre au camp des ennemis.

CAMILLE.

Donnez-moi des conseils qui soient plus légitimes,  
 Et plaiguez mes malheurs sans m'ordonner des crimes.  
 Quoiqu'à peine à mes maux je puisse résister,  
 J'aime mieux les souffrir que de les mériter.

JULIE.

Quoi ? vous appelez crime un change raisonnable ?

CAMILLE.

Quoi ? le manque de foi vous semble pardonnable ?

JULIE.

Envers un ennemi qui peut nous obliger ?

CAMILLE.

D'un serment solennel qui peut nous dégager ?

JULIE.

Vous déguisez en vain une chose trop claire,  
 Je vous vis encore hier entretenir Valère,  
 Et l'accueil gracieux qu'il recevait de vous  
 Lui permet de nourrir un espoir assez doux.

## CAMILLE.

Si je l'entretins hier et lui fis bon visage,  
 N'en imaginez rien qu'à son désavantage :  
 De mon contentement un autre était l'objet ;  
 Mais, pour sortir d'erreur, sachez-en le sujet.  
 Je garde à Curiace une amitié trop pure  
 Pour souffrir plus longtemps qu'on m'estime parjure.

Il vous souvient qu'à peine on voyait de sa sœur  
 Par un heureux hymen mon frère possesseur,  
 Quand, pour comble de joie, il obtint de mon père  
 Que de ses chastes feux je serais le salaire.  
 Ce jour nous fut propice et funeste à la fois :  
 Unissant nos maisons, il désunit nos rois ;  
 Un même instant conclut notre hymen, et la guerre,  
 Fit naître notre espoir et le jeta par terre,  
 Nous ôta tout sitôt qu'il nous eut tout promis,  
 Et, nous faisant amants, il nous fit ennemis.  
 Combien nos déplaisirs parurent lors extrêmes,  
 Combien contre le Ciel il vomit de blasphèmes,  
 Et combien de ruisseaux coulèrent de mes yeux,  
 Je ne vous le dis point : vous vîtes nos adieux.  
 Vous avez vu depuis les troubles de mon âme,  
 Vous savez pour la paix quels vœux a faits ma flamme,  
 Et quels pleurs j'ai versés à chaque événement.  
 Tantôt pour mon pays, tantôt pour mon amant.  
 Enfin mon désespoir parmi ces longs obstacles  
 M'a fait avoir recours à la voie des oracles :  
 Écoutez si celui qui me fut hier rendu  
 Eut droit de rassurer mon esprit éperdu.  
 Ce Grec si renommé qui depuis tant d'années  
 Au pied de l'Aventin prédit nos destinées,  
 Lui qu'Apollon jamais n'a fait parler à faux,  
 Me promit par ces vers la fin de mes travaux :  
*Albe et Rome demain prendront une autre face ;  
 Tes vœux sont exaucés, elles auront la paix,  
 Et tu seras unie avec ton Curiace  
 Sans qu'aucun mauvais sort t'en sépare jamais.*  
 Je pris sur cet oracle une entière assurance  
 Et, comme le succès passait mon espérance,

J'abandonnai mon âme à des ravissements  
 Qui passaient les transports des plus heureux amants.  
 Jugez de leur excès. Je rencontrai Valère,  
 Et, contre sa coutume, il ne put me déplaire ;  
 Il me parla d'amour sans me donner d'ennui,  
 Je ne m'aperçus pas que je parlais à lui,  
 Je ne lui pus montrer de mépris, ni de glace :  
 Tout ce que je voyais me semblait Curiace,  
 Tout ce qu'on me disait me parlait de ses feux,  
 Tout ce que je disais l'assurait de mes vœux.  
 Le combat général aujourd'hui se hasarde,  
 J'en sus hier la nouvelle, et je n'y pris pas garde,  
 Mon esprit rejetait ces funestes objets,  
 Charmé des doux pensers d'hymen et de la paix.  
 La nuit a dissipé des erreurs si charmantes ;  
 Mille songes affreux, mille images sanglantes,  
 Ou plutôt mille amas de carnage et d'horreur  
 M'ont arraché ma joie et rendu ma terreur.  
 J'ai vu du sang, des morts, et n'ai rien vu de suite,  
 Un spectre en paraissant prenait soudain la fuite :  
 Ils s'effaçaient l'un l'autre, et chaque illusion  
 Redoublait mon effroi par sa confusion.

JULIE.

C'est en contraire sens qu'un songe s'interprète.

CAMILLE.

Je le dois croire ainsi, puisque je le souhaite,  
 Mais je me trouve enfin, malgré tous mes souhaits,  
 Au jour d'une bataille et non pas d'une paix.

JULIE.

Par là finit la guerre, et la paix lui succède.

CAMILLE.

Dure à jamais le mal s'il y faut ce remède !  
 Soit que Rome y succombe ou qu'Albe ait le dessus,  
 Cher amant, n'attends plus d'être un jour mon époux ;  
 Jamais, jamais ce nom ne sera pour un homme  
 Qui soit ou le vainqueur ou l'esclave de Rome.

Mais quel objet nouveau se présente en ces lieux ?  
 Est-ce toi, Curiace ? en croirai-je mes yeux ?

## SCÈNE III : CURIACE, CAMILLE, JULIE.

CURIACE.

N'en doutez point, Camille, et revoyez un homme  
 Qui n'est ni le vainqueur ni l'esclave de Rome.  
 Cessez d'appréhender de voir rougir mes mains  
 Du poids honteux des fers ou du sang des Romains.  
 J'ai cru que vous aimiez assez Rome et la gloire  
 Pour mépriser ma chaîne et haïr ma victoire,  
 Et, comme également en cette extrémité  
 Je craignais la victoire et la captivité...

CAMILLE.

Curiace, il suffit, je devine le reste.  
 Tu fuis une bataille à tes vœux si funeste,  
 Et ton cœur, tout à moi, pour ne me perdre pas,  
 Dérobe à ton pays le secours de ton bras.  
 Qu'un autre considère ici ta renommée,  
 Et te blâme, s'il veut, de m'avoir trop aimée,  
 Ce n'est point à Camille à t'en mésestimer :  
 Plus ton amour paraît, plus elle doit t'aimer,  
 Et si tu dois beaucoup aux lieux qui t'ont vu naître,  
 Plus tu quittes pour moi, plus tu le fais paraître.  
 Mais as-tu vu mon père, et peut-il endurer  
 Qu'ainsi dans sa maison tu t'oses retirer ?  
 Ne préfère-t-il point l'État à sa famille ?  
 Ne regarde-t-il point Rome plus que sa fille ?  
 Enfin notre bonheur est-il bien affermi ?  
 T'a-t-il vu comme gendre, ou bien comme ennemi ?

CURIACE.

Il m'a vu comme gendre avec une tendresse  
 Qui témoignait assez une entière allégresse,  
 Mais il ne m'a point vu par une trahison  
 Indigne de l'honneur d'entrer dans sa maison.  
 Je n'abandonne point l'intérêt de ma ville :  
 J'aime encor mon honneur en adorant Camille ;  
 Tant qu'a duré la guerre, on m'a vu constamment  
 Aussi bon citoyen que véritable amant :  
 D'Albe avec mon amour j'accordais la querelle,  
 Je soupirais pour vous en combattant pour elle ;

Et, s'il fallait encor que l'on en vint aux coups,  
 Je combattrais pour elle en soupirant pour vous.  
 Oui, malgré les désirs de mon âme charmée,  
 Si la guerre durait, je serais dans l'armée :  
 C'est la paix qui chez vous me donne un libre accès,  
 La paix à qui nos feux doivent ce beau succès.

CAMILLE.

La paix ! Et le moyen de croire un tel miracle ?

JULIE.

Camille, pour le moins croyez-en votre oracle,  
 Et sachons pleinement par quels heureux effets  
 L'heure d'une bataille a produit cette paix.

CURIACE.

L'aurait-on jamais cru ? Déjà les deux armées,  
 D'une égale chaleur au combat animées,  
 Se menaçaient des yeux et, marchant fièrement,  
 N'attendaient pour donner que le commandement,  
 Quand notre dictateur devant les rangs s'avance,  
 Demande à votre prince un moment de silence,  
 Et l'ayant obtenu : « Que faisons-nous, Romains,  
 Dit-il, et quel démon nous fait venir aux mains ?  
 Souffrons que la raison éclaire enfin nos âmes :  
 Nous sommes vos voisins, nos filles sont vos femmes,  
 Et l'hymen nous a joints par tant et tant de nœuds  
 Qu'il est peu de nos fils qui ne soient vos neveux.  
 Nous ne sommes qu'un sang et qu'un peuple en deux villes :  
 Pourquoi nous déchirer par des guerres civiles,  
 Où la mort des vaincus affaiblit les vainqueurs,  
 Et le plus beau triomphe est arrosé de pleurs ?  
 Nos ennemis communs attendent avec joie  
 Qu'un des partis défait leur donne l'autre en proie,  
 Lassé, demi-rompu, vainqueur, mais pour tout fruit  
 Dénué d'un secours par lui-même détruit.  
 Ils ont assez longtemps joui de nos divorces,  
 Contre eux dorénavant joignons toutes nos forces,  
 Et noyons dans l'oubli ces petits différends  
 Qui de si bons guerriers font de mauvais parents.  
 Que si l'ambition de commander aux autres  
 Fait marcher aujourd'hui vos troupes et les nôtres,

Pourvu qu'à moins de sang nous voulions l'apaiser,  
 Elle nous unira loin de nous diviser.  
 Nommons des combattants pour la cause commune,  
 Que chaque peuple aux siens attache sa fortune,  
 Et, suivant ce que d'eux ordonnera le sort,  
 Que le faible parti prenne loi du plus fort.  
 Mais sans indignité pour des guerriers si braves,  
 Qu'ils deviennent sujets sans devenir esclaves,  
 Sans honte, sans tribut, et sans autre rigueur  
 Que de suivre en tous lieux les drapeaux du vainqueur.  
 Ainsi nos deux États ne feront qu'un empire. »  
 Il semble qu'à ces mots notre discorde expire.  
 Chacun, jetant les yeux dans un rang ennemi,  
 Reconnaît un beau-frère, un cousin, un ami.  
 Ils s'étonnent comment leurs mains, de sang avides,  
 Volaient sans y penser à tant de parricides,  
 Et font paraître un front couvert tout à la fois  
 D'horreur pour la bataille et d'ardeur pour ce choix.  
 Enfin l'offre s'accepte, et la paix désirée  
 Sous ces conditions est aussitôt jurée :  
 Trois combattront pour tous, mais, pour les mieux choisir,  
 Nos chefs ont voulu prendre un peu plus de loisir :  
 Le vôtre est au Sénat, le nôtre dans sa tente.

CAMILLE.

O Dieux ! que ce discours rend mon âme contente !

CURIACE.

Dans deux heures au plus, par un commun accord,  
 Le sort de nos guerriers réglera notre sort.  
 Cependant tout est libre, attendant qu'on les nomme ;  
 Rome est dans notre camp, et notre camp dans Rome :  
 D'un et d'autre côté l'accès étant permis,  
 Chacun va renouer avec ses vieux amis.  
 Pour moi, ma passion m'a fait suivre vos frères,  
 Et mes désirs ont eu des succès si prospères  
 Que l'auteur de vos jours m'a promis à demain  
 Le bonheur sans pareil de vous donner la main.  
 Vous ne deviendrez pas rebelle à sa puissance ?

CAMILLE.

Le devoir d'une fille est en l'obéissance.

CURIACE.

Venez donc recevoir ce doux commandement,  
Qui doit mettre le comble à mon contentement.

CAMILLE.

Je vais suivre vos pas, mais pour revoir mes frères,  
Et savoir d'eux encor la fin de nos misères.

JULIE.

Allez, et cependant au pied de nos autels  
J'irai rendre pour vous grâces aux immortels.

## ACTE II

### SCÈNE PREMIÈRE : HORACE, CURIACE.

CURIACE.

Ainsi Rome n'a point séparé son estime,  
Elle eût cru faire ailleurs un choix illégitime :  
Cette superbe ville en vos frères et vous  
Trouve les trois guerriers qu'elle préfère à tous,  
Et son illustre ardeur d'oser plus que les autres  
D'une seule maison brave toutes les nôtres.  
Nous croirons, à la voir toute entière en vos mains,  
Que, hors les fils d'Horace, il n'est point de Romains.  
Ce choix pouvait combler trois familles de gloire,  
Consacrer hautement leurs noms à la mémoire ;  
Oui, l'honneur que reçoit la vôtre par ce choix  
En pouvait à bon titre immortaliser trois,  
Et, puisque c'est chez vous que mon heur et ma flamme  
M'ont fait placer ma sœur et choisir une femme,  
Ce que je vais vous être et ce que je vous suis  
Me font y prendre part autant que je le puis ;  
Mais un autre intérêt tient ma joie en contrainte,  
Et parmi ses douceurs mêle beaucoup de crainte.  
La guerre en tel éclat a mis votre valeur  
Que je tremble pour Albe, et prévoit son malheur.  
Puisque vous combattez, sa perte est assurée :

En vous faisant nommer le Destin l'a jurée ;  
Je vois trop dans ce choix ses funestes projets,  
Et me compte déjà pour un de vos sujets.

HORACE.

Loin de trembler pour Albe, il vous faut plaindre Rome  
Voyant ceux qu'elle oublie et les trois qu'elle nomme.  
C'est un aveuglement pour elle bien fatal,  
D'avoir tant à choisir, et de choisir si mal.  
Mille de ses enfants beaucoup plus dignes d'elle  
Pouvaient bien mieux que nous soutenir sa querelle ;  
Mais, quoique ce combat me promette un cercueil,  
La gloire de ce choix m'enfle d'un juste orgueil ;  
Mon esprit en conçoit une mâle assurance,  
J'ose espérer beaucoup de mon peu de vaillance  
Et, du sort envieux quels que soient les projets,  
Je ne me compte point pour un de vos sujets.  
Rome a trop cru de moi, mais mon âme ravie  
Remplira son attente ou quittera la vie.  
Qui veut mourir ou vaincre est vaincu rarement ;  
Ce noble désespoir périt malaisément ;  
Rome, quoi qu'il en soit, ne sera point sujette,  
Que mes derniers soupirs n'assurent ma défaite.

CURIACE.

Hélas ! c'est bien ici que je dois être plaint !  
Ce que veut mon pays, mon amitié le craint.  
Dures extrémités, de voir Albe asservie,  
Ou sa victoire au prix d'une si chère vie,  
Et que l'unique bien où tendent ses désirs  
S'achète seulement par vos derniers soupirs !  
Quels vœux puis-je former et quel bonheur attendre ?  
De tous les deux côtés j'ai des pleurs à répandre,  
De tous les deux côtés mes désirs sont trahis.

HORACE.

Quoi vous me pleureriez mourant pour mon pays !  
Pour un cœur généreux ce trépas a des charmes,  
La gloire qui le suit ne souffre point de larmes,  
Et je le recevrais en bénissant mon sort,  
Si Rome et tout l'État perdaient moins en ma mort.

CURIACE.

A vos amis pourtant permettez de le craindre :  
 Dans un si beau trépas ils sont les seuls à plaindre ;  
 La gloire en est pour vous, et la perte pour eux,  
 Il vous fait immortel, et les rend malheureux :  
 On perd tout quand on perd un ami si fidèle.  
 Mais Flavian m'apporte ici quelque nouvelle.

SCÈNE II : HORACE, CURIACE, FLAVIAN.

CURIACE.

Albe de trois guerriers a-t-elle fait le choix ?

FLAVIAN.

Je viens pour vous l'apprendre.

CURIACE.

Eh bien, qui sont les trois ?

FLAVIAN.

Vos deux frères et vous.

CURIACE.

Qui ?

FLAVIAN.

Vous et vos deux frères.

Mais pourquoi ce front triste et ces regards sévères ?  
 Ce choix vous déplaît-il ?

CURIACE.

Non, mais il me surprend ;

Je m'estimais trop peu pour un honneur si grand.

FLAVIAN.

Dirai-je au dictateur, dont l'ordre ici m'envoie,  
 Que vous le recevez avec si peu de joie ?  
 Ce morne et froid accueil me surprend à mon tour.

CURIACE.

Dis-lui que l'amitié, l'alliance et l'amour  
 Ne pourront empêcher que les trois Curiaces  
 Ne servent leurs pays contre les trois Horaces.

FLAVIAN.

Contre eux ? ah ! c'est beaucoup me dire en peu de mots.

CURIACE.

Porte-lui ma réponse, et nous laisse en repos.

## SCÈNE III : HORACE, CURIACE.

CURIACE.

Que désormais le ciel, les enfers et la terre  
 Unissent leur fureur à nous faire la guerre,  
 Que les hommes, les dieux, les démons et le sort  
 Préparent contre nous un général effort ;  
 Je mets à faire pis, en l'état où nous sommes,  
 Le sort, et les démons, et les dieux, et les hommes :  
 Ce qu'ils ont de cruel, et d'horrible, et d'affreux,  
 L'est bien moins que l'honneur qu'on nous fait à tous deux.

HORACE.

Le sort, qui de l'honneur nous ouvre la barrière,  
 Offre à notre constance une illustre matière.  
 Il épuise sa force à former un malheur  
 Pour mieux se mesurer avec notre valeur,  
 Et, comme il voit en nous des âmes peu communes,  
 Hors de l'ordre commun il nous fait des fortunes.

Combattre un ennemi pour le salut de tous,  
 Et contre un inconnu s'exposer seul aux coups,  
 D'une simple vertu c'est l'effet ordinaire ;  
 Mille déjà l'ont fait, mille pourraient le faire.  
 Mourir pour le pays est un si digne sort  
 Qu'on briguerait en foule une si belle mort.  
 Mais vouloir au public immoler ce qu'on aime,  
 S'attacher au combat contre un autre soi-même,  
 Attaquer un parti qui prend pour défenseur  
 Le frère d'une femme et l'amant d'une sœur,  
 Et, rompant tous ces nœuds, s'armer pour la patrie  
 Contre un sang qu'on voudrait racheter de sa vie,  
 Une telle vertu n'appartenait qu'à nous :  
 L'éclat de son grand nom lui fait peu de jaloux,  
 Et peu d'hommes au cœur l'ont assez imprimée  
 Pour oser aspirer à tant de renommée.

CURIACE.

Il est vrai que nos noms ne sauraient plus périr ;  
 L'occasion est belle, il nous la faut chérir,  
 Nous serons les miroirs d'une vertu bien rare ;  
 Mais votre fermeté tient un peu du barbare.

Peu, même des grands cœurs, tireraient vanité  
D'aller par ce chemin à l'immortalité :

A quelque prix qu'on mette une telle fumée,  
L'obscurité vaut mieux que tant de renommée.

Pour moi, je l'ose dire, et vous l'avez pu voir,  
Je n'ai point consulté pour suivre mon devoir :  
Notre longue amitié, l'amour, ni l'alliance  
N'ont pu mettre un moment mon esprit en balance,  
Et, puisque par ce choix Albe montre en effet  
Qu'elle m'estime autant que Rome vous a fait,  
Je crois faire pour elle autant que vous pour Rome :  
J'ai le cœur aussi bon, mais enfin je suis homme.  
Je vois que votre honneur demande tout mon sang,  
Que tout le mien consiste à vous percer le flanc,  
Prêt d'épouser la sœur qu'il faut tuer le frère,  
Et que pour mon pays j'ai le sort si contraire ;  
Encor qu'à mon devoir je coure sans terreur,  
Mon cœur s'en effarouche, et j'en frémis d'horreur ;  
J'ai pitié de moi-même, et jette un œil d'envie  
Sur ceux dont notre guerre a consumé la vie.  
Sans souhait toutefois de pouvoir reculer,  
Ce triste et fier honneur m'émeut sans m'ébranler.  
J'aime ce qu'il me donne, et je plains ce qu'il m'ôte ;  
Et, si Rome demande une vertu plus haute,  
Je rends grâces aux dieux de n'être pas Romain  
Pour conserver encor quelque chose d'humain.

HORACE.

Si vous n'êtes Romain, soyez digne de l'être.

Et si vous m'égalez, faites-le mieux paraître.

La solide vertu, dont je fais vanité,  
N'admet point de faiblesse avec sa fermeté,  
Et c'est mal de l'honneur entrer dans la carrière  
Que dès le premier pas regarder en arrière.  
Notre malheur est grand, il est au plus haut point,  
Je l'envisage entier, mais je n'en frémis point.  
Contre qui que ce soit que mon pays m'emploie.  
J'accepte aveuglément cette gloire avec joie ;  
Celle de recevoir de tels commandements  
Doit étouffer en nous tous les autres sentiments :

Qui près de le servir considère autre chose  
A faire ce qu'il doit lâchement se dispose ;  
Ce droit saint et sacré rompt tout autre lien.  
Rome a choisi mon bras, je n'examine rien ;  
Avec une allégresse aussi pleine et sincère  
Que j'épousai la sœur, je combattrai le frère,  
Et, pour trancher enfin ces discours superflus,  
Albe vous a nommé, je ne vous connais plus.

CURIACE.

Je vous connais encore, et c'est ce qui me tue ;  
Mais cette âpre vertu ne m'était pas connue :  
Comme notre malheur elle est au plus haut point,  
Souffrez que je l'admire et ne l'imite point

HORACE.

Non, non, n'embrassez pas de vertu par contrainte,  
Et, puisque vous trouvez plus de charme à la plainte,  
En toute liberté goûtez un bien si doux ;  
Voici venir ma sœur pour se plaindre avec vous.  
Je vais revoir la vôtre, et résoudre son âme  
A se bien souvenir qu'elle est toujours ma femme,  
A vous aimer encor, si je meurs par vos mains,  
Et prendre en son malheur des sentiments romains.

SCÈNE IV : HORACE, CURIACE, CAMILLE.

HORACE.

Avez-vous su l'état qu'on fait de Curiace,  
Ma sœur ?

CAMILLE.

Hélas ! mon sort a bien changé de face.

HORACE.

Armez-vous de constance, et montrez-vous ma sœur,  
Et si par mon trépas il retourne vainqueur,  
Ne le recevez point en meurtrier d'un frère,  
Mais en homme d'honneur qui fait ce qu'il doit faire,  
Qui sert bien son pays, et sait montrer à tous  
Par sa haute vertu qu'il est digne de vous :  
Comme si je vivais, achevez l'hyménée.

Mais, si ce fer aussi tranche sa destinée,  
Faites à ma victoire un pareil traitement,  
Ne me reprochez point la mort de votre amant.  
Vos larmes vont couler, et votre cœur se presse.  
Consumez avec lui toute cette faiblesse,  
Querellez ciel et terre, et maudissez le sort,  
Mais après le combat ne pensez plus au mort.

*A Curiace.*

Je ne vous laisserai qu'un moment avec elle,  
Puis nous irons ensemble où l'honneur nous appelle.

## SCÈNE V : CURIACE, CAMILLE.

CAMILLE.

Iras-tu, Curiace, et ce funeste honneur  
Te plaîst-il aux dépens de tout notre bonheur ?

CURIACE.

Hélas ! je vois trop bien qu'il faut, quoi que je fasse,  
Mourir, ou de douleur, ou de la main d'Horace.  
Je vais comme au supplice à cet illustre emploi,  
Je maudis mille fois l'état qu'on fait de moi,  
Je hais cette valeur qui fait qu'Albe m'estime :  
Ma flamme au désespoir passe jusques au crime,  
Elle se prend au Ciel, et l'ose quereller ;  
Je vous plains, je me plains, mais il y faut aller.

CAMILLE.

Non, je te connais mieux, tu veux que je te prie,  
Et qu'ainsi mon pouvoir t'excuse à ta patrie.  
Tu n'es que trop fameux par tes autres exploits !  
Albe a reçu par eux tout ce que tu lui dois,  
Autre n'a mieux que toi soutenu cette guerre,  
Autre de plus de morts n'a couvert notre terre ;  
Ton nom ne peut plus croître, il ne lui manque rien,  
Souffre qu'un autre ici puisse ennoblir le sien.

CURIACE.

Que je souffre à mes yeux qu'on ceigne une autre tête  
Des lauriers immortels que la gloire m'apprête,  
Ou que tout mon pays reproche à ma vertu

Qu'il aurait triomphé si j'avais combattu,  
Et que sous mon amour ma valeur endormie  
Couronne tant d'exploits d'une telle infamie !  
Non, Albe, après l'honneur que j'ai reçu de toi,  
Tu ne succomberas ni vaincras que par moi.  
Tu m'a commis ton sort, je t'en rendrai bon compte,  
Et vivrai sans reproche ou périrai sans honte.

CAMILLE.

Quoi ! tu ne veux pas voir qu'ainsi tu me trahis ?

CURIACE

Avant que d'être à vous je suis à mon pays.

CAMILLE

Mais te priver pour lui toi-même d'un beau-frère,  
Ta sœur de son mari !

CURIACE.

Telle est notre misère.

Le choix d'Albe et de Rome ôte toute douceur  
Aux noms jadis si doux de beau-frère et de sœur.

CAMILLE.

Tu pourras donc, cruel, me présenter sa tête,  
Et demander ma main pour prix de ta conquête ?

CURIACE.

Il n'y faut plus penser : en l'état où je suis,  
Vous aimer sans espoir, c'est tout ce que je puis.  
Vous en pleurez, Camille ?

CAMILLE.

Il faut bien que je pleure :

Mon insensible amant ordonne que je meure,  
Et, quand l'hymen pour nous allume son flambeau,  
Il l'éteint de sa main pour m'ouvrir le tombeau.  
Ce cœur impitoyable à ma perte s'obstine,  
Et dit qu'il m'aime encore, alors qu'il m'assassine.

CURIACE.

Que les pleurs d'une amante ont de puissants discours,  
Et qu'un bel œil est fort avec un tel secours !  
Que mon cœur s'attendrit à cette triste vue !  
Ma constance contre elle à regret s'évertue.

N'attaquez plus ma gloire avec tant de douleurs,  
Et laissez-moi sauver ma vertu de vos pleurs.

Je sens qu'elle chancelle et défend mal la place ;  
 Plus je suis votre amant, moins je suis Curiace ;  
 Faible d'avoir déjà combattu l'amitié,  
 Vaincrait-elle à la fois l'amour et la pitié ?  
 Allez, ne m'aimez plus, ne versez plus de larmes,  
 Ou j'oppose l'offense à de si fortes armes :  
 Je me défendrai mieux contre votre courroux,  
 Et, pour le mériter, je n'ai plus d'yeux pour vous.  
 Vengez-vous d'un ingrat, punissez un volage.  
 Vous ne vous montrez point sensible à cet outrage ?  
 Je n'ai plus d'yeux pour vous, vous en avez pour moi !  
 En faut-il plus encor ? Je renonce à ma foi.

Rigoureuse vertu dont je suis la victime,  
 Ne peux-tu résister sans le secours d'un crime ?

CAMILLE.

Ne fais point d'autre crime, et j'atteste les dieux  
 Qu'au lieu de t'en haïr, je t'en aimerai mieux ;  
 Oui, je te chérirai tout ingrat et perfide,  
 Et cesse d'aspirer au nom de fratricide.  
 Pourquoi suis-je Romaine, ou que n'es-tu Romain !  
 Je te préparerais des lauriers de ma main,  
 Je t'encouragerais au lieu de te distraire,  
 Et je te traiterais comme j'ai fait mon frère.  
 Hélas ! j'étais aveugle en mes vœux aujourd'hui :  
 J'en ai fait contre toi, quand j'en ai fait pour lui.

Il revient, quel malheur, si l'amour de sa femme  
 Ne peut non plus sur lui que le mien sur ton âme !

SCÈNE VI : HORACE, CURIACE, SABINE,  
 CAMILLE.

CURIACE

Dieux ! Sabine le suit ! Pour ébranler mon cœur  
 Est-ce peu de Camille, y joignez-vous ma sœur ?  
 Et, laissant à ces pleurs vaincre ce grand courage,  
 L'amenez-vous ici chercher même avantage ?

SABINE.

Non, non, mon frère, non, je ne viens en ce lieu  
 Que pour vous embrasser et pour vous dire adieu.

Votre sang est trop bon, n'en craignez rien de lâche,  
 Rien dont la fermeté de ces grands cœurs se fâche ;  
 Si ce malheur illustre ébranlait l'un de vous,  
 Je le désavouerais pour frère ou pour époux.  
 Pourrais-je toutefois vous faire une prière  
 Digne d'un tel époux, et digne d'un tel frère ?  
 Je veux d'un coup si noble ôter l'impiété,  
 A l'honneur qui l'attend rendre sa pureté,  
 La mettre en son éclat sans mélange de crimes,  
 Enfin je vous veux faire ennemis légitimes.

Du saint nœud qui vous joint je suis le seul lien :  
 Quand je ne serai plus, vous ne vous serez rien ;  
 Brisez votre alliance, et rompez-en la chaîne,  
 Et, puisque votre honneur veut des effets de haine,  
 Achetez par ma mort le droit de vous haïr.  
 Albe le veut et Rome, il faut leur obéir ;  
 Qu'un de vous deux me tue, et que l'autre me venge ;  
 Alors votre combat n'aura plus rien d'étrange,  
 Et du moins l'un des deux sera juste agresseur,  
 Ou pour venger sa femme, ou pour venger sa sœur.  
 Mais quoi ? vous souilleriez une gloire si belle,  
 Si vous vous animiez par quelque autre querelle :  
 Le zèle du pays vous défend de tels soins,  
 Vous feriez peu pour lui si vous vous étiez moins,  
 Il lui faut, et sans haine, immoler un beau-frère.  
 Ne différez donc plus ce que vous devez faire,  
 Commencez par sa sœur à répandre son sang,  
 Commencez par sa femme à lui percer le flanc,  
 Commencez par Sabine à faire de vos vies  
 Un digne sacrifice à vos chères patries :  
 Vous êtes ennemis en ce combat fameux,  
 Vous d'Albe, vous de Rome, et moi de toutes deux.  
 Quoi ? me réservez-vous à voir une victoire  
 Où, pour haut appareil d'une pompeuse gloire,  
 Je verrai les lauriers d'un frère ou d'un mari  
 Fumer encor d'un sang que j'aurai tant chéri ?  
 Pourrai-je entre vous deux régler alors mon âme ;  
 Satisfaire aux devoirs, et de sœur et de femme ?  
 Embrasser le vainqueur en pleurant le vaincu ?

Non, non, avant ce coup Sabine aura vécu,  
 Ma mort le prévient, de qui que je l'obtienne :  
 Le refus de vos mains y condamne la mienne.  
 Sus donc ; qui vous retient ? Allez, cœurs inhumains.  
 J'aurai trop de moyens pour y forcer vos mains,  
 Vous ne les aurez point au combat occupées  
 Que ce corps au milieu n'arrête vos épées,  
 Et, malgré vos refus, il faudra que leurs coups  
 Se fassent jour ici pour aller jusqu'à vous.

HORACE.

O ma femme !

CURIACE.

O ma sœur !

CAMILLE.

Courage, ils s'amollissent.

SABINE.

Vous poussez des soupirs, vos visages pâlisent !  
 Quelle peur vous saisit ? sont-ce-là ces grands cœurs,  
 Ces héros qu'Albe et Rome ont pris pour défenseurs ?

HORACE.

Que t'ai-je fait, Sabine, et quelle est mon offense  
 Qui t'oblige à chercher une telle vengeance ?  
 Que t'a fait mon honneur, et par quel droit viens-tu  
 Avec toute ta force attaquer ma vertu ?  
 Du moins contente-toi de l'avoir étonnée,  
 Et me laisse achever cette grande journée.  
 Tu me viens de réduire en un étrange point,  
 Aime assez ton mari pour n'en triompher point.  
 Va-t'en et ne rends plus la victoire douteuse,  
 La dispute déjà m'en est assez honteuse ;  
 Souffre qu'avec honneur je termine mes jours.

SABINE.

Va, cesse de me craindre, on vient à ton secours.

SCÈNE VII : LE VIEIL HORACE, HORACE,  
 CURIACE, SABINE, CAMILLE.

LE VIEIL HORACE.

Qu'est-ce-ci, mes enfants ? écoutez-vous vos flammes,

Et perdez-vous encor le temps avec des femmes ?  
 Prêts à verser du sang regardez-vous des pleurs ?  
 Fuyez, et laissez-les déplorer leurs malheurs.  
 Leurs plaintes ont pour vous trop d'art et de tendresse :  
 Elles vous feraient part enfin de leur faiblesse,  
 Et ce n'est qu'en fuyant qu'on pare de tels coups.

SABINE.

N'appréhendez rien d'eux, ils sont dignes de vous ;  
 Malgré tous nos efforts, vous en devez attendre  
 Ce que vous souhaitez et d'un fils et d'un gendre,  
 Et, si notre faiblesse ébranlait leur honneur,  
 Nous vous laissons ici pour leur rendre du cœur.

Allons, ma sœur, allons, ne perdons plus de larmes ;  
 Contre tant de vertus ce sont de faibles armes,  
 Ce n'est qu'au désespoir qu'il nous faut recourir.  
 Tigres, allez combattre, et nous, allons mourir.

## SCÈNE VIII : LE VIEIL HORACE, HORACE, CURIACE.

HORACE.

Mon père, retenez des femmes qui s'emportent,  
 Et de grâce empêchez surtout qu'elles ne sortent :  
 Leur amour importun viendrait avec éclat  
 Par des cris et des pleurs troubler notre combat,  
 Et ce qu'elles nous sont ferait qu'avec justice  
 On nous imputerait ce mauvais artifice.  
 L'honneur d'un si beau choix serait trop acheté,  
 Si l'on nous soupçonnait de quelque lâcheté.

LE VIEIL HORACE.

J'en aurai soin ; allez, vos frères vous attendent,  
 Ne pensez qu'aux devoirs que vos pays demandent.

CURIACE.

Quel adieu vous dirai-je, et par quels compliments...

LE VIEIL HORACE.

Ah ! n'attendrissez point ici mes sentiments :  
 Pour vous encourager ma voix manque de termes.  
 Mon cœur ne forme point de pensers assez fermes ;

Moi-même, en cet adieu, j'ai les larmes aux yeux.  
Faites votre devoir, et laissez faire aux dieux.

---

## ACTE III

---

### SCÈNE PREMIÈRE : SABINE.

Prenons parti, mon âme, en de telles disgrâces,  
Soyons femme d'Horace, ou sœur des Curiaces,  
Cessons de partager nos inutiles soins,  
Souhaitons quelque chose, et craignons un peu moins.  
Mais là ! quel parti prendre en un sort si contraire ?  
Quel ennemi choisir d'un époux ou d'un frère ?  
La nature ou l'amour parle pour chacun d'eux,  
Et la loi du devoir m'attache à tous les deux.  
Sur leurs hauts sentiments réglons plutôt les nôtres,  
Soyons femme de l'un ensemble et sœur des autres,  
Regardons leur honneur comme un souverain bien,  
Imitons leur constance, et ne craignons plus rien.  
La mort qui les menace est une mort si belle  
Qu'il en faut sans frayeur attendre la nouvelle.  
N'appelons point alors les destins inhumains,  
Songeons pour quelle cause, et non par quelles mains,  
Revoyons les vainqueurs sans penser qu'à la gloire  
Que toute leur maison reçoit de leur victoire,  
Et, sans considérer aux dépens de quel sang  
Leur vertu les élève en cet illustre rang,  
Faisons nos intérêts de ceux de leur famille :  
En l'une je suis femme, en l'autre je suis fille,  
Et tiens à toutes deux par de si forts liens  
Qu'on ne peut triompher que par les bras des miens.  
Fortune, quelques mots que ta rigueur m'envoie,  
J'ai trouvé les moyens d'en tirer de la joie,  
Et puis voir aujourd'hui le combat sans terreur,  
Les morts sans désespoir, les vainqueurs sans horreur.  
Flatteuse illusion, erreur douce et grossière,

Vain effort de mon âme, impuissante lumière,  
 De qui le faux brillant prend droit de m'éblouir,  
 Que tu sais peu durer et tôt t'évanouir !  
 Pareille à ces éclairs qui, dans le fort des ombres,  
 Poussent un jour qui fuit et rend les nuits plus sombres,  
 Tu n'as frappé mes yeux d'un moment de clarté  
 Que pour les abîmer dans plus d'obscurité.  
 Tu charmais trop ma peine, et le Ciel qui s'en fâche  
 Me vend déjà bien cher ce moment de relâche.  
 Je sens mon triste cœur percé de tous les coups  
 Qui m'ôtent maintenant un frère ou mon époux :  
 Quand je songe à leur mort, quoi que je me propose,  
 Je songe par quels bras, et non pour quelle cause,  
 Et ne voit les vainqueurs en leur illustre rang  
 Que pour considérer aux dépens de quel sang.  
 La maison des vaincus touche seule mon âme,  
 En l'une je suis fille, en l'autre je suis femme,  
 Et tiens à toutes deux par de si forts liens  
 Qu'on ne peut triompher que par la mort des miens.  
 C'est là donc cette paix que j'ai tant souhaitée !  
 Trop favorables dieux, vous m'avez écoutée !  
 Quels foudres lancez-vous quand vous vous irritez,  
 Si même vos faveurs ont tant de cruautés,  
 Et de quelle façon punissez-vous l'offense  
 Si vous traitez ainsi les vœux de l'innocence ?

SCÈNE II : SABINE, JULIE.

SABINE.

En est-ce fait, Julie, et que m'apportez-vous ?  
 Est-ce la mort d'un frère ou celle d'un époux ?  
 Le funeste succès de leurs armes impies  
 De tous les combattants a-t-il fait des hosties,  
 Et, m'enviant l'horreur que j'aurais des vainqueurs,  
 Pour tous tant qu'ils étaient demande-t-il mes pleurs ?

JULIE.

Quoi ! ce qui s'est passé, vous l'ignorez encore ?

SABINE.

Vous faut-il étonner de ce que je l'ignore,  
 Et ne savez-vous point que de cette maison  
 Pour Camille et pour moi l'on fait une prison ?  
 Julie, on nous renferme, on a peur de nos larmes :  
 Sans cela nous serions au milieu de leurs armes,  
 Et par les désespoirs d'une chaste amitié  
 Nous aurions des deux camps tiré quelque pitié.

JULIE.

Il n'était pas besoin d'un si tendre spectacle,  
 Leur vue à leur combat apporte assez d'obstacle.

Sitôt qu'ils ont paru, prêts à se mesurer,  
 On a dans les deux camps entendu murmurer  
 A voir de tels amis, des personnes si proches,  
 Venir pour leur patrie aux mortelles approches :  
 L'un s'émeut de pitié, l'autre est saisi d'horreur,  
 L'autre d'un si grand zèle admire la fureur,  
 Tel porte jusqu'aux cieux leur vertu sans égale,  
 Et tel l'ose nommer sacrilège et brutale.  
 Ces divers sentiments n'ont pourtant qu'une voix,  
 Tous accusent leurs chefs, tous détestent leur choix,  
 Et, ne pouvant souffrir un combat si barbare,  
 On s'écrie, on s'avance, enfin on les sépare.

SABINE.

Que je vous dois d'encens, grands dieux qui m'exaucez !

JULIE.

Vous n'êtes pas, Sabine, encore où vous pensez,  
 Vous pouvez espérer, vous avez moins à craindre,  
 Mais il vous reste encore assez de quoi vous plaindre.

En vain d'un sort si triste on les veut garantir,  
 Ces cruels généreux n'y peuvent consentir.  
 La gloire de ce choix leur est si précieuse,  
 Et charme tellement leur âme ambitieuse  
 Qu'alors qu'on les déplore, ils s'estiment heureux,  
 Et prennent pour affront la pitié qu'on a d'eux.  
 Le trouble des deux camps souille leur renommée,  
 Ils combattront plutôt et l'une et l'autre armée,  
 Et mourront par les mains qui leur font d'autres lois,  
 Que pas un d'eux renonce aux honneurs d'un tel choix.

SABINE.

Quoi ! dans leur dureté ces cœurs d'acier s'obstinent !

JULIE.

Oui, mais d'autre côté les deux camps se mutinent.  
Et leurs cris, des deux parts poussés en même temps,  
Demandent la bataille ou d'autres combattants.  
La présence des chefs à peine est respectée,  
Leur pouvoir est douteux, leur voix mal écoutée,  
Le roi même s'étonne, et, pour dernier effort :  
« Puisque chacun, dit-il, s'échauffe en ce discord,  
Consultons des grands dieux la majesté sacrée,  
Et voyons si ce change à leurs bontés agréée.  
Quel impie osera se prendre à leur vouloir,  
Lorsqu'en un sacrifice ils nous l'auront fait voir ? »  
Il se tait, et ces mots semblent être des charmes,  
Même aux six combattants ils arrachent les armes,  
Et ce désir d'honneur qui leur ferme les yeux,  
Tout aveugle qu'il est, respecte encor les dieux.  
Leur plus bouillante ardeur cède à l'avis de Tulle,  
Et, soit par déférence ou par un prompt scrupule,  
Dans l'une et l'autre armée on s'en fait une loi  
Comme si toutes deux le connaissaient pour roi.  
Le reste s'apprendra par la mort des victimes.

SABINE.

Les dieux n'avoueront point un combat plein de crimes :  
J'en espère beaucoup, puisqu'il est différé,  
Et je commence à voir ce que j'ai désiré.

### SCÈNE III : SABINE, CAMILLE, JULIE.

SABINE.

Ma sœur, que je vous dise une bonne nouvelle.

CAMILLE.

Je pense la savoir, s'il faut la nommer telle,  
On l'a dite à mon père, et j'étais avec lui ;  
Mais je n'en conçois rien qui flatte mon ennui.  
Ce délai de nos maux rendra leurs coups plus rudes,  
Ce n'est qu'un plus long terme à nos inquiétudes,

Et tout l'allègement qu'il en faut espérer,  
C'est de pleurer plus tard ceux qu'il faudra pleurer.

SABINE.

Les dieux n'ont pas en vain inspiré ce tumulte.

CAMILLE.

Disons plutôt, ma sœur, qu'en vain on les consulte :  
Ces mêmes dieux à Tulle ont inspiré ce choix,  
Et la voix du public n'est pas toujours leur voix.  
Ils descendent bien moins dans de si bas étages  
Que dans l'âme des rois, leurs vivantes images,  
De qui l'indépendante et sainte autorité  
Est un rayon secret de leur divinité.

JULIE.

C'est vouloir sans raison vous former des obstacles  
Que de chercher leur voix ailleurs qu'en leurs oracles,  
Et vous ne vous pouvez figurer tout perdu,  
Sans démentir celui qui vous fut hier rendu.

CAMILLE.

Un oracle jamais ne se laisse comprendre :  
On l'entend d'autant moins que plus on croit l'entendre,  
Et, loin de s'assurer sur un pareil arrêt,  
Qui n'y voit rien d'obscur doit croire que tout l'est,

SABINE.

Sur ce qui fait pour nous prenons plus d'assurance,  
Et souffrons les douceurs d'une juste espérance.  
Quand la faveur du Ciel ouvre à demi ses bras,  
Qui ne s'en promet rien ne la mérite pas ;  
Il empêche souvent qu'elle ne se déploie,  
Et, lorsqu'elle descend, son refus la renvoie.

CAMILLE.

Le Ciel agit sans nous en ces événements,  
Et ne les règle point dessus nos sentiments.

JULIE.

Il ne vous a fait peur que pour vous faire grâce.  
Adieu, je vais savoir comme enfin tout se passe.  
Modérez vos frayeurs, j'espère à mon retour  
Ne vous entretenir que de propos d'amour,  
Et que nous n'emploierons la fin de la journée  
Qu'aux doux préparatifs d'un heureux hyménée.

SABINE.

J'ose encor l'espérer.

CAMILLE.

Moi, je n'espère rien.

JULIE.

L'effet vous fera voir que nous en jugeons bien.

SCÈNE IV : SABINE, CAMILLE.

SABINE.

Parmi nos dé plaisirs souffrez que je vous blâme,  
Je ne puis approuver tant de trouble en votre âme :  
Que feriez-vous, ma sœur, au point où je me vois,  
Si vous aviez à craindre autant que je le dois,  
Et si vous attendiez de leurs armes fatales  
Des maux pareils aux miens et des pertes égales ?

CAMILLE.

Parlez plus sainement de vos maux et des miens.  
Chacun voit ceux d'autrui d'un autre œil que les siens,  
Mais, à bien regarder ceux où le Ciel me plonge,  
Les vôtres auprès d'eux vous sembleront un songe.

La seule mort d'Horace est à craindre pour vous.  
Des frères ne sont rien à l'égal d'un époux :  
L'hymen qui nous attache en une autre famille  
Nous détache de celle où l'on a vécu fille ;  
On voit d'un œil divers des nœuds si différents,  
Et, pour suivre un mari, l'on quitte ses parents.  
Mais si près d'un hymen l'amant que donne un père  
Nous est moins qu'un époux, et non pas moins qu'un frère ;  
Nos sentiments entre eux demeurent suspendus,  
Notre choix impossible et nos vœux confondus.  
Ainsi, ma sœur, du moins vous avez dans vos plaintes  
Où porter vos souhaits et terminer vos craintes,  
Mais, si le Ciel s'obstine à nous persécuter,  
Pour moi, j'ai tout à craindre, et rien à souhaiter.

SABINE.

Quand il faut que l'un meure, et par les mains de l'autre,  
C'est un raisonnement bien mauvais que le vôtre,

Quoique ce soient, ma sœur, des nœuds bien différents,  
 C'est sans les oublier qu'on quitte ses parents :  
 L'hymen n'efface point ces profonds caractères,  
 Pour aimer un mari, l'on ne hait pas ses frères,  
 La nature en tout temps garde ses premiers droits ;  
 Aux dépens de leur vie on ne fait point de choix ;  
 Aussi bien qu'un époux ils sont d'autres nous-mêmes,  
 Et tous maux sont pareils, alors qu'ils sont extrêmes.  
 Mais l'amant qui vous charme et pour qui vous brûlez  
 Ne vous est après tout que ce que vous voulez :  
 Une mauvaise humeur, un peu de jalousie  
 En fait assez souvent passer la fantaisie.  
 Ce que peut le caprice, osez-le par raison,  
 Et laissez votre sang hors de comparaison,  
 C'est crime qu'opposer des liens volontaires  
 A ceux que la naissance a rendus nécessaires.  
 Si donc le Ciel s'obstine à nous persécuter,  
 Seule, j'ai tout à craindre, et rien à souhaiter ;  
 Mais, pour vous, le devoir vous donne dans vos plaintes  
 Où porter vos souhaits et terminer vos craintes.

CAMILLE.

Je le vois bien, ma sœur, vous n'aimâtes jamais,  
 Vous ne connaissiez point l'amour ni ses traits.  
 On peut lui résister quand il commence à naître,  
 Mais non pas le bannir quand il s'est rendu maître  
 Et que l'aveu d'un père, engageant notre foi,  
 A fait de ce tyran un légitime roi.  
 Il entre avec douceur, mais il règne par force,  
 Et, quand l'âme une fois a goûté son amorce,  
 Vouloir ne plus aimer, c'est ce qu'elle ne peut  
 Puisqu'elle ne peut plus vouloir que ce qu'il veut :  
 Ses chaînes sont pour nous aussi fortes que belles.

## SCÈNE V : LE VIEIL HORACE, SABINE, CAMILLE.

LE VIEIL HORACE.

Je viens vous apporter de fâcheuses nouvelles,

Mes filles ; mais en vain je voudrais vous celer  
Ce qu'on ne vous saurait longtemps dissimuler.  
Vos frères sont aux mains, les dieux ainsi l'ordonnent.

SABINE.

Je veux bien l'avouer, ces nouvelles m'étonnent,  
Et je m'imaginai dans la divinité  
Beaucoup moins d'injustice et bien plus de bonté.  
Ne nous consolez point contre tant d'infortune,  
La pitié parle en vain, la raison importune ;  
Nous avons en nos mains la fin de nos douleurs,  
Et qui veut bien mourir peut braver les malheurs.  
Nous pourrions aisément faire en votre présence  
De notre désespoir une fausse constance,  
Mais, quand on peut sans honte être sans fermeté,  
L'affecter au dehors, c'est une lâcheté :  
L'usage d'un tel art, nous le laissons aux hommes  
Et ne voulons passer que pour ce que nous sommes.

Nous ne demandons point qu'un courage si fort  
S'abaisse à notre exemple à se plaindre du sort ;  
Recevez sans frémir ces mortelles alarmes,  
Voyez couler nos pleurs sans y mêler vos larmes,  
Enfin, pour toute grâce en de tels déplaisirs,  
Gardez votre constance et souffrez nos soupirs.

LE VIEIL HORACE.

Loin de blâmer les pleurs que je vous vois répandre,  
Je crois faire beaucoup de m'en pouvoir défendre,  
Et céderais peut-être à de si rudes coups  
Si je prenais ici même intérêt que vous.  
Non qu'Albe par son choix m'ait fait haïr vos frères :  
Tous trois me sont encor des personnes bien chères,  
Mais enfin l'amitié n'est pas du même rang,  
Et n'a point les effets de l'amour ni du sang.  
Je ne sens point pour eux la douleur qui tourmente  
Sabine comme sœur, Camille comme amante ;  
Je puis les regarder comme nos ennemis,  
Et donne sans regret mes souhaits à mes fils.  
Ils sont, grâces aux dieux, dignes de leur patrie,  
Aucun étonnement n'a leur gloire flétrie,  
Et j'ai vu leur honneur croître de la moitié

Quand ils ont des deux camps refusé la pitié.  
 Si par quelque faiblesse ils l'avaient mendrée,  
 Si leur haute vertu ne l'eût répudiée,  
 Ma main bientôt sur eux m'eût vengé hautement  
 De l'affront que m'eût fait ce mol consentement.  
 Mais, lorsqu'en dépit d'eux on en a voulu d'autres,  
 Je ne le cèle point, j'ai joint mes vœux aux vôtres,  
 Si le ciel pitoyable eût écouté ma voix,  
 Albe serait réduite à faire un autre choix ;  
 Nous pourrions voir tantôt triompher les Horaces  
 Sans voir leurs bras souillés du sang des Curiaces,  
 Et de l'événement d'un combat plus humain  
 Dépendrait maintenant l'honneur du nom romain.  
 La prudence des dieux autrement en dispose,  
 Sur leur ordre éternel mon esprit se repose ;  
 Il s'arme en ce besoin de générosité,  
 Et du bonheur public fait sa félicité.  
 Tâchez d'en faire autant pour soulager vos peines,  
 Et songez toutes deux que vous êtes Romaines.  
 Vous l'êtes devenues, et vous l'êtes encor.  
 Un si glorieux titre est un digne trésor.  
 Un jour, un jour viendra que par toute la terre  
 Rome se fera craindre à l'égal du tonnerre,  
 Et que, tout l'univers tremblant dessous ses lois,  
 Ce grand nom deviendra l'ambition des rois.  
 Les dieux à notre Énée ont promis cette gloire.

## SCÈNE VI : LE VIEIL HORACE, SABINE, CAMILLE, JULIE.

LE VIEIL HORACE.

Nous venez-vous, Julie, apprendre la victoire ?

JULIE.

Mais plutôt du combat les funestes effets.

Rome est sujette d'Albe, et vos fils sont défaits :

Des trois les deux sont morts, son époux seul vous reste

LE VIEIL HORACE.

O d'un triste combat, effet vraiment funeste !

Rome est sujette d'Albe, et, pour l'en garantir,  
Il n'a pas employé jusqu'au dernier soupir !  
Non, non, cela n'est point, on vous trompe, Julie,  
Rome n'est point sujette, ou mon fils est sans vie :  
Je connais mieux mon sang, il sait mieux son devoir.

JULIE

Mille, de nos remparts, comme moi l'ont pu voir.  
Il s'est fait admirer tant qu'ont duré ses frères,  
Mais, comme il s'est vu seul contre trois adversaires,  
Près d'être enfermé d'eux, sa fuite l'a sauvé.

LE VIEIL HORACE.

Et nos soldats trahis ne l'ont point achevé !  
Dans leurs rangs à ce lâche ils ont donné retraite.

JULIE.

Je n'ai rien voulu voir après cette défaite.

CAMILLE.

O mes frères !

LE VIEIL HORACE.

Tout beau, ne les pleurez pas tous,  
Deux jouissent d'un sort dont leur père est jaloux.  
Que des plus nobles fleurs leur tombe soit couverte.  
La gloire de leur mort m'a payé de leur perte ;  
Ce bonheur a suivi leur courage vaincu  
Qu'ils ont vu Rome libre autant qu'ils ont vécu,  
Et ne l'auront point vue obéir qu'à son prince,  
Ni d'un État voisin devenir la province.  
Pleurez l'autre, pleurez l'irréparable affront  
Que sa fuite honteuse imprime à notre front,  
Pleurez le déshonneur de toute notre race,  
Et l'opprobre éternel qu'il laisse au nom d'Horace.

JULIE.

Que vouliez-vous qu'il fît contre trois ?

LE VIEIL HORACE.

Qu'il mourût,

Ou qu'un beau désespoir alors le secourût.  
N'eût-il que d'un moment reculé la défaite,  
Rome eût été du moins un peu plus tard sujette ;  
Il eût avec honneur laissé mes cheveux gris,  
Et c'était de sa vie un assez digne prix.

Il est de tout son sang comptable à sa patrie,  
 Chaque goutte épargnée a sa gloire flétrie,  
 Chaque instant de sa vie, après ce lâche tour,  
 Met d'autant plus ma honte avec la sienne au jour.  
 J'en romprai bien le cours, et ma juste colère,  
 Contre un indigne fils usant des droits d'un père,  
 Saura bien faire voir dans sa punition  
 L'éclatant désavœu d'une telle action.

SABINE.

Écoutez un peu moins ces ardeurs généreuses,  
 Et ne nous rendez point tout à fait malheureuses.

LE VIEIL HORACE.

Sabine, votre cœur se console aisément ;  
 Nos malheurs jusqu'ici vous touchent faiblement,  
 Vous n'avez point encor de part à nos misères :  
 Le Ciel vous a sauvé votre époux et vos frères,  
 Si nous sommes sujets, c'est de votre pays ;  
 Vos frères sont vainqueurs quand nous sommes trahis,  
 Et, voyant le haut point où leur gloire se monte,  
 Vous regardez fort peu ce qui nous vient de honte.  
 Mais votre trop d'amour pour cet infâme époux  
 Vous donnera bientôt à plaindre comme à nous.  
 Vos pleurs en sa faveur sont de faibles défenses.  
 J'atteste des grands dieux les suprêmes puissances  
 Qu'avant ce jour fini, ces mains, ces propres mains,  
 Laveront dans son sang la honte des Romains.

SABINE.

Suivons-le promptement, la colère l'emporte.  
 Dieux ! verrons-nous toujours des malheurs de la sorte ?  
 Nous faudra-t-il toujours en craindre de plus grands,  
 Et toujours redouter la main de nos parents ?

## ACTE IV

---

### SCÈNE PREMIÈRE : LE VIEIL HORACE, CAMILLE.

LE VIEIL HORACE.

Ne me parlez jamais en faveur d'un infâme,  
Qu'il me fuie à l'égal des frères de sa femme ;  
Pour conserver un sang qu'il tient si précieux,  
Il n'a rien fait encor, s'il n'évite mes yeux.  
Sabine y peut mettre ordre, ou derechef j'atteste  
Le souverain pouvoir de la troupe céleste...

CAMILLE.

Ah ! mon père, prenez un plus doux sentiment,  
Vous verrez Rome même en user autrement,  
Et, de quelque malheur que le Ciel l'ait comblée,  
Excuser la vertu sous le nombre accablée.

LE VIEIL HORACE.

Le jugement de Rome est peu pour mon regard ;  
Camille, je suis père, et j'ai mes droits à part,  
Je sais trop comme agit la vertu véritable :  
C'est sans en triompher que le nombre l'accable,  
Et sa mâle vigueur, toujours en même point,  
Succombe sous la force et ne lui cède point.  
Taisez-vous, et sachons ce que nous veut Valère.

### SCÈNE II : LE VIEIL HORACE, VALÈRE, CAMILLE.

VALÈRE.

Envoyé par le roi pour consoler un père,  
Et pour lui témoigner...

LE VIEIL HORACE.

N'en prenez aucun soin,  
C'est un soulagement dont je n'ai pas besoin,  
Et j'aime mieux voir morts que couverts d'infamie  
Ceux que vient de m'ôter une main ennemie.

Tous deux pour leur pays sont morts en gens d'honneur,  
Il me suffit.

VALÈRE.

Mais l'autre est un rare bonheur,  
De tous les trois chez vous il doit tenir la place.

LE VIEIL HORACE.

Que n'a-t-on vu périr en lui le nom d'Horace !

VALÈRE.

Seul vous le maltraitez après ce qu'il a fait.

LE VIEIL HORACE.

C'est à moi seul aussi de punir son forfait.

VALÈRE.

Quel forfait trouvez-vous en sa bonne conduite ?

LE VIEIL HORACE.

Quel éclat de vertu trouvez-vous en sa fuite ?

VALÈRE.

La fuite est glorieuse en cette occasion.

LE VIEIL HORACE.

Vous redoublez ma honte et ma confusion.

Certes l'exemple est rare, et digne de mémoire,  
De trouver dans la fuite un chemin à la gloire.

VALÈRE.

Quelle confusion et quelle honte à vous

D'avoir produit un fils qui nous conserve tous,

Qui fait triompher Rome et lui gagne un empire ?

À quels plus grands honneurs faut-il qu'un père aspire ?

LE VIEIL HORACE.

Quels honneurs, quel triomphe, et quel empire enfin,

Lors qu'Albe sous ses lois range notre destin ?

VALÈRE.

Que parlez-vous ici d'Albe et de sa victoire ?

Ignorez-vous encore la moitié de l'histoire ?

LE VIEIL HORACE.

Je sais que par sa fuite il a trahi l'État.

VALÈRE.

Oui, s'il eût en fuyant terminé le combat ;

Mais on a bientôt vu qu'il ne fuyait qu'en homme

Qui savait ménager l'avantage de Rome.

LE VIEIL HORACE.

Quoi ! Rome donc triomphe !

VALÈRE.

Apprenez, apprenez

La valeur de ce fils qu'à tort vous condamnez.

Resté seul contre trois, mais en cette aventure,  
Tous trois étant blessés et lui seul sans blessure,  
Trop faible pour eux tous, trop fort pour chacun d'eux,  
Il sait bien se tirer d'un pas si dangereux ;  
Il fuit pour mieux combattre, et cette prompte ruse  
Divise adroitement trois frères qu'elle abuse.  
Chacun le suit d'un pas ou plus ou moins pressé,  
Selon qu'il se rencontre ou plus ou moins blessé :  
Leur ardeur est égale à poursuivre sa fuite,  
Mais leurs coups inégaux séparent leur poursuite.

Horace, les voyant l'un de l'autre écartés,  
Se retourne, et déjà les croit demi-domptés :  
Il attend le premier, et c'était votre gendre.  
L'autre tout indigné qu'il ait osé l'attendre,  
En vain en l'attaquant fait paraître un grand cœur,  
Le sang qu'il a perdu ralentit sa vigueur.  
Albe à son tour commence à craindre un sort contraire :  
Elle crie au second qu'il secoure son frère ;  
Il se hâte, et s'épuise en efforts superflus :  
Il trouve en les joignant que son frère n'est plus.

CAMILLE.

Hélas !

VALÈRE.

Tout hors d'haleine il prend pourtant sa place,  
Et redouble bientôt la victoire d'Horace :  
Son courage sans force est un débile appui ;  
Voulant venger son frère il tombe auprès de lui.  
L'air résonne des cris qu'au Ciel chacun envoie,  
Albe en jette d'angoisse, et les Romains de joie.

Comme notre héros se voit près d'achever,  
C'est peu pour lui de vaincre, il veut encore braver.  
« J'en viens d'immoler deux aux mânes de mes frères,  
Rome aura le dernier de mes trois adversaires,  
C'est à ses intérêts que je vais l'immoler, »

Dit-il, et tout d'un temps on le voit y voler.  
 La victoire entre eux deux n'était pas incertaine,  
 L'Albain, percé de coups, ne se traînait qu'à peine,  
 Et, comme une victime aux marches de l'autel,  
 Il semblait présenter sa gorge au coup mortel.  
 Aussi le reçoit-il, peu s'en faut, sans défense,  
 Et son trépas de Rome établit la puissance.

LE VIEIL HORACE.

O mon fils, ô ma joie, ô l'honneur de nos jours !  
 O d'un État penchant l'inespéré secours !  
 Vertu digne de Rome et sang digne d'Horace,  
 Appui de ton pays et gloire de ta race !  
 Quand pourrai-je étouffer dans tes embrassements  
 L'erreur dont j'ai formé de si faux sentiments ?  
 Quand pourra mon amour baigner avec tendresse  
 Ton front victorieux de larmes d'allégresse ?

VALÈRE.

Vos caresses bientôt pourront se déployer :  
 Le roi dans un moment vous le va renvoyer,  
 Et remet à demain la pompe qu'il prépare  
 D'un sacrifice aux dieux pour un bonheur si rare.  
 Aujourd'hui seulement on s'acquitte vers eux  
 Par des chants de victoire et par de simples vœux ;  
 C'est où le roi le mène, et tandis il m'envoie  
 Faire office vers vous de douleurs et de joie.  
 Mais cet office encor n'est pas assez pour lui,  
 Il y viendra lui-même, et peut-être aujourd'hui :  
 Il croit mal reconnaître une vertu si pure,  
 Si de sa propre bouche il ne vous en assure,  
 S'il ne vous dit chez vous combien vous doit l'État.

LE VIEIL HORACE.

De tels remerciements ont pour moi trop d'éclat,  
 Et je me tiens déjà trop payé, par les vôtres,  
 Du service d'un fils et du sang des deux autres.

VALÈRE.

Il ne sait ce que c'est d'honorer à demi,  
 Et son sceptre arraché des mains de l'ennemi  
 Fait qu'il tient cet honneur qu'il lui plaît de vous faire  
 Au-dessous du mérite et du fils et du père,

Je vais lui témoigner quels nobles sentiments  
La vertu vous inspire en tous vos mouvements,  
Et combien vous montrez d'ardeur pour son service.

LE VIEIL HORACE.

Je vous devrai beaucoup pour un si bon office.

SCÈNE III : LE VIEIL HORACE, CAMILLE.

LE VIEIL HORACE.

Ma fille, il n'est plus temps de répandre des pleurs ;  
Il sied mal d'en verser où l'on voit tant d'honneur :  
On pleure injustement des pertes domestiques,  
Quand on en voit sortir des victoires publiques.  
Rome triomphe d'Albe, et c'est assez pour nous,  
Tous nos maux à ce prix doivent nous être doux.  
En la mort d'un amant vous ne perdez qu'un homme  
Dont la perte est aisée à réparer dans Rome :  
Après cette victoire il n'est point de Romain  
Qui ne soit glorieux de vous donner la main.  
Il me faut à Sabine en porter la nouvelle ;  
Ce coup sera sans doute assez rude pour elle,  
Et ses trois frères morts par la main d'un époux  
Lui donneront des pleurs bien plus justes qu'à vous ;  
Mais j'espère aisément en dissiper l'orage,  
Et qu'un peu de prudence, aidant son grand courage,  
Fera bientôt régner sur un si noble cœur  
Le généreux amour qu'elle doit au vainqueur.  
Cependant étouffez cette lâche tristesse,  
Recevez-le, s'il vient, avec moins de faiblesse,  
Faites-vous voir sa sœur, et qu'en un même flanc  
Le Ciel vous a tous deux formés d'un même sang.

SCÈNE IV : CAMILLE.

Oui, je lui ferai voir par d'infailibles marques  
Qu'un véritable amour brave la main des Parques,  
Et ne prend point de lois de ces cruels tyrans

Qu'un astre injurieux nous donne pour parents.  
 Tu blâmes ma douleur, tu l'oses nommer lâche,  
 Je l'aime d'autant plus que plus elle te fâche,  
 Impitoyable père, et, par un juste effort,  
 Je la veux rendre égale aux rigueurs de mon sort.

En vit-on jamais un dont les rudes traverses  
 Prissent en moins de rien tant de faces diverses,  
 Qui fut doux tant de fois et tant de fois cruel,  
 Et portât tant de coups avant le coup mortel ?  
 Vit-on jamais une âme en un jour plus atteinte  
 De joie et de douleur, d'espérance et de crainte,  
 Asservie en esclave à plus d'événements,  
 Et le piteux jouet de plus de changements ?  
 Un oracle m'assure, un songe me travaille,  
 La paix calme l'effroi que me fait la bataille,  
 Mon hymen se prépare, et presque en un moment  
 Pour combattre mon frère on choisit mon amant.  
 Ce choix me désespère et tous le désavouent,  
 La partie est rompue et les dieux la renouent :  
 Rome semble vaincue, et seul des trois Albains  
 Curiace en mon sang n'a point trempé ses mains.  
 O dieux, sentais-je alors des douleurs trop légères,  
 Pour le malheur de Rome et la mort de deux frères,  
 Et me flattais-je trop quand je croyais pouvoir  
 L'aimer encore sans crime, et nourrir quelque espoir ?  
 Sa mort m'en punit bien, et la façon cruelle  
 Dont mon âme éperdue en reçoit la nouvelle ;  
 Son rival me l'apprend, et, faisant à mes yeux  
 D'un si triste succès le récit odieux,  
 Il porte sur le front une allégresse ouverte  
 Que le bonheur public fait bien moins que ma perte,  
 Et, bâtissant en l'air sur le malheur d'autrui,  
 Aussi bien que mon frère il triomphe de lui.  
 Mais ce n'est rien encore au prix de ce qui reste.  
 On demande ma joie en un jour si funeste,  
 Il me faut applaudir aux exploits du vainqueur,  
 Et baiser une main qui me perce le cœur.  
 En un sujet de pleurs si grand, si légitime,  
 Se plaindre est une honte, et soupirer un crime ;

Leur brutale vertu veut qu'on s'estime heureux,  
Et, si l'on n'est barbare, on n'est point généreux.

Dégénérons, mon cœur, d'un si vertueux père,  
Soyons indigne sœur d'un si généreux frère :  
C'est gloire de passer pour un cœur abattu,  
Quand la brutalité fait la haute vertu.  
Éclatez, mes douleurs, à quoi bon vous contraindre ?  
Quand on a tout perdu, que saurait-on plus craindre.  
Pour ce cruel vainqueur n'ayez point de respect ;  
Loin d'éviter ses yeux, croissez à son aspect,  
Offensez sa victoire, irritez sa colère,  
Et prenez, s'il se peut, plaisir à lui déplaire.  
Il vient, préparons-nous à montrer constamment  
Ce que doit une amante à la mort d'un amant.

SCÈNE V : HORACE, CAMILLE, PROCULE.  
(*Procule porte en sa main les trois épées des Curiaces.*)

HORACE.

Ma sœur, voici le bras qui venge nos deux frères,  
Le bras qui rompt le cours de nos destins contraires,  
Qui nous rend maîtres d'Albe, enfin voici le bras  
Qui seul fait aujourd'hui le sort de deux États.  
Vois ces marques d'honneur, ces témoins de ma gloire,  
Et rends ce que tu dois à l'heur de ma victoire.

CAMILLE.

Recevez donc mes pleurs, c'est ce que je lui dois.

HORACE.

Rome n'en veut point voir après de tels exploits,  
Et nos deux frères morts dans le malheur des armes  
Sont trop payés de sang pour exiger des larmes.  
Quant la perte est vengée, on n'a plus rien perdu.

CAMILLE.

Puisqu'ils sont satisfaits par le sang épandu,  
Je cesserai pour eux de paraître affligée,  
Et j'oublierai leur mort, que vous avez vengée.  
Mais qui me vengera de celle d'un amant,  
Pour me faire oublier sa perte en un moment ?

HORACE.

Que dis-tu, malheureuse ?

CAMILLE.

O mon cher Curiace !

HORACE.

O d'une indigne sœur insupportable audace !  
 D'un ennemi public dont je reviens vainqueur  
 Le nom est dans ta bouche, et l'amour dans ton cœur !  
 Ton ardeur criminelle à la vengeance aspire !  
 Ta bouche la demande, et ton cœur la respire !  
 Suis moins ta passion, règle mieux tes désirs,  
 Ne me fais plus rougir d'entendre tes soupirs :  
 Tes flammes désormais doivent être étouffées,  
 Bannis-les de ton âme, et songe à mes trophées,  
 Qu'ils soient dorénavant ton unique entretien.

CAMILLE.

Donne-moi donc, barbare, un cœur comme le tien,  
 Et, si tu veux enfin que je t'ouvre mon âme,  
 Rends-moi mon Curiace, ou laisse agir ma flamme.  
 Ma joie et mes douleurs dépendaient de son sort,  
 Je l'adorais vivant, et je le pleure mort.

Ne cherche plus ta sœur où tu l'avais laissée,  
 Tu ne revois en moi qu'une amante offensée,  
 Qui, comme une Furie attachée à tes pas,  
 Te veut incessamment reprocher son trépas.  
 Tigre altéré de sang, qui me défends les larmes,  
 Qui veut que dans sa mort je trouve encor des charmes,  
 Et que, jusques au Ciel élevant tes exploits,  
 Moi-même je le tue une seconde fois !  
 Puissent tant de malheurs accompagner ta vie  
 Que tu tombes au point de me porter envie,  
 Et toi bientôt souillé par quelque lâcheté  
 Cette gloire si chère à ta brutalisé.

HORACE.

O Ciel ! qui vit jamais une pareille rage !  
 Crois-tu donc que je sois insensible à l'outrage,  
 Que je souffre en mon sang ce mortel déshonneur ?  
 Aime, aime cette mort qui fait notre bonheur,  
 Et préfère du moins au souvenir d'un homme

Ce que doit ta naissance aux intérêts de Rome.

CAMILLE

Rome, l'unique objet de mon ressentiment ;  
 Rome, à qui vient ton bras d'immoler mon amant ;  
 Rome, qui t'a vu naître et que ton cœur adore ;  
 Rome, enfin, que je hais parce qu'elle t'honore,  
 Puissent tous ses voisins, ensemble conjurés,  
 Saper ses fondements encore mal assurés,  
 Et, si ce n'est assez de toute l'Italie,  
 Que l'Orient contre elle à l'Occident s'allie ;  
 Que cent peuples, unis des bouts de l'univers,  
 Passent, pour la détruire, et les monts et les mers ;  
 Qu'elle-même sur soi renverse ses murailles,  
 Et de ses propres mains déchire ses entrailles ;  
 Que le courroux du Ciel, allumé par mes vœux,  
 Fasse pleuvoir sur elle un déluge de feux !  
 Puissé-je de mes yeux y voir tomber ce foudre,  
 Voir ses maisons en cendre, et tes lauriers en poudre ;  
 Voir le dernier Romain à son dernier soupir,  
 Moi seule en être cause, et mourir de plaisir !

HORACE, *mettant la main à l'épée et poursuivant sa sœur qui s'enfuit.*

C'est trop, ma patience à la raison fait place.  
 Va dedans les enfers plaindre ton Curiace.

CAMILLE, *blessée, derrière le théâtre.*

Ah ! traître !

HORACE, *revenant sur le théâtre.*

Ainsi reçoive un châtimement soudain  
 Quiconque ose pleurer un ennemi romain.

## SCÈNE VI : HORACE, PROCULE.

PROCULE.

Que venez-vous de faire ?

HORACE.

Un acte de justice.  
 Un semblable forfait veut un pareil supplice.

PROCULE.

Vous deviez la traiter avec moins de rigueur.

HORACE.

Ne me dis point qu'elle est et mon sang et ma sœur.  
 Mon père ne peut plus l'avouer pour sa fille :  
 Qui maudit son pays renonce à sa famille ;  
 Des noms si pleins d'amour ne lui sont plus permis,  
 De ses plus chers parents il fait ses ennemis,  
 Le sang même les arme en haine de son crime,  
 La plus prompte vengeance en est plus légitime,  
 Et ce souhait impie, encore qu'impuissant,  
 Est un monstre qu'il faut étouffer en naissant.

SCÈNE VII : HORACE, SABINE, PROCULE.

SABINE.

A quoi s'arrête ici ton illustre colère ?  
 Viens voir mourir ta sœur dans les bras de ton père,  
 Viens repaître tes yeux d'un spectacle si doux ;  
 Ou, si tu n'es point las de ces généreux coups,  
 Immole au cher pays des vertueux Horaces  
 Ce reste malheureux du sang des Curiaces ;  
 Si prodigue du tien, n'épargne pas le leur,  
 Joins Sabine à Camille, et ta femme à ta sœur.  
 Nos crimes sont pareils, ainsi que nos misères :  
 Je soupire comme elle, et déplore mes frères,  
 Plus coupable, en ce point, contre tes dures lois,  
 Qu'elle n'en pleurait qu'un, et que j'en pleure trois,  
 Qu'après son châtement ma faute continue.

HORACE.

Sèche tes pleurs, Sabine, ou les cache à ma vue,  
 Rends-toi digne du nom de ma chaste moitié,  
 Et ne m'accable point d'une indigne pitié ;  
 Si l'absolu pouvoir d'une pudique flamme  
 Ne nous laisse à tous deux qu'un penser et qu'une âme,  
 C'est à toi d'élever tes sentiments aux miens,  
 Non à moi de descendre à la honte des tiens.  
 Je t'aime, et je connais la douleur qui te presse,

Embrasse ma vertu pour vaincre ta faiblesse,  
 Participe à ma gloire au lieu de la souiller,  
 Tâche à t'en revêtir, non à m'en dépouiller.  
 Es-tu de mon honneur si mortelle ennemie  
 Que je te plaise mieux couvert d'une infamie ?  
 Sois plus femme que sœur, et, te réglant sur moi,  
 Fais-toi de mon exemple une immuable loi.

SABINE.

Cherche pour t'imiter des âmes plus parfaites.  
 Je ne t'impute point les pertes que j'ai faites,  
 J'en ai les sentiments que je dois en avoir.  
 Et je m'en prends au sort plutôt qu'à ton devoir.  
 Mais enfin je renonce à la vertu romaine.  
 Si, pour la posséder, je dois être inhumaine,  
 Et ne puis voir en moi la femme du vainqueur,  
 Sans y voir des vaincus la déplorable sœur.

Prenons part en public aux victoires publiques,  
 Pleurons dans la maison nos malheurs domestiques,  
 Et ne regardons point des biens communs à tous  
 Quand nous voyons des maux qui ne sont que pour nous.  
 Pourquoi veux-tu, cruel, agir d'une autre sorte ?  
 Laisse en entrant ici tes lauriers à la porte,  
 Mêles tes pleurs aux miens. Quoi ? ces lâches discours  
 N'arment point ta vertu contre mes tristes jours ;  
 Mon crime redoublé n'émeut point ta colère ?  
 Que Camille est heureuse ! elle a pu te déplaire,  
 Elle a reçu de toi ce qu'elle a prétendu,  
 Et recouvre là-bas tout ce qu'elle a perdu.  
 Cher époux, cher auteur du tourment qui me presse,  
 Écoute la pitié, si ta colère cesse,  
 Exerce l'une ou l'autre après de tels malheurs  
 A punir ma faiblesse, ou finir mes douleurs.  
 Je demande la mort pour grâce ou pour supplice ;  
 Qu'elle soit un effet d'amour ou de justice,  
 N'importe, tous ses traits n'auront rien que de doux  
 Si je les vois partir de la main d'un époux.

HORACE.

Quelle injustice aux dieux d'abandonner aux femmes  
 Un empire si grand sur les plus belles âmes,

Et de se plaire à voir de si faibles vainqueurs  
 Régner si puissamment sur les plus nobles cœurs !  
 A quel point ma vertu devient-elle réduite !  
 Rien ne la saurait plus garantir que la fuite.  
 Adieu, ne me suis point, ou retiens tes soupirs.

SABINE, *seule*.

O colère, ô pitié, sourdes à mes désirs,  
 Vous négligez mon crime, et ma douleur vous lasse,  
 Et je n'obtiens de vous ni supplice ni grâce.  
 Allons-y par nos pleurs faire encore un effort,  
 Et n'employons après que nous à notre mort.

---

## ACTE V

---

### SCÈNE PREMIÈRE : LE VIEIL HORACE, HORACE.

LE VIEIL HORACE.

Retirons nos regards de cet objet funeste  
 Pour admirer ici le jugement céleste.  
 Quand la gloire nous enfle il sait bien comme il faut  
 Confondre notre orgueil, qui s'élève trop haut ;  
 Nos plaisirs les plus doux ne vont point sans tristesse,  
 Il mêle à nos vertus des marques de faiblesse,  
 Et rarement accorde à notre ambition  
 L'entier et pur honneur d'une bonne action.  
 Je ne plains point Camille, elle était criminelle,  
 Je me tiens plus à plaindre, et je te plains plus qu'elle.  
 Moi, d'avoir mis au jour un cœur si peu romain,  
 Toi, d'avoir par sa mort déshonoré ta main.  
 Je ne la trouve point injuste ni trop prompte ;  
 Mais tu pouvais, mon fils, t'en épargner la honte :  
 Son crime, quoique énorme et digne du trépas,  
 Était mieux impuni que puni par ton bras.

HORACE.

Disposez de mon sang, les lois vous en font maître.

J'ai cru devoir le sien aux lieux qui m'ont vu naître ;  
 Si dans vos sentiments mon zèle est criminel,  
 S'il m'en faut recevoir un reproche éternel,  
 Si ma main en devient honteuse et profanée,  
 Vous pouvez d'un seul mot trancher ma destinée.  
 Reprenez tout ce sang de qui ma lâcheté  
 A si brutalement souillé la pureté ;  
 Ma main n'a pu souffrir de crime en votre race,  
 Ne souffrez point de tache en la maison d'Horace.  
 C'est en ces actions dont l'honneur est blessé  
 Qu'un père tel que vous se montre intéressé :  
 Son amour doit se taire où toute excuse est nulle,  
 Lui-même il y prend part lorsqu'il les dissimule,  
 Et de sa propre gloire il fait trop peu de cas  
 Quand il ne punit point ce qu'il n'approuve pas.

LE VIEIL HORACE.

Il n'use pas toujours d'une rigueur extrême,  
 Il épargne ses fils bien souvent pour soi-même,  
 Sa vieillesse sur eux aime à se soutenir,  
 Et ne les punit point de peur de se punir.  
 Je te vois d'un autre œil que tu ne te regardes,  
 Je sais... Mais le roi vient, je vois entrer ses gardes.

SCÈNE II : TULLE, VALÈRE, LE VIEIL HORACE,  
 HORACE, TROUPE DE GARDES.

LE VIEIL HORACE.

Ah ! Sire, un tel honneur a trop d'excès pour moi,  
 Ce n'est point en ce lieu que je dois voir mon roi.  
 Permettez qu'à genoux...

TULLE.

Non, levez-vous, mon père ;  
 Je fais ce qu'en ma place un bon prince doit faire.  
 Un si rare service et si fort important  
 Veut l'honneur le plus rare et le plus éclatant :  
 Vous en aviez déjà sa parole pour gage,  
 Je ne l'ai pas voulu différer davantage.  
 J'ai su par son rapport (et je n'en doutais pas)

Comme de vos deux fils vous portez le trépas,  
 Et que, déjà votre âme étant trop résolue,  
 Ma consolation vous serait superflue ;  
 Mais je viens de savoir quel étrange malheur  
 D'un fils victorieux a suivi la valeur,  
 Et que son trop d'amour pour la cause publique  
 Par ses mains à son père ôte une fille unique.  
 Ce coup est un peu rude à l'esprit le plus fort,  
 Et je doute comment vous portez cette mort.

LE VIEIL HORACE.

Sire, avec déplaisir, mais avec patience.

TULLE.

C'est l'effet vertueux de votre expérience.  
 Beaucoup, par un long âge, ont appris comme vous  
 Que le malheur succède au bonheur le plus doux ;  
 Peu savent comme vous appliquer ce remède,  
 Et dans leur intérêt toute leur vertu cède.  
 Si vous pouvez trouver dans ma compassion  
 Quelque soulagement pour votre affliction,  
 Ainsi que votre mal sachez qu'elle est extrême,  
 Et que je vous en plains autant que je vous aime.

VALÈRE.

Sire, puisque le Ciel entre les mains des rois  
 Dépose sa justice et la force des lois,  
 Et que l'État demande aux princes légitimes  
 Des prix pour les vertus, des peines pour les crimes,  
 Souffrez qu'un bon sujet vous fasse souvenir  
 Que vous plaiguez beaucoup ce qu'il vous faut punir,  
 Souffrez...

LE VIEIL HORACE

Quoi ? Qu'on envoie un vainqueur au supplice ?

TULLE.

Permettez qu'il achève et je ferai justice.  
 J'aime à la rendre à tous, à toute heure, en tous lieux :  
 C'est par elle qu'un roi se fait un demi-dieu,  
 Et c'est dont je vous plains qu'après un tel service  
 On puisse contre lui me demander justice.

VALÈRE.

Souffrez donc, ô grand roi, le plus juste des rois,

Que tous les gens de bien vous parlent par ma voix.  
 Non que nos cœurs jaloux de ses honneurs s'irritent :  
 S'il en reçoit beaucoup, ses hauts faits le méritent,  
 Ajoutez-y plutôt que d'en diminuer ;  
 Nous sommes tous encor prêts d'y contribuer.  
 Mais, puisque d'un tel crime il s'est montré capable,  
 Qu'il triomphe en vainqueur, et périsse en coupable.  
 Arrêtez sa fureur, et sauvez de ses mains,  
 Si vous voulez régner, le reste des Romains.  
 Il y va de la perte ou du salut du reste.

La guerre avait un cours si sanglant, si funeste,  
 Et les nœuds de l'hymen, durant nos bons destins,  
 Ont tant de fois uni des peuples si voisins,  
 Qu'il est peu de Romains que le parti contraire  
 N'intéresse en la mort d'un gendre ou d'un beau-frère,  
 Et qui ne soient forcés de donner quelques pleurs  
 Dans le bonheur public à leurs propres malheurs.  
 Si c'est offenser Rome, et que l'heur de ses armes  
 L'autorise à punir ce crime de nos larmes,  
 Quel sang épargnera ce barbare vainqueur  
 Qui ne pardonne pas à celui de sa sœur,  
 Et ne peut excuser cette douleur pressante  
 Que la mort d'un amant jette au cœur d'une amante,  
 Quand près d'être éclairé du nuptial flambeau  
 Elle voit avec lui son espoir au tombeau !  
 Faisant triompher Rome, il se l'est asservie,  
 Il a sur nous un droit et de mort et de vie,  
 Et nos jours criminels ne pourront plus durer  
 Qu'autant qu'à sa clémence il plaira l'endurer.

Je pourrais ajouter aux intérêts de Rome  
 Combien un pareil coup est indigne d'un homme  
 Je pourrais demander qu'on mît devant vos yeux  
 Ce grand et rare exploit d'un bras victorieux.  
 Vous verriez un beau sang, pour accuser sa rage,  
 D'un frère si cruel rejaillir au visage ;  
 Vous verriez des horreurs qu'on ne peut concevoir,  
 Son âge et sa beauté vous pourraient émouvoir :  
 Mais je hais ces moyens qui sentent l'artifice.  
 Vous avez à demain remis le sacrifice,

Pensez-vous que les dieux, vengeurs des innocents,  
 D'une main parricide acceptent de l'encens ?  
 Sur vous ce sacrilège attirerait sa peine,  
 Ne le considérez qu'en objet de leur haine,  
 Et croyez avec nous qu'en tous ses trois combats  
 Le bon destin de Rome a plus fait que son bras,  
 Puisque ces mêmes dieux, auteur de sa victoire,  
 Ont permis qu'aussitôt il en souilla la gloire,  
 Et qu'un si grand courage, après ce noble effort,  
 Fût digne en même jour de triomphe et de mort.  
 Sire, c'est ce qu'il faut que votre arrêt décide ;  
 En ce lieu Rome a vu le premier parricide,  
 La suite en est à craindre, et la haine des dieux.  
 Sauvez-nous de sa main, et redoutez les dieux.

TULLE.

Défendez-vous, Horace.

HORACE.

A quoi bon me défendre ?

Vous savez l'action, vous la venez d'entendre,  
 Ce que vous en croyez me doit être une loi.

Sire, on se défend mal contre l'avis d'un roi,  
 Et le plus innocent devient soudain coupable  
 Quant aux yeux de son prince il paraît condamnable.  
 C'est crime qu'envers lui se vouloir excuser,  
 Notre sang est son bien, il en peut disposer,  
 Et c'est à nous de croire, alors qu'il en dispose,  
 Qu'il ne s'en prive point sans une juste cause.  
 Sire, prononcez donc, je suis prêt d'obéir ;  
 D'autres aiment la vie, et je la dois haïr.  
 Je ne reproche point à l'ardeur de Valère  
 Qu'en amant de la sœur il accuse le frère,  
 Mes vœux avec les siens conspirent aujourd'hui ;  
 Il demande ma mort, je la veux comme lui.  
 Un seul point entre nous met cette différence,  
 Que mon honneur par là cherche son assurance,  
 Et qu'à ce même but nous voulons arriver,  
 Lui pour flétrir ma gloire, et moi pour la sauver.

Sire, c'est rarement qu'il s'offre une matière  
 A montrer d'un grand cœur la vertu toute entière

Suivant l'occasion, elle agit plus ou moins,  
 Et paraît forte ou faible aux yeux de ses témoins.  
 Le peuple, qui voit tout seulement par l'écorce,  
 S'attache à son effet pour juger de sa force ;  
 Il veut que ses dehors gardent un même cours,  
 Qu'ayant fait un miracle elle en fasse toujours.  
 Après une action pleine, haute, éclatante,  
 Tout ce qui brille moins remplit mal son attente :  
 Il veut qu'on soit égal en tout temps, en tous lieux ;  
 Il n'examine point si lors on pouvait mieux,  
 Ni que, s'il ne voit pas sans cesse une merveille,  
 L'occasion est moindre, et la vertu pareille.  
 Son injustice accable, et détruit les grands noms,  
 L'honneur des premiers faits se perd par les seconds,  
 Et, quand la renommée a passé l'ordinaire,  
 Si l'on n'en veut déchoir, il faut ne plus rien faire.

Je ne vanterai point les exploits de mon bras,  
 Votre Majesté, Sire, a vu mes trois combats ;  
 Il est bien malaisé qu'un pareil les seconde,  
 Qu'une autre occasion à celle-ci réponde,  
 Et que tout mon courage, après de si grands coups,  
 Parvienne à des succès qui n'aillent au-dessous ;  
 Si bien que, pour laisser une illustre mémoire,  
 La mort seule aujourd'hui peut conserver ma gloire :  
 Encore la fallait-il, sitôt que j'eus vaincu,  
 Puisque pour mon honneur j'ai déjà trop vécu.  
 Un homme tel que moi voit sa gloire ternie  
 Quand il tombe en péril de quelque ignominie,  
 Et ma main aurait su déjà m'en garantir ;  
 Mais sans votre congé mon sang n'ose sortir.  
 Comme il vous appartient, votre aveu doit se prendre ;  
 C'est vous le dérober qu'autrement le répandre.  
 Rome ne manque point de généreux guerriers,  
 Assez d'autres sans moi soutiendront vos lauriers,  
 Que Votre Majesté désormais m'en dispense ;  
 Et, si ce que j'ai fait vaut quelque récompense,  
 Permettez, ô grand roi, que de ce bras vainqueur  
 Je m'immole à ma gloire, et non pas à ma sœur.

SCÈNE III : TULLE, VALÈRE, LE VIEIL  
HORACE, HORACE, SABINE.

SABINE.

Sire, écoutez Sabine, et voyez dans son âme  
 Les douleurs d'une sœur et celles d'une femme,  
 Qui, toute désolée, à vos sacrés genoux  
 Pleure pour sa famille, et craint pour son époux.  
 Ce n'est pas que je veuille avec cette artifice  
 Dérober un coupable au bras de la justice ;  
 Quoi qu'il ait fait pour vous, traitez-le comme tel,  
 Et punissez en moi ce noble criminel ;  
 De mon sang malheureux expiez tout son crime,  
 Vous ne changerez point pour cela de victime ;  
 Ce n'en sera point prendre une injuste pitié,  
 Mais en sacrifier la plus chère moitié.  
 Les nœuds de l'hyménée et son amour extrême  
 Font qu'il vit plus en moi qu'il ne vit en lui-même,  
 Et, si vous m'accordez de mourir aujourd'hui,  
 Il mourra plus en moi qu'il ne mourrait en lui.  
 La mort que je demande, et qu'il faut que j'obtienne,  
 Augmentera sa peine et finira la mienne.  
 Sire, voyez l'excès de mes tristes ennuis,  
 Et l'effroyable état où mes jours sont réduits.  
 Quelle horreur d'embrasser un homme dont l'épée  
 De toute ma famille a la trame coupée,  
 Et quelle impiété de haïr un époux  
 Pour avoir bien servi les siens, l'État, et vous !  
 Aimer un bras souillé du sang de tous mes frères !  
 N'aimer pas un mari qui finit nos misères !  
 Sire, délivrez-moi par un heureux trépas  
 Des crimes de l'aimer et de ne l'aimer pas.  
 J'en nommerai l'arrêt une faveur bien grande :  
 Ma main peut me donner ce que je vous demande,  
 Mais ce trépas enfin me sera bien plus doux  
 Si je puis de sa honte affranchir mon époux,  
 Si je puis par mon sang apaiser la colère  
 Des dieux qu'a pu fâcher sa vertu trop sévère,  
 Satisfaire en mourant aux mânes de sa sœur,

Et conserver à Rome un si bon défenseur.

LE VIEIL HORACE, *au Roi.*

Sire, c'est donc à moi de répondre à Valère ;  
Mes enfants avec lui conspirent contre un père,  
Tous trois veulent me perdre, et s'arment sans raison  
Contre si peu de sang qui reste en ma maison.

(*A Sabine.*)

Toi qui, par des douleurs à ton devoir contraires,  
Veux quitter un mari pour rejoindre tes frères,  
Va plutôt consulter leurs mânes généreux ;  
Ils sont morts, mais pour Albe, et s'en tiennent heureux,  
Puisque le Ciel voulait qu'elle fût asservie,  
Si quelque sentiment demeure après la vie,  
Ce mal leur semble moindre, et moins rudes ses coups,  
Voyant que tout l'honneur en retombe sur nous.  
Tous trois désavoueront la douleur qui te touche,  
Les larmes de tes yeux, les soupirs de ta bouche,  
L'horreur que tu fais voir d'un mari vertueux.  
Sabine, sois leur sœur, suis ton devoir comme eux.

(*Au Roi.*)

Contre ce cher époux Valère en vain s'anime :  
Un premier mouvement ne fut jamais un crime,  
Et la louange est due, au lieu du châtement,  
Quand la vertu produit ce premier mouvement.  
Aimer nos ennemis avec idolâtrie,  
De rage en leur trépas maudire la patrie,  
Souhaïter à l'État un malheur infini,  
C'est ce qu'on nomme crime, et ce qu'il a puni.  
Le seul amour de Rome a sa main animée ;  
Il serait innocent, s'il l'avait moins aimée.  
Qu'ai-je dit, Sire ? il l'est, et ce bras paternel  
L'aurait déjà puni s'il était criminel ;  
J'aurais su mieux user de l'entière puissance  
Que me donne sur lui les droits de la naissance.  
J'aime trop l'honneur, Sire, et ne suis point de rang  
A souffrir ni d'affront ni de crime en mon sang.  
C'est dont je ne veux point de témoin que Valère,  
Il a vu quel accueil lui gardait ma colère,  
Lorsqu'ignorant encor la moitié du combat

Je croyais que sa fuite avait trahi l'État.  
 Qui le fait se charger des soins de ma famille ?  
 Qui le fait malgré moi vouloir venger ma fille,  
 Et par quelle raison de son juste trépas  
 Prend-il un intérêt qu'un père ne prend pas ?  
 On craint qu'après sa sœur il n'en maltraite d'autres !  
 Sire, nous n'avons part qu'à la honte des nôtres,  
 Et, de quelque façon qu'un autre puisse agir,  
 Qui ne nous touche point ne nous fait point rougir.

(*A Valère.*)

Tu peux pleurer, Valère, et même aux yeux d'Horace ;  
 Il ne prend intérêt qu'aux crimes de sa race ;  
 Qui n'est point de son sang ne peut faire d'affront  
 Aux lauriers immortels qui lui ceignent le front.  
 Lauriers, sacrés rameaux qu'on veut réduire en poudre,  
 Vous qui mettez sa tête à couvert de la foudre,  
 L'abandonnerez-vous à l'infâme couteau  
 Qui fait choir les méchants sous la main d'un bourreau ?  
 Romains, souffrirez-vous qu'on vous immole un homme  
 Sans que Rome aujourd'hui cesserait d'être Rome.  
 Et qu'un Romain s'efforce à tacher le renom  
 D'un guerrier à qui tous doivent un si beau nom ?  
 Dis, Valère, dis-nous, si tu veux qu'il périsse,  
 Où tu penses choisir un lieu pour son supplice ?  
 Sera-ce entre ces murs que mille et mille voix  
 Font résonner encore du bruit de ses exploits ?  
 Sera-ce hors des murs, au milieu de ces places  
 Qu'on voit encor fumer du sang des Curiaces,  
 Entre leurs trois tombeaux, et dans ce champ d'honneur  
 Témoin de sa vaillance et de notre bonheur ?  
 Tu ne saurais cacher sa peine à sa victoire ;  
 Dans les murs, hors des murs, tout parle de sa gloire,  
 Tout s'oppose à l'effort de ton injuste amour,  
 Qui veut d'un si bon sang souiller un si beau jour.  
 Albe ne pourra pas souffrir un tel spectacle,  
 Et Rome par ses pleurs y mettra trop d'obstacle.

(*Au Roi.*)

Vous le prévienerez, Sire, et par un juste arrêt  
 Vous saurez embrasser bien mieux son intérêt ;

Ce qu'il a fait pour elle il peut encor le faire,  
 Il peut la garantir encor d'un sort contraire.  
 Sire, ne donnez rien à mes débiles ans ;  
 Rome aujourd'hui m'a vu père de quatre enfants :  
 Trois en ce même jour sont morts pour sa querelle ;  
 Il m'en reste encor un, conservez-le pour elle ;  
 N'ôtez pas à ses murs un si puissant appui,  
 Et souffrez pour finir que je m'adresse à lui.

(*A Horace.*)

Horace, ne crois pas que le peuple stupide  
 Soit le maître absolu d'un renom bien solide.  
 Sa voix tumultueuse assez souvent fait bruit,  
 Mais un moment l'élève, un moment le détruit,  
 Et ce qu'il contribue à notre renommée  
 Toujours en moins de rien se dissipe en fumée.  
 C'est aux rois, c'est aux grands, c'est aux esprits bien faits,  
 A voir la vertu pleine en ses moindres effets ;  
 C'est d'eux seuls qu'on reçoit la véritable gloire,  
 Eux seuls des vrais héros assurent la mémoire,  
 Vis toujours en Horace, et toujours auprès d'eux  
 Ton nom demeurera grand, illustre, fameux,  
 Bien que l'occasion moins haute, ou moins brillante,  
 D'un vulgaire ignorant trompe l'injuste attente.  
 Ne hais donc plus la vie, et du moins vis pour moi,  
 Et pour servir encor ton pays et ton roi.

Sire, j'en ai trop dit, mais l'affaire vous touche,  
 Et Rome tout entière a parlé par ma bouche.

VALÈRE.

Sire, permettez-moi...

TULLE.

Valère, c'est assez,

Vos discours par les leurs ne sont pas effacés,  
 J'en garde en mon esprit les forces plus pressantes,  
 Et toutes vos raisons me sont encor présentes.

Cet énorme action, faite presque à nos yeux,  
 Outrage la nature et blesse jusqu'aux dieux.  
 Un premier mouvement qui produit un tel crime  
 Ne saurait lui servir d'excuse légitime.  
 Les moins sévères lois en ce point sont d'accord,

Et, si nous les suivons, il est digne de mort.  
 Si d'ailleurs nous voulons regarder le coupable,  
 Ce crime, quoique grand, énorme, inexcusable,  
 Vient de la même épée, et part du même bras  
 Qui me fait aujourd'hui maître de deux États.  
 Deux sceptres en ma main, Albe à Rome asservie,  
 Parlent bien hautement en faveur de sa vie.  
 Sans lui j'obéirais où je donne la loi.  
 Et je serais sujet où je suis deux fois roi.  
 Assez de bons sujets dans toutes les provinces  
 Par des vœux impuissants s'acquittent vers leurs princes.  
 Tous les peuvent aimer, mais tous ne peuvent pas  
 Par d'illustres effets assurer leurs États,  
 Et l'art et le pouvoir d'affermir des couronnes  
 Sont des dons que le Ciel fait à peu de personnes ;  
 De pareils serviteurs sont les forces des rois,  
 Et de pareils aussi sont au-dessus des lois.  
 Qu'elles se taisent donc, que Rome dissimule  
 Ce que dès sa naissance elle vit en Romule ;  
 Elle peut bien souffrir en son libérateur  
 Ce qu'elle a bien souffert en son premier auteur.

Vis donc, Horace, vis, guerrier trop magnanime,  
 Ta vertu met ta gloire au-dessus de ton crime,  
 Sa chaleur généreuse a produit ton forfait,  
 D'une cause si belle il faut souffrir l'effet.  
 Vis pour servir l'État, vis, mais aime Valère,  
 Qu'il ne reste entre vous ni haine ni colère,  
 Et, soit qu'il ait suivi l'amour ou le devoir,  
 Sans aucun sentiment, résous-toi de le voir.

Sabine, écoutez moins la douleur qui vous presse,  
 Chassez de ce grand cœur ces marques de faiblesse ;  
 C'est en séchant vos pleurs que vous vous montrerez  
 La véritable sœur de ceux que vous pleurez.

Mais nous devons aux dieux demain un sacrifice.  
 Et nous aurions le Ciel à nos vœux mal propice,  
 Si nos prêtres, avant que de sacrifier,  
 Ne trouvaient les moyens de le purifier.  
 Son père en prendra soin ; il lui sera facile  
 D'apaiser tout d'un temps les mânes de Camille,

## THÉÂTRE CHOISI

Je la plains, et pour rendre à son sort rigoureux  
Ce que peut souhaiter son esprit amoureux,  
Puisqu'en un même jour l'ardeur d'un même zèle  
Achève le destin de son amant et d'elle,  
Je veux qu'un même jour, témoin de leurs deux morts,  
En un même tombeau voie enfermer leurs corps.

# CINNA

TRAGÉDIE — 1640

## PERSONNAGES

OCTAVE-CÉSAR AUGUSTE, empereur de Rome.

LIVIE, impératrice.

CINNA, fils d'une fille de Pompée, chef de la conjuration contre Auguste.

MAXIME, autre chef de la conjuration.

ÉMILIE, fille de C. Toranius, tuteur d'Auguste, et proscrit par lui durant le Triumvirat.

FULVIE, confidente d'Émilie.

POLYCLÈTE, affranchi d'Auguste.

ÉVANDRE, affranchi de Cinna.

EUPHORBE, affranchi de Maxime.

*La scène est à Rome.*

# CINNA

---

## ACTE PREMIER

---

### SCÈNE PREMIÈRE : ÉMILIE.

Impatients désirs d'une illustre vengeance  
Dont la mort de mon père a formé la naissance  
Enfants impétueux de mon ressentiment,  
Que ma douleur séduite embrasse aveuglément,  
Vous prenez sur mon âme un trop puissant empire :  
Durant quelques moments souffrez que je respire  
Et que je considère, en l'état où je suis,  
Et ce que je hasarde et ce que je poursuis.  
Quand je regarde Auguste au milieu de sa gloire,  
Et que vous reprochez à ma triste mémoire  
Que, par sa propre main mon père massacré,  
Du trône où je le vois fait le premier degré ;  
Quand vous me présentez cette sanglante image,  
La cause de ma haine et l'effet de sa rage,  
Je m'abandonne toute à vos ardents transports,  
Et crois pour une mort lui devoir mille morts.  
Au milieu toutefois d'une fureur si juste,  
J'aime encor plus Cinna que je ne hais Auguste,  
Et je sens refroidir ce bouillant mouvement  
Quand il faut, pour le suivre, exposer mon amant.  
Oui, Cinna, contre moi moi-même je m'irrite,  
Quand je songe aux dangers où je te précipite.  
Quoique pour me servir tu n'appréhendes rien,  
Te demander du sang, c'est exposer le tien.  
D'une si haute place on n'abat point de têtes  
Sans attirer sur soi mille et mille tempêtes ;  
L'issue en est douteuse et le péril certain :

Un ami déloyal peut trahir ton dessein ;  
 L'ordre mal concerté, l'occasion mal prise,  
 Peuvent sur son auteur renverser l'entreprise,  
 Tourner sur toi les coups dont tu le veux frapper,  
 Dans sa ruine même il peut t'envelopper,  
 Et, quoi qu'en ma faveur ton amour exécute,  
 Il te peut, en tombant, écraser sous sa chute.  
 Ah ! cesse de courir à ce mortel danger :  
 Te perdre en me vengeant, ce n'est pas me venger.  
 Un cœur est trop cruel quand il trouve des charmes  
 Aux douceurs que corrompt l'amertume des larmes,  
 Et l'on doit mettre au rang des plus cuisants malheurs  
 La mort d'un ennemi qui coûte tant de pleurs —

Mais peut-on en verser alors qu'on venge un père ?  
 Est-il perte à ce prix qui ne semble légère,  
 Et, quand son assassin tombe sous notre effort,  
 Dont-on considérer ce que coûte sa mort ?  
 Cessez, vaines frayeurs, cessez, lâches tendresses,  
 De jeter dans mon cœur vos indignes faiblesses ;  
 Et toi qui les produis par tes soins superflus,  
 Amour, sers mon devoir, et ne le combats plus.  
 Lui céder, c'est ta gloire, et le vaincre, ta honte ;  
 Montre-toi généreux, souffrant qu'il te surmonte ;  
 Plus tu lui donneras, puis il te va donner,  
 Et ne triomphera que pour te couronner.

## SCÈNE II : ÉMILIE, FULVIE.

ÉMILIE.

Je l'ai juré, Fulvie, et je le jure encore,  
 Quoique j'aime Cinna, quoi que mon cœur l'adore,  
 S'il me veut posséder, Auguste doit périr ;  
 Sa tête est le seul prix dont il peut m'acquérir ;  
 Je lui prescris la loi que mon devoir m'impose.

FULVIE.

Elle a, pour la blâmer, une trop juste cause ;  
 Par un si grand dessein vous vous faites juger  
 Digne sang de celui que vous voulez venger ;

Mais encore une fois souffrez que je vous die  
 Qu'une si juste ardeur devrait être attiédie.  
 Auguste, chaque jour, à force de bienfaits,  
 Semble assez réparer les maux qu'il vous a faits ;  
 Sa faveur envers vous paraît si déclarée  
 Que vous êtes chez lui la plus considérée,  
 Et de ses courtisans souvent les plus heureux  
 Vous pressent à genoux de lui parler pour eux.

ÉMILIE.

Toute cette faveur ne me rend pas mon père,  
 Et, de quelque façon que l'on me considère,  
 Abondante en richesse ou puissante en crédit,  
 Je demeure toujours la fille d'un proscrit.  
 Les bienfaits ne font pas toujours ce que tu penses ;  
 D'une main odieuse, ils tiennent lieu d'offenses ;  
 Plus nous en prodiguons à qui nous peut haïr,  
 Plus d'armes nous donnons à qui nous veut trahir.  
 Il m'en fait, chaque jour, sans changer mon courage ;  
 Je suis ce que j'étais, et je puis davantage,  
 Et, des mêmes présents qu'il verse dans mes mains,  
 J'achète contre lui les esprits des Romains.  
 Je recevrais de lui la place de Livie  
 Comme un moyen plus sûr d'attenter à sa vie ;  
 Pour qui venge son père il n'est point de forfaits,  
 Et c'est vendre son sang que se rendre aux bienfaits.

FULVIE.

Quel besoin toutefois de passer pour ingrate ?  
 Ne pouvez-vous haïr sans que la haine éclate ?  
 Assez d'autres sans vous n'ont pas mis en oubli  
 Par quelles cruautés son trône est établi ;  
 Tant de braves Romains, tant d'illustres victimes,  
 Qu'à son ambition ont immolés ses crimes,  
 Laissent à leurs enfants d'assez vives douleurs  
 Pour venger votre perte en vengeant leurs malheurs.  
 Beaucoup l'ont entrepris, mille autres vont les suivre :  
 Qui vit haï de tous ne saurait longtemps vivre ;  
 Remettez à leurs bras les communs intérêts,  
 Et n'aidez leurs desseins que par des vœux secrets.

## ÉMILIE.

Quoi ! je le haïrai sans tâcher de lui nuire ?  
 J'attendrai du hasard qu'il ose le détruire,  
 Et je satisferai des devoirs si pressants  
 Par une haine obscure et des vœux impuissants ?  
 Sa perte, que je veux, me deviendrait amère  
 Si quelqu'un l'immolait à d'autres qu'à mon père  
 Et tu verrais mes pleurs couler pour son trépas,  
 Qui, le faisant périr, ne me vengerait pas.

C'est une lâcheté que de remettre à d'autres  
 Les intérêts publics qui s'attachent aux nôtres.  
 Joignons à la douceur de venger nos parents  
 La gloire qu'on remporte à punir les tyrans,  
 Et faisons publier par toute l'Italie :  
*La liberté de Rome est l'œuvre d'Émilie ;*  
*On a touché son âme, et son cœur s'est épris ;*  
*Mais elle n'a donné son amour qu'à ce prix.*

## FULVIE.

Votre amour à ce prix n'est qu'un présent funeste  
 Qui porte à votre amant sa perte manifeste.  
 Pensez mieux, Émilie, à quoi vous l'exposez,  
 Combien à cet écueil se sont déjà brisés ;  
 Ne vous aveuglez point quand sa mort est visible.

## ÉMILIE.

Ah ! tu sais me frapper par où je suis sensible !  
 Quand je songe aux dangers que je lui fais courir,  
 La crainte de sa mort me fait déjà mourir :  
 Mon esprit en désordre à soi-même s'oppose,  
 Je veux et ne veux pas, je m'emporte et je n'ose...  
 Et mon devoir, confus, languissant, étonné,  
 Cède aux rébellions de mon cœur mutiné.

Tout beau, ma passion, deviens un peu moins forte ;  
 Tu vois bien des hasards, ils sont grands, mais n'importe :  
 Cinna n'est pas perdu pour être hasardé.  
 De quelques légions qu'Auguste soit gardé,  
 Quelque soin qu'il se donne et quelque ordre qu'il tienne,  
 Qui méprise sa vie est maître de la sienne :  
 Plus le péril est grand, plus doux en est le fruit ;  
 La vertu nous y jette, et la gloire le suit.

Quoi qu'il en soit qu'Auguste ou que Cinna périsse,  
 Aux mânes paternels je dois ce sacrifice ;  
 Cinna me l'a promis en recevant ma foi,  
 Et ce coup seul aussi le rend digne de moi.  
 Il est tard après tout de m'en vouloir dédire :  
 Aujourd'hui l'on s'assemble, aujourd'hui l'on conspire ;  
 L'heure, le lieu, le bras se choisit aujourd'hui,  
 Et c'est à faire enfin à mourir après lui.

## SCÈNE III : CINNA, ÉMILIE, FULVIE.

ÉMILIE.

Mais le voici qui vient. Cinna, votre assemblée  
 Par l'effroi du péril n'est-elle point troublée,  
 Et reconnaissez-vous au front de vos amis  
 Qu'ils soient prêts à tenir ce qu'ils vous ont promis ?

CINNA.

Jamais contre un tyran entreprise conçue  
 Ne permit d'espérer une si belle issue ;  
 Jamais de telle ardeur on n'en jura la mort,  
 Et jamais conjurés ne furent mieux d'accord.  
 Tous s'y montrent portés avec tant d'allégresse  
 Qu'ils semblent, comme moi, servir une maîtresse,  
 Et tous font éclater un si puissant courroux  
 Qu'ils semblent tous venger un père, comme vous.

ÉMILIE.

Je l'avais bien prévu, que pour un tel ouvrage  
 Cinna saurait choisir des hommes de courage,  
 Et ne remettrait pas en de mauvaises mains  
 L'intérêt d'Émilie et celui des Romains.

CINNA.

Plût aux dieux que vous-même eussiez vu de quel zèle  
 Cette troupe entreprend une action si belle !  
 Au seul nom de César, d'Auguste et d'empereur,  
 Vous eussiez vu leurs yeux s'enflammer de fureur,  
 Et dans un même instant par un effet contraire  
 Leur front pâlir d'horreur, et rougir de colère.  
 « Amis, leur ai-je dit, voici le jour heureux

Qui doit conclure enfin nos desseins généreux ;  
 Le Ciel entre nos mains a mis le sort de Rome,  
 Et son salut dépend de la perte d'un homme,  
 Si l'on doit le nom d'homme à qui n'a rien d'humain,  
 A ce tigre altéré de tout le sang romain.  
 Combien pour le répandre a-t-il formé de brigues ?  
 Combien de fois changé de partis et de ligues,  
 Tantôt ami d'Antoine, et tantôt ennemi,  
 Et jamais insolent ni cruel à demi ? »  
 Là, par un long récit de toutes les misères  
 Que durant notre enfance ont enduré nos pères,  
 Renouvelant leur haine avec leur souvenir,  
 Je redouble en leurs cœurs l'ardeur de le punir.  
 Je leur fais des tableaux de ces tristes batailles  
 Où Rome par ses mains déchiraient ses entrailles,  
 Où l'aigle abattait l'aigle, et de chaque côté  
 Nos légions s'armaient contre leur liberté ;  
 Où les meilleurs soldats et les chefs les plus braves  
 Mettaient toute leur gloire à devenir esclaves ;  
 Où, pour mieux assurer la honte de leurs fers,  
 Tous voulaient à leur chaîne attacher l'univers,  
 Et, l'exécrable honneur de lui donner un maître  
 Faisant aimer à tous l'infâme nom de traître,  
 Romains contre Romains, parents contre parents,  
 Combattaient seulement pour le choix des tyrans.  
 J'ajoute à ces tableaux la peinture effroyable  
 De leur concorde impie, affreuse, inexorable,  
 Funeste aux gens de bien, aux riches, au Sénat,  
 Et, pour tout dire enfin, de leur Triumvirat.  
 Mais je ne trouve point de couleurs assez noires  
 Pour en représenter les tragiques histoires.  
 Je les peins dans le meurtre à l'envi triomphants,  
 Rome entière noyée au sein de ses enfants,  
 Les uns assassinés dans les places publiques,  
 Les autres dans le sein de leurs dieux domestiques ;  
 Le méchant par le prix au crime encouragé,  
 Le mari par sa femme en son lit égorgé,  
 Le fils tout dégoûtant du meurtre de son père,  
 Et, sa tête à la main, demandant son salaire,

Sans pouvoir exprimer par tant d'horribles traits  
Qu'un crayon imparfait de leur sanglante paix.

Vous dirai-je les noms de ces grands personnages  
Dont j'ai dépeint les morts pour aigrir les courages,  
De ces fameux proscrits, ces demi-dieux mortels,  
Qu'on a sacrifiés jusque sur les autels ?  
Mais pourrais-je vous dire à quelle impatience,  
A quels frémissements, à quelle violence,  
Ces indignes trépas, quoique mal figurés,  
Ont porté les esprits de tous nos conjurés ?  
Je n'ai point perdu de temps, et, voyant leur colère  
Au point de ne rien craindre, en état de tout faire,  
J'ajoute en peu de mots : « Toutes ces cruautés,  
La perte de nos biens et de nos libertés,  
Le ravage des champs, le pillage des villes,  
Et les proscriptions, et les guerres civiles,  
Sont les degrés sanglants dont Auguste a fait choix  
Pour monter dans le trône et nous donner des lois ;  
Mais nous pouvons changer un destin si funeste,  
Puisque de trois tyrans c'est le seul qui nous reste,  
Et que, juste une fois, il s'est privé d'appui,  
Perdant pour régner seul deux méchants comme lui.  
Lui mort, nous n'avons point de vengeur ni de maître ;  
Avec la liberté Rome s'en va renaître,  
Et nous mériterons le nom de vrais Romains  
Si le joug qui l'accable est brisé par nos mains.  
Prenons l'occasion, tandis qu'elle est propice :  
Demain au Capitole il fait un sacrifice,  
Qu'il en soit la victime, et faisons en ces lieux  
Justice à tout le monde, à la face des dieux.  
Là presque pour sa suite il n'a que notre troupe ;  
C'est de ma main qu'il prend et l'encens et la coupe,  
Et je veux pour signal que cette même main  
Lui donne, au lieu d'encens, d'un poignard dans le sein.  
Ainsi d'un coup mortel la victime frappée  
Fera voir si je suis du sang du grand Pompée.  
Faites voir après moi si vous vous souvenez  
Des illustres aïeux de qui vous êtes nés. »  
A peine ai-je achevé que chacun renouvelle

Par un noble serment le vœu d'être fidèle ;  
 L'occasion leur plaît, mais chacun veut pour soi  
 L'honneur du premier coup que j'ai choisi pour moi.  
 La raison règle enfin l'ardeur qui les emporte ;  
 Maxime et la moitié s'assurent de la porte,  
 L'autre moitié me suit, et doit l'environner,  
 Prête au moindre signal que je voudrai donner.

Voilà, belle Émilie, à quel point nous en sommes ;  
 Demain, j'attends la haine ou la faveur des hommes,  
 Le nom de parricide ou de libérateur,  
 César, celui de prince ou d'un usurpateur.  
 Du succès qu'on obtient contre la tyrannie  
 Dépend ou notre gloire ou notre ignominie,  
 Et le peuple, inégal à l'endroit des tyrans,  
 S'il les déteste morts, les adore vivants.  
 Pour moi, soit que le Ciel me soit dur ou propice,  
 Qu'il m'élève à la gloire ou me livre au supplice,  
 Que Rome se déclare ou pour ou contre nous,  
 Mourant pour vous servir, tout me semblera doux.

ÉMILIE.

Ne crains point de succès qui souille ta mémoire ;  
 Le bon et le mauvais sont égaux pour ta gloire,  
 Et dans un tel dessein le manque de bonheur  
 Met en péril ta vie, et non pas ton honneur :  
 Regarde le malheur de Brute et de Cassie ;  
 La splendeur de leurs noms en est-elle obscurcie ?  
 Sont-ils morts tous entiers avec leurs grands desseins ?  
 Ne le compte-t-on plus pour les derniers Romains ?  
 Leur mémoire dans Rome est encore précieuse  
 Autant que de César la vie est odieuse :  
 Si leur vainqueur y règne, ils y sont regrettés,  
 Et par les vœux de tous leurs pareils souhaités.

Va marcher sur leurs pas où l'honneur te convie,  
 Mais ne perds pas le soin de conserver ta vie.  
 Souviens-toi du beau feu dont nous sommes épris  
 Qu'aussi bien que la gloire Émilie est ton prix,  
 Que tu me dois ton cœur, que mes faveurs t'attendent,  
 Que tes jours me sont chers, que les miens en dépendent.  
 Mais quelle occasion mène Évandré vers nous ?

SCÈNE IV : CINNA, ÉMILIE, ÉVANDRE,  
FULVIE.

ÉVANDRE.

Seigneur, César vous mande, et Maxime avec vous.

CINNA.

Et Maxime avec moi ? Le sais-tu bien Évandre ?

ÉVANDRE.

Polycète est encor chez vous à vous attendre,  
 Et fût venu lui-même avec moi vous chercher.  
 Si ma dextérité n'eût su l'en empêcher.  
 Je vous en donne avis, de peur d'une surprise.  
 Il presse fort.

ÉMILIE.

Mander les chefs de l'entreprise !  
 Tous deux ! en même temps ! vous êtes découverts.

CINNA.

Espérons mieux, de grâce.

ÉMILIE.

Ah ! Cinna, je te perds,

Et les dieux, obstinés à nous donner un maître,  
 Parmi tes vrais amis ont mêlé quelque traître.  
 Il n'en faut point douter, Auguste a tout appris ;  
 Quoi ! tous deux ! et sitôt que le conseil est pris !

CINNA.

Je ne vous puis celer que son ordre m'étonne,  
 Mais souvent il m'appelle auprès de sa personne ;  
 Maxime est comme moi de ses plus confidents,  
 Et nous nous alarmons peut-être en imprudents.

ÉMILIE.

Sois moins ingénieux à te tromper toi-même,  
 Cinna, ne porte point mes maux jusqu'à l'extrême,  
 Et, puisque désormais tu ne peux me venger,  
 Dérobe au moins ta tête à ce mortel danger ;  
 Fuis d'Auguste irrité l'implacable colère ;  
 Je verse assez de pleurs pour la mort de mon père,  
 N'aigris point ma douleur par un nouveau tourment,  
 Et ne me réduis point à pleurer mon amant.

CINNA.

Quoi ! sur l'illusion d'une terreur panique  
Trahir vos intérêts et la cause publique ?  
Par cette lâcheté moi-même m'accuser,  
Et tout abandonner quand il faut tout oser ?  
Que feront nos amis, si vous êtes déçue ?

ÉMILIE.

Mais que deviendras-tu si l'entreprise est sue ?

CINNA.

S'il est pour me trahir des esprits assez bas,  
Ma vertu pour le moins ne me trahira pas.  
Vous la verrez brillante au bord des précipices,  
Se couronner de gloire en bravant les supplices,  
Rendre Auguste jaloux du sang qu'il répandra,  
Et le faire trembler, alors qu'il me perdra.

Je deviendrais suspect à tarder davantage.  
Adieu, raffermissez ce généreux courage.  
S'il faut subir le coup d'un destin rigoureux,  
Je mourrai tout ensemble heureux et malheureux :  
Heureux, pour vous servir, de perdre ainsi la vie ;  
Malheureux, de mourir sans vous avoir servie.

ÉMILIE.

Oui, va, n'écoute plus ma voix qui te retient,  
Mon trouble se dissipe, et ma raison revient ;  
Pardonne à mon amour cette indigne faiblesse.  
Tu voudrais fuir en vain, Cinna, je le confesse ;  
Si tout est découvert, Auguste a su pourvoir  
A ne te laisser pas ta fuite en ton pouvoir.  
Porte, porte chez lui cette mâle assurance  
Digne de notre amour, digne de ta naissance ;  
Meurs, s'il y faut mourir, en citoyen romain,  
Et par un beau trépas couronne un beau dessein.  
Ne crains pas qu'après toi rien ici me retienne :  
Ta mort emportera mon âme vers la tienne,  
Et mon cœur, aussitôt percé des mêmes coups...

CINNA.

Ah ! souffrez que tout mort je vive encore en vous,  
Et du moins en mourant permettez que j'espère  
Que vous saurez venger l'amant avec le père.

Rien n'est pour vous à craindre, aucun de nos amis  
 Ne sait ni vos desseins ni ce qui m'est promis,  
 Et, leur parlant tantôt des misères romaines,  
 Je leur ai tu la mort qui fait naître nos haines,  
 De peur que mon ardeur touchant vos intérêts  
 D'un si parfait amour ne trahît les secrets.  
 Il n'est su que d'Évandre et de votre Fulvie.

ÉMILIE.

Avec moins de frayeur je vais donc chez Livie,  
 Puisque dans ton péril il me reste un moyen  
 De faire agir pour toi son crédit et le mien.  
 Mais, si mon amitié par là ne te délivre,  
 N'espère pas qu'enfin je veuille te survivre :  
 Je fais de ton destin des règles à mon sort,  
 Et j'obtiendrai ta vie, où je suivrai ta mort.

CINNA.

Soyez, en ma faveur, moins cruelle à vous-même.

ÉMILIE.

Va-t'en, et souviens-toi seulement que je t'aime.

## ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE : AUGUSTE, CINNA,  
 MAXIME, TROUPE DE COURTISANS.

AUGUSTE.

Que chacun se retire, et qu'aucun n'entre ici ;  
 Vous, Cinna, demeurez, et vous Maxime, aussi.  
*(Tous se retirent, à la réserve de Cinna et de Maxime)*

Cet empire absolu sur la terre et sur l'onde,  
 Ce pouvoir souverain que j'ai sur tout le monde,  
 Cette grandeur sans borne, et cet illustre rang  
 Qui m'a jadis coûté tant de peine et de sang,  
 Enfin tout ce qu'adore en ma haute fortune  
 D'un courtisan flatteur la présence importune,  
 N'est que de ces beautés dont l'éclat éblouit,

Et qu'on cesse d'aimer sitôt qu'on en jouit.  
 L'ambition déplaît quand elle est assouvie,  
 D'une contraire ardeur son ardeur est suivie,  
 Et, comme notre esprit jusqu'au dernier soupir  
 Toujours vers quelque objet pousse quelque désir,  
 Il se ramène en soi, n'ayant plus où se prendre,  
 Et, monté sur le faite, il aspire à descendre.  
 J'ai souhaité l'empire, et j'y suis parvenu ;  
 Mais, en le souhaitant, je ne l'ai pas connu.  
 Dans sa possession j'ai trouvé pour tous charmes  
 D'effroyables soucis, d'éternelles alarmes,  
 Mille ennemis secrets, la mort à tous propos,  
 Point de plaisir sans trouble, et jamais de repos.  
 Sylla m'a précédé dans ce pouvoir suprême,  
 Le grand César, mon père, en a joui de même :  
 D'un œil si différent tous deux l'ont regardé  
 Que l'un s'en est démis, et l'autre l'a gardé :  
 Mais l'un, cruel, barbare, est mort aimé, tranquille,  
 Comme un bon citoyen dans le sein de sa ville ;  
 L'autre, tout débonnaire, au milieu du Sénat,  
 A vu trancher ses jours par un assassinat.  
 Ces exemples récents suffiraient pour m'instruire,  
 Si par l'exemple seul on se devait conduire :  
 L'un m'invite à le suivre, et l'autre me fait peur ;  
 Mais l'exemple souvent n'est qu'un miroir trompeur,  
 Et l'ordre du destin qui gêne nos pensées  
 N'est pas toujours écrit dans les choses passées.  
 Quelquefois l'un se brise où l'autre s'est sauvé,  
 Et, par où l'un périt, un autre est conservé.

Voilà, mes chers amis, ce qui me met en peine.  
 Vous qui me tenez lieu d'Agrippe et de Mécène,  
 Pour résoudre ce point avec eux débattu  
 Prenez sur mon esprit le pouvoir qu'ils ont eu.  
 Ne considérez point cette grandeur suprême,  
 Odieuse aux Romains, et pesante à moi-même ;  
 Traitez-moi comme ami, non comme souverain.  
 Rome, Auguste, l'État, tout est en votre main.  
 Vous mettrez et l'Europe, et l'Asie, et l'Afrique,  
 Sous les lois d'un monarque ou d'une république ;

Votre avis est ma règle, et, par ce seul moyen,  
Je veux être empereur ou simple citoyen.

CINNA.

Malgré notre surprise et mon insuffisance,  
Je vous obéirai, Seigneur, sans complaisance,  
Et mets bas le respect qui pourrait m'empêcher  
De combattre un avis où vous semblez pencher.  
Souffrez-le d'un esprit jaloux de votre gloire  
Que vous allez souiller d'une tache trop noire,  
Si vous ouvrez votre âme à ces impressions.  
Jusques à condamner toutes vos actions.

On ne renonce point aux grandeurs légitimes,  
On garde sans remords ce qu'on acquiert sans crimes,  
Et plus le bien qu'on quitte est noble, grand, exquis,  
Plus qui l'ose quitter le juge mal acquis.  
N'imprimez pas, Seigneur, cette honteuse marque  
A ces rares vertus qui vous ont fait monarque ;  
Vous l'êtes justement, et c'est sans attentat  
Que vous avez changé la forme de l'État.  
Rome est dessous vos lois par le droit de la guerre,  
Qui sous les lois de Rome a mis toute la terre ;  
Vos armes l'ont conquise, et tous les conquérants,  
Pour être usurpateurs, ne sont pas des tyrans.  
Quand ils ont sous leurs lois asservi des provinces,  
Gouvernant justement ils s'en font justes princes ;  
C'est ce que fit César ; il vous faut aujourd'hui  
Condamner sa mémoire, ou faire comme lui.  
Si le pouvoir suprême est blâmé par Auguste,  
César fut un tyran, et son trépas fut juste,  
Et vous devez aux dieux compte de tout le sang  
Dont vous l'avez vengé pour monter à son rang.  
N'en craignez point, Seigneur, les tristes destinées :  
Un plus puissant démon veille sur vos années,  
On a dix fois sur vous attenté sans effet,  
Et qui l'a voulu perdre au même instant l'a fait.  
On entreprend assez, mais aucun n'exécute :  
Il est des assassins, mais il n'est plus de Brute ;  
Enfin, s'il faut attendre un semblable revers,  
Il est beau de mourir maître de l'univers.

C'est ce qu'en peu de mots j'ose dire, et j'estime  
Que ce peu que j'ai dit est l'avis de Maxime.

MAXIME.

Oui, j'accorde qu'Auguste a droit de conserver  
L'empire où sa vertu l'a fait seule arriver,  
Et qu'au prix de son sang, au péril de sa tête,  
Il a fait de l'État une juste conquête ;  
Mais que, sans se noircir il ne puisse quitter  
Le fardeau que sa main est lasse de porter,  
Qu'il accuse par là César de tyrannie,  
Qu'il approuve sa mort, c'est ce que je dénie.

Rome est à vous, Seigneur, l'empire est votre bien ;  
Chacun en liberté peut disposer du sien ;  
Il le peut à son choix garder, ou s'en défaire.  
Vous seul ne pourriez pas ce que peut le vulgaire,  
Et seriez devenu, pour avoir tout dompté,  
Esclave des grandeurs où vous êtes monté !  
Possédez-les, Seigneur, sans qu'elles vous possèdent ;  
Loin de vous captiver, souffrez qu'elles vous cèdent,  
Et faites hautement connaître à tous  
Que tout ce qu'elles ont est au-dessous de vous.  
Votre Rome autrefois vous donna la naissance,  
Vous lui voulez donner votre toute-puissance,  
Et Cinna vous impute à crime capital  
La libéralité vers le pays natal !  
Il appelle remords l'amour de la patrie !  
Par la haute vertu la gloire est donc flétrie,  
Et ce n'est qu'un objet digne de nos mépris,  
Si de ses pleins effets l'infamie est le prix ?  
Je veux bien avouer qu'une action si belle  
Donne à Rome bien plus que vous ne tenez d'elle ;  
Mais commet-on un crime indigne de pardon,  
Quand la reconnaissance est au-dessus du don ?  
Suivez, suivez, Seigneur, le Ciel qui vous inspire ;  
Votre gloire redouble à mépriser l'empire,  
Et vous serez fameux chez la postérité  
Moins pour l'avoir conquis que pour l'avoir quitté.  
Le bonheur peut conduire à la grandeur suprême,  
Mais, pour y renoncer, il faut la vertu même.

Et peu de généreux vont jusqu'à dédaigner,  
Après un sceptre acquis, la douceur de régner.

Considérez d'ailleurs que vous réglez dans Rome,  
Où, de quelque façon que votre cour vous nomme,  
On hait la monarchie, et le nom d'empereur,  
Cachant celui de roi, ne fait pas moins d'horreur.  
Ils passent, pour tyran quiconque s'y fait maître ;  
Qui le sert, pour esclave, et qui l'aime, pour traître ;  
Qui le souffre a le cœur lâche, mol, abattu,  
Et, pour s'en affranchir, tout s'appelle vertu.  
Vous en avez, Seigneur, des preuves trop certaines ;  
On a fait contre vous dix entreprises vaines ;  
Peut-être que l'onzième est prête d'éclater,  
Et que ce mouvement qui vous vient agiter  
N'est qu'un avis secret que le Ciel vous envoie,  
Qui, pour vous conserver, n'a plus que cette voie.  
Ne vous exposez plus à ces fameux revers.  
Il est beau de mourir maître de l'univers,  
Mais la plus belle mort souille notre mémoire  
Quand nous avons pu vivre et croître notre gloire.

CINNA.

Si l'amour du pays doit ici prévaloir,  
C'est son bien seulement que vous devez vouloir,  
Et cette liberté qui lui semble si chère  
N'est pour Rome, Seigneur, qu'un bien imaginaire,  
Plus nuisible qu'utile, et qui n'approche pas  
De celui qu'un bon prince apporte à ses États.

Avec ordre et raison les honneurs il dispense,  
Avec discernement punit et récompense,  
Et dispose de tout en juste possesseur,  
Sans rien précipiter, de peur d'un successeur.  
Mais, quand le peuple est maître, on n'agit qu'en tumulte,  
La voix de la raison jamais ne se consulte,  
Les honneurs sont vendus aux plus ambitieux,  
L'autorité livrée aux plus séditions.  
Ces petits souverains qu'il fait pour une année,  
Voyant d'un temps si court leur puissance bornée,  
Des plus heureux desseins font avorter le fruit,  
De peur de le laisser à celui qui les suit.

Comme ils ont peu de part au bien dont ils ordonnent,  
 Dans le champ du public largement ils moissonnent,  
 Assurés que chacun leur pardonne aisément,  
 Espérant à son tour un pareil traitement.  
 Le pire des États c'est l'état populaire.

AUGUSTE.

Et toutefois le seul qui dans Rome peut plaire.  
 Cette haine des rois que depuis cinq cents ans  
 Avec le premier lait sucent tous ses enfants,  
 Pour l'arracher des cœurs est trop enracinée.

MAXIME.

Oui, Seigneur, dans son mal Rome est trop obstinée ;  
 Son peuple, qui s'y plaît, en fuit la guérison ;  
 Sa coutume l'emporte, et non pas la raison.  
 Et cette vieille erreur, que Cinna veut abattre,  
 Est une heureuse erreur dont il est idolâtre,  
 Par qui le monde entier, asservi sous ses lois,  
 L'a vu cent fois marcher sur la tête des rois,  
 Son épargne s'enfler du sac de leurs provinces.  
 Que lui pouvaient de plus donner les meilleurs princes ?

J'ose dire, Seigneur, que par tous les climats  
 Ne sont pas bien reçus toutes sortes d'États :  
 Chaque peuple a le sien conforme à sa nature,  
 Qu'on ne saurait changer sans lui faire une injure :  
 Telle est la loi du Ciel, dont la sage équité  
 Sème dans l'univers cette diversité.

Les Macédoniens aiment le monarchique,  
 Et le reste des Grecs la liberté publique ;  
 Les Parthes, les Persans veulent des souverains,  
 Et le seul consulat est bon pour les Romains.

CINNA.

Il est vrai que du Ciel la prudence infinie  
 Départ à chaque peuple un différent génie ;  
 Mais il n'est pas moins vrai que cet ordre des Cieux  
 Change selon les temps comme selon les lieux.  
 Rome a reçu des rois ses murs et sa naissance,  
 Elle tient des consuls sa gloire et sa puissance,  
 Et reçoit maintenant de vos rares bontés  
 Le comble souverain de ses prospérités.

Sous vous l'État n'est plus en pillage aux armées,  
 Les portes de Janus par vos mains sont fermées,  
 Ce que sous les consuls on n'a vu qu'une fois,  
 Et qu'a fait voir comme eux le second de ses rois.

MAXIME.

Les changements d'état que fait l'ordre céleste  
 Ne coûtent point de sang, n'ont rien qui soit funeste.

CINNA.

C'est un ordre des dieux qui jamais ne se rompt,  
 De nous vendre un peu cher les grands biens qu'il nous font.  
 L'exil des Tarquins même ensanglanta nos terres,  
 Et nos premiers consuls nous ont coûté des guerres.

MAXIME.

Donc votre aïeul Pompée au Ciel a résisté,  
 Quand il a combattu pour notre liberté ?

CINNA.

Si le Ciel n'eût voulu que Rome l'eût perdue,  
 Par les mains de Pompée il l'aurait défendue ;  
 Il a choisi sa mort pour servir dignement  
 D'une marque éternelle à ce grand changement,  
 Et devait cette gloire aux mânes d'un tel homme,  
 D'emporter avec eux la liberté de Rome.

Ce nom depuis longtemps ne sert qu'à l'éblouir,  
 Et sa propre grandeur l'empêche d'en jouir.  
 Depuis qu'elle se voit la maîtresse du monde,  
 Depuis que la richesse entre ses murs abonde,  
 Et que son sein, fécond en glorieux exploits,  
 Produit des citoyens plus puissants que des rois,  
 Les grands, pour s'affermir achetant les suffrages,  
 Tiennent pompeusement leurs maîtres à leurs gages,  
 Qui, par des fers dorés se laissant enchaîner,  
 Reçoivent d'eux les lois qu'ils pensent leur donner  
 Envieux l'un de l'autre, ils mènent tout par brigues  
 Que leur ambition tourne en sanglantes ligues.  
 Ainsi de Marius Sylla devient jaloux,  
 César de mon aïeul, Marc-Antoine de vous ;  
 Ainsi la liberté ne peut plus être utile  
 Qu'à former les fureurs d'une guerre civile,  
 Lorsque, par un désordre à l'univers fatal,

L'un ne veut point de maître, et l'autre point d'égal.

Seigneur, pour sauver Rome il faut qu'elle s'unisse  
En la main d'un bon chef à qui tout obéisse.

Si vous aimez encore à la favoriser,  
Otez-lui les moyens de se plus diviser.

Sylla, quittant la place enfin bien usurpée,  
N'a fait qu'ouvrir le champ à César et Pompée,  
Que le malheur des temps ne nous eût pas fait voir,  
S'il eût dans sa famille assuré son pouvoir.

Qu'a fait du grand César le cruel parricide  
Qu'élever contre vous Antoine avec Lépide,  
Qui n'eussent pas détruit Rome par les Romains,  
Si César eût laissé l'empire entre vos mains ?

Vous la replongerez, en quittant cet empire,  
Dans les maux dont à peine encore elle respire,  
Et de ce peu, Seigneur, qui lui reste de sang  
Une guerre nouvelle épuisera son flanc.

Que l'amour du pays, que la pitié vous touche,  
Votre Rome à genoux vous parle par ma bouche.  
Considérez le prix que vous avez coûté,  
Non pas qu'elle vous croie avoir trop acheté :  
Des maux qu'elle a soufferts elle est trop bien payée :  
Mais une juste peur tient son âme effrayée.

Si, jaloux de son heur et las de commander,  
Vous lui rendez un bien qu'elle ne peut garder ;  
S'il lui faut à ce prix en acheter un autre,  
Si vous ne préférez son intérêt au vôtre,  
Si se funeste don la met au désespoir,  
Je n'ose dire ici ce que j'ose prévoir.

Conservez-vous, Seigneur, en lui laissant un maître  
Sous qui son vrai bonheur commence de naître,  
Et, pour mieux assurer le bien commun de tous,  
Donnez un successeur qui soit digne de vous.

AUGUSTE.

N'en délibérons plus, cette pitié l'emporte.  
Mon repos m'est bien cher, mais Rome est la plus forte,  
Et, quelque grand malheur qui m'en puisse arriver,  
Je consens à me perdre, afin de la sauver.  
Pour ma tranquillité mon cœur en vain soupire,

Cinna, par vos conseils je retiendrai l'empire,  
 Mais je le retiendrai pour vous en faire part.  
 Je vois trop que vos cœurs n'ont point pour moi de fard,  
 Et que chacun de vous, dans l'avis qu'il me donne,  
 Regarde seulement l'État et ma personne :  
 Votre amour en tous deux fait ce combat d'esprits,  
 Et vous allez tous deux en recevoir le prix.

Maxime, je vous fais gouverneur de Sicile.  
 Allez donner mes lois à ce terroir fertile ;  
 Songez que c'est pour moi que vous gouvernerez,  
 Et que je répondrai de ce que vous ferez.  
 Pour épouse, Cinna, je vous donne Émilie :  
 Vous savez qu'elle tient la place de Julie,  
 Et que, si nos malheurs et la nécessité  
 M'ont fait traiter son père avec sévérité,  
 Mon épargne, depuis en sa faveur ouverte,  
 Doit avoir adouci l'aigreur de cette perte.  
 Voyez-là de ma part, tâchez de la gagner ;  
 Vous n'êtes point pour elle un homme à dédaigner,  
 De l'offre de vos vœux elle sera ravie.  
 Adieu, j'en veux porter la nouvelle à Livie.

## SCÈNE II : CINNA, MAXIME.

MAXIME.

Quel est votre dessein après ces beaux discours ?

CINNA.

Le même que j'avais, et que j'aurai toujours.

MAXIME.

Un chef de conjurés flatte la tyrannie !

CINNA.

Un chef de conjurés la veut voir impunie !

MAXIME.

Je veux voir Rome libre.

CINNA.

Et vous pouvez juger

Que je veux l'affranchir ensemble et la venger.

Octave aura donc vu ses fureurs assouvies,

Pillé jusqu'aux autels, sacrifié nos vies,  
Rempli les champs d'horreur, comblé Rome de morts,  
Et sera quitte après pour l'effet d'un remords !  
Quand le Ciel par nos mains à le punir s'apprête,  
Un lâche repentir garantira sa tête !  
C'est trop semer d'appâts, et c'est trop inviter,  
Par son impunité, quelqu'autre à l'imiter.  
Vengeons nos citoyens, et que sa peine étonne  
Quiconque après sa mort aspire à la couronne,  
Que le peuple aux tyrans ne soit plus exposé :  
S'il eût puni Sylla, César eût moins osé.

MAXIME.

Mais la mort de César, que vous trouvez si juste,  
A servi de prétexte aux cruautés d'Auguste ;  
Voulant nous affranchir, Brute s'est abusé :  
S'il n'eût puni César, Auguste eût moins osé.

CINNA.

La faute de Cassie et ses terreurs paniques  
Ont fait rentrer l'État sous les lois tyranniques,  
Mais nous ne verrons point de pareils accidents  
Lorsque Rome suivra des chefs moins imprudents.

MAXIME.

Nous sommes encor loin de mettre en évidence  
Si nous nous conduirons avec plus de prudence ;  
Cependant c'en est peu que de n'accepter pas  
Le bonheur qu'on recherche au péril du trépas.

CINNA.

C'en est encor bien moins, alors qu'on s'imagine  
Guérir un mal si grand sans couper la racine.  
Employer la douceur à cette guérison,  
C'est, en fermant la plaie, y verser du poison.

MAXIME.

Vous la voulez sanglante, et la rendez douteuse.

CINNA.

Vous la voulez sans peine, et la rendez honteuse.

MAXIME.

Pour sortir de ses fers, jamais on ne rougit.

CINNA.

On en sort lâchement, si la vertu n'agit.

MAXIME.

Jamais la liberté ne cesse d'être aimable,  
Et c'est toujours pour Rome un bien inestimable.

CINNA.

Ce ne peut être un bien qu'elle daigne estimer  
Quand il vient d'une main lasse de l'opprimer.  
Elle a le cœur trop bon pour se voir avec joie  
Le rebut du tyran dont elle fut la proie,  
Et tout ce que la gloire a de vrais partisans  
Le hait trop puissamment pour aimer ses présents.

MAXIME.

Donc pour vous Émilie est un objet de haine ?

CINNA.

La recevoir de lui me serait une gêne,  
Mais quand j'aurai vengé Rome des maux soufferts,  
Je saurai le braver jusque dans les enfers.  
Oui, quand par son trépas je l'aurai méritée,  
Je veux joindre à sa main ma main ensanglantée,  
L'épouser sur sa cendre, et qu'après notre effort  
Les présents du tyran soient le prix de sa mort.

MAXIME.

Mais l'apparence, ami, que vous puissiez lui plaire,  
Teint du sang de celui qu'elle aime comme un père ?  
Car vous n'êtes pas homme à la violenter.

CINNA.

Ami, dans ce palais on peut nous écouter,  
Et nous parlons peut-être avec trop d'imprudence  
Dans un lieu si malpropre à notre confiance.  
Sortons, qu'en sûreté j'examine avec vous  
Pour en venir à bout les moyens les plus doux.

## ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE : MAXIME, EUPHORBE.

MAXIME.

Lui-même il m'a tout dit, leur flamme est mutuelle,

Il adore Émilie, il est adoré d'elle ;  
Mais, sans venger son père, il n'y peut aspirer,  
Et c'est pour l'acquérir qu'il nous fait conspirer.

EUPHORBE.

Je ne m'étonne plus de cette violence  
Dont il contraint Auguste à garder sa puissance :  
La ligue se romprait, s'il en était démis,  
Et tous vos conjurés deviendraient ses amis.

MAXIME.

Ils servent à l'envi la passion d'un homme  
Qui n'agit que pour soi, feignant d'agir pour Rome,  
Et moi, par un malheur qui n'eut jamais d'égal,  
Je pense servir Rome, et je sers mon rival.

EUPHORBE.

Vous êtes son rival ?

MAXIME.

Oui, j'aime sa maîtresse,  
Et l'ai caché toujours avec assez d'adresse.  
Mon ardeur inconnue, avant que d'éclater,  
Par quelque grand exploit la voulait mériter :  
Cependant par mes mains je vois qu'il me l'enlève ;  
Son dessein fait ma perte, et c'est moi qui l'achève ;  
J'avance des succès dont j'attends le trépas,  
Et, pour m'assassiner, je lui prête mon bras.  
Que l'amitié me plonge en un malheur extrême !

EUPHORBE.

L'issue en est aisée, agissez pour vous-même ;  
D'un dessein qui vous perd rompez le coup fatal :  
Gagnez une maîtresse, accusant un rival.  
Auguste, à qui par là vous sauverez la vie,  
Ne vous pourra jamais refuser Émilie.

MAXIME.

Quoi ! trahir mon ami !

EUPHORBE.

L'amour rend tout permis ;  
Un véritable amant ne connaît point d'amis,  
Et même avec justice on peut trahir un traître  
Qui pour une maîtresse ose trahir son maître.  
Oubliez l'amitié, comme lui les bienfaits.

MAXIME.

C'est un exemple à fuir que celui des forfaits.

EUPHORBE.

Contre un si noir dessein tout devient légitime :  
On n'est point criminel, quand on punit un crime.

MAXIME.

Un crime par qui Rome obtient sa liberté !

EUPHORBE.

Craignez tout d'un esprit si plein de lâcheté.  
L'intérêt du pays n'est point ce qui l'engage ;  
Le sien, et non la gloire, anime son courage :  
Il aimerait César, s'il n'était amoureux,  
Et n'est enfin qu'ingrat, et non pas généreux.

Pensez-vous avoir lu jusqu'au fond de son âme ?  
Sous la cause publique il vous cachait sa flamme,  
Et peut cacher encor sous cette passion  
Les détestables feux de son ambition.  
Peut-être qu'il prétend, après la mort d'Octave,  
Au lieu d'affranchir Rome, en faire son esclave,  
Qu'il vous conte déjà pour un de ses sujets,  
Ou que sur votre perte il fonde ses projets.

MAXIME.

Mais comment l'accuser sans nommer tout le reste ?  
A tous nos conjurés l'avis serait funeste,  
Et par là nous verrions indignement trahis  
Ceux qu'engage avec nous le seul bien du pays.  
D'un si lâche dessein mon âme est incapable ;  
Il perd trop d'innocents pour punir un coupable :  
J'ose tout contre lui, mais je crains tout pour eux.

EUPHORBE.

Auguste s'est lassé d'être si rigoureux :  
En ces occasions, ennuyé de supplices,  
Ayant puni les chefs il pardonne aux complices.  
Si toutefois pour eux vous craignez son courroux,  
Quand vous lui parlerez, parlez au nom de tous.

MAXIME.

Nous disputons en vain, et ce n'est que folie  
De vouloir par sa perte acquérir Émilie :  
Ce n'est pas le moyen de plaire à ses beaux yeux

Que de priver du jour ce qu'elle aime le mieux.  
 Pour moi, j'estime peu qu'Auguste me la donne ;  
 Je veux gagner son cœur plutôt que sa personne  
 Et ne fais point d'état de sa possession  
 Si je n'ai point de part à son affection.  
 Puis-je la mériter par une triple offense ?  
 Je trahis son amant, je détruis sa vengeance,  
 Je conserve le sang qu'elle veut voir périr,  
 Et j'aurais quelque espoir qu'elle me pût chérir.

EUPHORBE.

C'est ce qu'à dire vrai je vois fort difficile ;  
 L'artifice pourtant vous y peut être utile ;  
 Il en faut trouver un qui la puisse abuser,  
 Et du reste le temps en pourra disposer.

MAXIME.

Mais, si pour s'excuser, il nomme sa complice ?  
 S'il arrive qu'Auguste avec lui la punisse ?  
 Puis-je lui demander pour prix de mon rapport  
 Celle qui nous oblige à conspirer sa mort ?

EUPHORBE.

Vous pourriez m'opposer tant et de tels obstacles  
 Que, pour les surmonter, il faudrait des miracles ;  
 J'espère toutefois qu'à force d'y rêver...

MAXIME.

Éloigne-toi, dans peu j'irai te retrouver ;  
 Cinna vient, et je veux en tirer quelque chose,  
 Pour mieux résoudre après ce que je me propose.

## SCÈNE II : CINNA, MAXIME.

MAXIME.

Vous me semblez pensif.

CINNA.

Ce n'est pas sans sujet.

MAXIME.

Puis-je d'un tel chagrin savoir quel est l'objet ?

CINNA.

Émilie et César. L'un et l'autre me gêne :

L'un me semble trop bon, l'autre trop inhumaine.  
 Plût aux dieux que César employât mieux ses soins,  
 Et s'en fit plus aimer, ou m'aimât un peu moins,  
 Que sa bonté touchât la beauté qui me charme,  
 Et la pût adoucir comme elle me désarme !  
 Je sens au fond du cœur mille remords cuisants  
 Qui rendent à mes yeux tous ses bienfaits présents :  
 Cette faveur si pleine, et si mal reconnue,  
 Par un mortel reproche à tous moments me tue.  
 Il me semble surtout incessamment le voir  
 Déposer en nos mains son absolu pouvoir,  
 Écouter nos avis, m'applaudir, et me dire :  
 « Cinna, par vos conseils je retiendrai l'empire,  
 Mais je le retiendrai pour vous en faire part. »  
 Et je puis dans son sein enfoncer un poignard !  
 Ah ! plutôt... Mais, hélas ! j'idolâtre Émilie,  
 Un serment exécration à sa haine me lie,  
 L'horreur qu'elle a de lui me le rend odieux,  
 Des deux côtés j'offense et ma gloire et les dieux ;  
 Je deviens sacrilège, ou je suis parricide,  
 Et vers l'un ou vers l'autre il faut être perfide.

MAXIME.

Vous n'aviez point tantôt ces agitations,  
 Vous paraissiez plus ferme en vos intentions,  
 Vous ne sentiez au cœur ni remords ni reproche.

CINNA.

On ne les sent aussi que quand le coup approche,  
 Et l'on ne reconnaît de semblables forfaits  
 Que quand la main s'apprête à venir aux effets.  
 L'âme de son dessein jusque-là possédée,  
 S'attache aveuglément à sa première idée ;  
 Mais alors quel esprit n'en devient point troublé ?  
 Ou plutôt quel esprit n'en est point accablé ?  
 Je crois que Brute même, à tel point qu'on le prise,  
 Voulut plus d'une fois rompre son entreprise,  
 Qu'avant que de frapper elle lui fit sentir  
 Plus d'un remords en l'âme et plus d'un repentir.

MAXIME.

Il eut trop de vertu pour tant d'inquiétude ;

Il ne soupçonna point sa main d'ingratitude,  
 Et fut contre un tyran d'autant plus animé  
 Qu'il en reçut de biens, et qu'il s'en vit aimé.  
 Comme vous l'imitiez, faites la même chose,  
 Et formez vos remords d'une plus juste cause,  
 De vos lâches conseils, qui seuls ont arrêté  
 Le bonheur renaissant de notre liberté.  
 C'est vous seul aujourd'hui qui nous l'avez ôtée ;  
 De la main de César Brute l'eût acceptée,  
 Et n'eût jamais souffert qu'un intérêt léger  
 De vengeance ou d'amour l'eût remise en danger.  
 N'écoutez plus la voix d'un tyran qui vous aime,  
 Et vous veut faire part de son pouvoir suprême ;  
 Mais entendez crier Rome à votre côté :  
 « Rends-moi, rends-moi, Cinna, ce que tu m'as ôté,  
 Et si tu m'as tantôt préféré ta maîtresse,  
 Ne me préfère pas le tyran qui m'opprime. »

CINNA.

Ami, n'accable plus un esprit malheureux  
 Qui ne forme qu'en lâche un dessein généreux.  
 Envers nos citoyens je sais quelle est ma faute,  
 Et leur rendrai bientôt tout ce que je leur ôte ;  
 Mais pardonne aux abois d'une vieille amitié  
 Qui ne peut expirer sans me faire pitié,  
 Et laisse-moi, de grâce, attendant Émilie,  
 Donner un libre cours à ma mélancolie.  
 Mon chagrin t'importune, et le trouble où je suis  
 Veut de la solitude à calmer tant d'ennuis.

MAXIME.

Vous voulez rendre compte à l'objet qui vous blesse  
 De la bonté d'Octave et de votre faiblesse :  
 L'entretien des amants veut un entier secret.  
 Adieu, je me retire en confident discret.

## SCÈNE III : CINNA.

Donne un plus digne nom au glorieux empire  
 Du noble sentiment que la vertu m'inspire,

Et que l'honneur oppose au coup précité  
 De mon ingratitude et de ma lâcheté.  
 Mais plutôt continue à le nommer faiblesse,  
 Puisqu'il devient si faible auprès d'une maîtresse,  
 Qu'il respecte un amour qu'il devrait étouffer,  
 Ou que, s'il le combat, il n'ose en triompher.  
 En ces extrémités quel conseil dois-je prendre ?  
 De quel côté pencher ? à quel parti me rendre ?

Qu'une âme généreuse a de peine à faillir !  
 Quelque fruit que par là j'espère de cueillir,  
 Les douceurs de l'amour, celles de la vengeance,  
 Le gloire d'affranchir le lieu de ma naissance,  
 N'ont point assez d'appâts pour flatter ma raison,  
 S'il les faut acquérir par une trahison,  
 S'il faut percer le flanc d'un prince magnanime  
 Qui du peu que je suis fait une telle estime,  
 Qui me comble d'honneurs, qui m'accable de biens,  
 Qui ne prend pour régner de conseils que les miens.  
 O coup, ô trahison trop indigne d'un homme !  
 Dure, dure à jamais l'esclavage de Rome,  
 Périssent mon amour, périssent mon espoir,  
 Plutôt que de ma main parte un crime si noir !  
 Quoi ! ne m'offre-t-il pas tout ce que je souhaite ?  
 Et qu'au prix de son sang ma passion achète !  
 Pour jouir de ses dons faut-il l'assassiner,  
 Et faut-il lui ravir ce qu'il me veut donner ?

Mais je dépens de vous, ô serment téméraire,  
 O haine d'Émilie, ô souvenir d'un père !  
 Ma foi, mon cœur, mon bras, tout vous est engagé,  
 Et je ne puis plus rien que par votre congé.  
 C'est à vous à régler ce qu'il faut que je fasse,  
 C'est à vous, Émilie, à lui donner sa grâce ;  
 Vos seules volontés président à son sort,  
 Et tiennent en mes mains et sa vie et sa mort.  
 O dieux, qui comme vous la rendez adorable,  
 Rendez-là comme vous à mes vœux exorable,  
 Et, puisque de ses lois je ne puis m'affranchir,  
 Faites qu'à mes désirs je la puisse fléchir !  
 Mais voici de retour cette aimable inhumaine.

SCÈNE IV : ÉMILIE, CINNA, FULVIE.

ÉMILIE.

Grâce aux dieux Cinna, ma frayeur était vaine,  
Aucun de tes amis ne t'a manqué de foi,  
Et je n'ai point eu lieu de m'employer pour toi.  
Octave en ma présence a tout dit à Livie,  
Et par cette nouvelle il m'a rendu la vie.

CINNA.

Le désavouerez-vous, et du don qu'il me fait  
Voudrez-vous retarder le bienheureux effet ?

ÉMILIE.

L'effet est en ta main.

CINNA.

Mais plutôt en la vôtre.

ÉMILIE.

Je suis toujours moi-même, et mon cœur n'est point autre.  
Me donner à Cinna, c'est ne lui donner rien,  
C'est seulement lui faire un présent de son bien.

CINNA.

Vous pouvez toutefois... O Ciel ! l'oserai-je dire !

ÉMILIE.

Que puis-je, et que crains-tu ?

CINNA.

Je tremble, je soupire,

Et vois que, si nos cœurs avaient mêmes désirs,  
Je n'aurais pas besoin d'expliquer mes soupirs.  
Ainsi je suis trop sûr que je vais vous déplaire,  
Mais je n'ose parler, et je ne puis me taire.

ÉMILIE.

C'est trop me gêner. Parle.

CINNA.

Il faut vous obéir ;

Je vais donc vous déplaire, et vous m'allez haïr.

Je vous aime, Émilie, et le Ciel me foudroie,

Si cette passion ne fait pas toute ma joie,

Et si je ne vous aime avec toute l'ardeur

Que peut un digne objet attendre d'un grand cœur.

Mais voyez à quel prix vous me donnez votre âme :

En me rendant heureux, vous me rendez infâme.  
Cette bonté d'Auguste...

ÉMILIE.

Il suffit, je t'entends,  
Je vois ton repentir et tes vœux inconstants ;  
Les faveurs du tyran emportent tes promesses,  
Tes feux et tes serments cèdent à ses caresses,  
Et ton esprit crédule ose s'imaginer  
Qu'Auguste, pouvant tout, peut aussi me donner.  
Tu me veux de sa main plutôt que de la mienne ;  
Mais ne crois pas qu'ainsi jamais je t'appartienne :  
Il peut faire trembler la terre sous ses pas,  
Mettre un roi hors du trône et donner ses États,  
De ses proscriptions rougir la terre et l'onde,  
Et changer à son gré l'ordre de tout le monde ;  
Mais le cœur d'Émilie est hors de son pouvoir.

CINNA.

Aussi n'est-ce qu'à vous que je veux le devoir ;  
Je suis toujours moi-même, et ma foi toujours pure,  
La pitié que je sens ne me rend point parjure,  
J'obéis sans réserve à tous vos sentiments,  
Et prends vos intérêts par delà mes serments.

J'ai pu, vous le savez, sans parjure et sans crime,  
Vous laisser échapper cette illustre victime ;  
César, se dépouillant du pouvoir souverain,  
Nous ôtait tout prétexte à lui percer le sein,  
La conjuration s'en allait dissipée,  
Vos desseins avortés, votre haine trompée :  
Moi seul j'ai raffermi son esprit étonné,  
Et, pour vous l'immoler, ma main l'a couronné.

ÉMILIE.

Pour me l'immoler, traître, et tu veux que moi-même  
Je retienne ta main ! qu'il vive, et que je l'aime !  
Que je sois le butin de qui l'ose épargner,  
Et le prix du conseil qui le force à régner !

CINNA.

Ne me condamnez point quand je vous ai servi.  
Sans moi vous n'auriez plus de pouvoir sur sa vie,  
Et, malgré ses bienfaits, je rends tout à l'amour

Quand je veux qu'il périsse, ou vous doive le jour.  
Avec les premiers vœux de mon obéissance  
Souffrez ce faible effort de ma reconnaissance,  
Que je tâche de vaincre un indigne courroux,  
Et vous donner pour lui l'amour qu'il a pour vous.  
Une âme généreuse et que la vertu guide  
Fuit la honte des noms d'ingrate et de perfide,  
Elle en hait l'infamie attachée au bonheur,  
Et n'accepte aucun bien aux dépens de l'honneur.

ÉMILIE.

Je fais gloire pour moi de cette ignominie :  
La perfidie est noble envers la tyrannie,  
Et, quand on rompt le cours d'un sort si malheureux,  
Les cœurs les plus ingrats sont les plus généreux.

CINNA.

Vous faites des vertus au gré de votre haine.

ÉMILIE.

Je me fais des vertus dignes d'une Romaine.

CINNA.

Un cœur vraiment romain...

ÉMILIE.

Ose tout pour ravir

Une odieuse vie à qui le fait servir ;  
Il fuit plus que la mort la honte d'être esclave.

CINNA.

C'est l'être avec honneur que de l'être d'Octave,  
Et nous voyons souvent des rois à nos genoux  
Demander pour appui tels esclaves que nous.  
Il abaisse à nos pieds l'orgueil des diadèmes,  
Il nous fait souverains sur leurs grandeurs suprêmes,  
Il prend d'eux les tributs dont il nous enrichit,  
Et leur impose un joug dont il nous affranchit.

ÉMILIE.

L'indigne ambition que ton cœur me propose !  
Pour être plus qu'un roi tu te crois quelque chose !  
Aux deux bouts de la terre en est-il un si vain  
Qu'il prétende égaler un citoyen romain ?  
Antoine sur sa tête attira notre haine  
En se déshonorant par l'amour d'une reine :

Attale, ce grand roi dans la pourpre blanchi,  
 Qui du peuple romain se nommait l'affranchi,  
 Quand de toute l'Asie il se fût vu l'arbitre,  
 Eût encore moins prisé son trône que ce titre.  
 Souviens-toi de ton nom, soutiens sa dignité,  
 Et, prenant d'un Romain la générosité,  
 Sache qu'il n'en est point que le Ciel n'a fait naître  
 Pour commander aux rois, et pour vivre sans maître.

CINNA.

Le Ciel a trop fait voir en de tels attentats  
 Qu'il hait les assassins, et punit les ingrats,  
 Et, quoi qu'on entreprenne et quoi qu'on exécute,  
 Quand il élève un trône, il en venge la chute ;  
 Il se met du parti de ceux qu'il fait régner ;  
 Le coup dont on les tue est longtemps à saigner,  
 Et, quand à les punir il a pu se résoudre,  
 De pareils châtimens n'appartiennent qu'au foudre.

ÉMILIE.

Dis que de leur parti toi-même tu te rends,  
 De te remettre au foudre à punir les tyrans.

Je ne te parle plus, va, sers la tyrannie,  
 Abandonne ton âme à son lâche génie.  
 Et, pour rendre le calme à ton esprit flottant,  
 Oublie et ta naissance et le prix qui t'attend.  
 Sans emprunter ta main pour servir ma colère  
 Je saurai bien venger mon pays et mon père.  
 J'aurais déjà l'honneur d'un si fameux trépas,  
 Si l'amour jusqu'ici n'eût arrêté mon bras :  
 C'est lui qui, sous tes lois me tenant asservie,  
 M'a fait en ta faveur prendre soin de ma vie ;  
 Seule contre un tyran en le faisant périr,  
 Par les mains de sa garde il me fallait mourir :  
 Je t'eusse par ma mort dérobé ta captive ;  
 Et, comme pour toi seul l'amour veut que je vive,  
 J'ai voulu, mais en vain, me conserver pour toi,  
 Et te donner moyen d'être digne de moi.

Pardonnez-moi, grands dieux, si je me suis trompée  
 Quand j'ai pensé chérir un neveu de Pompée,  
 Et si d'un faux semblant mon esprit abusé

A fait choix d'un esclave en son lieu supposé.  
 Je t'aime toutefois, quel que tu puisses être,  
 Et, si pour me gagner il faut trahir ton maître,  
 Mille autres à l'envi recevraient cette loi,  
 S'ils pouvaient m'acquérir à même prix que toi.  
 Mais n'appréhende pas qu'un autre ainsi m'obtienne,  
 Vis pour ton cher tyran, tandis que je meurs tienne ;  
 Mes jours avec les siens se vont précipiter,  
 Puisque ta lâcheté n'ose me mériter.  
 Viens me voir dans son sang et dans le mien baignée,  
 De ma seule vertu mourir accompagnée,  
 Et te dire en mourant d'un esprit satisfait :  
 « N'accuse point mon sort, c'est toi seul qui l'as fait.  
 Je descend dans la tombe où tu m'as condamnée,  
 Où la gloire me suit qui t'était destinée :  
 Je meurs en détruisant un pouvoir absolu,  
 Mais je vivrais à toi, si tu l'avais voulu. »

CINNA.

Et bien, vous le voulez, il faut vous satisfaire,  
 Il faut affranchir Rome, il faut venger un père,  
 Il faut sur un tyran porter de justes coups :  
 Mais apprenez qu'Auguste est moins tyran que vous.  
 S'il nous ôte à son gré nos biens, nos jours, nos femmes,  
 Il n'a point jusqu'ici tyrannisé nos âmes ;  
 Mais l'empire inhumain qu'exercent vos beautés  
 Force jusqu'aux esprits, et jusqu'aux volontés.  
 Vous me faites priser ce qui me déshonore,  
 Vous me faites haïr ce que mon âme adore,  
 Vous me faites répandre un sang pour qui je dois  
 Exposer tout le mien et mille et mille fois.  
 Vous le voulez, j'y cours, ma parole est donnée ;  
 Mais ma main aussitôt, contre mon sein tournée,  
 Aux mânes d'un tel prince immolant votre amant,  
 A mon crime forcé joindra mon châtiment,  
 Et, par cette action dans l'autre confondue,  
 Recouvrera ma gloire aussitôt que perdue.  
 Adieu.

## SCÈNE V : ÉMILIE, FULVIE.

FULVIE.

Vous avez mis son âme au désespoir.

ÉMILIE.

Qu'il cesse de m'aimer, ou suive son devoir.

FULVIE.

Il va vous obéir aux dépens de sa vie.

Vous en pleurez !

ÉMILIE.

Hélas ! cours après lui, Fulvie,

Et, si ton amitié daigne me secourir,

Arrache-lui du cœur ce dessein de mourir ;

Dis-lui...

FULVIE.

Qu'en sa faveur vous laissez vivre Auguste ?

ÉMILIE.

Ah ! c'est faire à ma haine une loi trop injuste.

FULVIE.

Et quoi donc ?

ÉMILIE.

Qu'il achève, et dégage sa foi,

Et qu'il choisisse après, de la mort ou de moi.

## ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE : AUGUSTE, EUPHORBE,  
POLYCLÈTE, GARDES.

AUGUSTE.

Tout ce que tu me dis, Euphorbe, est incroyable.

EUPHORBE.

Seigneur, le récit même en paraît effroyable ;

On ne conçoit qu'à peine une telle fureur,

Et la seule pensée en fait frémir d'horreur.

AUGUSTE.

Quoi ! mes plus chers amis ! quoi ! Cinna ! quoi ! Maxime !  
 Les deux que j'honorais d'une si haute estime,  
 A qui j'ouvrais mon cœur, et dont j'avais fait choix  
 Pour les plus importants et plus nobles emplois !  
 Après qu'entre leurs mains j'ai remis mon empire,  
 Pour m'arracher le jour l'un et l'autre conspire !  
 Maxime a vu sa faute, il m'en fait avertir,  
 Et montre un cœur touché d'un juste repentir ;  
 Mais Cinna !

EUPHORBE.

Cinna seul dans sa rage s'obstine,  
 Et contre vos bontés d'autant plus se mutine :  
 Lui seul combat encor les vertueux efforts  
 Que sur les conjurés fait ce juste remords,  
 Et, malgré les frayeurs à leurs regrets mêlées,  
 Il tâche à raffermir leurs âmes ébranlées.

AUGUSTE.

Lui seul les encourage, et lui seul les séduit !  
 O le plus déloyal que la terre ait produit !  
 O trahison conçue au sein d'une furie !  
 O trop sensible coup d'une main si chérie !  
 Cinna, tu me trahis ! Polyclète, écoutez.

*(Il lui parle à l'oreille.)*

POLYCLÈTE.

Tous vos ordres, Seigneur, seront exécutés.

AUGUSTE.

Qu'Éraste en même temps aille dire à Maxime  
 Qu'il vienne recevoir le pardon de son crime.

*(Polyclète rentre.)*

EUPHORBE.

Il l'a trop jugé grand pour ne pas s'en punir ;  
 A peine du palais il a pu revenir  
 Que, les yeux égarés et le regard farouche,  
 Le cœur gros de soupirs, les sanglots à la bouche,  
 Il déteste sa vie et ce complot maudit,  
 M'en apprend l'ordre entier tel que je vous l'ai dit,  
 Et, m'ayant commandé que je vous avertisse,  
 Il ajoute : « Dis lui que je me fais justice,

Que je n'ignore point ce que j'ai mérité. »  
 Puis soudain dans le Tibre il s'est précipité,  
 Et l'eau grosse et rapide, et la nuit assez noire,  
 M'ont dérobé la fin de sa tragique histoire.

AUGUSTE.

Sous ce pressant remords il a trop succombé,  
 Et s'est à mes bontés lui-même dérobé ;  
 Il n'est crime envers moi qu'un repentir n'efface ;  
 Mais, puisqu'il a voulu renoncer à ma grâce,  
 Allez pourvoir au reste, et faites qu'on ait soin  
 De tenir en lieu sûr ce fidèle témoin.

## SCÈNE II : AUGUSTE.

Ciel, à qui voulez-vous désormais que je fie  
 Les secrets de mon âme et le soin de ma vie ?  
 Reprenez le pouvoir que vous m'avez commis  
 Si, donnant des sujets, il ôte les amis,  
 Si tel est le destin des grandeurs souveraines  
 Que leurs plus grands bienfaits n'attirent que des haines,  
 Et si votre rigueur les condamne à chérir  
 Ceux que vous animez à les faire périr.  
 Pour elles rien n'est sûr : qui peut tout doit tout craindre.

Rentre en toi-même, Octave, et cesse de te plaindre.  
 Quoi ! tu veux qu'on t'épargne et n'as rien épargné !  
 Songe aux fleuves de sang où ton bras s'est baigné,  
 De combien ont rougi les champs de Macédoine,  
 Combien en a versé la défaite d'Antoine,  
 Combien celle de Sexte, et revois, tout d'un temps,  
 Pérouse au sien noyée, et tous ses habitants.  
 Remets dans ton esprit, après tant de carnages,  
 De tes proscriptions les sanglantes images,  
 Où toi-même, des tiens devenu le bourreau,  
 Au sein de ton tuteur enfonças le couteau ;  
 Et puis ose accuser le destin d'injustice  
 Quand tu vois que les tiens s'arment pour ton supplice,  
 Et que, par ton exemple à ta perte guidés,  
 Ils violent des droits que tu n'as pas gardés.

Leur trahison est juste, et le Ciel l'autorise ;  
 Quitte ta dignité comme tu l'as acquise,  
 Rends un sang infidèle à l'infidélité,  
 Et souffre des ingrats, après l'avoir été.

Mais que mon jugement au besoin m'abandonne !  
 Quelle fureur, Cinna, m'accuse et te pardonne,  
 Toi dont la trahison me force à retenir  
 Ce pouvoir souverain dont tu me veux punir,  
 Me traite en criminel, et fait seule mon crime.  
 Relève, pour l'abattre, un trône illégitime,  
 Et, d'un zèle effronté couvrant son attentat,  
 S'oppose, pour me perdre, au bonheur de l'État ?  
 Donc jusqu'à l'oublier je pourrais me contraindre !  
 Tu vivrais en repos après m'avoir fait craindre ?  
 Non, non je me trahis moi-même d'y penser ;  
 Qui pardonne aisément invite à l'offenser ;  
 Punissons l'assassin, proscrivons les complices.

Mais quoi ! toujours du sang, et toujours des supplices !  
 Ma cruauté se lasse et ne peut s'arrêter :  
 Je veux me faire craindre, et ne fais qu'irriter ;  
 Rome a pour ma ruine une hydre trop fertile,  
 Une tête coupée en fait renaître mille,  
 Et le sang répandu de mille conjurés  
 Rend mes jours plus maudits, et non plus assurés.  
 Octave, n'attends plus le coup d'un nouveau Brute :  
 Meurs, et dérobe-lui la gloire de ta chute ;  
 Meurs, tu ferais pour vivre un lâche et vain effort,  
 Si tant de gens de cœur font des vœux pour ta mort,  
 Et si tout ce que Rome a d'illustre jeunesse,  
 Pour te faire périr, tour à tour s'intéresse ;  
 Meurs, puisque c'est un mal que tu ne peux guérir ;  
 Meurs enfin, puisqu'il faut ou tout perdre ou mourir.  
 La vie est peu de chose, et le peu qui t'en reste  
 Ne vaut pas l'acheter par un prix si funeste ;  
 Meurs. Mais quitte du moins la vie avec éclat,  
 Éteins-en le flambeau dans le sang de l'ingrat,  
 A toi-même en mourant immole ce perfide ;  
 Contentant ses désirs, punis son parricide,  
 Fais un tourment pour lui de ton propre trépas,

En faisant qu'il le voie et n'en jouisse pas.  
 Mais jouissons plutôt nous-même de sa peine,  
 Et, si Rome nous hait, triomphons de sa haine.

O Romains, ô vengeance, ô pouvoir absolu,  
 O rigoureux combat d'un cœur irrésolu  
 Qui fuit en même temps tout ce qu'il se propose,  
 D'un prince malheureux, ordonnez quelque chose !  
 Qui des deux dois-je suivre, et duquel m'éloigner ?  
 Ou laissez-moi périr, ou laissez-moi régner.

### SCÈNE III : AUGUSTE, LIVIE.

AUGUSTE.

Madame, on me trahit, et la main qui me tue  
 Rend sous mes déplaisirs ma constance abattue.  
 Cinna, Cinna, le traître...

LIVIE.

Euphorbe m'a tout dit,  
 Seigneur, et j'ai pâli cent fois à ce récit.  
 Mais écouteriez-vous les conseils d'une femme ?

AUGUSTE.

Hélas ! de quel conseil est capable mon âme ?

LIVIE.

Votre sévérité, sans produire aucun fruit,  
 Seigneur, jusqu'à présent a fait beaucoup de bruit.  
 Par les peines d'un autre aucun ne s'intimide :  
 Salvidien à bas a soulevé Lépidé,  
 Murène a succédé, Cépion l'a suivi ;  
 Le jour à tous les deux dans les tourments ravi  
 N'a point mêlé de crainte à la fureur d'Egnace,  
 Dont Cinna maintenant ose prendre la place.  
 Et dans les plus bas rangs les noms les plus abjets  
 Ont voulu s'ennoblir par de si hauts projets.  
 Après avoir en vain puni leur insolence,  
 Essayez sur Cinna ce que peut la clémence,  
 Faites son châtimement de sa confusion,  
 Cherchez le plus utile en cette occasion.  
 Sa peine peut aigrir une ville animée,

Son pardon peut servir à votre renommée,  
Et ceux que vos rigueurs ne font qu'effaroucher  
Peut-être à vos bontés se laisseront toucher.

AUGUSTE.

Gagnons-les tout à fait en quittant cet empire  
Qui nous rend odieux, contre qui l'on conspire ;  
J'ai trop par vos avis consulté là-dessus,  
Ne m'en parlez jamais, je ne consulte plus.

Cesse de soupirer, Rome, pour ta franchise ;  
Si je t'ai mise aux fers, moi-même je les brise,  
Et te rends ton État après l'avoir conquis,  
Plus paisible et plus grand que je ne te l'ai pris.  
Si tu me veux haïr, hais-moi sans plus rien feindre ;  
Si tu me veux aimer, aime-moi sans me craindre :  
De tout ce qu'eut Sylla de puissance et d'honneur,  
Lassé comme il en fut, j'aspire à son bonheur.

LIVIE.

Assez et trop longtemps son exemple vous flatte,  
Mais gardez que sur vous le contraire n'éclate ;  
Ce bonheur sans pareil qui conserva ses jours  
Ne serait pas bonheur, s'il arrivait toujours.

AUGUSTE.

Eh bien, s'il est trop grand, si j'ai tort d'y prétendre,  
J'abandonne mon sang à qui voudra l'épandre.  
Après un long orage il faut trouver un port,  
Et je n'en vois que deux, le repos ou la mort.

LIVIE.

Quoi ! vous voulez quitter le fruit de tant de peines ?

AUGUSTE.

Quoi ! vous voulez garder l'objet de tant de haines ?

LIVIE.

Seigneur, vous emporter à cette extrémité,  
C'est plutôt désespoir que générosité.

AUGUSTE.

Régner et caresser une main si traîtresse,  
Au lieu de sa vertu c'est montrer sa faiblesse.

LIVIE.

C'est régner sur vous-même, et, par un noble choix,  
Pratiquer la vertu la plus digne des rois.

AUGUSTE.

Vous m'aviez bien promis des conseils d'une femme,  
 Vous me tenez parole, et c'en sont là, Madame.

Après tant d'ennemis à mes pieds abattus  
 Depuis vingt ans je règne, et j'en sais les vertus ;  
 Je sais leurs divers ordre, et de quelle nature  
 Sont les devoirs d'un prince en cette conjecture.  
 Tout son peuple est blessé par un tel attentat,  
 Et la seule pensée est un crime d'État,  
 Une offense qu'on fait à toute sa province,  
 Dont il faut qu'il la venge, ou cesse d'être prince.

LIVIE.

Donnez moins de croyance à votre passion.

AUGUSTE.

Ayez moins de faiblesse, ou moins d'ambition.

LIVIE.

Ne traitez pas si mal un conseil salutaire.

AUGUSTE.

Le Ciel m'inspirera ce qu'ici je dois faire.  
 Adieu, nous perdons temps.

LIVIE.

Je ne vous quitte point,  
 Seigneur, que mon amour n'ait obtenu ce point.

AUGUSTE.

C'est l'amour des grandeurs qui vous rend importune.

LIVIE.

J'aime votre personne, et non votre fortune.

*(Elle est seule.)*

Il m'échappe, suivons, et forçons-le de voir  
 Qu'il peut en faisant grâce affermir son pouvoir,  
 Et qu'enfin la clémence est la plus belle marque  
 Qui fasse à l'univers connaître un vrai monarque.

## SCÈNE IV : ÉMILIE, FULVIE.

ÉMILIE.

D'où me vient cette joie, et que mal à propos  
 Mon esprit malgré moi goûte un entier repos !

César mande Cinna sans me donner d'alarmes !  
 Mon cœur est sans soupirs, mes yeux n'ont point de larmes,  
 Comme si j'apprenais d'un secret mouvement  
 Que tout doit succéder à mon contentement !  
 Ai-je bien entendu ? Me l'as-tu dit, Fulvie ?

FULVIE.

J'avais gagné sur lui qu'il aimerait la vie,  
 Et je vous l'amenais plus traitable et plus doux  
 Faire un second effort contre votre courroux.  
 Je m'en applaudissais, quand soudain Polyclète,  
 Des volontés d'Auguste ordinaire interprète,  
 Est venu l'aborder et sans suite et sans bruit,  
 Et de sa part sur l'heure au palais l'a conduit.  
 Auguste est fort troublé, l'on ignore la cause ;  
 Chacun diversement soupçonne quelque chose,  
 Tous présumant qu'il ait un grand sujet d'ennui,  
 Et qu'il mande Cinna pour prendre avis de lui.  
 Mais ce qui m'embarrasse, et que je viens d'apprendre,  
 C'est que deux inconnus se sont saisis d'Évandré,  
 Qu'Euphorbe est arrêté, sans qu'on sache pourquoi,  
 Que même de son maître on dit je ne sais quoi :  
 On lui veut imputer un désespoir funeste,  
 On parle d'eaux, de Tibre, et l'on se tait du reste.

ÉMILIE.

Que de sujets de craindre et de désespérer,  
 Sans que mon triste cœur en daigne murmurer !  
 A chaque occasion le Ciel y fait descendre  
 Un sentiment contraire à celui qu'il doit prendre ;  
 Une vaine frayeur tantôt m'a pu troubler,  
 Et je suis insensible alors qu'il faut trembler.

Je vous entends, grands dieux, vos bontés, que j'adore,  
 Ne peuvent consentir que je me déshonore,  
 Et, ne me permettant soupirs, sanglots, ni pleurs,  
 Soutiennent ma vertu contre de tels malheurs.  
 Vous voulez que je meure avec ce grand courage  
 Qui m'a fait entreprendre un si fameux ouvrage,  
 Et je veux bien périr comme vous l'ordonnez,  
 Et dans la même assiette où vous me retenez.

O liberté de Rome, ô mânes de mon père,

J'ai fait de mon côté tout ce que j'ai pu faire ;  
 Contre votre tyran j'ai ligué ses amis,  
 Et plus osé pour vous qu'il ne m'était permis.  
 Si l'effet a manqué, ma gloire n'est pas moindre ;  
 N'ayant pu vous venger, je vous irai rejoindre,  
 Mais si fumante encor d'un généreux courroux,  
 Par un trépas si noble et si digne de vous,  
 Qu'il vous fera sur l'heure aisément reconnaître  
 Le sang des grand héros dont vous m'avez fait naître.

## SCÈNE V : MAXIME, ÉMILIE, FULVIE.

ÉMILIE,

Mais, je vous vois, Maxime, et l'on vous faisait mort !

MAXIME.

Euphorbe trompe Auguste avec ce faux rapport :  
 Se voyant arrêté, la trame découverte,  
 Il a feint ce trépas pour empêcher ma perte.

ÉMILIE.

Que dit-on de Cinna ?

MAXIME.

Que son plus grand regret,  
 C'est de voir que César sait tout votre secret ;  
 En vain il le dénie, et le veut méconnaître,  
 Évandré a tout conté pour excuser son maître,  
 Et par l'ordre d'Auguste on vient vous arrêter.

ÉMILIE.

Celui qui l'a reçu tarde à l'exécuter.  
 Je suis prête à le suivre et lasse de l'attendre.

MAXIME.

Il vous attend chez moi.

ÉMILIE.

Chez vous !

MAXIME.

C'est vous surprendre,  
 Mais apprenez le soin que le Ciel a de vous :  
 C'est un des conjurés qui va fuir avec nous.  
 Prenons notre avantage avant qu'on nous poursuive,

Nous avons pour partir un vaisseau sur la rive.

ÉMILIE

Me connais-tu, Maxime, et sais-tu qui je suis ?

MAXIME.

En faveur de Cinna, je fais ce que je puis,  
Et tâche à garantir de ce malheur extrême  
La plus belle moitié qui reste de lui-même.

Sauvons-nous, Émilie, et conservons le jour,  
Afin de le venger par un heureux retour.

ÉMILIE.

Cinna dans son malheur est de ceux qu'il faut suivre,  
Qu'il ne faut pas venger, de peur de leur survivre.  
Quiconque après sa perte aspire à se sauver  
Est indigne du jour qu'il tâche à conserver.

MAXIME.

Quel désespoir aveugle à ces fureurs vous porte !  
O dieux ! que de faiblesse en une âme si forte !  
Ce cœur si généreux rend si peu de combat,  
Et, du premier revers, la Fortune l'abat !  
Rappelez, rappelez cette vertu sublime,  
Ouvrez enfin les yeux, et connaissez Maxime ;  
C'est un autre Cinna qu'en lui vous regardez,  
Le Ciel vous rend en lui l'amant que vous perdez,  
Et, puisque l'amitié n'en faisait plus qu'une âme,  
Aimez en cet ami l'objet de votre flamme.  
Avec la même ardeur il saura vous chérir,  
Que...

ÉMILIE.

Tu m'oses aimer, et tu n'oses mourir !  
Tu prétends un peu trop, mais, quoique tu prétendes,  
Rends-toi digne du moins de ce que tu demandes ;  
Cesse de fuir en lâche un glorieux trépas,  
Ou de m'offrir un cœur que tu fais voir si bas ;  
Fais que je porte envie à ta vertu parfaite ;  
Ne te pouvant aimer, fais que je te regrette ;  
Montre d'un vrai Romain la dernière vigueur,  
Et mérite mes pleurs au défaut de mon cœur.  
Quoi ! si ton amitié pour Cinna s'intéresse,  
Crois-tu qu'elle consiste à flatter sa maîtresse ?

Apprends, apprends de moi quel en est le devoir,  
Et, donne-m'en l'exemple, ou viens le recevoir.

MAXIME.

Votre juste douleur est trop impétueuse.

ÉMILIE.

La tienne en ta faveur est trop ingénieuse.  
Tu me parles déjà d'un bienheureux retour,  
Et, dans tes déplaîsirs tu conçois de l'amour !

MAXIME.

Cet amour naissant est toutefois extrême :  
C'est votre amant en vous, c'est mon ami que j'aime,  
Et des mêmes ardeurs dont il fut embrasé...

ÉMILIE.

Maxime, en voilà trop pour un homme avisé.  
Ma perte m'a surprise, et ne m'a point troublée,  
Mon noble désespoir ne m'a point aveuglée ;  
Ma vertu toute entière agit sans s'émouvoir,  
Et je vois malgré moi plus que je ne veux voir.

MAXIME.

Quoi ! vous suis-je suspect de quelque perfidie ?

ÉMILIE.

Oui, tu l'es, puisqu'enfin tu veux que je le die ;  
L'ordre de notre fuite est trop bien concerté  
Pour ne te soupçonner d'aucune lâcheté.  
Les dieux seraient pour nous prodigues en miracles  
S'ils en avaient sans toi levé tous les obstacles :  
Fuis sans moi, tes amours sont ici superflus.

MAXIME.

Ah ! vous m'en dites trop.

ÉMILIE.

J'en présume encor plus.

Ne crains pas toutefois que j'éclate en injures,  
Mais n'espère non plus m'éblouir de parjures.  
Si c'est te faire tort que de m'en défier,  
Viens mourir avec moi pour te justifier.

MAXIME.

Vivez, belle Émilie, et souffrez qu'un esclave...

ÉMILIE.

Je ne t'écoute plus qu'en présence d'Octave.  
Allons, Fulvie, allons.

## SCÈNE VI : MAXIME.

Désespéré, confus,  
Et digne, s'il se peut, d'un plus cruel refus,  
Que résous-tu, Maxime, et quel est le supplice  
Que ta vertu prépare à ton vain artifice ?  
Aucune illusion ne te doit plus flatter ;  
Émilie en mourant va tout faire éclater ;  
Sur un même échafaud la perte de sa vie  
Étalera sa gloire et ton ignominie,  
Et sa mort va laisser à la postérité  
L'infâme souvenir de ta déloyauté.  
Un même jour t'a vu, par une fausse adresse,  
Trahir ton souverain, ton ami, ta maîtresse,  
Sans que de tant de droits en un jour violés,  
Sans que de deux amants au tyran immolés,  
Il te reste aucun fruit que la honte et la rage  
Qu'un remords inutile allume en ton courage.  
Euphorbe, c'est l'effet de tes lâches conseils ;  
Mais que peut-on attendre enfin de tes pareils ?  
Jamais un affranchi n'est qu'un esclave infâme :  
Bien qu'il change d'état, il ne change point d'âme ;  
La tienne, encor servile, avec la liberté  
N'a pu prendre un rayon de générosité.  
Tu m'as fait relever une injuste puissance,  
Tu m'as fait démentir l'honneur de ma naissance.  
Mon cœur te résistait, et tu l'as combattu  
Jusqu'à ce que ta fourbe ait souillé sa vertu.  
Il m'en coûte la vie, il m'en coûte la gloire,  
Et j'ai tout mérité pour t'avoir voulu croire.  
Mais les dieux permettront à mes ressentiments  
De te sacrifier aux yeux des deux amants,  
Et j'ose m'assurer qu'en dépit de mon crime  
Mon sang leur servira d'assez pure victime,

Si dans le tien mon bras, justement irrité,  
Peut laver le forfait de t'avoir écouté.

---

## ACTE V

---

### SCÈNE PREMIÈRE : AUGUSTE, CINNA.

AUGUSTE.

Prends un siège, Cinna, prends, et sur toute chose  
Observe exactement la loi que je t'impose :  
Prête, sans me troubler, l'oreille à mes discours ;  
D'aucun mot, d'aucun cri n'en interromps le cours ;  
Tiens ta langue captive, et, si ce grand silence  
A ton émotion fait quelque violence,  
Tu pourras me répondre après tout à loisir.  
Sur ce point seulement contente mon désir.

CINNA.

Je vous obéirai, Seigneur.

AUGUSTE.

Qu'il te souvienn

De garder ta parole, et je tiendrai la mienne.

Tu vois le jour, Cinna, mais ceux dont tu le tiens  
Furent les ennemis de mon père et les miens ;  
Au milieu de leur camp tu reçus la naissance,  
Et, lors qu'après leur mort tu vins en ma puissance,  
Leur haine enracinée au milieu de ton sein  
T'avais mis contre moi les armes à la main.  
Tu fus mon ennemi même avant que de naître,  
Et tu le fus encor quand tu me pus connaître,  
Et l'inclination jamais n'a démenti  
Ce sang qui t'avait fait du contraire parti.  
Autant que tu l'as pu, les effets l'ont suivie :  
Je ne me suis vengé qu'en te donnant la vie ;  
Je te fis prisonnier pour te combler de biens,  
Ma Cour fut ta prison, mes faveurs tes liens ;  
Je te restituai d'abord ton patrimoine,

Je t'enrichis après des dépouilles d'Antoine,  
 Et tu sais que, depuis, à chaque occasion,  
 Je suis tombé pour toi dans la profusion.  
 Toutes les dignités que tu m'as demandées,  
 Je te les ai sur l'heure et sans peine accordées ;  
 Je t'ai préféré même à ceux dont les parents  
 Ont jadis dans mon camp tenu les premiers rangs,  
 A ceux qui de leur sang m'ont acheté l'empire,  
 Et qui m'ont conservé le jour que je respire :  
 De la façon enfin qu'avec toi j'ai vécu,  
 Les vainqueurs sont jaloux du bonheur du vaincu.  
 Quand le Ciel me voulut, en rappelant Mécène,  
 Après tant de faveur montrer un peu de haine,  
 Je te donnai sa place en ce triste accident,  
 Et te fis, après lui, mon plus cher confident.  
 Aujourd'hui même encor, mon âme irrésolue  
 Me pressant de quitter ma puissance absolue,  
 De Maxime et de toi j'ai pris les seuls avis,  
 Et ce sont, malgré lui, les tiens que j'ai suivis.  
 Bien plus ce même jour je te donne Émilie,  
 Le digne objet des vœux de toute l'Italie,  
 Et qu'ont mise si haut mon amour et mes soins  
 Qu'en te couronnant roi, je t'aurais donné moins.  
 Tu t'en souviens, Cinna, tant d'heur et tant de gloire  
 Ne peuvent pas sitôt sortir de ta mémoire ;  
 Mais ce qu'on ne pourrait jamais s'imaginer,  
 Cinna, tu t'en souviens, et veux m'assassiner.

CINNA.

Moi, Seigneur, moi que j'eusse une âme si traîtresse !  
 Qu'un si lâche dessein...

AUGUSTE.

Tu tiens mal ta promesse.

Sieds-toi, je n'ai pas dit encor ce que je veux ;  
 Tu te justifieras après, si tu le peux.  
 Écoute cependant, et tiens mieux ta parole.

Tu veux m'assassiner, demain, au Capitole,  
 Pendant le sacrifice, et ta main, pour signal,  
 Me doit, au lieu d'encens, donner le coup fatal ;  
 La moitié de tes gens doit occuper la porte,

L'autre moitié te suivre, et te prêter main<sup>a</sup>-forte.  
 Ai-je de bons avis ou de mauvais soupçons ?  
 De tous ces meurtriers, te dirai-je les noms ?  
 Procule, Glabrigion, Virginian, Rutile,  
 Marcel, Plaute, Lénas, Pompone, Albin, Icile,  
 Maxime, qu'après toi j'avais le plus aimé ;  
 Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé,  
 Un tas d'hommes perdus de dettes et de crimes  
 Que pressent de mes lois les ordres légitimes,  
 Et qui, désespérant de les plus éviter,  
 Si tout n'est renversé, ne sauraient subsister.

Tu te tais maintenant, et gardes le silence  
 Plus par confusion que par obéissance.  
 Quel était ton dessein, et que prétendais-tu  
 Après m'avoir au temple à tes pieds abattu ?  
 Affranchir ton pays d'un pouvoir monarchique ?  
 Si j'ai bien entendu tantôt ta politique,  
 Son salut désormais dépend d'un souverain  
 Qui, pour tout conserver, tienne tout en sa main,  
 Et, si sa liberté te faisait entreprendre,  
 Tu ne m'eusses jamais empêché de la rendre :  
 Tu l'aurais acceptée au nom de tout l'État  
 Sans vouloir l'acquérir par un assassinat.  
 Quel était donc ton but ? D'y régner en ma place ?  
 D'un étrange malheur son destin le menace,  
 Si, pour monter au trône et lui donner la loi,  
 Tu ne trouves dans Rome autre obstacle que moi,  
 Si jusques à ce point son sort est déplorable  
 Que tu sois après moi le plus considérable,  
 Et que ce grand fardeau de l'empire romain  
 Ne puisse après ma mort tomber mieux qu'en ta main.

Apprends à te connaître et descends en toi-même.  
 On t'honore dans Rome, on te courtise, on t'aime,  
 Chacun tremble sous toi, chacun t'offre des vœux,  
 Ta fortune est bien haut, tu peux ce que tu veux ;  
 Mais tu ferais pitié même à ceux qu'elle irrite,  
 Si je t'abandonnais à ton peu de mérite.  
 Ose me démentir, dis-moi ce que tu vaux,  
 Conte-moi tes vertus, tes glorieux travaux,

Les rares qualités par où tu m'as dû plaire,  
 Et tout ce qui t'élève au-dessus du vulgaire.  
 Ma faveur fait ta gloire, et ton pouvoir en vient ;  
 Elle seule t'élève, et seule te soutient :  
 C'est elle qu'on adore, et non pas ta personne ;  
 Tu n'as crédit ni rang qu'autant qu'elle t'en donne,  
 Et, pour te faire choir, je n'aurais aujourd'hui  
 Qu'à retirer la main qui seule est ton appui.  
 J'aime mieux toutefois céder à ton envie :  
 Règne, si tu peux, aux dépens de ma vie.  
 Mais oses-tu penser que les Serviliens,  
 Les Cosses, les Métels, les Pauls, les Fabiens,  
 Et tant d'autres enfin, de qui les grands courages  
 Des héros de leur sang sont les vives images,  
 Quittent le noble orgueil d'un sang si généreux  
 Jusqu'à pouvoir souffrir que tu règues sur eux ?  
 Parle, parle, il est temps.

CINNA.

Je demeure stupide :

Non que votre colère ou la mort m'intimide ;  
 Je vois qu'on m'a trahi, vous m'y voyez rêver,  
 Et j'en cherche l'auteur sans le pouvoir trouver.

Mais c'est trop y tenir toute l'âme occupée.  
 Seigneur, je suis Romain, et du sang de Pompée ;  
 Le père et les deux fils, lâchement égorgés,  
 Par la mort de César était trop peu vengés.  
 C'est là d'un beau dessein l'illustre et seule cause,  
 Et puisqu'à vos rigueurs la trahison m'expose,  
 N'attendez point de moi d'infâmes repentirs,  
 D'inutiles regrets, ni de honteux soupirs.  
 Le sort vous est propice autant qu'il m'est contraire,  
 Je sais ce que j'ai fait et ce qu'il vous faut faire,  
 Vous devez un exemple à la postérité,  
 Et mon trépas importe à votre sûreté.

AUGUSTE.

Tu me braves, Cinna, tu fais le magnanime,  
 Et, loin de t'excuser, tu couronnes ton crime :  
 Voyons si ta constance ira jusques au bout.

Tu sais ce qui t'est dû, tu vois que je sais tout :  
Fais ton arrêt toi-même, et choisis tes supplices.

SCÈNE II : AUGUSTE, LIVIE, CINNA,  
ÉMILIE, FULVIE.

LIVIE.

Vous ne connaissez pas encor tout les complices.  
Votre Émilie en est, Seigneur, et la voici.

CINNA.

C'est elle-même, ô Dieu !

AUGUSTE.

Et toi, ma fille, aussi !

ÉMILIE.

Oui, tout ce qu'il a fait, il l'a fait pour me plaire,  
Et j'en étais, Seigneur, la cause et le salaire.

AUGUSTE.

Quoi ! l'amour qu'en ton cœur j'ai fait naître aujourd'hui  
T'emporte-t-il déjà jusqu'à mourir pour lui ?

Ton âme à ces transports un peu trop s'abandonne,  
Et c'est trop tôt aimer l'amant que je te donne.

ÉMILIE.

Cet amour qui m'expose à vos ressentiments,  
N'est point le prompt effet de vos commandements :  
Ces flammes dans nos cœurs sans votre ordre étaient nées,  
Et ce sont des secrets de plus de quatre années.

Mais, quoique je l'aimasse et qu'il brûlât pour moi,  
Une haine plus forte à tous deux fit la loi :

Je ne voulus jamais lui donner d'espérance

Qu'il ne m'eût de mon père assuré la vengeance ;

Je la lui fis jurer, il chercha des amis ;

Le Ciel rompt le succès que je m'étais promis,

Et je vous viens, Seigneur, offrir une victime,

Non pour sauver sa vie en me chargeant du crime,

Son trépas est trop juste après son attentat,

Et toute excuse est vaine en un crime d'État :

Mourir en sa présence, et rejoindre mon père,

C'est tout ce qui m'amène et tout ce que j'espère.

AUGUSTE.

Jusques à quand, ô Ciel, et par quelle raison  
Prendrez-vous contre moi des traits dans ma maison ?  
Pour ses débordements j'en ai chassé Julie ;  
Mon amour en sa place a fait choix d'Émilie,  
Et je la vois comme elle indigne de ce rang :  
L'une m'ôtait l'honneur, l'autre a soif de mon sang,  
Et, prenant toutes deux leur passion pour guides,  
L'une fut impudique, et l'autre est parricide.  
O ma fille, est-ce là le prix de mes bienfaits ?

ÉMILIE.

Ceux de mon père en vous firent mêmes effets.

AUGUSTE.

Songez avec quel amour j'élevais ta jeunesse.

ÉMILIE.

Il éleva la vôtre avec même tendresse,  
Il fut votre tuteur, et vous son assassin,  
Et vous m'avez au crime enseigné le chemin.  
Le mien d'avec le vôtre en ce point seul diffère,  
Que votre ambition s'est immolé mon père,  
Et qu'un juste courroux dont je me sens brûler,  
A son sang innocent voulait vous immoler.

LIVIE.

C'en est trop Émilie, arrête, et considère  
Qu'il t'a trop bien payé les bienfaits de ton père :  
Sa mort, dont la mémoire allume ta fureur,  
Fut un crime d'Octave, et non de l'empereur.

Tous ces crimes d'État qu'on fait pour la couronne,  
Le Ciel nous en absout alors qu'il nous la donne,  
Et, dans le sacré rang où sa faveur l'a mis,  
Le passé devient juste, et l'avenir permis.  
Qui peut y parvenir ne peut être coupable ;  
Quoi qu'il ait fait ou fasse, il est inviolable ;  
Nous lui devons nos biens, nos jours sont en sa main,  
Et jamais on n'a droit sur ceux du souverain.

ÉMILIE.

Aussi, dans le discours que vous venez d'entendre,  
Je parlais pour l'aigrir et non pour me défendre.

Punissez donc, Seigneur, ces criminels appas

Qui de vos favoris font d'illustres ingrats ;  
 Tranchez mes tristes jours pour assurer les vôtres :  
 Si j'ai séduit Cinna, j'en séduirai bien d'autres,  
 Et je suis plus à craindre, et vous plus en danger,  
 Si j'ai l'amour ensemble et le sang à venger.

CINNA.

Que vous m'ayez séduit, et que je souffre encore  
 D'être déshonoré par celle que j'adore !

Seigneur, la vérité doit ici s'exprimer.

J'avais fait ce dessein avant que de l'aimer ;  
 A mes plus saints désirs la trouvant inflexible,  
 Je crus qu'à d'autres soins elle serait sensible :  
 Je parlai de son père et de votre rigueur,  
 Et l'offre de mon bras suivit celle du cœur.  
 Que la vengeance est douce à l'esprit d'une femme !  
 Je l'attaquai par là, par là je pris son âme.  
 Dans mon peu de mérite elle me négligeait,  
 Et ne put négliger le bras qui la vengeait.  
 Elle n'a conspiré que par mon artifice :  
 J'en suis le seul auteur, elle n'est que complice.

ÉMILIE.

Cinna, qu'oses-tu dire ? est-ce là me chérir,  
 Que de m'ôter l'honneur quand il me faut mourir ?

CINNA.

Mourer, mais en mourant ne souillez point ma gloire.

ÉMILIE.

La mienne se flétrit si César te veut croire.

CINNA.

Et la mienne se perd, si vous tirez à vous  
 Tout celle qui suit de si généreux coups.

ÉMILIE.

Eh bien, prends-en ta part, et me laisse la mienne ;  
 Ce serait l'affaiblir que d'affaiblir la tienne :  
 La gloire et le plaisir, la honte et les tourments,  
 Tout doit être commun entre de vrais amants.

Nos deux âmes, Seigneur, sont deux âmes romaines :  
 Unissant nos désirs, nous unîmes nos haines ;  
 De nos parents perdus le vif ressentiment  
 Nous apprit nos devoirs en un même moment ;

En ce noble dessein nos cœurs se rencontrèrent,  
Nos esprits généreux ensemble le formèrent,  
Ensemble nous cherchons l'honneur d'un beau trépas :  
Vous vouliez nous unir, ne nous séparez pas.

AUGUSTE.

Oui, je vous unirai, couple ingrat et perfide,  
Et plus mon ennemi qu'Antoine ni Lépide.  
Oui, je vous unirai, puisque vous le voulez ;  
Il faut bien satisfaire aux feux dont vous brûlez,  
Et que tout l'univers, sachant ce qui m'anime,  
S'étonne du supplice aussi bien que du crime.

SCÈNE III : AUGUSTE, LIVIE, CINNA,  
MAXIME, ÉMILIE, FULVIE.

AUGUSTE.

Mais enfin le Ciel m'aime, et ses bienfaits nouveaux  
Ont enlevé Maxime à la fureur des eaux.  
Approche, seul ami que j'éprouve fidèle.

MAXIME.

Honorez moins, Seigneur, une âme criminelle.

AUGUSTE.

Ne parlons plus de crime après ton repentir,  
Après que du péril tu m'as su garantir :  
C'est à toi que je dois et le jour et l'empire.

MAXIME.

De tous vos ennemis connaissez mieux le pire.  
Si vous réglez encor, Seigneur, si vous vivez,  
C'est ma jalouse rage à qui vous le devez.

Un vertueux remords n'a point touché mon âme :  
Pour perdre mon rival j'ai découvert sa trame ;  
Euphorbe vous a feint que je m'étais noyé,  
De crainte qu'après moi vous n'eussiez envoyé.  
Je voulais avoir lieu d'abuser Émilie,  
Effrayer son esprit, la tirer d'Italie,  
Et pensais la résoudre à cet enlèvement  
Sous l'espoir du retour pour venger son amant.  
Mais, au lieu de goûter ces grossières amorces,

Sa vertu combattue a redoublé ses forces :  
 Elle a lu dans mon cœur. Vous savez le surplus,  
 Et je vous en ferais des récits superflus :  
 Vous voyez le succès de mon lâche artifice,  
 Si pourtant quelque grâce est due à mon indice,  
 Faites périr Euphorbe au milieu des tourments,  
 Et souffrez que je meure aux yeux de ces amants.  
 J'ai trahi mon ami, ma maîtresse, mon maître,  
 Ma gloire, mon pays, par l'avis de ce traître,  
 Et croirai toutefois mon bonheur infini,  
 Si je puis m'en punir après l'avoir puni.

AUGUSTE.

En est-ce assez, ô Ciel ! et le sort, pour me nuire,  
 A-t-il quelqu'un des miens qu'il veuille encor séduire ?  
 Qu'il joigne à ses efforts le secours des enfers :  
 Je suis maître de moi comme de l'univers.  
 Je le suis, je veux l'être. O siècles, ô mémoire,  
 Conservez à jamais ma dernière victoire !  
 Je triomphe aujourd'hui du plus juste courroux  
 De qui le souvenir puisse aller jusqu'à vous.

Soyons amis, Cinna, c'est moi qui t'en convie.  
 Comme à mon ennemi je t'ai donné la vie,  
 Et, malgré la fureur de ton lâche dessin,  
 Je te la donne encor comme à mon assassin.  
 Commençons un combat qui montre par l'issue  
 Qui l'aura mieux de nous ou donnée ou reçue.  
 Tu trahis mes bienfaits, je les veux redoubler ;  
 Je t'en avais comblé, je t'en veux accabler.  
 Avec cette beauté que je t'avais donnée,  
 Reçois le consulat pour la prochaine année.

Aime Cinna, ma fille, en cet illustre rang ;  
 Préfères-en la pourpre à celle de mon sang ;  
 Apprends sur mon exemple à vaincre ta colère.  
 Te rendant un époux, je te rends plus qu'un père.

ÉMILIE.

Et je me rends, Seigneur, à ces hautes bontés,  
 Je recouvre la vue auprès de leurs clartés,  
 Je connais mon forfait qui me semblait justice,  
 Et, ce que n'avait pu la terreur du supplice,

Je sens naître en mon âme un repentir puissant,  
Et mon cœur en secret me dit qu'il y consent.

Le Ciel a résolu votre grandeur suprême,  
Et pour preuve, Seigneur, je n'en veux que moi-même :  
J'ose avec vanité me donner cet éclat,  
Puisqu'il change mon cœur, qu'il veut changer l'État.  
Ma haine va mourir, que j'ai crue immortelle ;  
Elle est morte, et ce cœur devient sujet fidèle,  
Et, prenant désormais cette haine en horreur,  
L'ardeur de vous servir succède à sa fureur.

CINNA.

Seigneur, que vous dirai-je après que nos offenses  
Au lieu de châtiments trouvent des récompenses ?  
O vertu sans exemple ! ô clémence qui rend  
Votre pouvoir plus juste et mon crime plus grand !

AUGUSTE.

Cesse d'en retarder un oubli magnanime,  
Et tous deux avec moi faites grâce à Maxime.  
Il nous a trahis tous, mais ce qu'il a commis  
Vous conserve innocents et me rend mes amis.

(*A Maxime.*)

Reprends auprès de moi ta place accoutumée,  
Rentre dans ton crédit et dans ta renommée ;  
Qu'Euphorbe de tous trois ait sa grâce à son tour,  
Et que demain l'hymen couronne leur amour.  
Si tu l'aimes encor, ce sera ton supplice.

MAXIME.

Je n'en murmure point, il a trop de justice,  
Et je suis plus confus, Seigneur, de vos bontés,  
Que je ne suis jaloux du bien que vous m'ôtez.

CINNA.

Souffrez que ma vertu, dans mon cœur rappelée,  
Vous consacre une foi lâchement violée,  
Mais si ferme à présent, si loin de chanceler,  
Que la chute du Ciel ne pourrait l'ébranler.

Puisse le grand moteur des belles destinées,  
Pour prolonger vos jours, retrancher nos années,  
Et moi, par un bonheur dont chacun soit jaloux,  
Perdre pour vous cent fois ce que je tiens de vous !

## LIVIE.

Ce n'est pas tout, Seigneur : une céleste flamme  
 D'un rayon prophétique illumine mon âme ;  
 Oyez ce que les dieux vous font savoir par moi,  
 De votre heureux destin c'est l'immuable loi :

Après cette action vous n'avez rien à craindre,  
 On portera le joug désormais sans se plaindre,  
 Et les plus indomptés, renversant leurs projets,  
 Mettront toute leur gloire à mourir vos sujets.  
 Aucun lâche dessein, aucune ingrate envie  
 N'attaquera le cours d'une si belle vie,  
 Jamais plus d'assassins, ni de conspirateurs :  
 Vous avez trouvé l'art d'être maître des cœurs.  
 Rome, avec une joie et sensible et profonde,  
 Se démet en vos mains de l'empire du monde ;  
 Vos royales vertus lui vont trop enseigner  
 Que son bonheur consiste à vous faire régner.  
 D'une si longue erreur pleinement affranchie,  
 Elle n'a plus de vœux que pour la monarchie,  
 Vous prépare déjà des temples, des autels,  
 Et le Ciel une place entre les immortels,  
 Et la postérité, dans toutes les provinces,  
 Donnera votre exemple aux plus généreux princes.

## AUGUSTE.

J'en accepte l'augure, et j'ose l'espérer ;  
 Ainsi toujours les Dieux vous daignent inspirer !

Qu'on redouble demain les heureux sacrifices,  
 Que nous leur offrirons sous de meilleurs auspices,  
 Et que vos conjurés entendent publier  
 Qu'Auguste a tout appris et veut tout oublier.



# POLYEUCTE

MARTYR

TRAGÉDIE CHRÉTIENNE — 1643

## PERSONNAGES

FÉLIX, sénateur romain, gouverneur d'Arménie.  
POLYEUCTE, seigneur arménien, gendre de Félix.  
SÉVÈRE, chevalier romain, favori de l'empereur Décie.  
NÉARQUE, seigneur arménien, ami de Polyeucte.  
PAULINE, fille de Félix et femme de Polyeucte.  
STRATONICE, confidente de Pauline.  
ALBIN, confident de Félix.  
FABIAN, domestique de Sévère.  
CLÉON, domestique de Félix.  
TROIS GARDES.

*La scène est à Mélitène, capitale d'Arménie,  
dans le palais de Félix.*

# POLYEUCTE

---

## ACTE PREMIER

---

### SCÈNE PREMIÈRE : POLYEUCTE, NÉARQUE.

NÉARQUE.

Quoi ! vous vous arrêtez aux songes d'une femme !  
De si faibles sujets troublent cette grande âme !  
Et ce cœur tant de fois dans la guerre éprouvé  
S'alarme d'un péril qu'une femme a rêvé !

POLYEUCTE.

Je sais ce qu'est un songe, et le peu de croyance  
Qu'un homme doit donner à son extravagance,  
Qui d'un amas confus des vapeurs de la nuit  
Forme de vains objets que le réveil détruit.  
Mais vous ne savez pas ce que c'est qu'une femme,  
Vous ignorez quels droits elle a sur toute l'âme,  
Quand, après un longtemps qu'elle a su nous charmer,  
Les flambeaux de l'hymen viennent de s'allumer.  
Pauline, sans raison dans la douleur plongée,  
Craint, et croit déjà voir ma mort qu'elle a songée.  
Elle oppose ses pleurs au dessein que je fais,  
Et tâche à m'empêcher de sortir du palais.  
Je méprise sa crainte, et je cède à ses larmes ;  
Elle me fait pitié sans me donner d'alarmes,  
Et mon cœur, attendri sans être intimidé,  
N'ose déplaire aux yeux dont il est possédé.  
L'occasion, Néarque, est-elle si pressante  
Qu'il faille être insensible aux soupirs d'une amante.  
Par un peu de remise épargnons son ennui,  
Pour faire en plein repos ce qu'il trouble aujourd'hui.

## NÉARQUE.

Avez-vous cependant une pleine assurance  
 D'avoir assez de vie, ou de persévérance,  
 Et Dieu, qui tient votre âme et vos jours dans sa main,  
 Promet-il à vos vœux de le pouvoir demain ?  
 Il est toujours tout juste, et tout bon, mais sa grâce  
 Ne descend pas toujours avec même efficace.  
 Après certains moments que perdent nos longueurs,  
 Elle quitte ces traits qui pénètrent les cœurs ;  
 Le nôtre s'endurcit, la repousse, l'égare ;  
 Le bras qui la versait en devient plus avare,  
 Et cette sainte ardeur qui doit porter au bien  
 Tombe plus rarement, ou n'opère plus rien.  
 Celle qui vous pressait de courir au baptême,  
 Languissante déjà, cesse d'être la même,  
 Et, pour quelques soupirs qu'on vous a fait ouïr,  
 Sa flamme se dissipe et va s'évanouir.

## POLYEUCTE.

Vous me connaissez mal : la même ardeur me brûle,  
 Et le désir s'accroît quand l'effet se recule.  
 Ces pleurs que je regarde avec un œil d'époux,  
 Me laissent dans le cœur aussi chrétien que vous ;  
 Mais, pour en recevoir le sacré caractère  
 Qui lave nos forfaits dans une eau salutaire,  
 Et qui, purgeant notre âme et dessillant nos yeux,  
 Nous rend le premier droit que nous avons aux cieux,  
 Bien que je le préfère aux grandeurs d'un empire,  
 Comme le bien suprême et le seul où j'aspire,  
 Je crois, pour satisfaire au juste et saint amour,  
 Pouvoir un peu remettre, et différer d'un jour.

## NÉARQUE.

Ainsi du genre humain l'ennemi vous abuse ;  
 Ce qu'il ne peut de force, il l'entreprend de ruse.  
 Jaloux des bons desseins qu'il tâche d'ébranler,  
 Quand il ne les peut rompre, il pousse à reculer :  
 D'obstacle sur obstacle il va troubler le vôtre,  
 Aujourd'hui par des pleurs, chaque jour par quelqu'autre ;  
 Et ce songe, rempli de noires visions,  
 N'est que le coup d'essai de ses illusions.

Il met tout en usage, et prière et menace ;  
 Il attaque toujours, et jamais ne se lasse ;  
 Il croit pouvoir enfin ce qu'encore il n'a pu,  
 Et que ce qu'on diffère est à demi rompu.

Rompez ses premiers coups, laissez pleurer Pauline :  
 Dieu ne veut point d'un cœur où le monde domine,  
 Qui regarde en arrière, et, douteux en son choix,  
 Lorsque sa voix l'appelle, écoute une autre voix.

POLYEUCTE.

Pour se donner à lui faut-il n'aimer personne ?

NÉARQUE.

Nous pouvons tout aimer, il le souffre, il l'ordonne ;  
 Mais, à vous dire tout, ce Seigneur des seigneurs  
 Veut le premier amour et les premiers honneurs.  
 Comme rien n'est égal à sa grandeur suprême,  
 Il faut ne rien aimer qu'après lui, qu'en lui-même,  
 Négliger, pour lui plaire, et femme, et biens, et rang,  
 Exposer pour sa gloire et verser tout son sang.  
 Mais que vous êtes loin de cette ardeur parfaite  
 Qui vous est nécessaire, et que je vous souhaite !  
 Je ne puis vous parler que les larmes aux yeux.  
 Polyeucte, aujourd'hui qu'on nous hait en tous lieux,  
 Qu'on croit servir l'État quand on nous persécute,  
 Qu'aux plus âpres tourments un chrétien est en butte,  
 Comment en pourrez-vous surmonter les douleurs,  
 Si vous ne pouvez pas résister à des pleurs ?

POLYEUCTE.

Vous ne m'étonnez point ; la pitié qui me blesse  
 Sied bien aux plus grands cœurs, et n'a point de faiblesse.  
 Sur mes pareils, Néarque, un bel œil est bien fort ;  
 Tel craint de le fâcher qui ne craint pas la mort,  
 Et s'il faut affronter les plus cruels supplices,  
 Y trouver des appâts, en faire mes délices,  
 Votre Dieu que je n'ose encore nommer le mien,  
 M'en donnera la force en me faisant chrétien.

NÉARQUE.

Hâtez-vous donc de l'être.

POLYEUCTE.

Oui, j'y cours, cher Néarque,

S'il ne vous traite ici d'entière confiance,  
 S'il part malgré vos pleurs, c'est un trait de prudence.  
 Sans vous en affliger, présumez avec moi  
 Qu'il est plus à propos qu'il vous cèle pourquoi.  
 Assurez-vous sur lui qu'il en a juste cause.  
 Il est bon qu'un mari nous cache quelque chose,  
 Qu'il soit quelquefois libre et ne s'abaisse pas  
 A nous rendre toujours compte de tous ses pas.  
 On n'a tous qu'un cœur qui sent mêmes traverses,  
 Mais ce cœur a pourtant ses fonctions diverses,  
 Et la loi de l'hymen, qui vous tient assemblés,  
 N'ordonne pas qu'il tremble alors que vous tremblez.  
 Ce qui fait vos frayeurs ne peut le mettre en peine :  
 Il est Arménien, et vous êtes Romaine,  
 Et vous pouvez savoir que nos deux nations  
 N'ont pas sur ce sujet mêmes impressions.  
 Un songe en notre esprit passe pour ridicule,  
 Il ne nous laisse espoir, ni crainte, ni scrupule ;  
 Mais il passe dans Rome avec autorité  
 Pour fidèle miroir de la fatalité.

PAULINE.

Quelque peu de crédit que chez vous il obtienne,  
 Je crois que ta frayeur égalerait la mienne  
 Si de telles horreurs t'avaient frappé l'esprit,  
 Si je t'en avais fait seulement le récit.

STRATONICE.

A raconter ses maux souvent on les soulage.

PAULINE.

Écoute ; mais il faut te dire davantage,  
 Et que, pour mieux comprendre un si triste discours,  
 Tu saches ma faiblesse et mes autres amours.  
 Une femme d'honneur peut avouer sans honte  
 Ces surprises des sens que la raison surmonte ;  
 Ce n'est qu'en ces assauts qu'éclate la vertu,  
 Et l'on doute d'un cœur qui n'a point combattu.

Dans Rome, où je naquis, ce malheureux visage  
 D'un chevalier romain captiva le courage ;  
 Il s'appelait Sévère. Excuse les soupirs  
 Qu'arrache encore un nom trop cher à mes désirs.

## STRATONICE.

Est-ce lui qui naguère, aux dépens de sa vie,  
Sauva des ennemis votre empereur Décie,  
Qui leur tira mourant la victoire des mains,  
Et fit tourner le sort des Perses aux Romains ?  
Lui qu'entre tant de morts immolés à son maître  
On ne put rencontrer, ou du moins reconnaître,  
A qui Décie enfin, pour des exploits si beaux,  
Fit si pompeusement dresser de vains tombeaux ?

## PAULINE.

Hélas ! c'était lui-même, et jamais notre Rome  
N'a produit plus grand cœur, ni vu plus honnête homme  
Puisque tu le connais, je ne t'en dirai rien.  
Je l'aimai, Stratonice : il le méritait bien.  
Mais que sert le mérite où manque la fortune ?  
L'un était grand en lui, l'autre faible et commune :  
Trop invincible obstacle, et dont trop rarement  
Triomphe auprès d'un père un vertueux amant.

## STRATONICE.

La digne occasion d'une rare constance !

## PAULINE.

Dis plutôt d'une indigne et folle résistance.  
Quelque fruit qu'une fille en puisse recueillir,  
Ce n'est une vertu que pour qui veut faillir.  
Parmi ce grand amour que j'avais pour Sévère,  
J'attendais un époux de la main de mon père,  
Toujours prête à le prendre, et jamais ma raison  
N'avoua de mes yeux l'aimable trahison.  
Il possédait mon cœur, mes désirs, ma pensée ;  
Je ne lui cachais point combien j'étais blessée,  
Nous soupirions ensemble et pleurions nos malheurs ;  
Mais au lieu d'espérance il n'avait que des pleurs,  
Et malgré des soupirs si doux, si favorables,  
Mon père et mon devoir étaient inexorables.  
Enfin je quittai Rome et ce parfait amant  
Pour suivre ici mon père en son gouvernement,  
Et lui, désespéré s'en alla dans l'armée  
Chercher d'un beau trépas l'illustre renommée.  
Le reste, tu le sais : mon abord en ces lieux

Je brûle d'en porter la glorieuse marque ;  
Mais Pauline s'afflige, et ne peut consentir,  
Tant ce songe la trouble, à me laisser sortir.

NÉARQUE.

Votre retour pour elle en aura plus de charmes.  
Dans une heure au plus tard vous essuierez ses larmes,  
Et l'heur de vous revoir lui semblera plus doux,  
Plus elle aura pleuré pour un si cher époux.  
Allons, on nous attend.

POLYEUCTE.

Apaisez donc sa crainte,  
Et calmez la douleur dont son âme est atteinte.  
Elle revient.

NÉARQUE.

Fuyez.

POLYEUCTE.

Je ne puis.

NÉARQUE.

Il le faut.

Fuyez un ennemi qui sait votre défaut,  
Qui le trouve aisément, qui blesse par la vue,  
Et dont le coup mortel vous plaît quand il vous tue

SCÈNE II : POLYEUCTE, NÉARQUE,  
PAULINE, STRATONICE.

POLYEUCTE.

Fuyons; puisqu'il le faut. Adieu, Pauline, adieu ;  
Dans une heure au plus tard je reviens en ce lieu.

PAULINE.

Quel sujet si pressant à sortir vous convie ?  
Y va-t-il de l'honneur ? y va-t-il de la vie ?

POLYEUCTE.

Il y va de bien plus.

PAULINE.

Quel est donc ce secret ?

POLYEUCTE.

Vous le saurez un jour ; je vous quitte à regret,  
Mais enfin il le faut.

PAULINE.  
 Vous m'aimez ?  
 POLYEUCTE.

Je vous aime,  
 Le Ciel m'en soit témoin, cent fois plus que moi-même ;  
 Mais...

PAULINE.  
 Mais mon déplaisir ne vous peut émouvoir !  
 Vous avez des secrets que je ne puis savoir !  
 Quelle preuve d'amour ! Au nom de l'hyménée,  
 Donnez à mes soupirs cette seule journée.

POLYEUCTE.  
 Un songe vous fait peur !

PAULINE.  
 Ses présages sont vains,  
 Je le sais, mais enfin je vous aime, et je crains.

POLYEUCTE.  
 Ne craignez rien de mal pour une heure d'absence.  
 Adieu, vos pleurs sur moi prennent trop de puissance :  
 Je sens déjà mon cœur prêt à se révolter,  
 Et ce n'est qu'en fuyant que j'y puis résister.

### SCÈNE III : PAULINE, STRATONICE.

PAULINE.  
 Va, néglige mes pleurs, cours et te précipite  
 Au devant de la mort que les dieux m'ont prédite ;  
 Suis cet agent fatal de tes mauvais destins,  
 Qui peut-être te livre aux mains des assassins.  
 Tu vois, ma Stratonice, en quel siècle nous sommes :  
 Voilà notre pouvoir sur les esprits des hommes,  
 Voilà ce qui nous reste, et l'ordinaire effet  
 De l'amour qu'on nous offre et des vœux qu'on nous fait !  
 Tant qu'ils ne sont qu'amants nous sommes souveraines,  
 Et jusqu'à la conquête ils nous traitent de reines ;  
 Mais après l'hyménée ils sont rois à leur tour.

STRATONICE.  
 Polyeucte pour vous ne manque point d'amour.

Me fit voir Polyeucte, et je plus à ses yeux ;  
 Et comme il est ici le chef de la noblesse,  
 Mon père fut ravi qu'il me prit pour maîtresse,  
 Et, par son alliance il se crut assuré  
 D'être plus redoutable, et plus considéré.  
 Il approuva sa flamme, et conclut l'hyménée,  
 Et moi, comme à son lit je me vis destinée,  
 Je donnais par devoir à son affection  
 Tout ce que l'autre avait par inclination.  
 Si tu peux en douter, juge-le par la crainte  
 Dont en ce triste jour tu me vois l'âme atteinte.

STRATONICE.

Elle fait assez voir à quel point vous l'aimez.  
 Mais quel songe, après tout, tient vos sens alarmés ?

PAULINE.

Je l'ai vu cetté nuit, ce malheureux Sévère,  
 La vengeance à la main, l'œil ardent de colère.  
 Il n'était point couvert de ces tristes lambeaux  
 Qu'une ombre désolée emporte des tombeaux ;  
 Il n'était point percé de ces coups pleins de gloire  
 Qui, retranchant sa vie, assurent sa mémoire ;  
 Il semblait triomphant, et tel que sur son char,  
 Victorieux, dans Rome entre notre César.  
 Après un peu d'effroi que m'a donné sa vue :  
 « Porte à qui tu voudras la faveur qui m'est due,  
 Ingrate, m'a-t-il dit, et, ce jour expiré,  
 Pleure à loisir l'époux que tu m'as préféré. »  
 A ces mots j'ai frémi, mon âme s'est troublée ;  
 Ensuite, des chrétiens une impie assemblée,  
 Pour avancer l'effet de ce discours fatal,  
 A jeté Polyeucte aux pieds de son rival.  
 Soudain à son secours j'ai réclamé mon père.  
 Hélas ! c'est de tout point ce qui me désespère,  
 J'ai vu mon père même, un poignard à la main,  
 Entrer, le bras levé, pour lui percer le sein.  
 Là, ma douleur trop forte a brouillé ces images,  
 Le sang de Polyeucte a satisfait leurs rages ;  
 Je ne sais ni comment ni quand ils l'ont tué,

Mais je sais qu'à sa mort tous ont contribué,  
Voilà quel est mon songe.

STRATONICE.

Il est vrai qu'il est triste,  
Mais il faut que votre âme à ces frayeurs résiste ;  
La vision, de soi, peut faire quelque horreur,  
Mais non pas vous donner une juste terreur.  
Pouvez-vous craindre un mort ? Pouvez-vous craindre un  
Qui chérit votre époux, que votre époux révère [père  
Et dont le juste choix vous a donnée à lui  
Pour s'en faire en ces lieux un ferme et sûr appui ?

PAULINE.

Il m'en a dit autant, et rit de mes alarmes ;  
Mais je crains des chrétiens les complots et les charmes,  
Et que sur mon époux leur troupeau ramassé  
Ne venge tant de sang que mon père a versé.

STRATONICE.

Leur secte est insensée, impie et sacrilège,  
Et dans son sacrifice use de sortilège ;  
Mais sa fureur ne va qu'à briser nos autels,  
Elle n'en veut qu'aux dieux, et non pas aux mortels.  
Quelque sévérité que sur eux on déploie,  
Ils souffrent sans murmure et meurent avec joie,  
Et, depuis qu'on les traite en criminels d'État,  
On ne peut les charger d'aucun assassinat.

PAULINE.

Tais-toi, mon père vient.

#### SCÈNE IV : FÉLIX, ALBIN, PAULINE, STRATONICE.

FÉLIX.

Ma fille, que ton songe  
En d'étranges frayeurs ainsi que toi me plonge !  
Que j'en crains les effets qui semblent s'approcher !

PAULINE.

Quelle subite alarme ainsi vous peut toucher ?

FÉLIX.

Sévère n'est point mort.

PAULINE.

Quel mal nous fait sa vie ?

FÉLIX.

Il est le favori de l'empereur Décie.

PAULINE.

Après l'avoir sauvé des mains des ennemis,  
L'espoir d'un si haut rang lui devenait permis.  
Le Destin, aux grands cœurs si souvent mal propice,  
Se résout quelquefois à leur faire justice.

FÉLIX.

Il vient ici lui-même.

PAULINE.

Il vient !

FÉLIX.

Tu vas le voir.

PAULINE.

C'en est trop ! mais comment le pouvez-vous savoir ?

FÉLIX.

Albin l'a rencontré dans la proche campagne ;  
Un gros de courtisans en foule l'accompagne,  
Et montre assez quel est son rang et son crédit.  
Mais, Albin, redis-lui ce que ses gens t'ont dit.

ALBIN.

Vous savez quelle fut cette grande journée  
Que sa perte pour nous rendit si fortunée,  
Où l'empereur captif, par sa main dégagé,  
Rassura son parti déjà découragé,  
Tandis que sa vertu succomba sous le nombre ;  
Vous savez les honneurs qu'on fit faire à son ombre,  
Après qu'entre les morts on ne le put trouver.  
Le roi de Perse aussi l'avait fait enlever.  
Témoins de ses hauts faits et de son grand courage,  
Ce monarque en voulut connaître le visage ;  
On le mit dans sa tente, où, tout percé de coups,  
Tout mort qu'il paraissait, il fit mille jaloux.  
Là, bientôt il montra quelque signe de vie ;  
Ce prince généreux en eut l'âme ravie,

Et sa joie, en dépit de son dernier malheur,  
 Du bras qui le causait honora la valeur.  
 Il en fit prendre soin, la cure en fut secrète,  
 Et, comme au bout d'un mois sa santé fut parfaite,  
 Il offrit dignités, alliance, trésors,  
 Et, pour gagner Sévère, il fit cent vains efforts.  
 Après avoir comblé ses refus de louange,  
 Il envoie à Décie en proposer l'échange ;  
 Et soudain l'empereur, transporté de plaisir,  
 Offre au Perse son frère et cent chefs à choisir.  
 Ainsi revint au camp le valeureux Sévère  
 De sa haute vertu recevoir le salaire :  
 La faveur de Décie en fut le digne prix.  
 De nouveau l'on combat, et nous sommes surpris.  
 Ce malheur toutefois sert à croître sa gloire ;  
 Lui seul rétablit l'ordre, et gagne la victoire,  
 Mais si belle, et si pleine, et par tant de beaux faits,  
 Qu'on nous offre tribut, et nous faisons la paix.  
 L'empereur, qui lui montre une amour infinie,  
 Après ce grand succès l'envoie en Arménie ;  
 Il vient en apporter la nouvelle en ces lieux,  
 Et par un sacrifice en rendre hommage aux dieux.

FÉLIX.

O Ciel ! en quel état ma fortune est réduite !

ALBIN.

Voilà ce que j'ai su d'un homme de sa suite,  
 Et j'ai couru, Seigneur, pour vous y disposer.

FÉLIX.

Ah ! sans doute, ma fille, il vient pour t'épouser.  
 L'ordre d'un sacrifice est pour lui peu de chose :  
 C'est un prétexte faux, dont l'amour est la cause.

PAULINE.

Cela pourrait bien être, il m'aimait chèrement.

FÉLIX.

Que ne permettra-t-il à son ressentiment,  
 Et jusques à quel point ne porte sa vengeance  
 Une juste colère avec tant de puissance !  
 Il nous perdra, ma fille.

PAULINE.

Il est trop généreux.

FÉLIX.

Tu veux flatter en vain un père malheureux,  
Il nous perdra, ma fille. Ah ! regret qui me tue,  
De n'avoir pas aimé la vertu toute nue !  
Ah ! Pauline, en effet, tu m'as trop obéi.  
Ton courage était bon, ton devoir l'a trahi.  
Que ta rébellion m'eût été favorable !  
Qu'elle m'eût garanti d'un état déplorable !  
Si quelque espoir me reste, il n'est plus aujourd'hui  
Qu'en l'absolu pouvoir qu'il te donnait sur lui :  
Ménage en ma faveur l'amour qui le possède,  
Et d'où provient mon mal fait sortir le remède.

PAULINE.

Moi ! moi ! que je revoie un si puissant vainqueur,  
Et m'expose à des yeux qui me percent le cœur !  
Mon père, je suis femme et je sais ma faiblesse,  
Je sens déjà mon cœur qui pour lui s'intéresse,  
Et poussera sans doute, en dépit de ma foi,  
Quelque soupir indigne et de vous et de moi.  
Je ne le verrai point.

FÉLIX.

Rassure un peu ton âme.

PAULINE.

Il est toujours aimable, et je suis toujours femme.  
Dans le pouvoir sur moi que ses regards ont eu,  
Je n'ose m'assurer de toute ma vertu.  
Je ne le verrai point.

FÉLIX.

Il faut le voir, ma fille,  
Ou tu trahis ton père et toute ta famille.

PAULINE.

C'est à moi d'obéir puisque vous commandez,  
Mais voyez les périls où vous me hasardez.

FÉLIX.

Ta vertu m'est connue.

PAULINE.

Elle vaincra sans doute.

Ce n'est pas le succès que mon âme redoute ;  
 Je crains ce dur combat, et ces troubles puissants  
 Que fait déjà chez moi la révolte des sens.  
 Mais, puisqu'il faut combattre un ennemi que j'aime,  
 Souffrez que je me puisse armer contre moi-même,  
 Et qu'un peu de loisir me prépare à le voir.

FÉLIX.

Jusqu'au devant des murs je vais le recevoir.  
 Rappelle cependant tes forces étonnées,  
 Et songe qu'en tes mains tu tiens nos destinées.

PAULINE.

Oui, je vais de nouveau dompter mes sentiments  
 Pour servir de victime à vos commandements.

## ACTE II

### SCÈNE PREMIÈRE : SÉVÈRE, FABIAN.

SÉVÈRE.

Cependant que Félix donne ordre au sacrifice,  
 Pourrai-je prendre un temps à mes vœux si propice ?  
 Pourrai-je voir Pauline, et rendre à ses beaux yeux  
 L'hommage souverain que l'on va rendre aux dieux ?  
 Je ne t'ai point celé que c'est ce qui m'amène,  
 Le reste est un prétexte à soulager ma peine ;  
 Je viens sacrifier, mais c'est à ses beautés  
 Que je viens immoler toutes mes volontés.

FABIAN.

Vous la verrez, Seigneur.

SÉVÈRE.

Ah ! quel comble de joie !

Cette chère beauté consent que je la voie !  
 Mais ai-je sur son âme encor quelque pouvoir ?  
 Quelque reste d'amour s'y fait-il encor voir ?  
 Quel trouble, quel transport lui cause ma venue ?  
 Puis-je tout espérer de cette heureuse vue ?

Car je voudrais mourir plutôt que d'abuser  
Des lettres de faveur que j'ai pour l'épouser ;  
Elles sont pour Félix, non pour triompher d'elle :  
Jamais à ses désirs mon cœur ne fut rebelle,  
Et, si mon mauvais sort avait changé le sien,  
Je me vaincrais moi-même, et ne prétendrais rien.

FABIAN.

Vous la verrez, c'est tout ce que je vous puis dire.

SÉVÈRE.

D'où vient que tu frémis, et que ton cœur soupire ?  
Ne m'aime-t'elle plus ? Éclaircis-moi ce point.

FABIAN.

M'en croirez-vous, Seigneur ? Ne la revoyez point ;  
Portez en lieu plus haut l'honneur de vos caresses :  
Vous trouverez à Rome assez d'autres maîtresses,  
Et, dans ce haut degré de puissance et d'honneur,  
Les plus grands y tiendront votre amour à bonheur.

SÉVÈRE.

Qu'à des pensers si bas mon âme se ravale !  
Que je tienne Pauline à mon sort inégale !  
Elle en a mieux usé, je la dois imiter ;  
Je n'aime mon bonheur que pour la mériter.  
Voyons-la, Fabian, ton discours m'importune ;  
Allons mettre à ses pieds cette haute fortune :  
Je l'ai dans les combats trouvée heureusement  
En cherchant une mort digne de son amant.  
Ainsi ce rang est mien, cette faveur est sienne,  
Et je n'ai rien enfin que d'elle je ne tienne.

FABIAN

Non, mais encore un coup ne la revoyez point.

SÉVÈRE.

Ah ! c'en est trop, enfin éclaircis-moi ce point.  
As-tu vu des froideurs quand tu l'en as priée ?

FABIAN.

Je tremble à vous le dire, elle est...

SÉVÈRE.

Quoi ?

FABIAN.

Mariée.

SÉVÈRE.

Soutiens-moi, Fabian, ce coup de foudre est grand,  
Et frappe d'autant plus que plus il me surprend.

FABIAN.

Seigneur, qu'est devenu ce généreux courage ?

SÉVÈRE.

La constance est ici d'un difficile usage ;  
De pareils déplaisirs accablent un grand cœur,  
La vertu la plus mâle en perd toute vigueur,  
Et, quand d'un feu si beau les âmes sont éprises,  
La mort les trouble moins que de telles surprises.  
Je ne suis plus à moi quand j'entends ce discours.  
Pauline est mariée !

FABIAN.

Oui, depuis quinze jours,  
Polyeucte, un seigneur des premiers d'Arménie,  
Goûte de son hymen la douceur infinie.

SÉVÈRE.

Je ne la puis du moins blâmer d'un mauvais choix :  
Polyeucte a du nom, et sort du rang des rois.  
Faibles soulagements d'un malheur sans remède !  
Pauline, je verrai qu'un autre vous possède !

O Ciel qui malgré moi me renvoyez au jour,  
O sort qui redonnez l'espoir à mon amour,  
Reprenez la faveur que vous m'avez prêtée,  
Et rendez-moi la mort que vous m'avez ôtée !

Voyons-là toutefois, et dans ce triste lieu  
Achevons de mourir en lui disant adieu ;  
Que mon cœur, chez les morts emportant son image,  
De son dernier soupir puisse lui faire hommage.

FABIAN.

Seigneur, considérez...

SÉVÈRE.

Tout est considéré.

Quel désordre peut craindre un cœur désespéré ?  
N'y consent-elle pas ?

FABIAN.

Oui, Seigneur, mais...

SÉVÈRE.

N'importe.

FABIAN.

Cette vive douleur en deviendra plus forte.

SÉVÈRE.

Et ce n'est pas un mal que je veuille guérir.

Je ne veux que la voir, soupirer, et mourir.

FABIAN.

Vous vous échapperez sans doute en sa présence :  
Un amant qui perd tout n'a plus de complaisance ;  
Dans un tel entretien il suit sa passion,  
Et ne pousse qu'injure et qu'imprécation.

SÉVÈRE.

Juge autrement de moi, mon respect dure encore ;  
Tout violent qu'il est, mon désespoir l'adore.  
Quels reproches aussi peuvent m'être permis ?  
De quoi puis-je accuser qui ne m'a rien promis ?  
Elle n'est point parjure, elle n'est point légère ;  
Son devoir m'a trahi, mon malheur, et son père.  
Mais son devoir fut juste, et son père eut raison ;  
J'impute à mon malheur toute la trahison :  
Un peu moins de fortune, et plutôt arrivée,  
Eût gagné l'un par l'autre, et me l'eût conservée.  
Trop heureux, mais trop tard, je n'ai pu l'acquérir.  
Laisse-là moi donc voir, soupirer, et mourir.

FABIAN.

Oui, je vais l'assurer qu'en ce malheur extrême  
Vous êtes assez fort pour vous vaincre vous-même.  
Elle a craint, comme moi, ces premiers mouvements  
Qu'une perte imprévue arrache aux vrais amants,  
Et dont la violence excite assez de trouble  
Sans que l'objet présent l'irrite et le redouble.

SÉVÈRE.

Fabian, je la vois.

FABIAN.

Seigneur, souvenez-vous...

SÉVÈRE.

Hélas ! elle aime un autre, un autre est son époux !

SCÈNE II : SÈVÈRE, PAULINE, STRATONICE,  
FABIAN.

PAULINE.

Oui, je l'aime, Seigneur, et n'en fais point d'excuse ;  
 Que tout autre que moi vous flatte et vous abuse,  
 Pauline a l'âme noble, et parle à cœur ouvert.  
 Le bruit de votre mort n'est point ce qui vous perd.  
 Si le Ciel en mon choix eût mis son hyménée,  
 A vos seules vertus je me serais donnée,  
 Et toute la rigueur de votre premier sort  
 Contre votre mérite eût fait un vain effort.  
 Je découvrais en vous d'assez illustres marques  
 Pour vous préférer même aux plus heureux monarques ;  
 Mais, puisque mon devoir m'imposait d'autres lois,  
 De quelque amant pour moi que mon père eût fait choix,  
 Quant à ce grand pouvoir que la valeur vous donne  
 Vous auriez ajouté l'éclat d'une couronne,  
 Quand je vous aurais vu, quand je l'aurais haï,  
 J'en aurais soupiré, mais j'aurais obéi,  
 Et sur mes passions ma raison souveraine  
 Eût blâmé mes soupirs et dissipé ma haine.

SÈVÈRE.

Que vous êtes heureuse, et qu'un peu de soupirs  
 Fait un aisé remède à tous vos déplaisirs !  
 Ainsi, de vos désirs toujours reine absolue,  
 Les plus grands changements vous trouvent résolue,  
 De la plus forte ardeur vous portez vos esprits  
 Jusqu'à l'indifférence, et peut-être au mépris,  
 Et votre fermeté fait succéder sans peine  
 La faveur au dédain, et l'amour à la haine.

Qu'un peu de votre humeur, ou de votre vertu,  
 Soulagerait les maux de ce cœur abattu !  
 Un soupir, une larme à regret épandue,  
 M'aurait déjà guéri de vous avoir perdue.  
 Ma raison pourrait tout sur l'amour affaibli,  
 Et de l'indifférence irait jusqu'à l'oubli,  
 Et, mon feu désormais se réglant sur le vôtre,  
 Je me tiendrais heureux entre les bras d'une autre.

O trop aimable objet qui m'avez trop charmé,  
Est-ce là comme on aime, et m'avez-vous aimé ?

PAULINE.

Je vous l'ai trop fait voir, Seigneur, et si mon âme  
Pouvait bien étouffer les restes de sa flamme,  
Dieux ! que j'évitais de rigoureux tourments !  
Ma raison, il est vrai, dompte mes sentiments ;  
Mais, quelque autorité que sur eux elle ait prise,  
Elle n'y règne pas, elle les tyrannise,  
Et, quoique le dehors soit sans émotion,  
Le dedans n'est que trouble et que sédition.  
Un je ne sais quel charme encor vers vous m'emporte ;  
Votre mérite est grand, si ma raison est forte ;  
Je le vois encor tel qu'il alluma mes feux,  
D'autant plus puissamment solliciter mes vœux  
Qu'il est environné de puissance et de gloire,  
Qu'en tous lieux après vous il traîne la victoire,  
Que j'en sais mieux le prix, et qu'il n'a point déçu  
Le généreux espoir que j'en avais conçu.  
Mais ce même devoir qui le vainquit dans Rome,  
Et qui me range ici dessous les lois d'un homme,  
Repousse encor si bien l'effort de tant d'appas  
Qu'il déchire mon âme et ne l'ébranle pas.  
C'est cette vertu même, à nos désirs cruelle,  
Que vous louiez alors, en blasphémant contre elle :  
Plaiguez-vous en encor, mais louez sa rigueur  
Qui triomphe à la fois de vous et de mon cœur,  
Et voyez qu'un devoir moins ferme et moins sincère  
N'aurait pas mérité l'amour du grand Sévère.

SÉVÈRE.

Ah ! Madame, excusez une aveugle douleur  
Qui ne connaît plus rien que l'excès du malheur ;  
Je nommais inconstance et prenais pour un crime  
De ce juste devoir l'effort le plus sublime.  
De grâce, montrez moins à mes sens désolés  
La grandeur de ma perte et ce que vous valez,  
Et, cachant par pitié cette vertu si rare  
Qui redouble mes feux lorsqu'elle nous sépare,

Faites voir des défauts qui puissent à leur tour  
Affaiblir ma douleur avecque mon amour.

PAULINE.

Hélas ! cette vertu, quoiqu'enfin invincible,  
Ne laisse que trop voir une âme trop sensible.  
Ces pleurs en sont témoins, et ces lâches soupirs  
Qu'arrachent de nos feux les cruels souvenirs,  
Trop rigoureux effets d'une aimable présence,  
Contre qui mon devoir a trop peu de défense.  
Mais si vous estimez ce vertueux devoir,  
Conservez-m'en la gloire, et cessez de me voir.  
Épargnez-moi des pleurs qui coulent à ma honte,  
Épargnez-moi des feux qu'à regret je surmonte,  
Enfin épargnez-moi ces tristes entretiens  
Qui ne font qu'irriter vos tourments et les miens.

SÉVÈRE.

Que je me prive ainsi du seul bien qui me reste !

PAULINE.

Sauvez-vous d'une vue à tous les deux funeste.

SÉVÈRE.

Quel prix de mon amour ! quel fruit de mes travaux !

PAULINE.

C'est le remède seul qui peut guérir nos maux.

SÉVÈRE.

Je veux mourir des miens, aimez-en la mémoire.

PAULINE.

Je veux guérir des miens, ils souilleraient ma gloire.

SÉVÈRE.

Ah ! puisque votre gloire en prononce l'arrêt,  
Il faut que ma douleur cède à son intérêt :  
Est-il rien que sur moi cette gloire n'obtienne ?  
Elle me rend les soins que je dois à la mienne.  
Adieu, je vais chercher au milieu des combats  
Cette immortalité que donne un beau trépas,  
Et remplir dignement, par une mort pompeuse,  
De mes premiers exploits l'attente avantageuse,  
Si toutefois, après ce coup mortel du sort,  
J'ai de la vie assez pour chercher une mort.

PAULINE.

Et moi, dont votre vue augmente le supplice,  
Je l'éviterais même en votre sacrifice,  
Et, seule dans ma chambre enfermant mes regrets,  
Je vais pour vous aux dieux faire des vœux secrets.

SÉVÈRE.

Puisse le juste Ciel, content de ma ruine,  
Comblér d'heur et de jours Polyeucte et Pauline !

PAULINE.

Puisse trouver Sévère, après tant de malheur,  
Une félicité digne de sa valeur !

SÉVÈRE.

Il la trouvait en vous.

PAULINE.

Je dépendais d'un père.

SÉVÈRE.

O devoir qui me perd et qui me désespère !  
Adieu, trop vertueux objet et trop charmant.

PAULINE.

Adieu, trop malheureux et trop parfait amant.

### SCÈNE III : PAULINE, STRATONICE.

STRATONICE.

Je vous plaint tous deux, j'en verse encor des larmes,  
Mais du moins votre esprit est hors de ses alarmes ;  
Vous voyez clairement que votre songe est vain :  
Sévère ne vient pas la vengeance à la main.

PAULINE.

Laisse-moi respirer du moins, si tu m'as plainte ;  
Au fort de ma douleur tu rappelles ma crainte ;  
Souffre un peu de relâche à mes esprits troublés,  
Et ne m'accable point par des maux redoublés.

STRATONICE.

Quoi ! vous craignez encor ?

PAULINE.

Je tremble, Stratonice,  
Et, bien que je m'effraye avec peu de justice,

Cette injuste frayeur sans cesse reproduit  
L'image des malheurs que j'ai vus cette nuit.

STRATONICE.

Sévère est généreux.

PAULINE.

Malgré sa retenue,  
Polyeucte sanglant frappe toujours ma vue.

STRATONICE.

Vous voyez ce rival faire des vœux pour lui.

PAULINE.

Je crois même au besoin qu'il serait mon appui.  
Mais, soit cette croyance ou fausse ou véritable,  
Son séjour en ce lieu m'est toujours redoutable :  
A quoi que sa vertu puisse le disposer,  
Il est puissant, il m'aime, et vient pour m'épouser.

#### SCÈNE IV : POLYEUCTE, NÉARQUE, PAULINE, STRATONICE.

POLYEUCTE.

C'est trop verser de pleurs, il est temps qu'ils tarissent,  
Que votre douleur cesse, et vos craintes finissent :  
Malgré les faux avis par vos dieux envoyés,  
Je suis vivant, Madame, et vous me revoyez.

PAULINE.

Le jour est encor long, et, ce qui plus m'effraye,  
La moitié de l'avis se trouve déjà vraie.  
J'ai cru Sévère mort, et je le vois ici.

POLYEUCTE.

Je le sais, mais enfin j'en prends peu de souci.  
Je suis dans Mélitène, et, quel que soit Sévère,  
Votre père y commande, et l'on m'y considère,  
Et je ne pense pas qu'on puisse avec raison  
D'un cœur tel que le sien craindre une trahison.  
On m'avait assuré qu'il vous faisait visite,  
Et je venais lui rendre un honneur qu'il mérite.

PAULINE.

Il vient de me quitter assez triste et confus,  
Mais j'ai gagné sur lui qu'il ne me verra plus.

POLYEUCTE.

Quoi ! vous me soupçonnez déjà de quelque ombrage !

PAULINE.

Je ferais à tous trois un trop sensible outrage ;

J'assure mon repos, que troublent ses regards.

La vertu la plus ferme évite les hasards.

Qui s'expose au péril veut bien trouver sa perte,

Et, pour vous en parler avec une âme ouverte,

Depuis qu'un vrai mérite a pu nous enflammer,

Sa présence toujours a droit de nous charmer.

Outre qu'on doit rougir de s'en laisser surprendre,

On souffre à résister, on souffre à s'en défendre,

Et, bien que la vertu triomphe de ces feux,

La victoire est pénible, et le combat honteux.

POLYEUCTE.

O vertu trop parfaite, et devoir trop sincère !

Que vous devez coûter de regrets à Sévère !

Qu'aux dépens d'un beau feu vous me rendez heureux,

Et que vous êtes doux à mon cœur amoureux !

Plus je vois mes défauts, et plus je vous comtemple,

Plus j'admire...

SCÈNE V : POLYEUCTE, PAULINE,  
NÉARQUE, STRATONICE, CLÉON.

CLÉON.

Seigneur, Félix vous mande au temple :

La victime est choisie et le peuple à genoux,

Et pour sacrifier on n'attend plus que vous.

POLYEUCTE.

Va, nous allons te suivre. Y venez-vous, Madame ?

PAULINE.

Sévère craint ma vue, elle irrite sa flamme ;

Je lui tiendrai parole, et ne veux plus le voir.

Adieu, vous l'y verrez, pensez à son pouvoir,

Et ressouvenez-vous que sa faveur est grande.

POLYEUCTE.

Allez, tout son crédit n'a rien que j'appréhende,

Et, comme je connais sa générosité,  
Nous ne nous combattons que de civilité.

## SCÈNE VI : POLYEUCTE, NÉARQUE.

NÉARQUE.

Où pensez-vous aller ?

POLYEUCTE.

Au temple, où l'on m'appelle.

NÉARQUE.

Quoi ! vous mêler aux vœux d'une troupe infidèle ?  
Oubliez-vous déjà que vous êtes chrétien ?

POLYEUCTE.

Vous, par qui je le suis, vous en souvient-il bien ?

NÉARQUE.

J'abhorre les faux dieux.

POLYEUCTE.

Et moi je les déteste.

NÉARQUE.

Je tiens leur culte impie.

POLYEUCTE.

Et je le tiens funeste.

NÉARQUE.

Fuyez donc leurs autels.

POLYEUCTE.

Je les veux renverser,

Et mourir dans leur temple, ou les y terrasser.

Allons, mon cher Néarque, allons aux yeux des hommes

Braver l'idôlatrie et montrer qui nous sommes :

C'est l'attente du Ciel, il nous la faut remplir,

Je viens de le promettre et je vais l'accomplir.

Je rends grâces au Dieu que tu m'as fait connaître

De cette occasion qu'il a sitôt fait naître,

Où déjà sa bonté, prête à me couronner,

Daigne éprouver la foi qu'il vient de me donner.

NÉARQUE.

Ce zèle est trop ardent, souffrez qu'il se modère.

POLYEUCTE.

On n'en peut avoir trop pour le Dieu qu'on révère.

NÉARQUE.

Vous trouverez la mort.

POLYEUCTE.

Je la cherche pour lui.

NÉARQUE.

Et si ce cœur s'ébranle ?

POLYEUCTE.

Il sera mon appui.

NÉARQUE.

Il ne commande point que l'on s'y précipite.

POLYEUCTE.

Plus elle est volontaire et plus elle mérite.

NÉARQUE.

Il suffit, sans chercher, d'attendre et de souffrir.

POLYEUCTE.

On souffre avec regret quand on n'ose s'offrir.

NÉARQUE.

Mais dans ce temple enfin la mort est assurée.

POLYEUCTE.

Mais dans le ciel déjà la palme est préparée.

NÉARQUE.

Par une sainte vie il faut la mériter.

POLYEUCTE.

Mes crimes en vivant me la pourraient ôter.

Pourquoi mettre au hasard ce que la mort assure ?

Quand elle ouvre le ciel, peut-elle sembler dure ?

Je suis chrétien, Néarque, et le suis tout à fait,

La foi que j'ai reçue aspire à son effet.

Qui fuit croit lâchement, et n'a qu'une foi morte.

NÉARQUE.

Ménagez votre vie, à Dieu même elle importe,

Vivez pour protéger les chrétiens en ces lieux.

POLYEUCTE.

L'exemple de ma mort les fortifiera mieux.

NÉARQUE.

Vous voulez donc mourir ?

POLYEUCTE.

Vous aimez donc à vivre.

NÉARQUE.

Je ne puis déguiser que j'ai peine à vous suivre ?  
Sous l'horreur des tourments, je crains de succomber.

POLYEUCTE.

Qui marche assurément n'a point peur de tomber,  
Dieu fait part au besoin de sa force infinie,  
Qui craint de le nier dans son âme le nie,  
Il croit le pouvoir faire, et doute de sa foi.

NÉARQUE.

Qui n'appréhende rien présume trop de soi.

POLYEUCTE.

J'attends tout de sa grâce, et rien de ma faiblesse.  
Mais, loin de me presser, il faut que je vous presse !  
D'où vient cette froideur ?

NÉARQUE.

Dieu même a craint la mort.

POLYEUCTE.

Il s'est offert pourtant : suivons ce saint effort,  
Dressons-lui des autels sur des monceaux d'idoles.  
Il faut (je me souviens encor de vos paroles)  
Négliger, pour lui plaire, et femme, et biens, et rang,  
Exposer pour sa gloire et verser tout son sang.  
Hélas ! qu'avez-vous fait de cette amour parfaite  
Que vous me souhaitiez, et que je vous souhaite ?  
S'il vous en reste encor, n'êtes-vous point jaloux  
Qu'à grand peine chrétien j'en montre plus que vous ?

NÉARQUE.

Vous sortez du baptême, et ce qui vous anime,  
C'est sa grâce qu'en vous n'affaiblit aucun crime ;  
Comme encor toute entière, elle agit pleinement,  
Et tout semble possible à son feu véhément.  
Mais cette même grâce, en moi diminuée,  
Et par mille péchés sans cesse exténuée,  
Agit aux grands effets avec tant de langueur  
Que tout semble impossible à son peu de vigueur.  
Cette indigne mollesse et ces lâches défenses  
Sont des punitions qu'attirent mes offenses ;  
Mais Dieu, dont on ne doit jamais se défier,  
Me donne votre exemple à me fortifier.

Allons, cher Polyeucte, allons aux yeux des hommes  
 Braver l'idolâtrie, et montrer qui nous sommes.  
 Puissé-je vous donner l'exemple de souffrir,  
 Comme vous me donnez celui de vous offrir !

POLYEUCTE.

A cet heureux transport que le Ciel vous envoie,  
 Je reconnais Néarque et j'en pleure de joie.

Ne perdons plus de temps, le sacrifice est prêt,  
 Allons-y du vrai Dieu soutenir l'intérêt ;  
 Allons fouler aux pieds ce foudre ridicule  
 Dont arme un bois pourri ce peuple trop crédule,  
 Allons en éclairer l'aveuglement fatal,  
 Allons briser ces dieux de pierre et de métal,  
 Abandonnons nos jours à cette ardeur céleste ;  
 Faisons triompher Dieu, qu'il dispose du reste.

NÉARQUE.

Allons faire éclater sa gloire aux yeux de tous,  
 Et répondre avec zèle à ce qu'il veut de nous.

---

## ACTE III

---

### SCÈNE PREMIÈRE : PAULINE.

Que de soucis flottants ! que de confus nuages  
 Présentent à mes yeux d'inconstantes images !  
 Douce tranquillité que je n'ose espérer,  
 Que ton divin rayon tarde à les éclairer !  
 Mille agitations que mes troubles produisent,  
 Dans mon cœur ébranlé tour à tour se détruisent ;  
 Aucun espoir n'y coule où j'ose persister,  
 Aucun effroi n'y règne où j'ose m'arrêter ;  
 Mon esprit, embrassant tout ce qu'il s'imagine,  
 Voit tantôt mon bonheur et tantôt ma ruine,  
 Et fuit leur vaine idée avec si peu d'effet  
 Qu'il ne peut espérer ni craindre tout à fait.  
 Sévère incessamment brouille ma fantaisie ;

J'espère en sa vertu, je crains sa jalousie,  
 Et je n'ose penser que d'un œil bien égal  
 Polyeucte en ces lieux puisse voir son rival.  
 Comme entre deux rivaux la haine est naturelle,  
 L'entrevue aisément se termine en querelle :  
 L'un voit aux mains d'autrui ce qu'il croit mériter,  
 L'autre un désespéré qui peut trop attenter ;  
 Quelque haute raison qui règle leur courage,  
 L'un conçoit de l'envie et l'autre de l'ombrage ;  
 La honte d'un affront que chacun d'eux croit voir  
 Ou de nouveau reçue, ou prête à recevoir,  
 Consumant dès l'abord toute leur patience,  
 Forme de la colère et de la défiance,  
 Et, saisissant ensemble et l'époux et l'amant,  
 En dépit d'eux les livre à leur ressentiment.  
 Mais que je me figure une étrange chimère,  
 Et que je traite mal Polyeucte et Sévère !  
 Comme si la vertu de ces fameux rivaux  
 Ne pouvait s'affranchir de ces communs défauts !  
 Leurs âmes à tous deux d'elles-mêmes maîtresses,  
 Sont d'un ordre trop haut pour de telles bassesses ;  
 Ils se verront au temple en hommes généreux ;  
 Mais, las ! ils se verront, et c'est beaucoup pour eux.  
 Que sert à mon époux d'être dans Mélitène,  
 Si contre lui Sévère arme l'aigle romaine.  
 Si mon père y commande, et craint ce favori,  
 Et se repent déjà du choix de mon mari ?  
 Si peu que j'ai d'espoir ne luit qu'avec contrainte,  
 En naissant il avorte, et fait place à la crainte ;  
 Ce qui doit l'affermir sert à le dissiper.  
 Dieux, faites que ma peur puisse enfin se tromper !

## SCÈNE II : PAULINE, STRATONICE.

PAULINE.

Mais sachons-en l'issue. Eh bien ! ma Stratonice,  
 Comment s'est terminé ce pompeux sacrifice ?  
 Ces rivaux généreux au temple se sont vus ?

STRATONICE.

Ah ! Pauline !

PAULINE.

Mes vœux ont-il été déçus ?

J'en vois sur ton visage une mauvaise marque.  
Se sont-ils querellés ?

STRATONICE.

Polyeucte, Néarque,

Les chrétiens...

PAULINE.

Parle donc... Les chrétiens ?

STRATONICE.

Je ne puis.

PAULINE.

Tu prépares mon âme à d'étranges ennuis.

STRATONICE.

Vous n'en sauriez avoir une plus juste cause.

PAULINE.

L'ont-ils assassiné ?

STRATONICE.

Ce serait peu de chose.

Tout votre songe est vrai, Polyeucte n'est plus...

PAULINE.

Il est mort ?

STRATONICE.

Non, il vit, mais (ô pleurs superflus !)

Ce courage si grand, cette âme si divine,  
N'est plus digne du jour, ni digne de Pauline.  
Ce n'est plus cet époux si charmant à vos yeux,  
C'est l'ennemi commun de l'État et des dieux,  
Un méchant, un infâme, un rebelle, un perfide,  
Un traître, un scélérat, un lâche, un parricide,  
Une peste exécration à tous les gens de bien,  
Un sacrilège impie, en un mot un chrétien.

PAULINE.

Ce mot aurait suffi sans ce torrent d'injures.

STRATONICE.

Ces titres aux chrétiens, sont-ce des impostures ?

PAULINE.

Il est ce que tu dis s'il embrasse leur foi,  
Mais il est mon époux, et tu parles à moi.

STRATONICE.

Ne considérez plus que le Dieu qu'il adore.

PAULINE.

Je l'aimais par devoir, ce devoir dure encore.

STRATONICE.

Il vous donne à présent sujet de le haïr :  
Qui trahit tous nos dieux, aurait pu vous trahir.

PAULINE.

Je l'aimerais encor quand il m'aurait trahie,  
Et si de tant d'amour tu peux être ébahie,  
Apprends que mon devoir ne dépend pas du sien.  
Qu'il y manque, s'il veut, je dois faire le mien.  
Quoi ! s'il aimait ailleurs, serais-je dispensée  
A suivre, à son exemple, une ardeur insensée ?  
Quelque chrétien qu'il soit, je n'en ai point d'horreur,  
Je chéris sa personne, et je hais son erreur.  
Mais quel ressentiment en témoigne mon père ?

STRATONICE.

Une secrète rage, un excès de colère,  
Malgré qui toutefois un reste d'amitié  
Montre pour Polyeucte encor quelque pitié.  
Il ne veut point sur lui faire agir la justice,  
Que du traître Néarque il n'ait vu le supplice.

PAULINE.

Quoi ! Néarque en est donc ?

STRATONICE.

Néarque l'a séduit :

De leur vieille amitié c'est là l'indigne fruit.  
Ce perfide tantôt en dépit de lui-même,  
L'arrachant de vos bras, le traînait au baptême.  
Voilà ce grand secret, et si mystérieux,  
Que n'en pouvait tirer votre amour curieux.

PAULINE.

Tu me blâmais alors d'être trop importune.

STRATONICE.

Je ne prévoyais pas une telle infortune.

## PAULINE.

Avant qu'abandonner mon âme à mes douleurs,  
 Il me faut essayer la force de mes pleurs.  
 En qualité de femme, ou de fille, j'espère  
 Qu'ils vaincront un époux, ou fléchiront un père ;  
 Que si sur l'un et l'autre ils manquent de pouvoir,  
 Je ne prendrai conseil que de mon désespoir.  
 Apprends-moi cependant ce qu'ils ont fait au temple.

## STRATONICE.

C'est une impiété qui n'eut jamais d'exemple.  
 Je ne puis y penser sans frémir à l'instant,  
 Et crains de faire un crime en vous la racontant.  
 Apprenez en deux mots leur brutale insolence.

Le prêtre avait à peine obtenu du silence,  
 Et devers l'orient assuré son aspect,  
 Qu'ils ont fait éclater leur manque de respect.  
 A chaque occasion de la cérémonie,  
 A l'envi l'un et l'autre étalait sa manie,  
 Des mystères sacrés hautement se moquait,  
 Et traitait de mépris les dieux qu'on invoquait.  
 Tout le peuple en murmure et Félix s'en offense ;  
 Mais, tous d'eux s'emportant à plus d'irrévérence :  
 « Quoi ! lui dit Polyeucte en élevant sa voix,  
 Adorez-vous des dieux ou de pierre ou de bois ? »  
 Ici dispensez-moi du récit des blasphèmes  
 Qu'ils ont vomis tous deux contre Jupiter même ;  
 L'adultère et l'inceste en étaient les plus doux.  
 « Oyez, dit-il ensuite, oyez, peuple, oyez tous.  
 Le Dieu de Polyeucte et celui de Néarque  
 De la terre et du ciel est l'absolu monarque,  
 Seul être indépendant, seul maître du destin,  
 Seul principe éternel et souveraine fin.  
 C'est ce Dieu des chrétiens qu'il faut qu'on remercie  
 Des victoires qu'il donne à l'empereur Décie ;  
 Lui seul tient en sa main le succès des combats,  
 Il le veut élever, il le peut mettre à bas ;  
 Sa bonté, son pouvoir, sa justice, est immense ;  
 C'est lui seul qui punit, lui seul qui récompense :  
 Vous adorez en vain des monstres impuissants. »

Se jetant à ces mots sur le vin et l'encens,  
 Après en avoir mis les saints vases par terre,  
 Sans crainte de Félix, sans crainte du tonnerre,  
 D'une fureur pareille ils courent à l'autel.  
 Cieux ! a-t-on vu jamais, a-t-on rien vu de tel ?  
 Du plus puissant des dieux nous voyons la statue  
 Par une main impie à leurs pieds abattue !  
 Les mystères troublés, le temple profané,  
 La fuite et les clameurs d'un peuple mutiné,  
 Qui craint d'être accablé sous le courroux céleste,  
 Félix... Mais le voici qui vous dira le reste.

PAULINE.

Que son visage est sombre et plein d'émotion !  
 Qu'il montre de tristesse et d'indignation.

### SCÈNE III : FÉLIX, PAULINE, STRATONICE.

FÉLIX.

Une telle insolence avoir osé paraître !  
 En public, à ma vue ! Il en mourra, le traître !

PAULINE.

Souffrez que votre fille embrasse vos genoux.

FÉLIX.

Je parle de Néarque, et non de votre époux.  
 Quelqu'indigne qu'il soit de ce doux nom de gendre,  
 Mon âme lui conserve un sentiment plus tendre ;  
 La grandeur de son crime et de mon déplaisir  
 N'a pas éteint l'amour qui me l'a fait choisir.

PAULINE.

Je n'attendais pas moins de la bonté d'un père.

FÉLIX.

Je pouvais l'immoler à ma juste colère,  
 Car vous n'ignorez pas à quel comble d'horreur  
 De son audace impie a monté la fureur :  
 Vous l'avez pu savoir du moins de Stratonice.

PAULINE.

Je sais que de Néarque il doit voir le supplice.

FÉLIX.

Du conseil qu'il doit prendre il sera mieux instruit  
Quand il verra punir celui qui l'a séduit.

Au spectacle sanglant d'un ami qu'il faut suivre,  
La crainte de mourir et le désir de vivre  
Ressaisissent une âme avec tant de pouvoir  
Que qui voit le trépas cesse de le vouloir.  
L'exemple touche plus que ne fait la menace :  
Cette indiscrete ardeur tourne bientôt en glace,  
Et nous verrons bientôt son cœur inquiété  
Me demander pardon de tant d'impiété.

PAULINE.

Vous pouvez espérer qu'il manque de courage ?

FÉLIX.

Aux dépens de Néarque il doit se rendre sage,

PAULINE.

Il le doit, mais, hélas ! où me renvoyez-vous,  
Et quels tristes hasards ne court point mon époux,  
Si de son inconstance il faut qu'enfin j'espère  
Le bien que j'espérais de la bonté d'un père ?

FÉLIX.

Je vous en fais trop voir, Pauline, à consentir  
Qu'il évite la mort par un prompt repentir :  
Je devais même peine à des crimes semblables,  
Et, mettant différence entre ces deux coupables,  
J'ai trahi la justice à l'amour paternel,  
Je me suis fait pour lui moi-même criminel,  
Et j'attendais de vous, au milieu de vos craintes,  
Plus de remerciements que je n'entends de plaintes.

PAULINE.

De quoi remercier qui ne me donne rien ?  
Je sais quelle est l'humeur et l'esprit d'un chrétien,  
Dans l'obstination jusqu'au bout il demeure :  
Vouloir son repentir, c'est ordonner qu'il meure.

FÉLIX.

Sa grâce est en sa main, c'est à lui d'y rêver.

PAULINE.

Faites-la toute entière.

FÉLIX.

Il la peut achever.

PAULINE.

Ne l'abandonnez pas aux fureurs de sa secte.

FÉLIX.

Je l'abandonne aux lois qu'il faut que je respecte.

PAULINE.

Est-ce ainsi que d'un gendre un beau-père est l'appui ?

FÉLIX.

Qu'il fasse autant pour soi comme je fais pour lui.

PAULINE.

Mais il est aveuglé.

FÉLIX.

Mais il se plaît à l'être.

Qui chérit son erreur ne la veut pas connaître.

PAULINE.

Mon père, au nom des dieux...

FÉLIX.

Ne les réclamez pas,

Ces dieux, dont l'intérêt demande son trépas.

PAULINE.

Ils écoutent nos vœux.

FÉLIX.

Eh bien ! qu'il leur en fasse.

PAULINE.

Au nom de l'empereur, dont vous tenez la place...

FÉLIX.

J'ai son pouvoir en main, mais, s'il me l'a commis,  
C'est pour le déployer contre ses ennemis.

PAULINE.

Polyeucte l'est-il ?

FÉLIX.

Tous chrétiens sont rebelles.

PAULINE.

N'écoutez point pour lui ces maximes cruelles ;  
En épousant Pauline, il s'est fait votre sang.

FÉLIX.

Je regarde sa faute et ne vois plus son rang.

Quand le crime d'État se mêle au sacrilège,  
Le sang ni l'amitié n'ont plus de privilège.

PAULINE.

Quel excès de rigueur !

FÉLIX.

Moindre que son forfait.

PAULINE.

O de mon songe affreux trop véritable effet !  
Voyez-vous qu'avec lui vous perdez votre fille ?

FÉLIX.

Les dieux et l'empereur sont plus que ma famille.

PAULINE.

La perte de tous deux ne vous peut arrêter !

FÉLIX.

J'ai les Dieux et Décie ensemble à redouter.  
Mais nous n'avons encor à craindre rien de triste,  
Dans son aveuglement pensez-vous qu'il persiste ?  
S'il nous semblait tantôt courir à son malheur,  
C'est d'un nouveau chrétien la première chaleur.

PAULINE.

Si vous l'aimez encore, quittez cette espérance  
Que deux fois en un jour il change de croyance :  
Outre que les chrétiens ont plus de dureté,  
Vous attendez de lui trop de légèreté.  
Ce n'est point une erreur avec le lait sucée  
Que sans l'examiner son âme ait embrassée ;  
Polyeucte est chrétien parce qu'il l'a voulu,  
Et vous portait au temple un esprit résolu.  
Vous devez présumer de lui comme du reste.  
Le trépas n'est pour eux ni honteux ni funeste :  
Ils cherchent de la gloire à mépriser nos dieux ;  
Aveugles pour la terre, ils aspirent aux cieux,  
Et, croyant que la mort leur en ouvre la porte,  
Tourmentés, déchirés, assassinés, n'importe,  
Les supplices leur sont ce qu'à nous les plaisirs,  
Et les mènent au but où tendent leurs désirs :  
La mort la plus infâme, ils l'appellent martyre.

FÉLIX.

Eh bien donc, Polyeucte aura ce qu'il désire.  
N'en parlons plus.

PAULINE.

Mon père...

SCÈNE IV : FÉLIX, ALBIN, PAULINE,  
STRATONICE.

FÉLIX.

Albin, en est-ce fait ?

ALBIN.

Oui, Seigneur, et Néarque a payé son forfait.

FÉLIX.

Et notre Polyeucte a vu trancher sa vie ?

ALBIN.

Il l'a vu, mais, hélas ! avec un œil d'envie.  
Il brûle de le suivre au lieu de reculer,  
Et son cœur s'affermit au lieu de s'ébranler.

PAULINE.

Je vous le disais bien ; encore un coup, mon père,  
Si jamais mon respect a pu vous satisfaire,  
Si vous l'avez prisé, si vous l'avez chéri...

FÉLIX.

Vous aimez trop, Pauline, un indigne mari.

PAULINE.

Je l'ai de votre main, mon amour est sans crime :  
Il est de votre choix la glorieuse estime,  
Et j'ai, pour l'accepter, éteint le plus beau feu  
Qui d'une âme bien née ait mérité l'aveu.

Au nom de cette aveugle et prompte obéissance,  
Que j'ai toujours rendue aux lois de la naissance,  
Si vous avez pu tout sur moi, sur mon amour,  
Que je puisse sur vous quelque chose à mon tour.  
Par ce juste pouvoir à présent trop à craindre,  
Par ces beaux sentiments qu'il m'a fallu contraindre,  
Ne m'ôtez pas vos dons : ils sont chers à mes yeux,  
Et m'ont assez coûté pour m'être précieux.

FÉLIX.

Vous m'importunez trop : bien que j'aie un cœur tendre,  
Je n'aime la pitié qu'au prix que j'en veux prendre ;  
Employez mieux l'effort de vos justes douleurs.  
Malgré moi m'en toucher, c'est perdre et temps et pleurs ;  
J'en veux être le maître, et je veux bien qu'on sache  
Que je la désavoue alors qu'on me l'arrache.  
Préparez-vous à voir ce malheureux chrétien,  
Et faites votre effort, quand j'aurai fait le mien.  
Allez, n'irritez plus un père qui vous aime,  
Et tâchez d'obtenir votre époux de lui-même,  
Tantôt jusqu'en ce lieu je le ferai venir ;  
Cependant quittez-nous, je veux l'entretenir.

PAULINE.

De grâce, permettez...

FÉLIX.

Laissez-nous seuls, vous dis-je,  
Votre douleur m'offense autant qu'elle m'afflige ;  
A gagner Polyeucte appliquez tous vos soins,  
Vous avancerez plus en m'importunant moins.

## SCÈNE V : FÉLIX, ALBIN.

FÉLIX.

Albin, comme est-il mort ?

ALBIN.

En brutal, en impie.  
En bravant les tourments, en dédaignant la vie,  
Sans regret, sans murmure, et sans étonnement,  
Dans l'obstination et l'endurcissement,  
Comme un chrétien enfin, le blasphème à la bouche.

FÉLIX.

Et l'autre ?

ALBIN.

Je l'ai dit déjà, rien ne le touche :  
Loin d'en être abattu, son cœur en est plus haut ;  
On l'a violenté pour quitter l'échafaud ;

Il est dans la prison où je l'ai vu conduire,  
Mais vous êtes bien loin encor de le réduire.

FÉLIX.

Que je suis malheureux !

ALBIN.

Tout le monde vous plaint.

FÉLIX.

On ne sait pas les maux dont mon cœur est atteint.  
De pensers sur pensers mon âme est agitée,  
De soucis sur soucis elle est inquiétée ;  
Jesens l'amour, la haine, et la crainte et l'espoir,  
La joie et la douleur, tour à tour l'émouvoir.  
J'entre en des sentiments qui ne sont pas croyables,  
J'enai de violents, j'en ai de pitoyables,  
J'enai de généreux qui n'oseraient agir,  
J'en ai même de bas, et qui me font rougir.  
J'aime ce malheureux que j'ai choisi pour gendre,  
Je hais l'aveugle erreur qui le vient de surprendre,  
Je déplore sa perte, et, le voulant sauver,  
J'ai la gloire des dieux ensemble à conserver ;  
Je redoute leur foudre, et celui de Décie.  
Il y va de ma charge, il y va de ma vie :  
Ainsi tantôt pour lui je m'expose au trépas,  
Et tantôt je le perds pour ne me perdre pas.

ALBIN.

Décie excusera l'amitié d'un beau-père,  
Et d'ailleurs Polyeucte est d'un sang qu'on révère.

FÉLIX.

A punir les hérétiques son ordre est rigoureux,  
Et plus l'exemple est grand, plus il est dangereux.  
On ne distingue point quand l'offense est publique,  
Et, lorsqu'on dissimule un crime domestique,  
Par quelle autorité peut-on, par quelle loi,  
Châtier en autrui ce qu'on souffre chez soi ?

ALBIN.

Si vous n'osez avoir d'égard à sa personne,  
Écrivez à Décie afin qu'il en ordonne.

FÉLIX.

Sévère me perdra si j'en usais ainsi.

Sa haine et son pouvoir font mon plus grand souci.  
 Si j'avais différé de punir un tel crime,  
 Quoi qu'il soit généreux, quoi qu'il soit magnanime,  
 Il est homme et sensible, et je l'ai dédaigné,  
 Et de tant de mépris son esprit indigné,  
 Que met au désespoir cet hymen de Pauline,  
 Du courroux de Décie obtiendrait ma ruine.  
 Pour venger un affront tout semble être permis,  
 Et les occasions tentent les plus remis.  
 Peut-être (et ce soupçon n'est pas son apparence),  
 Il rallume en son cœur déjà quelque espérance,  
 Et, croyant bientôt voir Polyeucte puni,  
 Il rappelle un amour à grand peine banni.  
 Juge si sa colère, en ce cas implacable,  
 Me ferait innocent de sauver un coupable,  
 Et s'il m'épargnerait, voyant par mes bontés  
 Une seconde fois ses desseins avortés.

Te dirai-je un penser indigne, bas et lâche ?  
 Je l'étouffe, il renaît, il me flatte et me fâche.  
 L'ambition toujours me le vient présenter,  
 Et tout ce que je puis, c'est de le détester.  
 Polyeucte est ici l'appui de ma famille,  
 Mais si, par son trépas, l'autre épousait ma fille,  
 J'acquerrais bien par là de plus puissants appuis,  
 Qui me mettraient plus haut cent fois que je le suis.  
 Mon cœur en prend par force une maligne joie ;  
 Mais que plutôt le Ciel à tes yeux me foudrie  
 Qu'à des pensers si bas je puisse consentir,  
 Que jusque-là ma gloire ose se démentir !

ALBIN.

Votre cœur est trop bon, et votre âme trop haute ;  
 Mais vous résolvez-vous à punir cette fate ?

FÉLIX.

Je vais dans la prison faire tout mon effort  
 A vaincre cet esprit par l'effroi de la mort,  
 Et nous verrons après ce que pourra Pauline.

ALBIN.

Que ferez-vous enfin si toujours il s'obstine.

FÉLIX.

Ne me presse point tant : dans un tel déplaisir,  
Je ne puis que résoudre, et ne sais que choisir.

ALBIN.

Je dois vous avertir, en serviteur fidèle,  
Qu'en sa faveur déjà la ville se rebelle,  
Et ne peut voir passer par la rigueur des lois  
Sa dernière espérance et le sang de ses rois.  
Je tiens sa prison même assez mal assurée ;  
J'ai laissé tout autour une troupe éplorée,  
Je crains qu'on ne la force.

FÉLIX.

Il faut donc l'en tirer,  
Et l'amener ici pour nous en assurer.

ALBIN.

Tirez-l'en donc vous-même, et d'un espoir de grâce  
Apaisez la fureur de cette populace.

FÉLIX.

Allons, et, s'il persiste à demeurer chrétien,  
Nous en disposerons sans qu'elle en sache rien.

## ACTE IV

### SCÈNE PREMIÈRE : POLYEUCTE, CLÉON, TROIS AUTRES GARDES.

POLYEUCTE.

Gardes, que me veut-on ?

CLÉON.

Pauline vous demande.

POLYEUCTE.

O présence, ô combat que surtout j'appréhende !  
Félix, dans la prison j'ai triomphé de toi,  
J'ai ri de ta menace et t'ai vu sans effroi ;  
Tu prends, pour t'en venger, de plus puissantes armes :  
Je craignais beaucoup moins tes bourreaux que ses larmes.

Seigneur, qui vois ici les périls que je cours,  
En ce pressant besoin redouble ton secours.  
Et toi qui, tout sortant encor de la victoire,  
Regardes mes travaux du séjour de la gloire,  
Cher Néarque, pour vaincre un si fort ennemi,  
Prête du haut du ciel la main à ton ami.

Gardes, oseriez-vous me rendre un bon office ?  
Non pour me dérober aux rigueurs du supplice,  
Ce n'est pas mon dessein qu'on me fasse évader ;  
Mais, comme il suffira de trois à me garder,  
L'autre m'obligerait d'aller quérir Sévère :  
Je crois que sans péril on peut me satisfaire.  
Si j'avais pu lui dire un secret important,  
Il vivrait plus heureux, et je mourrais content.

CLÉON.

Si vous me l'ordonnez, j'y cours en diligence.

POLYEUCTE.

Sévère, à mon défaut, fera ta récompense.  
Va, ne perds point de temps, et reviens promptement.

CLÉON.

Je serai de retour, Seigneur, dans un moment.

## SCÈNE II : POLYEUCTE.

*(Les gardes se retirent aux coins du théâtre.)*

Source délicieuse en misères féconde,  
Que voulez-vous de moi, flatteuses voluptés ?  
Honteux attachements de la chair et du monde,  
Que ne me quittez-vous quand je vous ai quittés ?  
Allez, honneurs, plaisirs, qui me livrez la guerre

Toute votre félicité,  
Sujette à l'instabilité,  
En moins de rien tombe par terre,  
Et, comme elle a l'éclat du verre,  
Elle en a la fragilité.

Ainsi, n'espérez pas qu'après vous je soupire.  
Vous étalez en vain vos charmes impuissants,

Vous me montrez en vain, par tout ce vaste empire,  
 Les ennemis de Dieu pompeux et florissants ;  
 Il étale à son tour des revers équitables  
     Par qui les grands sont confondus,  
     Et les glaives, qu'il tient pendus  
     Sur les plus fortunés coupables,  
     Sont d'autant plus inévitables  
     Que leurs coups sont moins attendus.

Tigre altéré de sang, Décie impitoyable,  
 Ce Dieu t'a trop longtemps abandonné les siens ;  
 De ton heureux destin vois la suite effroyable,  
 Le Scythe va venger la Perse et les chrétiens.  
 Encore un peu plus outre, et ton heure est venue ;  
     Rien ne t'en saurait garantir,  
     Et la foudre qui va partir,  
     Toute prête à crever la nue.  
 Ne peut plus être retenue  
 Par l'attente du repentir.

Que cependant Félix m'immole à ta colère,  
 Qu'un rival plus puissant éblouisse ses yeux,  
 Qu'aux dépens de ma vie il s'en fasse beau-père,  
 Et qu'à titre d'esclave il commande en ces lieux,  
 J'y consens, ou plutôt j'aspire à ma ruine :  
     Monde, pour moi tu n'as plus rien,  
     Je porte en un cœur tout chrétien  
     Une flamme toute divine,  
     Et je ne regarde Pauline  
     Que comme un obstacle à mon bien.

Saintes douceurs du ciel, adorables idées,  
 Vous remplissez un cœur qui vous peut recevoir ;  
 De vos sacrés attraites les âmes possédées  
 Ne conçoivent plus rien qui les puisse émouvoir.  
 Vous promettez beaucoup et donnez davantage,  
     Vos biens ne sont point inconstants,  
     Et l'heureux trépas que j'attends  
     Ne vous sert que d'un doux passage

Pour vous introduire au partage  
Qui nous rend à jamais contents.

C'est vous, ô feu divin que rien ne peut éteindre,  
Qui m'allez faire voir Pauline sans la craindre !

Je la vois, mais mon cœur, d'un saint zèle enflammé,  
N'en goûte plus l'appas dont il était charmé ;  
Et mes yeux, éclairés de célestes lumières,  
Ne trouvent plus aux siens leurs grâces coutumières.

SCÈNE III : POLYEUCTE, PAULINE, GARDES.

POLYEUCTE.

Madame, quel dessein vous fait me demander ?  
Est-ce pour me combattre, ou pour me seconder ?  
Cet effort généreux de votre amour parfaite  
Vient-il à mon secours ? vient-il à ma défaite ?  
Apportez-vous ici la haine, ou l'amitié,  
Comme mon ennemi, ou ma chère moitié ?

PAULINE.

Vous n'avez point ici d'ennemis que vous-même :  
Seul vous vous haïssez, lors que chacun vous aime,  
Seul vous exécutez tout ce que j'ai rêvé.  
Ne veuillez pas vous perdre, et vous êtes sauvé.  
A quelque extrémité que votre crime passe,  
Vous êtes innocent, si vous vous faites grâce.  
Daignez considérer le sang dont vous sortez,  
Vos grandes actions, vos rares qualités ;  
Chéri de tout le peuple, estimé chez le prince,  
Gendre du gouverneur de toute la province,  
Je ne vous compte à rien le nom de mon époux :  
C'est un bonheur pour moi, qui n'est pas grand pour vous.  
Mais après vos exploits, après votre naissance,  
Après votre pouvoir, voyez notre espérance,  
Et n'abandonnez pas à la main d'un bourreau  
Ce qu'à nos justes vœux promet un sort si beau.

POLYEUCTE.

Je considère plus, je sais mes avantages,

Et l'espoir que sur eux forment les grands courages.  
 Ils n'aspirent enfin qu'à des biens passagers,  
 Que troublent les soucis, que suivent les dangers ;  
 La mort nous les ravit, la fortune s'en joue,  
 Aujourd'hui dans le trône, et demain dans la boue,  
 Et leur plus haut éclat fait tant de mécontents  
 Que peu de vos Césars en ont joui longtemps.

J'ai de l'ambition, mais plus noble et plus belle :  
 Cette grandeur périt, j'en veux une immortelle,  
 Un bonheur assuré, sans mesure et sans fin,  
 Au-dessus de l'envie, au-dessus du destin.  
 Est-ce trop l'acheter que d'une triste vie,  
 Qui tantôt, qui soudain me peut être ravie,  
 Qui ne me fait jouir que d'un instant qui fuit,  
 Et ne peut m'assurer de celui qui le suit ?

PAULINE.

Voilà de vos chrétiens les ridicules songes,  
 Voilà jusqu'à quel point vous charment leurs mensonges ;  
 Tout votre sang est peu pour un bonheur si doux.  
 Mais, pour en disposer, ce sang est-il à vous ?  
 Vous n'avez pas la vie ainsi qu'un héritage,  
 Le jour qui vous la donne en même temps l'engage,  
 Vous la devez au prince, au public, à l'État.

POLYEUCTE.

Je la voudrais pour eux perdre dans un combat,  
 Je sais quel en est l'heur et quelle en est la gloire.  
 Des aïeux de Décie on vante la mémoire,  
 Et ce nom, précieux encore à vos Romains,  
 Au bout de six cents ans lui met l'empire aux mains.  
 Je dois ma vie au peuple, au prince, à sa couronne,  
 Mais je la dois bien plus au Dieu qui me la donne :  
 Si mourir pour son prince est un illustre sort,  
 Quand on meurt pour son Dieu, quelle sera la mort ?

PAULINE.

Quel Dieu ?

POLYEUCTE.

Tout beau ! Pauline, il entend vos paroles,  
 Et ce n'est pas un Dieu comme vos dieux frivoles,  
 Insensibles et sourds, impuissants, mutilés,

De bois, de marbre ou d'or, comme vous les voulez :  
C'est le Dieu des chrétiens, c'est le mien, c'est le vôtre,  
Et la terre et le ciel n'en connaissent point d'autre.

PAULINE.

Adorez-le dans l'âme, et n'en témoignez rien.

POLYEUCTE.

Que je sois tout ensemble idolâtre et chrétien !

PAULINE.

Ne feignez qu'un moment, laissez partir Sévère,  
Et donnez lieu d'agir aux bontés de mon père.

POLYEUCTE.

Les bontés de mon Dieu sont bien plus à chérir.  
Il m'ôte des périls que j'aurais pu courir,  
Et, sans me laisser lieu de tourner en arrière,  
Sa faveur me couronne entrant dans la carrière ;  
Du premier coup de vent il me conduit au port,  
Et sortant du baptême il m'envoie à la mort,  
Si vous pouviez comprendre et le peu qu'est la vie,  
Et de quelles douceurs cette mort est suivie...  
Mais que sert de parler de ces trésors cachés  
A des esprits que Dieu n'a pas encor touchés ?

PAULINE.

Cruel, car il est temps que ma douleur éclate,  
Et qu'un juste reproche accable ton âme ingrate,  
Est-ce là ce beau feu ? sont-ce là tes serments ?  
Témoignes-tu pour moi les moindres sentiments ?  
Je ne te parlais point de l'état déplorable  
Où ta mort va laisser ta femme inconsolable ;  
Je croyais que l'amour t'en parlerait assez,  
Et je ne voulais pas de sentiments forcés.  
Mais cette amour si ferme et si bien méritée  
Que tu m'avais promise et que je t'ai portée,  
Quand tu me veux quitter, quand tu me fais mourir,  
Te peut-elle arracher une larme, un soupir ?  
Tu me quittes, ingrat, et le fais avec joie ;  
Tu ne la caches pas, tu veux que je la voie,  
Et ton cœur insensible à ces tristes appas,  
Se figure un bonheur où je ne serai pas !

C'est donc là le dégoût qu'apporte l'hyménée !  
Je te suis odieuse après m'être donnée !

POLYEUCTE.

Hélas !

PAULINE.

Que cet hélas a de peine à sortir !  
Encor s'il commençait un heureux repentir,  
Que, tout forcé qu'il est, j'y trouverais de charmes !  
Mais, courage ! il s'émeut, je vois couler des larmes.

POLYEUCTE.

J'en verse, et plutôt à Dieu qu'à force d'en verser  
Ce cœur trop endurci se put enfin percer !  
Le déplorable état où je vous abandonne  
Est bien digne des pleurs que mon amour vous donne,  
Et, si l'on peut au Ciel sentir quelques douleurs,  
J'y pleurerais pour vous l'excès de vos malheurs.  
Mais, si dans ce séjour de gloire et de lumière,  
Ce Dieu tout juste et bon peut souffrir ma prière,  
S'il y daigne écouter un conjugal amour,  
Sur votre aveuglement il répandra le jour.

Seigneur, de vos bontés il faut que je l'obtienne ;  
Elle a trop de vertu pour n'être pas chrétienne,  
Avec trop de mérite il vous plut la former  
Pour ne vous pas connaître et ne vous pas aimer,  
Pour vivre des enfers esclave infortunée,  
Et sous leur triste joug mourir comme elle est née.

PAULINE.

Que dis-tu, malheureux ? Qu'oses-tu souhaiter ?

POLYEUCTE.

Ce que de tout mon sang je voudrais acheter.

PAULINE.

Que plutôt...

POLYEUCTE.

C'est en vain qu'on se met en défense,  
Ce Dieu touche les cœurs lors que moins on y pense.  
Ce bienheureux moment n'est pas encore venu ;  
Il viendra, mais le temps ne m'en est pas connu.

PAULINE.

Quittez cette chimère, et m'aimez.

POLYEUCTE.

Je vous aime,  
Beaucoup moins que mon Dieu, mais bien plus que moi-  
PAULINE. [même.

Au nom de cet amour, ne m'abandonnez pas.

POLYEUCTE.

Au nom de cet amour, daignez suivre mes pas.

PAULINE.

C'est peu de me quitter, tu veux donc me séduire ?

POLYEUCTE.

C'est peu d'aller au Ciel, je vous y veux conduire.

PAULINE.

Imaginations.

POLYEUCTE.

Célestes vérités.

PAULINE.

Étrange aveuglement.

POLYEUCTE.

Éternelles clartés.

PAULINE.

Tu préfères la mort à l'amour de Pauline !

POLYEUCTE.

Vous préférez le monde à la bonté divine !

PAULINE.

Va, cruel, va mourir ; tu ne m'aimas jamais.

POLYEUCTE.

Vivez heureuse au monde, et me laissez en paix.

PAULINE.

Oui, je t'y vais laisser, ne t'en mets plus en peine,  
Je vais...

SCÈNE IV : POLYEUCTE, PAULINE, SÈVÈRE,  
FABIAN, GARDES.

PAULINE.

Mais quel dessein en ce lieu vous amène,  
Sévère ? Aurait-on cru qu'un cœur si généreux  
Pût venir jusqu'ici braver un malheureux ?

## POLYEUCTE.

Vous traitez mal, Pauline, un si rare mérite ;  
A ma seule prière, il rend cette visite.

Je vous ai fait, Seigneur, une incivilité,  
Que vous pardonnerez à ma captivité.  
Possesseur d'un trésor dont je n'étais pas digne,  
Souffrez avant ma mort que je vous le résigne,  
Et laisse la vertu la plus rare à nos yeux  
Qu'une femme jamais put recevoir des cieux  
Aux mains du plus vaillant et du plus honnête homme  
Qu'ait adoré la terre, et qu'ait vu naître Rome.  
Vous êtes digne d'elle, elle est digne de vous ;  
Ne la refusez pas de la main d'un époux.  
S'il vous a désunis, sa mort vous va rejoindre ;  
Qu'un feu jadis si beau n'en devienne pas moindre ;  
Rendez-lui votre cœur et recevez sa foi ;  
Vivez heureux ensemble, et mourez comme moi :  
C'est le bien qu'à tous deux Polyeucte désire.

Qu'on me mène à la mort, je n'ai plus rien à dire.  
Allons, gardes, c'est fait.

## SCÈNE V : SÈVÈRE, PAULINE, FABIAN.

## SÈVÈRE.

Dans mon étonnement,  
Je suis confus pour lui de son aveuglement ;  
Sa résolution a si peu de pareilles  
Qu'à peine je me fie encore à mes oreilles.  
Un cœur qui vous chérit (mais quel cœur assez bas  
Aurait pu vous connaître, et ne vous chérir pas ?)  
Un homme aimé de vous, sitôt qu'il vous possède,  
Sans regret il vous quitte ; il fait plus, il vous cède ;  
Et, comme si vos feux étaient un don fatal,  
Il en fait un présent lui-même à son rival !  
Certes, ou les chrétiens ont d'étranges manies,  
Ou leurs félicités doivent être infinies,  
Puisque pour y prétendre, ils osent rejeter  
Ce que de tout l'empire il faudrait acheter.

Pour moi, si mes destins, un peu plus tôt propices,  
Eussent de votre hymen honoré mes services,  
Je n'aurais adoré que l'éclat de vos yeux,  
J'en aurais fait mes rois, j'en aurais fait mes dieux,  
On m'aurait mis en poudre, on m'aurait mis en cendre  
Avant que...

PAULINE.

Brisons-là, je crains de trop entendre,  
Et que cette chaleur, qui sent vos premiers feux,  
Ne pousse quelque suite indigne de tous deux.  
Sévère, connaissez Pauline toute entière.

Mon Polyeucte touche à son heure dernière,  
Pour achever de vivre il n'a plus qu'un moment ;  
Vous en êtes la cause, encor qu'innocemment.  
Je ne sais si votre âme, à vos désirs ouverte,  
Aurait osé former quelque espoir sur sa perte ;  
Mais sachez qu'il n'est point de si cruel trépas  
Où d'un front assuré je ne porte mes pas,  
Qu'il n'est point aux enfers d'horreurs que je n'endure,  
Plutôt que de souiller une gloire si pure,  
Que d'épouser un homme, après son triste sort,  
Qui de quelque façon soit cause de sa mort ;  
Et si vous me croyiez d'une âme si peu saine,  
L'amour que j'eus pour vous tournerait toute en haine.  
Vous êtes généreux, soyez-le jusqu'au bout ;  
Mon père est en état de vous accorder tout,  
Il vous craint, et j'avance encor cette parole,  
Que, s'il perd mon époux, c'est à vous qu'il l'immole.  
Sauvez ce malheureux, employez-vous pour lui,  
Faites-vous un effort pour lui servir d'appui.  
Je sais que c'est beaucoup que ce que je demande,  
Mais plus l'effort est grand, plus la gloire en est grande ;  
Conservez un rival dont vous êtes jaloux,  
C'est un trait de vertu qui n'appartient qu'à vous ;  
Et si ce n'est assez de votre renommée,  
C'est beaucoup qu'une femme autrefois tant aimée,  
Et dont l'amour peut-être encor vous peut toucher,  
Doive à votre grand cœur ce qu'elle a de plus cher.  
Souvenez-vous enfin que vous êtes Sévère.

Adieu, résolvez seul ce que vous voulez faire.  
 Si vous n'êtes pas tel que je l'ose espérer,  
 Pour vous priser encor, je le veux ignorer.

## SCÈNE VI : SÉVÈRE, FABIAN.

SÉVÈRE.

Qu'est ceci, Fabian, quel nouveau coup de foudre  
 Tombe sur mon bonheur et le réduit en poudre ?  
 Plus je l'estime près, puis il est éloigné ;  
 Je trouve tout perdu, quand je crois tout gagné,  
 Et toujours la Fortune, à me nuire obstinée,  
 Tranche mon espérance aussitôt qu'elle est née.  
 Avant qu'offrir des vœux je reçois des refus,  
 Toujours triste, toujours et honteux et confus  
 De voir que lâchement elle ait osé renaître,  
 Qu'encor plus lâchement elle ait osé paraître,  
 Et qu'une femme enfin dans la calamité  
 Me fasse des leçons de générosité.

Votre belle âme est haute autant que malheureuse,  
 Mais elle est inhumaine autant que généreuse,  
 Pauline, et vos douleurs avec trop de rigueur  
 D'un amant tout à vous tyrannisent le cœur.  
 C'est donc peu de vous perdre, il faut que je vous donne,  
 Que je serve un rival lorsqu'il vous abandonne,  
 Et que par un cruel et généreux effort,  
 Pour vous rendre en ses mains je l'arrache à la mort.

FABIAN.

Laissez à son destin cette ingrate famille ;  
 Qu'il accorde, s'il veut, le père avec la fille,  
 Polyeucte et Félix, l'épouse et l'époux,  
 D'un si cruel effort quel prix espérez-vous ?

SÉVÈRE.

La gloire de montrer à cette âme si belle  
 Que Sévère l'égale, et qu'il est digne d'elle,  
 Qu'elle m'était bien due, et que l'ordre des Cieux,  
 En me la refusant, m'est trop injurieux.

FABIAN.

Sans accuser le sort ni le Ciel d'injustice,  
Prenez garde au péril qui suit un tel service,  
Vous hasardez beaucoup, Seigneur, pensez-y bien.  
Quoi ! vous entreprenez de sauver un chrétien !  
Pouvez-vous ignorer pour cette secte impie  
Quelle est et fut toujours la haine de Décie ?  
C'est un crime vers lui si grand, si capital,  
Qu'à votre faveur même il peut être fatal.

SÉVÈRE.

Cet avis serait bon pour quelque âme commune.  
S'il tient entre ses mains ma vie et ma fortune,  
Je suis encor Sévère, et tout ce grand pouvoir  
Ne peut rien sur ma gloire, et rien sur mon devoir.  
Ici l'honneur m'oblige, et j'y veux satisfaire ;  
Qu'après, le sort se montre ou propice ou contraire,  
Comme son naturel est toujours inconstant,  
Périssant glorieux, je périrai content.

Je te dirai bien plus, mais avec confiance,  
La secte des chrétiens n'est pas ce que l'on pense.  
On les hait : la raison, je ne la connais point,  
Et je ne vois Décie injuste qu'en ce point.  
Par curiosité j'ai voulu les connaître :  
On les tient pour sorciers dont l'enfer est le maître,  
Et, sur cette croyance, on punit du trépas  
Des mystères secrets que nous n'entendons pas.  
Mais Cérès Eleusine et la Bonne Déesse  
Ont leurs secrets, comme eux, à Rome et dans la Grèce ;  
Encor impunément nous souffrons en tous lieux,  
Leur Dieu seul excepté, toute sorte de dieux ;  
Tous les monstres d'Égypte ont leurs temples dans Rome ;  
Nos aïeux à leur gré faisaient un Dieu d'un homme,  
Et, leur sang parmi nous conservant leurs erreurs,  
Nous remplissons le ciel de tous nos empereurs ;  
Mais, à parler sans fard de tant d'apothéoses,  
L'effet est bien douteux de ces métamorphoses.

Les chrétiens n'ont qu'un Dieu, maître absolu de tout,  
De qui le seul vouloir fait tout ce qu'il résout ;  
Mais, si j'ose entre nous dire ce qui me semble,

Les nôtres bien souvent s'accordent mal ensemble,  
 Et, me dût leur colère écraser à tes yeux,  
 Nous en avons beaucoup pour être de vrais dieux.  
 Enfin chez les chrétiens les mœurs sont innocentes,  
 Les vices détestés, les vertus florissantes ;  
 Ils font des vœux pour nous, qui les persécutons,  
 Et, depuis tant de temps que nous les tourmentons,  
 Les a-t-on vus mutins ? les a-t-on vus rebelles ?  
 Nos princes ont-ils eu des soldats plus fidèles ?  
 Furieux dans la guerre, ils souffrent nos bourreaux,  
 Et, lions au combat, ils meurent en agneaux.  
 J'ai trop de pitié d'eux pour ne les pas défendre.  
 Allons trouver Félix, commençons par son gendre,  
 Et contentons ainsi d'une seule action  
 Et Pauline, et ma gloire, et ma compassion.

---

## ACTE V

---

### SCÈNE PREMIÈRE : FÉLIX, ALBIN, CLÉON.

FÉLIX.

Albin, as-tu bien vu la fourbe de Sévère ?  
 As-tu bien vu sa haine, et vois-tu ma misère ?

ALBIN.

Je n'ai vu rien en lui qu'un rival généreux,  
 Et ne vois rien en vous qu'un père rigoureux.

FÉLIX.

Que tu discernes mal le cœur d'avec la mine !  
 Dans l'âme il hait Félix, et dédaigne Pauline ;  
 Et, s'il l'aima jadis, il estime aujourd'hui  
 Les restes d'un rival trop indignes de lui.  
 Il parle en sa faveur, il me prie, il menace,  
 Et me perdra, dit-il, si je ne lui fais grâce.  
 Tranchant du généreux, il croit m'épouvanter :  
 L'artifice est trop lourd pour ne pas l'éventer.  
 Je sais des gens de cour quelle est la politique,

J'en connais mieux que lui la plus fine pratique ;  
C'est en vain qu'il tempête et feint d'être en fureur,  
Je vois ce qu'il prétend auprès de l'empereur ;  
De ce qu'il me demande il m'y ferait un crime ;  
Épargnant son rival, je serais sa victime,  
Et, s'il avait affaire à quelque maladroit,  
Le piège est bien tendu, sans doute il le perdrait.  
Mais un vieux courtisan est un peu moins crédule ;  
Il voit quand on le joue et quand on dissimule,  
Et moi, j'en ai tant vu de toutes les façons,  
Qu'à lui-même, au besoin, j'en ferais des leçons.

ALBIN.

Dieux ! que vous vous gênez par cette défiance !

FÉLIX.

Pour subsister en cour c'est la haute science.  
Quand un homme une fois a droit de nous haïr.  
Nous devons présumer qu'il cherche à nous trahir ;  
Toute son amitié nous doit être suspecte :  
Si Polyeucte enfin n'abandonne sa secte,  
Quoi que son protecteur ait pour lui dans l'esprit,  
Je suivrai hautement l'ordre qui m'est prescrit.

ALBIN.

Grâce, grâce, Seigneur ! que Pauline l'obtienne !

FÉLIX.

Celle de l'empereur ne suivrait pas la mienne,  
Et, loin de le tirer de ce pas dangereux,  
Ma bonté ne ferait que nous perdre tous deux.

ALBIN.

Mais Sévère promet...

FÉLIX.

Albin, je m'en défie,  
Et connais mieux que lui la haine de Décie :  
En faveur des chrétiens s'il choquait son courroux,  
Lui-même assurément se perdrait avec nous.

Je veux tenter pourtant encore une autre voie :  
Amenez Polyeucte, et si je le renvoie,  
S'il demeure insensible à ce dernier effort,  
Au sortir de ce lieu qu'on lui donne la mort.

ALBIN.

Votre ordre est rigoureux.

FÉLIX.

Il faut que je le suive

Si je veux empêcher qu'un désordre n'arrive.

Je vois le peuple ému pour prendre son parti,

Et toi-même tantôt tu m'en as averti.

Dans ce zèle pour lui qu'il fait déjà paraître,

Je ne sais si longtemps j'en pourrais être maître,

Peut-être dès demain, dès la nuit, dès ce soir,

J'en verrais des effets que je ne veux pas voir,

Et Sévère aussitôt, courant à sa vengeance,

M'irait calomnier de quelque intelligence.

Il faut rompre ce coup qui me serait fatal.

ALBIN.

Que tant de prévoyance est un étrange mal !

Tout vous nuit, tout vous perd, tout vous fait de

[l'ombrage ;

Mais voyez que sa mort mettra ce peuple en rage,

Que c'est mal le guérir que le désespérer.

FÉLIX.

En vain après sa mort il voudra murmurer,

Et, s'il ose venir à quelque violence,

C'est à faire à céder deux jours à l'insolence ;

J'aurai fait mon devoir quoi qu'il puisse arriver.

Mais Polyeucte vient, tâchons à le sauver.

Soldats, retirez-vous et gardez bien la porte.

## SCÈNE II : FÉLIX, POLYEUCTE, ALBIN.

FÉLIX.

As-tu donc pour la vie une haine si forte,

Malheureux Polyeucte, et la loi des chrétiens

T'ordonne-t-elle ainsi d'abandonner les tiens ?

POLYEUCTE.

Je ne hais point la vie, et j'en aime l'usage,

Mais sans attachement qui sente l'esclavage,

Toujours prêt à la rendre au Dieu dont je la tiens.

La raison me l'ordonne, et la loi des chrétiens,  
Et je vous montre à tous par là comme il faut vivre,  
Si vous avez le cœur assez bon pour me suivre.

FÉLIX.

Te suivre dans l'abîme où tu te veux jeter !

POLYEUCTE.

Mais plutôt dans la gloire où je m'en vais monter.

FÉLIX.

Donne-moi pour le moins le temps de la connaître ;  
Pour me faire chrétien, sers-moi de guide à l'être,  
Et ne dédaigne pas de m'instruire en ta foi,  
Ou toi-même à ton Dieu tu répondras de moi.

POLYEUCTE.

N'en riez point, Félix, il sera votre juge ;  
Vous ne trouverez point devant lui de refuge.  
Les rois et les bergers y sont d'un même rang.  
De tous les siens sur vous il vengera le sang.

FÉLIX.

Je n'en répandrai plus, et, quoi qu'il en arrive,  
Dans la foi des chrétiens je souffrirai qu'on vive.  
J'en serai protecteur.

POLYEUCTE.

Non, non, persécutez,

Et soyez l'instrument de nos félicités.

Celle d'un vrai chrétien n'est que dans les souffrances,  
Les plus cruels tourments lui sont des récompenses ;  
Dieu, qui rend le centuple aux bonnes actions.

Pour comble donne encor les persécutions.

Mais ces secrets pour vous sont fâcheux à comprendre :  
Ce n'est qu'à ses élus que Dieu les fait entendre.

FÉLIX.

Je te parle sans fard, et veux être chrétien.

POLYEUCTE.

Qui peut donc retarder l'effet d'un si grand bien ?

FÉLIX.

La présence importune...

POLYEUCTE.

Et de qui ? de Sévère ?

Pour lui seul contre toi j'ai feint tant de colère  
Dissimule un moment jusques à son départ.

POLYEUCTE.

Félix, c'est donc ainsi que vous parlez sans fard.

Portez à vos païens, portez à vos idoles.

Le sucre empoisonné que sèment vos paroles.

Un chrétien ne craint rien, ne dissimule rien ;

Aux yeux de tout le monde il est toujours chrétien.

FÉLIX.

Ce zèle de ta foi ne sert qu'à te séduire,

Si tu cours à la mort plutôt que de m'instruire.

POLYEUCTE.

Je vous en parlerais ici hors de saison :

Elle est un don du Ciel, et non de la raison,

Et c'est là que bientôt, voyant Dieu face à face,

Plus aisément pour vous j'obtiendrai cette grâce.

FÉLIX.

Ta perte cependant me va désespérer.

POLYEUCTE.

Vous avez en vos mains de quoi la réparer ;

En vous ôtant un gendre on vous en donne un autre

Dont la condition répond mieux à la vôtre.

Ma perte n'est pour vous qu'un change avantageux.

FÉLIX.

Cesse de me tenir ce discours outrageux.

Je t'ai considéré plus que tu ne mérites,

Mais malgré ma bonté, qui croît plus tu l'irrites,

Cette insolence enfin te rendrait odieux,

Et je me vengerais aussi bien que nos dieux.

POLYEUCTE.

Quoi ! vous changez bientôt d'humeur et de langage !

Le zèle de vos dieux rentre en votre courage !

Celui d'être chrétien s'échappe, et par hasard

Je vous viens d'obliger à me parler sans fard !

FÉLIX.

Va, ne présume pas que, quoi que je te jure,

De tes nouveaux docteurs je suive l'imposture :

Je flattais ta manie, afin de t'arracher

Du honteux précipice où tu vas trébucher ;  
Je voulais gagner temps pour ménager ta vie  
Après l'éloignement d'un flatteur de Décie.  
Mais j'ai fait trop d'injure à nos dieux tout-puissants :  
Choisis de leur donner ton sang, ou de l'encens.

POLYEUCTE.

Mon choix n'est point douteux. Mais j'aperçois Pauline.  
O Ciel !

SCÈNE III : FÉLIX, POLYEUCTE, PAULINE,  
ALBIN.

PAULINE.

Qui de vous deux aujourd'hui m'assassine ?  
Sont-ce tous deux ensemble, ou chacun à son tour ?  
Ne pourrai-je fléchir la nature, ou l'amour,  
Et n'obtiendrai-je rien d'un époux ni d'un père ?

FÉLIX.

Parlez à votre époux.

POLYEUCTE.

Vivez avec Sévère.

PAULINE.

Tigre, assassine-moi du moins sans m'outrager.

POLYEUCTE.

Mon amour par pitié cherche à vous soulager :  
Il voit quelle douleur dans l'âme vous possède,  
Et sait qu'un autre amour en est le seul remède.  
Puisqu'un si grand mérite a pu vous enflammer,  
Sa présence toujours a droit de vous charmer,  
Vous l'aimiez, il vous aime, et sa gloire augmentée...

PAULINE.

Que t'ai-je fait, cruel, pour être ainsi traitée,  
Et pour me reprocher, au mépris de ma foi,  
Un amour si puissant que j'ai vaincu pour toi ?  
Vois, pour te faire vaincre un si fort adversaire,  
Quels efforts à moi-même il a fallu me faire,  
Quels combats j'ai donnés pour te donner un cœur  
Si justement acquis à son premier vainqueur,

Et, si l'ingratitude en ton cœur ne domine,  
 Fais quelque effort sur toi pour te rendre à Pauline ;  
 Apprends d'elle à forcer ton propre sentiment,  
 Prends sa vertu pour guide en ton aveuglement,  
 Souffre que de toi-même elle obtienne ta vie  
 Pour vivre sous tes lois à jamais asservie.  
 Si tu peux rejeter de si justes désirs,  
 Regarde au moins ses pleurs, écoute ses soupirs ;  
 Ne désespère pas une âme qui t'adore.

## POLYEUCTE.

Je vous l'ai déjà dit, et vous le dis encore,  
 Vivez avec Sévère, ou mourez avec moi.  
 Je ne méprise point vos pleurs, ni votre foi,  
 Mais de quoi que pour vous notre amour m'entretienne,  
 Je ne vous connais plus, si vous n'êtes chrétienne.  
 C'en est assez, Félix, reprenez ce courroux,  
 Et sur cet insolent vengez vos dieux et vous.

## PAULINE.

Ah ! mon père, son crime à peine est pardonnable ;  
 Mais, s'il est insensé, vous êtes raisonnable ;  
 La nature est trop forte, en ses aimables traits,  
 Imprimés dans le sang, ne s'effacent jamais.  
 Un père est toujours père, et sur cette assurance  
 J'ose appuyer encore un reste d'espérance.

Jetez sur votre fille un regard paternel ;  
 Ma mort suivra la mort de ce cher criminel,  
 Et les dieux trouveront sa peine illégitime,  
 Puisqu'elle confondra l'innocence et le crime,  
 Et qu'elle changera, par ce redoublement,  
 En injuste rigueur un juste châtement.  
 Nos destins, par vos mains rendus inséparables,  
 Nous doivent rendre heureux ensemble, où misérables,  
 Et vous seriez cruel jusques au dernier point  
 Si vous désunissiez ce que vous avez joint.  
 Un cœur à l'autre uni jamais ne se retire,  
 Et pour l'en séparer il faut qu'on le déchire :  
 Mais vous êtes sensible à mes justes douleurs,  
 Et d'un œil paternel vous regardez mes pleurs.

## FÉLIX.

Oui, ma fille, il est vrai qu'un père est toujours père,  
 Rien n'en peut effacer le sacré caractère ;  
 Je porte un cœur sensible et vous l'avez percé :  
 Je me joins avec vous contre cet insensé.

Malheureux Polyeucte, es-tu seul insensible,  
 Et veux-tu rendre seul ton crime irrémissible ?  
 Peux-tu voir tant de pleurs d'un œil si détaché ?  
 Peux-tu voir tant d'amour sans en être touché ?  
 Ne reconnais-tu plus ni beau-père, ni femme,  
 Sans amitié pour l'un et pour l'autre sans flamme ?  
 Pour reprendre les noms et de gendre et d'époux,  
 Veux-tu nous voir tous deux embrasser tes genoux ?

## POLYEUCTE.

Que tout cet artifice est de mauvaise grâce !  
 Après avoir deux fois essayé la menace,  
 Après m'avoir fait voir Néarque dans la mort,  
 Après avoir tenté l'amour et son effort,  
 Après m'avoir montré cette soif du baptême  
 Pour opposer à Dieu l'intérêt de Dieu même,  
 Vous vous joignez ensemble ! Ah ! ruses de l'enfer !  
 Faut-il tant de fois vaincre avant que triompher ?  
 Vos résolutions usent trop de remise ;  
 Prenez la vôtre enfin, puisque la mienne est prise.

Je n'adore qu'un Dieu maître de l'univers,  
 Sous qui tremble le ciel, la terre et les enfers ;  
 Un Dieu qui, nous aimant d'une amour infinie,  
 Voulut mourir pour nous avec ignominie,  
 Et qui, par un effort de cet excès d'amour,  
 Veut pour nous en victime être offert chaque jour.  
 Mais j'ai tort d'en parler à qui ne peut m'entendre ;  
 Voyez l'aveugle erreur que vous osez défendre :  
 Des crimes les plus noirs vous souillez tous vos dieux,  
 Vous n'en punissez point qui n'ait son maître aux cieux.  
 La prostitution, l'adultère, l'inceste,  
 Le vol, l'assassinat, et tout ce qu'on déteste,  
 C'est l'exemple qu'à suivre offrent vos immortels.  
 J'ai profané leur temple et brisé leurs autels ;  
 Je le ferais encor si j'avais à le faire,

Même aux yeux de Félix, même aux yeux de Sévère,  
Même aux yeux du sénat, aux yeux de l'empereur.

FÉLIX.

Enfin ma bonté cède à ma juste fureur.  
Adore-les, ou meurs.

POLYEUCTE.

Je suis chrétien.

FÉLIX.

Impie !

Adore-les, te dis-je, ou renonce à la vie.

POLYEUCTE.

Je suis chrétien.

FÉLIX.

Tu l'es ? O cœur trop obstiné !

Soldats, exécutez l'ordre que j'ai donné.

PAULINE.

Où le conduisez-vous ?

FÉLIX.

A la mort.

POLYEUCTE.

A la gloire.

Chère Pauline, adieu ; conservez ma mémoire.

PAULINE.

Je te suivrai partout, et mourrai si tu meurs.

POLYEUCTE.

Ne suivez point mes pas, ou quittez vos erreurs.

FÉLIX.

Qu'on l'ôte de mes yeux et que l'on m'obéisse !

Puisqu'il aime à périr, je consens qu'il périsse.

#### SCÈNE IV : FÉLIX, ALBIN.

FÉLIX.

Je me fais violence, Albin, mais je l'ai dû ;  
Ma bonté naturelle aisément m'eût perdu.  
Que la rage du peuple à présent se déploie,  
Que Sévère en fureur tonne, éclate, foudroie :  
M'étant fait cet effort, j'ai fait ma sûreté.

Mais n'es-tu point surpris de cette dureté ?  
 Vois-tu comme le sien des cœurs impénétrables,  
 Ou des impiétés à ce point exécrables ?  
 Du moins j'ai satisfait mon esprit affligé,  
 Pour amollir son cœur je n'ai rien négligé,  
 J'ai feint même à tes yeux des lâchetés extrêmes,  
 Et certes, sans l'horreur de ses derniers blasphèmes,  
 Qui m'ont rempli soudain de colère et d'effroi,  
 J'aurais eu de la peine à triompher de moi.

ALBIN.

Vous maudirez peut-être un jour cette victoire  
 Qui tient je ne sais quoi d'une action trop noire,  
 Indigne de Félix, indigne d'un Romain,  
 Répandant votre sang par votre propre main.

FÉLIX.

Ainsi l'ont autrefois versé Brute et Manlie ;  
 Mais leur gloire en accrut, loin d'en être affaiblie,  
 Et quand nos vieux héros avaient de mauvais sang,  
 Ils eussent, pour le perdre, ouvert leur propre flanc.

ALBIN.

Votre ardeur vous séduit, mais, quoi qu'elle vous die,  
 Quand vous la sentirez une fois refroidie,  
 Quand vous verrez Pauline, et que son désespoir  
 Par ses pleurs et ses cris saura vous émouvoir...

FÉLIX.

Tu me fais souvenir qu'elle a suivi ce traître,  
 Et que ce désespoir qu'elle fera paraître  
 De mes commandements pourra troubler l'effet.  
 Va donc, cours-y mettre ordre et voir ce qu'elle fait ;  
 Romps ce que ses douleurs y donneraient d'obstacle ;  
 Tire-la, si tu peux, de ce triste spectacle ;  
 Tâche à la consoler. Va donc, qui te retient ?

ALBIN.

Il n'en est pas besoin, Seigneur, elle revient.

SCÈNE V : FÉLIX, PAULINE, ALBIN.

PAULINE.

Père barbare, achève, achève ton ouvrage ;

Cette seconde hostie est digne de ta rage ;  
 Joins ta fille à ton gendre, ose, que tardes-tu ?  
 Tu vois le même crime ou la même vertu ;  
 Ta barbarie en elle a les mêmes matières.  
 Mon époux en mourant m'a laissé ses lumières ;  
 Son sang, dont tes bourreaux viennent de me couvrir  
 M'a dessillé les yeux et me les vient d'ouvrir.

Je vois, je sais, je crois, je suis désabusée,  
 De ce bienheureux sang tu me vois baptisée,  
 Je suis chrétienne enfin, n'est-ce point assez dit ?  
 Conserve, en me perdant, ton rang et ton crédit ;  
 Redoute l'empereur, appréhende Sévère ;  
 Si tu ne veux périr, ma perte est nécessaire.  
 Polyeucte m'appelle à cet heureux trépas ;  
 Je vois Néarque et lui qui me tendent les bras.  
 Mène, mène-moi voir tes dieux que je déteste :  
 Ils n'en ont brisé qu'un, je briserai le reste ;  
 On m'y verra braver tout ce que vous craignez,  
 Ces foudres impuissants qu'en leurs mains vous peignez,  
 Et, saintement rebelle aux lois de la naissance,  
 Une fois envers toi manquer d'obéissance.  
 Ce n'est point ma douleur que par là je fais voir,  
 C'est la grâce qui parle, et non le désespoir.  
 Le faut-il dire encor, Félix ? je suis chrétienne.  
 Affermis par ma mort ta fortune et la mienne ;  
 Le coup à l'un et l'autre en sera précieux,  
 Puisqu'il t'assure en terre en m'élevant aux cieux.

SCÈNE VI : FÉLIX, SÉVÈRE, PAULINE,  
 ALBIN, FABIAN.

SÉVÈRE.

Père dénaturé, malheureux politique,  
 Esclave ambitieux d'une peur chimérique,  
 Polyeucte est donc mort, et, par vos cruautés,  
 Vous pensez conserver vos tristes dignités !  
 La faveur que pour lui je vous avais offerte,  
 Au lieu de le sauver, précipite sa perte ;

J'ai prié, menacé, mais sans vous émouvoir,  
 Et vous m'avez cru fourbe ou de peu de pouvoir.  
 En bien à vos dépens vous verrez que Sévère,  
 Ne se vante jamais que de ce qu'il peut faire,  
 Et par votre ruine il vous fera juger  
 Que qui peut bien vous perdre eût pu vous protéger.  
 Continuez aux dieux ce service fidèle,  
 Par de telles horreurs, montrez-leur votre zèle,  
 Adieu ; mais, quand l'orage éclatera sur vous,  
 Ne doutez point du bras dont partiront les coups.

FÉLIX.

Arrêtez-vous, Seigneur, et d'une âme apaisée  
 Souffrez que je vous livre une vengeance aisée.

Ne me reprochez plus que par mes cruautés  
 Je tâche à conserver mes tristes dignités,  
 Je dépose à vos pieds l'éclat de leur faux lustre ;  
 Celle où j'ose aspirer est d'un rang plus illustre,  
 Je m'y trouve forcé par un secret appas,  
 Je cède à des transports que je ne connais pas,  
 Et, par un mouvement que je ne puis entendre,  
 De ma fureur je passe au zèle de mon gendre.  
 C'est lui, n'en doutez point, dont le sang innocent  
 Pour son persécuteur prie un Dieu tout-puissant ;  
 Son amour, épandu sur toute la famille,  
 Tire après lui le père aussi bien que la fille :  
 J'en ai fait un martyr, sa mort me fait chrétien ;  
 J'ai fait tout son bonheur, il veut faire le mien.  
 C'est ainsi qu'un chrétien se venge et se courrouce.  
 Heureuse cruauté dont la suite est si douce !  
 Donne la main, Pauline. Apportez des liens,  
 Immolez à vos dieux ces deux nouveaux chrétiens.

PAULINE.

Qu'heureusement enfin je retrouve mon père !  
 Cet heureux changement rend mon bonheur parfait.

FÉLIX.

Ma fille, il n'appartient qu'à la main qui le fait.

SÉVÈRE.

Qui ne serait touché d'un si tendre spectacle ?  
 De pareils changements ne vont point sans miracle.

Sans doute vos chrétiens, qu'on persécute en vain,  
 Ont quelque chose en eux qui surpasse l'humain ;  
 Ils mènent une vie avec tant d'innocence  
 Que le Ciel leur en doit quelque reconnaissance.  
 Se relever plus forts, plus ils sont abattus,  
 N'est pas aussi l'effet des communes vertus.  
 Je les aimai toujours, quoi qu'on m'en ait pu dire ;  
 Je n'en vois point mourir que mon cœur n'en soupire,  
 Et peut-être qu'un jour je les connaîtrai mieux.  
 J'approuve cependant que chacun ait ses dieux,  
 Qu'il les serve à sa mode, et sans peur de la peine  
 Si vous êtes chrétien, ne craignez plus ma haine ;  
 Je les aime, Félix, et de leur protecteur  
 Je n'en veux pas sur vous faire un persécuteur.

Gardez votre pouvoir, reprenez-en la marque,  
 Servez bien votre Dieu, servez notre monarque.  
 Je perdrai mon crédit envers sa Majesté,  
 Ou vous verrez finir cette sévérité :  
 Par cette injuste haine il se fait trop d'outrage.

FÉLIX.

Daigne le Ciel en vous achever son ouvrage,  
 Et, pour vous rendre un jour ce que vous méritez,  
 Vous inspirer bientôt toutes ses vérités !

Nous autres, bénissons notre heureuse aventure,  
 Allons à nos martyrs donner la sépulture,  
 Baiser leurs corps sacrés, les mettre en digne lieu.  
 Et faire retentir partout le nom de Dieu.



# POMPÉE

TRAGÉDIE — 1643

## PERSONNAGES

JULES CÉSAR.

MARC ANTOINE.

LÉPIDE.

CORNÉLIE, femme de Pompée.

PTOLÉMÉE, roi d'Égypte.

CLÉOPÂTRE, sœur de Ptolémée.

PHOTIN, chef du Conseil d'Égypte.

ACHILLAS, lieutenant général des armées du roi d'Égypte.

SEPTIME, tribun romain à la solde du roi d'Égypte.

CHARMION, dame d'honneur de Cléopâtre.

ACHORÉE, écuyer de Cléopâtre.

PHILIPPE, affranchi de Pompée.

TROUPE DE ROMAINS.

TROUPE D'ÉGYPTIENS.

*La scène est à Alexandrie, dans le palais de Ptolémée.*

# POMPÉE

---

## ACTE PREMIER

---

SCÈNE PREMIÈRE : PTOLÉMÉE, PHOTIN,  
ACHILLAS, SEPTIME.

PTOLÉMÉE.

Le destin se déclare, et nous venons d'entendre  
Ce qu'il a résolu du beau-père et du gendre.  
Quand les dieux étonnés semblaient se partager,  
Pharsale a décidé ce qu'ils n'osaient juger ;  
Ses fleuves teints de sang et rendus plus rapides  
Par le débordement de tant de parricides,  
Cet horrible débris d'aigles, d'armes, de chars,  
Sur ces champs empestés confusément épars,  
Ces montagnes de morts privés d'honneurs suprêmes  
Que la nature force à se venger eux-mêmes,  
Et dont les troncs pourris exhalent dans les vents  
De quoi faire la guerre au reste des vivants,  
Sont les titres affreux dont le droit de l'épée,  
Justifiant César, a condamné Pompée.  
Ce déplorable chef du parti le meilleur,  
Que sa fortune lasse abandonne au malheur,  
Devient un grand exemple, et laisse à la mémoire  
Des changements du sort une éclatante histoire.  
Il fuit, lui qui, toujours triomphant et vainqueur,  
Vit ses prospérités égaler son grand cœur ;  
Il fuit, et dans nos ports, dans nos murs, dans nos villes.  
Et, contre son beau-père ayant besoin d'asiles,  
Sa déroute orgueilleuse en cherche aux mêmes lieux  
Où contre les Titans en trouvèrent les dieux.  
Il croit que ce climat, en dépit de la guerre,

Ayant sauvé le Ciel, sauvera bien la terre,  
Et, dans son désespoir à la fin se mêlant,  
Pourra prêter l'épaule au monde chancelant.  
Oui, Pompée avec lui porte le sort du monde,  
Et veut que notre Égypte, en miracles féconde,  
Serve à sa liberté de sépulcre ou d'appui,  
Et relève sa chute ou trébuche sous lui.

C'est de quoi, mes amis, nous avons à résoudre.  
Il apporte en ces lieux les palmes ou la foudre ;  
S'il couronna le père, il hasarde le fils,  
Et, nous l'ayant donnée, il expose Memphis.  
Il faut le recevoir, ou hâter son supplice,  
Le suivre, ou le pousser dedans le précipice.  
L'un me semble peu sûr, l'autre peu généreux,  
Et je crains d'être injuste ou d'être malheureux ;  
Quoi que je fasse enfin, la Fortune ennemie  
M'offre bien des périls ou beaucoup d'infamie.  
C'est à moi de choisir, c'est à vous d'aviser  
A quel choix vos conseils doivent me disposer.  
Il s'agit de Pompée, et nous aurons la gloire  
D'achever ce César ou troubler la victoire,  
Et je puis dire enfin que jamais potentat  
N'eût à délibérer d'un si grand coup d'État.

PHOTIN.

Seigneur, quand par le fer les choses sont vidées,  
La justice et le droit sont de vaines idées,  
Et qui veut être juste en de telles saisons  
Balance le pouvoir, et non pas les raisons.

Voyez donc votre force et regardez Pompée,  
Sa fortune abattue et sa valeur trompée.  
César n'est pas le seul qu'il fuie en cet état,  
Il fuit et le reproche et les yeux du sénat,  
Dont plus de la moitié piteusement étale  
Une indigne curée aux vautours de Pharsale ;  
Il fuit Rome perdue, il fuit tous les Romains  
A qui par sa défaite il met les fers aux mains ;  
Il fuit le désespoir des peuples et des princes,  
Qui vengeraient sur lui le sang de leurs provinces,  
Leurs États et d'argent et d'hommes épuisés,

Leurs trônes mis en cendre, et leurs sceptres brisés.  
 Auteur des maux de tous, il est à tous en butte,  
 Et fuit le monde entier écrasé sous sa chute.

Le défendrez-vous seul contre tant d'ennemis ?  
 L'espoir de son salut en lui seul était mis,  
 Lui seul pouvait pour soi : cédez alors qu'il tombe.  
 Soutiendrez-vous un fait sous qui Rome succombe,  
 Sous qui tout l'univers se trouve foudroyé,  
 Sous qui le grand Pompée a lui-même ployé ?

Quand on veut soutenir ceux que le sort accable,  
 A force d'être juste on est souvent coupable,  
 Et la fidélité qu'on garde imprudemment  
 Après un peu d'éclat traîne un long châtiment,  
 Trouve un noble revers, dont les coups invincibles,  
 Pour être glorieux, ne sont pas moins sensibles.

Seigneur, n'attirez point le tonnerre en ces lieux,  
 Rangez-vous du parti des destins et des dieux,  
 Et, sans les accuser d'injustice ou d'outrage,  
 Puisqu'ils font les heureux, adorez leur ouvrage ;  
 Quels que soient leurs décrets, déclarez-vous pour eux,  
 Et, pour leur obéir, perdez le malheureux.  
 Pressé de toutes parts des colères célestes,  
 Il en vient dessus vous faire fondre les restes,  
 Et sa tête, qu'à peine il a pu dérober,  
 Toute prête de choir, cherche avec qui tomber :  
 Sa retraite chez vous en effet n'est qu'un crime :  
 Elle marque sa haine, et non pas son estime ;  
 Il ne vient que vous perdre en venant prendre port,  
 Et vous pouvez douter s'il est digne de mort !  
 Il devait mieux remplir nos vœux et notre attente,  
 Faire voir sur ses nefs la victoire flottante :  
 Il n'eût ici trouvé que joie et que festins ;  
 Mais, puisqu'il est vaincu, qu'il s'en prenne aux destins.  
 J'en veux à sa disgrâce, et non à sa personne ;  
 J'exécute à regret ce que le Ciel ordonne,  
 Et, du même poignard pour César destiné,  
 Je perce en soupirant son cœur infortuné.  
 Vous ne pouvez enfin qu'aux dépens de sa tête .  
 Mettre à l'abri la vôtre et parer la tempête.

Laissez nommer sa mort un injuste attentat,  
 La justice n'est pas une vertu d'État.  
 Le choix des actions ou mauvaises ou bonnes  
 Ne fait qu'anéantir la force des couronnes.  
 Le droit des rois consiste à ne rien épargner  
 La timide équité détruit l'art de régner.  
 Quand on craint d'être injuste on a toujours à craindre,  
 Et qui veut tout pouvoir doit oser tout enfreindre,  
 Fuir comme un déshonneur la vertu qui le perd,  
 Et voler sans scrupule au crime qui lui sert.

C'est là mon sentiment. Achillas et Septime  
 S'attacheront peut-être à quelqu'autre maxime :  
 Chacun a son avis ; mais, quel que soit le leur,  
 Qui punit le vaincu ne craint point le vainqueur.

ACHILLAS.

Seigneur, Photin dit vrai : mais, quoi que de Pompée  
 Je voie et la fortune et la valeur trompée,  
 Je regarde son sang comme un sang précieux  
 Qu'au milieu de Pharsale ont respecté les dieux.  
 Non qu'en un coup d'État je n'approuve le crime,  
 Mais, s'il n'est nécessaire, il n'est point légitime.  
 Et quel besoin ici d'une extrême rigueur ?  
 Qui n'est point au vaincu ne craint point le vainqueur.  
 Neutre jusqu'à présent, vous pouvez l'être encore,  
 Vous pouvez adorer César, si l'on l'adore ;  
 Mais, quoique vos encens le traitent d'immortel,  
 Cette grande victime est trop pour son autel,  
 Et sa tête immolée au Dieu de la victoire  
 Imprime à votre nom une tache trop noire :  
 Ne le pas secourir suffit, sans l'opprimer.  
 En usant de la sorte on ne vous peut blâmer.  
 Vous lui devez beaucoup : par lui Rome animée  
 A fait rendre le sceptre au feu roi Ptolémée ;  
 Mais la reconnaissance et l'hospitalité  
 Sur les âmes des rois n'ont qu'un droit limité.  
 Quoi que doive un monarque, et dût-il sa couronne,  
 Il doit à ses sujets encor plus qu'à personne,  
 Et cesse de devoir quand la dette est d'un rang :  
 A ne point s'acquitter qu'aux dépens de leur sang.

S'il est juste d'ailleurs que tout se considère  
 Que hasardait Pompée en servant votre père ?  
 Il se voulut par là faire voir tout puissant,  
 Et vit croître sa gloire en le rétablissant.  
 Il le servit enfin, mais ce fut de la langue ;  
 La bourse de César fut plus que sa harangue :  
 Sans ses mille talents, Pompée et ses discours  
 Pour rentrer en Égypte étaient un froid secours,  
 Qu'il ne vante donc plus ses mérites frivoles :  
 Les effets de César valent bien ses paroles,  
 Et, si c'est un bienfait qu'il faut rendre aujourd'hui,  
 Comme il parla pour vous, vous parlerez pour lui.  
 Ainsi vous le pouvez et devez reconnaître.  
 Le recevoir chez vous, c'est recevoir un maître,  
 Qui, tout vaincu qu'il est, bravant le nom de roi,  
 Dans vos propres États vous donnerait la loi.

Fermez-lui donc vos ports, mais épargnez sa tête.  
 S'il le faut toutefois, ma main est toute prête ;  
 J'obéis avec joie, et je serais jaloux  
 Qu'autre bras que le mien portât les premiers coups.

## SEPTIME.

Seigneur, je suis Romain, je connais l'un et l'autre ;  
 Pompée a besoin d'aide, il vient chercher le vôtre ;  
 Vous pouvez, comme maître absolu de son sort,  
 Le servir, le chasser, le livrer vif ou mort.  
 Des quatre le premier vous serait trop funeste,  
 Souffrez donc qu'en deux mots j'examine le reste.

Le chasser, c'est vous faire un puissant ennemi,  
 Sans obliger par là le vainqueur qu'à demi,  
 Puisque c'est lui laisser, et sur mer et sur terre,  
 La suite d'une longue et difficile guerre,  
 Dont peut-être tous deux également lassés  
 Se vengeraient sur vous de tous les maux passés.  
 Le livrer à César n'est que la même chose :  
 Il lui pardonnera s'il faut qu'il en dispose,  
 Et, s'armant à regret de générosité,  
 D'une fausse clémence il fera vanité :  
 Heureux de l'asservir en lui donnant la vie,  
 Et de plaire par là même à Rome asservie,

Cependant que, forcé d'épargner son rival,  
Aussi bien que Pompée il vous voudra du mal.

Il faut le délivrer du péril et du crime,  
Assurer sa puissance, et sauver son estime,  
Et du parti contraire en ce grand chef détruit  
Prendre sur vous le crime, et lui laisser le fruit.  
C'est là mon sentiment, ce doit être le vôtre :  
Par là vous gagnez l'un, et ne craignez plus l'autre ;  
Mais, suivant d'Achillas le conseil hasardeux,  
Vous n'en gagnez aucun, et les perdez tous deux.

PTOLÉMÉE.

N'examinons donc plus la justice des causes,  
Et cédon's au torrent qui roule toutes choses.  
Je passe au plus de voix, et de mon sentiment  
Je veux bien avoir part à ce grand changement.

Assez et trop longtemps l'arrogance de Rome  
A cru qu'être Romain c'était être plus qu'homme :  
Abattons sa superbe avec sa liberté,  
Dans le sang de Pompée éteignons sa fierté,  
Tranchons l'unique espoir où tant d'orgueil se fonde,  
Et donnons un tyran à ces tyrans du monde,  
Secondons le destin qui les veut mettre aux fers,  
Et prêtons-lui la main pour venger l'univers.  
Rome, tu serviras, et ces rois, que tu braves,  
Et que ton insolence ose traiter d'esclaves,  
Adoreront César avec moins de douleur,  
Puisqu'il sera ton maître aussi bien que le leur.

Allez donc, Achillas, allez avec Septime  
Nous immortaliser par cet illustre crime ;  
Qu'il plaise au Ciel, ou non, laissez-m'en le souci ;  
Je crois qu'il veut sa mort, puisqu'il l'amène ici.

ACHILLAS.

Seigneur, je crois tout juste alors qu'un roi l'ordonne.

PTOLÉMÉE.

Allez, et hâtez-vous d'assurer ma couronne,  
Et vous ressouvenez que je mets en vos mains  
Le destin de l'Égypte et celui des Romains.

## SCÈNE II : PTOLÉMÉE, PHOTIN.

PTOLÉMÉE.

Photin, ou je me trompe, ou ma sœur est déçue,  
 De l'abord de Pompée elle espère autre issue ;  
 Sachant que de mon père il a le testament,  
 Elle ne doute point de son couronnement,  
 Elle se croit déjà souveraine maîtresse  
 D'un sceptre partagé que sa bonté lui laisse,  
 Et, se promettant tout de leur vieille amitié,  
 De mon trône en son âme elle prend la moitié,  
 Ou de son vain orgueil les cendres rallumées  
 Poussent déjà dans l'air de nouvelles fumées.

PHOTIN.

Seigneur, c'est un motif que je ne disais pas  
 Qui devait de Pompée avancer le trépas.  
 Sans soute il jugerait de la sœur et du frère  
 Suivant le testament du feu roi votre père,  
 Son hôte et son ami, qui l'en daigna saisir :  
 Jugez après cela de votre déplaisir.  
 Ce n'est pas que je veuille, en vous parlant contre elle,  
 Rompre les sacrés nœuds d'une amour fraternelle :  
 Du trône, et non du cœur, je la veux éloigner,  
 Car c'est ne régner pas qu'être deux à régner.  
 Un roi qui s'y résout est mauvais politique,  
 Il détruit son pouvoir quand il le communique,  
 Et les raisons d'État... Mais, Seigneur, la voici.

SCÈNE III : PTOLÉMÉE, CLÉOPÂTRE,  
PHOTIN.

CLÉOPÂTRE.

Seigneur, Pompée arrive, et vous êtes ici !

PTOLÉMÉE.

J'attends dans mon palais ce guerrier magnanime,  
 Et lui viens d'envoyer Achillas et Septime.

CLÉOPÂTRE.

Quoi ! Septime à Pompée ! à Pompée Achillas !

PTOLÉMÉE.

Si ce n'est assez d'eux, allez, suivez leurs pas.

CLÉOPÂTRE.

Donc, pour le recevoir, c'est trop que de vous-même ?

PTOLÉMÉE.

Ma sœur, je dois garder l'honneur du diadème.

CLÉOPÂTRE.

Si vous en portez un, ne vous en souvenez  
Que pour baiser la main de qui vous le tenez,  
Que pour en faire hommage aux pieds d'un si grand

PTOLÉMÉE [homme.]

Au sortir de Pharsale est-ce ainsi qu'on le nomme ?

CLÉOPÂTRE.

Fut-il dans son malheur de tous abandonné,  
Il est toujours Pompée, et vous a couronné.

PTOLÉMÉE.

Il n'en est plus que l'ombre, et couronna mon père,  
Dont l'ombre, et non pas moi, lui doit ce qu'il espère.  
Il peut aller, s'il veut, dessus son monument  
Recevoir ses devoirs et son remerciement.

CLÉOPÂTRE.

Après un tel bienfait, c'est ainsi qu'on le traite !

PTOLÉMÉE.

Je m'en souviens, ma sœur, et je vois sa défaite.

CLÉOPÂTRE.

Vous la voyez de vrai, mais d'un œil de mépris.

PTOLÉMÉE.

Le temps de chaque chose ordonne et fait le prix.  
Vous qui l'estimez tant, allez lui rendre hommage,  
Mais songez qu'au port même il peut faire naufrage.

CLÉOPÂTRE.

Il peut faire naufrage, et même dans le port !  
Quoi ! vous auriez osé lui préparer la mort ?

PTOLÉMÉE.

J'ai fait ce que les dieux m'ont inspiré de faire,  
Et que pour mon État j'ai jugé nécessaire.

CLÉOPÂTRE.

Je ne le vois que trop, Photin et ses pareils

Vous ont empoisonné de leurs lâches conseils ;  
Ces âmes que le Ciel ne forma que de boue...

PHOTIN.

Ce sont de nos conseils, oui, Madame, et j'avoue...

CLÉOPÂTRE.

Photin, je parle au roi ; vous répondrez pour tous  
Quand je m'abaisserai jusqu'à parler à vous.

PTOLÉMÉE, à Photin.

Il faut un peu souffrir de cette humeur hautaine,  
Je sais votre innocence et je connais sa haine ;  
Après tout, c'est ma sœur, oyez sans repartir.

CLÉOPÂTRE.

Ah ! s'il est encor temps de vous en repentir,  
Affranchissez-vous d'eux et de leur tyrannie,  
Rappelez la vertu par leurs conseils bannie,  
Cette haute ver u dont le Ciel et le sang  
Enflent toujours les cœurs de ceux de notre rang.

PTOLÉMÉE.

Quoi ! d'un frivole espoir déjà préoccupée,  
Vous me parlez en reine en parlant de Pompée,  
Et d'un aux zèle ainsi votre orgueil revêtu  
Fait agi l'intérêt sous le nom de vertu !  
Confessez-le, ma sœur, vous sauriez vous en taire,  
N'était le testament du feu roi notre père.  
Vous savez qui le garde.

CLÉOPÂTRE.

Et vous saurez auss

Que la seule vertu me fait parler ainsi,  
Et que, si l'intérêt m'avait préoccupée,  
J'agirais pour César et non pas pour Pompée.  
Apprenez un secret que je voulais cacher,  
Et cesser désormais de me rien reprocher.

Quand ce peuple insolent qu'enferme Alexandrie  
Fit quitter au feu roi son trône et sa patrie,  
Et que, jusque dans Rome, il alla du sénat  
Implorer la pitié contre un pareil attentat,  
Il nous mena tous deux pour toucher son courage,  
Vous assez jeune encor, moi déjà dans un âge  
Où ce peu de beauté que m'ont donné les Cieux

D'un assez vif éclat faisait briller mes yeux.  
 César en fut épris, et du moins j'eus la gloire  
 De le voir hautement donner lieu de le croire ;  
 Mais, voyant contre lui le sénat irrité,  
 Il fit agir Pompée et son autorité.  
 Ce dernier nous servit à sa seule prière,  
 Qui de leur amitié fut la preuve dernière.  
 Vous en savez l'effet et vous en jouissez.  
 Mais pour un tel amant ce ne fut pas assez :  
 Après avoir pour nous employé ce grand homme,  
 Qui nous gagna soudain toutes les voix de Rome,  
 Son amour en voulut seconder les efforts,  
 Et, nous ouvrant son cœur, nous ouvrit ses trésors.  
 Nous eûmes de ses feux, encore en leur naissance,  
 Et les nerfs de la guerre et ceux de la puissance,  
 Et les mille talents qui lui sont encore dus  
 Remirent en nos mains tous nos États perdus.  
 Le roi, qui s'en souvint à son heure fatale,  
 Me laissa comme à vous la dignité royale,  
 Et par son testament il vous fit cette loi  
 Pour me rendre une part de ce qu'il tint de moi.  
 C'est ainsi qu'ignorant d'où vint ce bon office,  
 Vous appelez faveur ce qui n'est que justice,  
 Et l'osez accuser d'une avilissante amitié,  
 Quand du tout qu'il me doit il me rend la moitié.

PTOLÉMÉE.

Certes, ma sœur, le conte est fait avec adresse.

CLÉOPÂTRE.

César viendra bientôt, et j'en ai lettre expresse,  
 Et peut-être aujourd'hui vos yeux seront témoins  
 De ce que votre esprit s'imagine le moins.  
 Ce n'est pas sans sujet que je parlais en reine,  
 Je n'ai reçu de vous que mépris et que haine,  
 Et, de ma part du sceptre indigne ravisseur,  
 Vous m'avez plus traitée en esclave qu'en sœur ;  
 Même, pour éviter des effets plus sinistres,  
 Il m'a fallu flatter vos insolents ministres,  
 Dont j'ai craint jusqu'ici le fer ou le poison.  
 Mais Pompée ou César m'en va faire raison,

Et, quoi qu'avec Photin Achillas en ordonne,  
 Ou l'une ou l'autre main me rendra ma couronne.  
 Cependant mon orgueil vous laisse à démêler  
 Quel était l'intérêt qui me faisait parler.

## SCÈNE IV : PTOLÉMÉE, PHOTIN.

PTOLÉMÉE.

Que dites-vous, ami, de cette âme orgueilleuse.

PHOTIN.

Seigneur, cette surprise est pour moi merveilleuse :  
 Je n'en sais que penser, et mon cœur, étonné  
 D'un secret que jamais il n'aurait soupçonné,  
 Inconstant et confus dans son incertitude,  
 Ne se résout à rien qu'avec inquiétude.

PTOMÉLÉE.

Sauverons-nous Pompée ?

PHOTIN.

Il faudrait faire effort,  
 Si nous l'avions sauvé, pour conclure sa mort.  
 Cléopâtre vous hait, elle est fière, elle est belle,  
 Et, si l'heureux César a de l'amour pour elle,  
 La tête de Pompée est l'unique présent  
 Qui vous fasse contre elle un rempart suffisant.

PTOLÉMÉE.

Ce dangereux esprit a beaucoup d'artifice.

PHOTIN.

Son artifice est peu contre un si grand service.

PTOLÉMÉE.

Mais si, tout grand qu'il est, il cède à ces appas ?

PHOTIN.

Il la faudra flatter, mais ne m'en croyez pas,  
 Et, pour mieux empêcher qu'elle ne vous opprime,  
 Consultez-en encor Achillas et Septime.

PTOLÉMÉE.

Allons donc les voir faire, et montons à la tour,  
 Et nous en résoudrons ensemble à leur retour.

## ACTE II

---

### SCÈNE PREMIÈRE : CLÉOPÂTRE, CHARMION.

CLÉOPÂTRE.

Je l'aime, mais l'éclat d'une si belle flamme,  
 Quelque brillant qu'il soit, n'éblouit point mon âme,  
 Et toujours ma vertu retrace dans mon cœur  
 Ce qu'il doit au vaincu, brûlant pour le vainqueur.  
 Aussi, qui l'ose aimer porte une âme trop haute  
 Pour souffrir seulement le soupçon d'une faute,  
 Et je le traiterais avec indignité  
 Si j'aspirais à lui par une lâcheté.

CHARMION.

Quoi ! vous aimez César, et, si vous étiez crue,  
 L'Égypte pour Pompée armerait à sa vue,  
 En prendrait la défense et par un prompt secours  
 Du destin de Pharsale arrêterait le cours !  
 L'amour certes sur vous a bien peu de puissance !

CLÉOPÂTRE.

Les princes ont cela de leur haute naissance.  
 Leur âme dans leur sang prend des impressions  
 Qui dessous la vertu rangent leurs passions ;  
 Leur générosité soumet tout à leur gloire ;  
 Tout est illustre en eux quand ils daignent se croire,  
 Et, si le peuple y voit quelques dérèglements,  
 C'est quand l'avis d'autrui corrompt leurs sentiments.  
 Ce malheur de Pompée achève la ruine :  
 Le roi l'eût secouru, mais Photin l'assassine ;  
 Il croit cette âme basse et se montre sans foi ;  
 Mais s'il croyait la sienne il agirait en roi.

CHARMION.

Ainsi donc de César l'amante et l'ennemie...

CLÉOPÂTRE.

Je lui garde ma flamme exempte d'infamie,  
 Un cœur digne de lui.

CHARMION.

Vous possédez le sien ?

CLÉOPÂTRE.

Je crois le posséder.

CHARMION.

Mais le savez-vous bien ?

CLÉOPÂTRE.

Apprends qu'une princesse aimant sa renommée,  
Quand elle dit qu'elle aime, est sûre d'être aimée,  
Et que les plus beaux feux dont son cœur soit épris  
N'oseraient l'exposer aux hontes d'un mépris.

Notre séjour à Rome enflamma son courage ;  
Là j'eus de son amour le premier témoignage,  
Et depuis, jusqu'ici chaque jour ses courriers  
M'apportent en tributs ses vœux et ses lauriers ;  
Partout, en Italie, aux Gaules, en Espagne,  
La Fortune le suit, et l'Amour l'accompagne ;  
Son bras ne compte point de peuples ni de lieux  
Dont il ne rende hommage au pouvoir de mes yeux,  
Et, de la même main dont il quitte l'épée  
Fumante encor du sang des amis de Pompée,  
Il trace des soupirs, et, d'un style plaintif,  
Dans son champ de victoire il se dit mon captif.  
Oui, tout victorieux il m'écrivit de Pharsale,  
Et si sa diligence à ses feux est égale,  
Ou plutôt si la mer ne s'oppose à ses feux,  
L'Égypte le va voir me présenter ses vœux.  
Il vient, ma Charmion, jusque dans nos murailles  
Chercher auprès de moi le prix de ses batailles,  
M'offrir toute sa gloire, et soumettre à mes lois  
Ce cœur et cette main qui commandent aux rois,  
Et ma rigueur, mêlée aux faveurs de la guerre,  
Ferait un malheureux du maître de la terre.

CHARMION.

J'oserais bien jurer que vos charmants appas  
Se vantent d'un pouvoir dont ils n'useront pas,  
Et que le grand César n'a rien qui l'importune,  
Si vos seules rigueurs ont droit sur sa fortune.  
Mais quelle est votre attente et que prétendez-vous,

## THÉÂTRE CHOISI

Puisque d'une autre femme il est déjà l'époux,  
Et qu'avec Calpurnie un paisible hyménée,  
Par des liens sacrés tient son âme enchaînée ?

CLÉOPÂTRE.

Le divorce, aujourd'hui si commun aux Romains,  
Peut rendre en ma faveur tous ces obstacles vains :  
César en sait l'usage et la cérémonie,  
Un divorce chez lui fit place à Calpurnie.

CHARMION.

Par cette même voie il pourra vous quitter.

CLÉOPÂTRE.

Peut-être mon bonheur saura mieux l'arrêter,  
Peut-être mon amour aura quelque avantage  
Qui saura mieux pour moi ménager son courage.  
Mais laissons au hasard ce qui peut arriver,  
Achevons cet hymen, s'il se peut achever ;  
Ne durât-il qu'un jour, ma gloire est sans seconde  
D'être du moins un jour la maîtresse du monde.  
J'ai de l'ambition, et, soit vice ou vertu,  
Mon cœur sous son fardeau veut bien être abattu ;  
J'en aime la chaleur, et la nomme sans cesse  
La seule passion digne d'une princesse.  
Mais je veux que la gloire anime ses ardeurs,  
Qu'elle mène sans honte au faite des grandeurs ;  
Et je la désavoue alors que sa manie  
Nous présente le trône avec ignominie.

Ne t'étonne donc plus, Charmion, de me voir  
Défendre encore Pompée et suivre mon devoir.  
Ne pouvant rien de plus pour sa vertu séduite,  
Dans mon âme en secret je l'exhorte à la fuite,  
Et voudrais qu'un orage, écartant ses vaisseaux,  
Malgré lui l'enlevât aux mains de ses bourreaux.  
Mais voici de retour le fidèle Achorée,  
Par qui j'en apprendrai la nouvelle assurée.

SCÈNE II : CLÉOPATRE, ACHORÉE, CHARMION.

CLÉOPÂTRE.

En est-ce déjà fait, et nos bords malheureux

Sont-ils déjà souillés d'un sang si généreux ?

ACHORÉE.

Madame, j'ai couru par votre ordre au rivage,  
J'ai vu la trahison, j'ai vu toute sa rage,  
Du plus grand des mortels j'ai vu trancher le sort.  
J'ai vu dans son malheur la gloire de sa mort ;  
Et, puisque vous voulez qu'ici je vous raconte  
La gloire d'une mort qui nous couvre de honte,  
Écoutez, admirez, et plaignez son trépas.

Ses trois vaisseaux en rade avaient mis voile bas,  
Et, voyant dans le port préparer nos galères,  
Il croyait que le roi, touché de ses misères,  
Par un beau sentiment d'honneur et de devoir,  
Avec toute sa cour le venait recevoir.

Mais voyant que ce prince, ingrat à ses mérites,  
N'envoyait qu'un esquif rempli de satellites,  
Il soupçonne aussitôt son manquement de foi,  
Et se laisse surprendre à quelque peu d'effroi.  
Enfin, voyant nos bords et notre flotte en armes,  
Il condamne en son cœur ces indignes alarmes,  
Et réduit tous les soins d'un si pressant ennui  
A ne hasarder pas Cornélie avec lui.

« N'exposons, lui dit-il, que cette seule tête  
A la réception que l'Égypte m'apprête,  
Et, tandis que moi seul j'en courrai le danger,  
Songe à prendre la fuite afin de me venger.  
Le roi Juba nous garde une foi plus sincère,  
Chez lui tu trouveras et mes fils et ton père :  
Mais, quand tu les verrais descendre chez Pluton,  
Ne désespère point du vivant de Caton. »

Tandis que leur amour en cet adieu conteste,  
Achillas à son bord joint son esquif funeste,  
Septime se présente, et, lui tendant la main,  
Le salue empereur en langage romain,  
Et comme député de ce jeune monarque.

« Passez, Seigneur, dit-il, passez dans cette barque ;  
Les sables et les bancs cachés dessous les eaux  
Rendent l'accès mal sûr à de plus grands vaisseaux. »

Ce héros vois la fourbe, et s'en moque dans l'âme ;

Il reçoit les adieux des siens et de sa femme,  
 Leur défend de le suivre, et s'avance au trépas  
 Avec le même front qu'il donnait les États.  
 La même majesté sur son visage empreinte  
 Entre ces assassins montre un esprit sans crainte ;  
 Sa vertu toute entière à la mort le conduit ;  
 Son affranchi Philippe est le seul qui le suit :  
 C'est de lui que j'ai su ce que je viens de dire ;  
 Mes yeux ont vu le reste, et mon cœur en soupire,  
 Et croit que César même à de si grands malheurs  
 Ne pourra refuser des soupirs et des pleurs.

CLÉOPÂTRE.

N'épargnez pas les miens ; achevez, Achorée,  
 L'histoire d'une mort que j'ai déjà pleurée.

ACHORÉE.

On l'amène, et du fort nous le voyons venir,  
 Sans que pas un d'entre eux daigne l'entretenir.  
 Ce mépris lui fait voir ce qu'il en doit attendre.  
 Sitôt qu'on a pris terre, on l'invite à descendre.  
 Il se lève, et soudain, pour signal, Achillas  
 Derrière ce héros tirant son coutelas,  
 Septime et trois des siens, lâches enfants de Rome,  
 Percent à coups pressés les flancs de ce grand homme.  
 Tandis qu'Achillas même, épouvanté d'horreur,  
 De ces quatre enragés admire la fureur.

CLÉOPÂTRE.

Vous qui l'vrez la terre aux discordes civiles,  
 Si vous vengez sa mort, dieux, épargnez nos villes ;  
 N'imputez rien aux lieux, reconnaissez les mains :  
 Le crime de l'Égypte est fait par des Romains.  
 Mais que fait et que dit ce généreux courage ?

ACHORÉE.

D'un des pans de sa robe il couvre son visage,  
 A son mauvais destin en aveugle obéit,  
 Et dédaigne de voir le ciel qui le trahit,  
 De peur que, d'un coup d'œil, contre une telle offense  
 Il ne semble implorer son aide ou sa vengeance.  
 Aucun gémissément à son cœur échappé.  
 Ne le montre en mourant digne d'être frappé ;

Immobile à leurs coups, en lui-même il rappelle  
 Ce qu'eut de beau sa vie et ce qu'on dira d'elle,  
 Et tient la trahison que le roi lui prescrit  
 Trop au-dessous de lui pour y prêter l'esprit.  
 Sa vertu dans leur crime augmente ainsi son lustre,  
 Et son dernier soupir est un soupir illustre,  
 Qui, de cette grande âme achevant les destins,  
 Étale toute Pompée aux yeux des assassins.  
 Sur les bords de l'esquif sa tête enfin penchée,  
 Par le traître Septime indignement tranchée,  
 Passe au bout d'une lance en la main d'Achillas,  
 Ainsi qu'un grand trophée après de grands combats.  
 On descend, et, pour comble à sa noire aventure,  
 On donne à ce héros la mer pour sépulture,  
 Et le tronc sous les flots roule dorénavant,  
 Au gré de la fortune, et de l'onde et du vent.  
 La triste Cornélie, à cet affreux spectacle,  
 Par de longs cris aigus tâche d'y mettre obstacle,  
 Défend ce cher époux de la voix et des yeux,  
 Puis, n'espérant plus rien, lève les mains aux cieux,  
 Et, cédant tout à coup à la douleur plus forte,  
 Tombe dans sa galère évanouie ou morte,  
 Les siens, en ce désastre, à force de ramer,  
 L'éloignent de la rive et regagnent la mer ;  
 Mais sa fuite est mal sûre, et l'infâme Septime,  
 Qui se voit dérober la moitié de son crime,  
 Afin de l'achever prend six vaisseaux au port,  
 Et poursuit sur les eaux Pompée après sa mort.

Cependant Achillas porte au roi sa conquête :  
 Tout le peuple tremblant en détourne la tête ;  
 Un effroi général offre à l'un sous ses pas  
 Des abîmes ouverts pour venger ce trépas,  
 L'autre entend le tonnerre, et chacun se figure  
 Un désordre soudain de toute la nature,  
 Tant l'excès du forfait, troublant leurs jugements,  
 Présente à leur terreur l'excès des châtimens.

Philippe, d'autre part, montrant sur le rivage  
 Dans une âme servile un généreux courage,

Examine, d'un œil et d'un soin curieux.  
Où les vagues rendront ce dépôt précieux,  
Pour lui rendre, s'il peut, ce qu'aux morts on doit rendre,  
Dans quelque urne chétive en ramasser la cendre,  
Et d'un peu de poussière élever un tombeau  
A celui qui du monde eut le sort le plus beau.  
Mais comme vers l'Afrique on poursuit Cornélie,  
On voit d'ailleurs César venir de Thessalie,  
Une flotte paraît, qu'on a peine à compter...

CLÉOPÂTRE.

C'est lui-même, Achorée, il n'en faut point douter.  
Tremblez, tremblez, méchants, voici venir la foudre ;  
Cléopâtre a de quoi vous mettre tous en poudre.  
César vient, elle est reine, et Pompée est vengé ;  
La tyrannie est bas, et le sort a changé.  
Admirons cependant le destin des grands hommes,  
Plaignons-les, et par eux jugeons ce que nous sommes.

Ce prince d'un sénat maître de l'univers,  
Dont le bonheur semblait au-dessus du revers,  
Lui que sa Rome a vu, plus craint que le tonnerre,  
Triompher en trois fois des trois parts de la terre,  
Et qui voyait encore en ces derniers hasards  
L'un et l'autre consul suivre ses étendards,  
Sitôt que d'un malheur sa fortune est suivie,  
Les monstres de l'Égypte ordonnent de sa vie ;  
On voit un Achillas, un Septime, un Photin,  
Arbitres souverains d'un si noble destin ;  
Un roi, qui de ses mains a reçu la couronne,  
A ces pestes de Cour lâchement l'abandonne :  
Ainsi finit Pompée, et peut-être qu'un jour  
César éprouvera même sort à son tour.  
Rendez l'augure faux, dieux qui voyez mes larmes,  
Et secondez partout et mes vœux et ses armes.

CHARMION.

Madame, le roi vient qui pourra vous ouïr.

SCÈNE III : PTOLÉMÉE, CLÉOPÂTRE,  
CHARMION.

PTOLÉMÉE.

Savez-vous le bonheur dont nous allons jouir,  
Ma sœur ?

CLÉOPÂTRE.

Oui, je le sais, le grand César arrive ;  
Sous les lois de Photin je ne suis plus captive.

PTOLÉMÉE.

Vous haïssez toujours ce fidèle sujet.

CLÉOPÂTRE.

Non, mais en liberté je ris de son projet.

PTOLÉMÉE.

Quel projet faisait-il dont vous puissiez vous plaindre ?

CLÉOPÂTRE.

J'en ai souffert beaucoup, et j'avais plus à craindre.  
Un si grand politique est capable de tout,  
Et vous donnez les mains à tout ce qu'il résout.

PTOLÉMÉE.

Si je suis ses conseils, j'en connais la prudence.

CLÉOPÂTRE.

Si j'en crains les effets, j'en vois la violence.

PTOLÉMÉE.

Pour le bien de l'État tout est juste en un roi.

CLÉOPÂTRE.

Ce genre de justice est à craindre pour moi.  
Après ma part du sceptre à ce titre usurpée,  
Il en coûte la vie et la tête à Pompée.

PTOLÉMÉE.

Jamais un coup d'État ne fut mieux entrepris ;  
Le voulant secourir, César nous eût surpris.  
Vous voyez sa vitesse, et l'Égypte, troublée,  
Avant qu'être en défense en serait accablée.  
Mais je puis maintenant à cet heureux vainqueur  
Offrir en sûreté mon trône et votre cœur.

CLÉOPÂTRE.

Je ferai mes présents, n'ayez soin que des vôtres,  
Et dans vos intérêts n'en confondez point d'autres.

PTOLÉMÉE.

Les vôtres sont les miens, étant de même sang.

CLÉOPÂTRE.

Vous pouvez dire encore étant de même rang,  
Étant roi l'un et l'autre ; et toutefois je pense  
Que nos deux intérêts ont quelque différence.

PTOLÉMÉE.

Oui, ma sœur, car l'État dont mon cœur est content  
Sur quelques bords du Nil à grand peine s'étend ;  
Mais César, à vos lois soumettant son courage,  
Va vous faire régner sur le Gange et le Tage.

CLÉOPÂTRE.

J'ai de l'ambition, mais je la sais régler,  
Elle peut m'éblouir, et non pas m'aveugler ;  
Ne parlons point ici du Tage, ni du Gange ;  
Je connais ma portée, et ne prend point le change.

PTOLÉMÉE.

L'occasion vous rit, et vous en userez.

CLÉOPÂTRE.

Si je n'en use bien, vous m'en accuserez.

PTOLÉMÉE.

J'en espère beaucoup, vu l'amour qui l'engage.

CLÉOPÂTRE.

Vous la craignez peut-être encore davantage ;  
Mais, quelque occasion qui me rie aujourd'hui,  
N'ayez aucune peur, je ne veux rien d'autrui ;  
Je ne garde pour vous ni haine ni colère,  
Et je suis bonne sœur, si vous n'êtes bon frère.

PTOLÉMÉE.

Vous montrez cependant un peu bien du mépris.

CLÉOPÂTRE.

Le temps de chaque chose ordonne et fait le prix.

PTOMÉE.

Votre façon d'agir le fait assez connaître.

CLÉOPÂTRE.

Le grand César arrive, et vous avez un maître.

PTOLÉMÉE.

Il l'est de tout le monde, et je l'ai fait le mien.

## CLÉOPÂTRE.

Allez lui rendre hommage, et j'attendrai le sien.  
 Allez, ce n'est pas trop pour lui que de vous-même,  
 Je garderai pour vous l'honneur du diadème.  
 Photin vous vient aider à le bien recevoir,  
 Consultez avec lui quel est votre devoir.

## SCÈNE IV : PTOLEMÉE, PHOTIN.

## PTOLÉMÉE.

J'ai suivi tes conseils, mais plus je l'ai flattée,  
 Et plus dans l'insolence elle s'est emportée,  
 Si bien qu'enfin, outré de tant d'indignités,  
 Je m'allais emporter dans les extrémités ;  
 Mon bras, dont ses mépris forçaient la retenue,  
 N'eut plus considéré César, ni sa venue,  
 Et l'eut mise en état, malgré tout son appui,  
 De s'en plaindre à Pompée auparavant qu'à lui.  
 L'arrogante, à l'ouïr elle est déjà ma reine,  
 Et si César en croit son orgueil et sa haine,  
 Si, comme elle s'en vante elle est son cher objet,  
 De son frère et son roi, je deviens son sujet.  
 Non, non, prévenons-la, c'est faiblesse d'attendre  
 Le mal qu'on voit venir sans vouloir s'en défendre ;  
 Otons-lui les moyens de nous plus dédaigner,  
 Otons-lui les moyens de plaire et de régner,  
 Et ne permettons pas qu'après tant de bravades,  
 Mon sceptre soit le prix d'une de ses œillades.

## PHOTIN.

Seigneur, ne donnez point de prétexte à César  
 Pour attacher l'Égypte aux pompes de son char.  
 Ce cœur ambitieux, qui par toute la terre  
 Ne cherche qu'à porter l'esclavage et la guerre,  
 Enflé de sa victoire et des ressentiments  
 Qu'une perte pareille imprime aux vrais amants,  
 Quoique vous ne rendiez que justice à vous-même,  
 Prendrait l'occasion de venger ce qu'il aime,  
 Et, pour s'assujettir et vos États et vous,  
 Imputerait à crime un si juste courroux.

PTOLÉMÉE.

Si Cléopâtre vit, s'il la voit, elle est reine.

PHOTIN.

Si Cléopâtre meurt, votre perte est certaine.

PTOLÉMÉE.

Je perdrai qui me perd, ne pouvant me sauver.

PHOTIN.

Pour la perdre avec joie il faut vous conserver.

PTOLÉMÉE.

Quoi ! pour voir sur sa tête éclater ma couronne ?  
Sceptre, s'il faut enfin que ma main t'abandonne,  
Passe, passe plutôt en celle du vainqueur.

PHOTIN.

Vous l'arracherez mieux de celle d'une sœur.  
Quelques feux que d'abord il lui fasse paraître,  
Il partira bientôt et vous serez le maître.  
L'amour à ses pareils ne donne point d'ardeur  
Qui ne cède aisément au soin de leur grandeur.  
Il voit encor l'Afrique et l'Espagne occupées  
Par Juba, Scipion et les jeunes Pompées,  
Et le monde à ses lois n'est point assujetti  
Tant qu'il verra durer ces restes du parti.  
Au sortir de Pharsale, un si grand capitaine  
Saurait mal son métier s'il laissait prendre haleine,  
Et s'il donnait loisir à des cœurs si hardis  
De relever du coup dont ils sont étourdis.  
S'il les vainc, s'il parvient où son désir aspire,  
Il faut qu'il aille à Rome établir son empire,  
Jouer de sa fortune et de son attentat,  
Et changer à son gré la forme de l'État :  
Jugez durant ce temps ce que vous pourrez faire.  
Seigneur, voyez César, forcez-vous à lui plaire,  
Et, lui déférant tout, veuillez vous souvenir  
Que les événements régleront l'avenir.  
Remettez en ses mains trône, sceptre, et couronne,  
Et, sans en murmurer, souffrez qu'il en ordonne.  
Il en croira sans doute ordonner justement  
En suivant du feu roi l'ordre et le testament ;  
L'importance, d'ailleurs, de ce dernier service

Ne permet pas d'en craindre une entière injustice :  
Quoi qu'il en fasse enfin, feignez d'y consentir.  
Louez son jugement, et laissez-le partir.  
Après, quand nous verrons le temps propre aux  
[vengeances,

Nous aurons et la force et les intelligences.  
Jusque-là réprimez ces transports violents  
Qu'excitent d'une sœur les mépris insolents ;  
Les bravades enfin sont des discours frivoles,  
Et qui songe aux effets néglige les paroles.

PTOLÉMÉE.

Ah ! tu me rends la vie et le sceptre à la fois.  
Un sage conseiller est le bonheur des rois.  
Cher appui de mon trône, allons, sans plus attendre,  
Offrir tout à César afin de tout reprendre ;  
Avec toute ma flotte allons le recevoir,  
Et par ces vains honneurs séduire son pouvoir.

### ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE : CHARMION, ACHORÉE.

## CHARMION.

Oui, tandis que le roi va lui-même, en personne,  
Jusqu'aux pieds de César prosterner sa couronne,  
Cléopâtre s'enferme en son appartement,  
Et sans s'en émouvoir attend son compliment.  
Comment nommerez-vous une humeur si hautaine ?

## ACHORÉE.

Un orgueil noble et juste, et digne d'une reine,  
Qui soutient avec cœur et magnanimité  
L'honneur de sa naissance et de sa dignité.  
Lui pourrai-je parler ?

CHARMION.

Non, mais elle m'envoie  
Savoir à cet abord ce qu'on a vu de joie.

Ce qu'à ce beau présent César a témoigné,  
 S'il a paru content ou s'il l'a dédaigné;  
 S'il traite avec douceur, s'il traite avec empire,  
 Ce qu'à nos assassins enfin il a su dire.

ACHORÉE.

La tête de Pompée a produit des effets  
 Dont ils n'ont pas sujet d'être fort satisfaits.  
 Je ne sais si César prendrait plaisir à feindre,  
 Mais pour eux jusqu'ici je trouve lieu de craindre ;  
 S'ils aiment Ptolémée ils l'ont fort mal servi.

Vous l'avez vu partir et moi je l'ai suivi.  
 Ses vaisseaux en bon ordre ont éloigné la ville,  
 Et pour joindre César n'ont avancé qu'un mille.  
 Il venait à plein voile, et si dans les hasards  
 Il éprouva toujours pleine faveur de Mars,  
 Sa flotte, qu'à l'envi favorisait Neptune,  
 Avait le vent en pouce ainsi que sa fortune.  
 Dès le premier abord notre prince, étonné,  
 Ne s'est plus souvenu de son front couronné ;  
 Sa frayeur a paru sous sa fausse allégresse,  
 Toutes ses actions ont senti la bassesse,  
 J'en ai rougi moi-même et me suis plaint à moi  
 De voir là Ptolémée, et n'y point voir de roi ;  
 Et César, qui lisait sa peur sur son visage,  
 Le flattait par pitié pour lui donner courage.  
 Lui, d'une voix tombante offrant ce don fatal :  
 « Seigneur, vous n'avez plus, lui dit-il, de rival ;  
 Ce que n'ont pu les dieux dans votre Thessalie,  
 Je vais mettre en vos mains Pompée et Cornélie.  
 En voici déjà l'un, et pour l'autre elle fuit,  
 Mais avec six vaisseaux un des miens la poursuit. »

A ces mots, Achillas découvre cette tête.  
 Il semble qu'à parler encore elle s'apprête,  
 Qu'à ce nouvel affront un reste de chaleur  
 En sanglots mal formés exhale sa douleur.  
 Sa bouche encore ouverte et sa vue égarée  
 Rappellent sa grande âme à peine séparée.  
 Et son courroux mourant fait un dernier effort  
 Pour reprocher aux dieux sa défaite et sa mort.

César, à cet aspect, comme frappé du foudre,  
 Et comme ne sachant que croire ou que résoudre,  
 Immobile, et les yeux sur l'objet attachés,  
 Nous tient assez longtemps ses sentiments cachés ;  
 Et je dirai, si j'ose en faire conjecture,  
 Que, par un mouvement commun à la nature,  
 Quelque maligne joie en son cœur s'élevait,  
 Dont sa gloire indignée à peine le sauvait.  
 L'aise de voir la terre à son pouvoir soumise  
 Chatouillait malgré lui son âme avec surprise  
 Et de cette douceur son esprit combattu  
 Avec un peu d'effort rassurait sa vertu.  
 S'il aime sa grandeur, il hait la perfidie,  
 Il se juge en autrui, se tâte, s'étudie,  
 Examine en secret sa joie et ses douleurs,  
 Les balance, choisit, laisse couler des pleurs,  
 Et, forçant sa vertu d'être encor la maîtresse,  
 Se montre généreux par un trait de faiblesse.  
 Ensuite il fait ôter ce présent de ses yeux,  
 Lève les mains ensemble et les regards aux cieux,  
 Lâche deux ou trois mots contre cette insolence,  
 Puis, tout triste et pensif, il s'obstine au silence,  
 Et même à ses Romains ne daigne répartir  
 Que d'un regard farouche et d'un profond soupir.  
 Enfin, ayant pris terre avec trente cohortes,  
 Il se saisit du port, il se saisit des portes,  
 Met des gardes partout, et des ordres secrets,  
 Fait voir sa défiance ainsi que ses regrets,  
 Parle d'Égypte en maître, et de son adversaire  
 Non plus comme ennemi, mais comme son beau-père.  
 Voilà ce que j'ai vu.

CHARMION.

Voilà ce qu'attendait,

Ce qu'au juste Osiris la reine demandait.

Je vais bien la ravir avec cette nouvelle ;

Vous, continuez-lui ce service fidèle.

ACHORÉE.

Qu'elle n'en doute point. Mais César vient, allez,  
 Peignez-lui bien nos gens pâles et désolés,

Et moi, soit que l'issue en soit douce ou funeste,  
J'irai l'entretenir quand j'aurai vu le reste.

SCÈNE II : CÉSAR, PTOLEMÉE, LÉPIDE,  
PHOTIN, ACHORÉE. SOLDATS ROMAINS,  
SOLDATS ÉGYPTIENS.

PTOLEMÉE.

Seigneur, montez au trône et commandez ici.

CÉSAR.

Connaissez-vous César, de lui parler ainsi ?  
Que m'offrirait de pis la fortune ennemie,  
A moi qui tient le trône égal à l'infamie ?  
Certes Rome, à ce coup, pourrait bien se vanter  
D'avoir eu juste lieu de me persécuter,  
Elle qui d'un même œil les donne et les dédaigne,  
Qui ne voit rien aux rois qu'elle aime ou qu'elle craigne,  
Et qui verse en nos cœurs, avec l'âme et le sang,  
Et la haine du nom, et le mépris du rang.  
C'est ce que de Pompée il vous fallait apprendre ;  
S'il en eût aimé l'offre, il eût su s'en défendre,  
Et le trône et le roi se seraient ennoblis  
A soutenir la main qui les a rétablis.  
Vous eussiez pu tomber, mais tout couvert de gloire,  
Votre chute eut valu la plus haute victoire,  
Et, si votre destin n'eût pu vous en sauver,  
César eût pris plaisir à vous en relever.  
Vous n'avez pu former une si noble envie ;  
Mais quel droit aviez-vous sur cette illustre vie ?  
Que vous devait son sang pour y tremper vos mains,  
Vous qui devez respect au moindre des Romains ?  
Ai-je vaincu pour vous dans les champs de Pharsale,  
Et, par une victoire aux vaincus trop fatale,  
Vous ai-je acquis sur eux, en ce dernier effort,  
La puissance absolue et de vie et de mort ?  
Moi, qui n'ai jamais pu la souffrir à Pompée,  
La souffrirai-je en vous sur lui-même usurpée,  
Et que de mon bonheur vous ayez abusé  
Jusqu'à plus attenter que je n'aurais osé ?

De quel nom, après tout, pensez-vous que je nomme  
 Ce coup où vous tranchez du souverain de Rome,  
 Et qui sur un seul chef lui fait bien plus d'affront  
 Que sur tant de milliers ne fit le roi de Pont ?  
 Pensez-vous que j'ignore ou que je dissimule  
 Que vous n'auriez pas eu pour moi plus de scrupule,  
 Et que, s'il m'eût vaincu, votre esprit complaisant  
 Lui faisait de ma tête un semblable présent ?  
 Grâce à ma victoire, on me rend des hommages  
 Où ma fuite eût reçu toutes sortes d'outrages.  
 Au vainqueur, non à moi, vous faites tout l'honneur :  
 Si César en jouit, ce n'est que par bonheur.  
 Amitié dangereuse et redoutable zèle,  
 Que règle la fortune et qui tourne avec elle.  
 Mais parlez, c'est trop être interdit et confus.

PTOLÉMÉE.

Je le suis, il est vrai, si jamais je le fus,  
 Et vous-même avouerez que j'ai sujet de l'être.  
 Étant né souverain, je vois ici mon maître :  
 Ici, dis-je, où ma Cour tremble en me regardant,  
 Où je n'ai point encore agi qu'en commandant,  
 Je vois une autre Cour sous une autre puissance,  
 Et ne puis plus agir qu'avec obéissance.  
 De votre seul aspect je me suis vu surpris :  
 Jugez si vos discours rassurent mes esprits,  
 Jugez par quels moyens je puis sortir d'un trouble  
 Que forme le respect, que la crainte redouble,  
 Et ce que vous peut dire un prince épouvanté  
 De voir tant de colère et tant de majesté.  
 Dans ces étonnements, dont mon âme est frappée,  
 De rencontrer en vous le vengeur de Pompée,  
 Il me souvient pourtant que, s'il fut notre appui,  
 Nous vous dûmes dès lors autant et plus qu'à lui.  
 Votre faveur pour nous éclata la première,  
 Tout ce qu'il fit après fut à votre prière :  
 Il émut le sénat pour des rois outragés,  
 Que sans cette prière il aurait négligés.  
 Mais de ce grand sénat les saintes ordonnances  
 Eussent peu fait pour nous, Seigneur, sans vos finances ;

Par là de nos mutins le feu roi vint à bout,  
Et, pour en bien parler, nous vous devons le tout.  
Nous avons honoré votre ami, votre gendre,  
Jusqu'à ce qu'à vous-même il ait osé se prendre ;  
Mais, voyant son pouvoir, de vos succès jaloux,  
Passer en tyrannie et s'armer contre vous...

CÉSAR.

Tout beau ! que votre haine, en son sang assouvie,  
N'aille point à sa gloire : il suffit de sa vie.  
N'avancez rien ici que Rome ose nier,  
Et justifiez-vous sans le calomnier.

PTOLÉMÉE.

Je laisse donc aux dieux à juger ses pensées,  
Et dirai seulement qu'en vos guerres passées,  
Où vous fûtes forcé par tant d'indignités,  
Tous nos vœux ont été pour vos prospérités ;  
Que, comme il vous traitait en mortel adversaire,  
J'ai cru sa mort pour vous un malheur nécessaire,  
Et que sa haine injuste, augmentant tous les jours,  
Jusque dans les enfers chercherait du secours,  
Ou qu'enfin, s'il tombait dessous votre puissance,  
Il nous fallait pour vous craindre votre clémence,  
Et que le sentiment d'un cœur trop généreux,  
Usant mal de vos droits, vous rendit malheureux.

J'ai donc considéré qu'en ce péril extrême  
Nous vous devions, Seigneur, servir malgré vous-même,  
Et, sans attendre d'ordre en cette occasion,  
Mon zèle ardent l'a prise à ma confusion.  
Vous m'en désavouez, vous l'imputez à crime ;  
Mais pour servir César rien n'est illégitime.  
J'en ai souillé mes mains pour vous en préserver.  
Vous pouvez en jouir, et le désapprouver ;  
Et plus j'ai fait pour vous plus l'action est noire,  
Puisque c'est d'autant plus vous immoler ma gloire,  
Et que ce sacrifice, offert par mon devoir,  
Vous assure la vôtre avec votre pouvoir.

CÉSAR.

Vous cherchez, Ptolémée, avecque trop de ruses,  
De mauvaises couleurs et de froides excuses.

Votre zèle était faux, si seul il redoutait  
 Ce que le monde entier à pleins vœux souhaitait,  
 Et s'il vous a donné ces craintes trop subtiles.  
 Qui m'ôtent tout le fruit de nos guerres civiles,  
 Où l'honneur seul m'engage, et que, pour terminer,  
 Je ne veux que celui de vaincre et pardonner ;  
 Où mes plus dangereux et plus grands adversaires,  
 Sitôt qu'ils sont vaincus, ne sont plus que mes frères,  
 Et mon ambition ne va qu'à les forcer,  
 Ayant dompté leur haine, à vivre et m'embrasser.

O combien d'allégresse une si triste guerre  
 Aurait-elle laissé dessus toute la terre  
 Si Rome avait pu voir marcher en même char,  
 Vainqueurs de leur discorde, et Pompée et César !  
 Voilà ces grands malheurs que craignait votre zèle.  
 O crainte ridicule autant que criminelle !  
 Vous craignez ma clémence ! Ah ! n'ayez plus ce soin ;  
 Souhaitez-la plutôt, vous en avez besoin.  
 Si je n'avais égard qu'aux lois de la justice,  
 Je m'apaiserais Rome avec votre supplice,  
 Sans que ni vos respects, ni votre repentir,  
 Ni votre dignité, vous pussent garantir ;  
 Votre trône lui-même en serait le théâtre.  
 Mais voulant épargner le sang de Cléopâtre,  
 J'impute à vos flatteurs toute la trahison,  
 Et je veux voir comment vous m'en ferez raison.  
 Suivant les sentiments dont vous serez capable,  
 Je saurai vous tenir innocent ou coupable.  
 Cependant à Pompée élevez des autels,  
 Rendez-lui les honneurs qu'on rend aux immortels,  
 Par un prompt sacrifice expiez tous vos crimes,  
 Et surtout pensez bien au choix de vos victimes.  
 Allez-y donner ordre, et me laissez ici  
 Entretenir les miens sur quelque autre souci.

### SCÈNE III : CÉSAR, ANTOINE, LÉPIDE.

CÉSAR.

Antoine, avez-vous vu cette reine adorable ?

ANTOINE.

Oui, Seigneur, je l'ai vue : elle est incomparable.  
Le Ciel n'a point encor par de si doux accords  
Uni tant de vertus aux grâces d'un beau corps :  
Une majesté douce épand sur son visage  
De quoi s'assujettir le plus noble courage ;  
Ses yeux savent ravir, son discours sait charmer,  
Et si j'étais César je la voudrais aimer.

CÉSAR.

Comme a-t-elle reçu les offres de ma flamme ?

ANTOINE.

Comme n'osant la croire, et la croyant dans l'âme ;  
Par un refus modeste et fait pour inviter,  
Elle s'en dit indigne, et la croit mériter.

CÉSAR.

En pourrai-je être aimé ?

ANTOINE.

Douter qu'elle vous aime,  
Elle qui de vous seul attend son diadème,  
Qui n'espère qu'en vous ! douter de ses ardeurs,  
Vous qui pouvez la mettre au faite des grandeurs !  
Que votre amour sans crainte à son amour prétende ;  
Au vainqueur de Pompée il faut que tout se rende,  
Et vous l'éprouverez. Elle craint toutefois  
L'ordinaire mépris que Rome fait des rois,  
Et surtout elle craint l'amour de Calphurnie.  
Mais, l'une et l'autre crainte à votre aspect bannie,  
Vous ferez succéder un espoir assez doux  
Lorsque vous daignerez lui dire un mot pour vous.

CÉSAR.

Allons donc l'affranchir de ces frivoles craintes,  
Lui montrer de mon cœur les sensibles atteintes ;  
Allons, ne tardons plus.

ANTOINE.

Avant que de la voir,  
Sachez que Cornélie est en votre pouvoir :  
Septime vous l'amène, orgueilleux de son crime,  
Et pense auprès de vous se mettre en haute estime.

Dès qu'ils ont abordé, vos chefs, par vous instruits,  
Sans leur rien témoigner les ont ici conduits.

CÉSAR.

Qu'elle entre. Ah ! l'importune et fâcheuse nouvelle !  
Qu'à mon impatience elle semble cruelle !  
O Ciel ! et ne pourrai-je enfin à mon amour  
Donner en liberté ce qui reste du jour ?

SCÈNE IV : CÉSAR, CORNÉLIE, ANTOINE,  
LÉPIDE, SEPTIME.

SEPTIME.

Seigneur...

CÉSAR.

Allez, Septime, allez vers votre maître :  
César ne peut souffrir la présence d'un traître,  
D'un Romain lâche assez pour servir sous un roi,  
Après avoir servi sous Pompée et sous moi.

(*Septime rentre.*)

CORNÉLIE.

César, car le destin, que dans tes fers je brave,  
Me fait ta prisonnière, et non pas ton esclave,  
Et tu ne prétends pas qu'il m'abatte le cœur  
Jusqu'à te rendre hommage et te nommer seigneur,  
De quelque rude trait qu'il m'ose avoir frappée,  
Veuve du jeune Crasse et veuve de Pompée,  
Fille de Scipion, et, pour dire encor plus,  
Romaine, mon courage est encore au-dessus,  
Et, de tous les assauts que sa rigueur me livre,  
Rien ne me fait rougir que la honte de vivre.  
J'ai vu mourir Pompée, et ne l'ai pas suivi,  
Et, bien que le moyen m'en aye été ravi,  
Qu'une pitié cruelle à mes douleurs profondes  
M'ait ôté le secours et du fer et des ondes,  
Je dois rougir pourtant, après un tel malheur,  
De n'avoir pu mourir d'un excès de douleur.  
Ma mort était ma gloire, et le destin m'en prive  
Pour croître mes malheurs et me voir ta captive.

Je dois bien toutefois rendre grâces aux dieux  
De ce qu'en arrivant je te trouve en ces lieux,  
Que César y commande, et non pas Ptolémée.  
Hélas ! et sous quel astre, ô Ciel, m'as-tu formée,  
Si je leur dois des vœux de ce qu'ils ont permis  
Que je rencontre ici mes plus grands ennemis,  
Et tombe entre leurs mains plutôt qu'aux mains d'un  
[prince

Qui doit à mon époux son trône et sa province ?

César, de ta victoire écoute moins le bruit ;  
Elle n'est que l'effet du malheur qui me suit.  
Je l'ai porté pour dot chez Pompée et chez Crasse,  
Deux fois du monde entier j'ai causé la disgrâce,  
Deux fois de mon hymen le nœud mal assorti  
A chassé tous les dieux du plus juste parti :  
Heureuse en mes malheurs, si ce triste hyménée  
Pour le bonheur de Rome à César m'eût donnée,  
Et si j'eusse avec moi porté dans ta maison  
D'un astre envenimé l'invincible poison !  
Car enfin n'attends pas que j'abaisse ma haine.  
Je te l'ai déjà dit, César, je suis Romaine,  
Et, quoique ta captive, un cœur comme le mien,  
De peur de s'oublier, ne te demande rien.  
Ordonne, et, sans vouloir qu'il tremble ou s'humilie,  
Souviens-toi seulement que je suis Cornélie.

CÉSAR.

O d'un illustre époux noble et digne moitié,  
Dont le courage étonne et le sort fait pitié !  
Certes vos sentiments font assez reconnaître  
Qui vous donna la main et qui vous donna l'être,  
Et l'on juge aisément, au cœur que vous portez,  
Où vous êtes entrée et de qui vous sortez.  
L'âme du jeune Crasse et celle de Pompée,  
L'une et l'autre vertu par le malheur trompée,  
Le sang des Scipions, protecteur de nos dieux,  
Parlent par votre bouche et brillent dans vos yeux,  
Et Rome dans ses murs ne voit point de famille  
Qui soit plus honorée, ou de femme, ou de fille.  
Plût au grand Jupiter, plût à ces mêmes dieux,

Qu'Annibal eût bravés jadis sans vos aïeux,  
 Que ce héros si cher dont le Ciel vous sépare,  
 N'eût pas si mal connu la Cour d'un roi barbare.  
 Ni mieux aimé tenter une incertaine foi  
 Que la vieille amitié qu'il eût trouvée en moi !  
 Qu'il eût voulu souffrir qu'un bonheur de mes armes  
 Eût vaincu ses soupçons, dissipé ses alarmes,  
 Et qu'enfin, m'attendant sans plus se défier,  
 Il m'eût donné moyen de me justifier !  
 Alors, foulant aux pieds la discorde et l'envie ;  
 Je l'eusse conjuré de se donner la vie,  
 D'oublier ma victoire et d'aimer un rival,  
 Heureux d'avoir vaincu pour vivre son égal.  
 J'eusse alors regagné son âme satisfaite  
 Jusqu'à lui faire aux dieux pardonner sa défaite ;  
 Il eût fait à son tour, en me rendant son cœur,  
 Que Rome eût pardonné la victoire au vainqueur.  
 Mais puisque, par sa perte à jamais sans seconde,  
 Le sort a dérobé cette allégresse au monde,  
 César s'efforcera de s'acquitter vers vous  
 De ce qu'il voudrait rendre à cet illustre époux.  
 Prenez donc en ces lieux liberté toute entière,  
 Seulement pour deux jours soyez ma prisonnière,  
 Afin d'être témoin comme après nos débats  
 Je chéris sa mémoire et venge son trépas,  
 Et de pouvoir apprendre à toute l'Italie  
 De quel orgueil nouveau m'enfle la Thessalie.  
 Je vous laisse à vous-même et vous quitte un moment...  
 Choisissez-lui, Lépide, un digne appartement,  
 Et qu'on l'honore ici, mais en dame romaine,  
 C'est-à-dire un peu plus qu'on n'honore la reine.  
 Commandez, et chacun aura soin d'obéir.

CORNÉLIE.

O Ciel ! que de vertus vous me faites haïr !

## ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE : PTOLÉMÉE, ACHILLAS,  
PHOTIN.

PTOLÉMÉE.

Quoi ! de la même main et de la même épée  
Dont il vient d'immoler le malheureux Pompée,  
Septime, par César indignement chassé,  
Dans un tel désespoir à vos yeux a passé ?

ACHILLAS.

Oui, Seigneur, et sa mort a de quoi vous apprendre  
La honte qu'il prévient et qu'il vous faut attendre.  
Jugez quel est César à ce courroux si lent.  
Un moment pousse et rompt un transport violent,  
Mais l'indignation qu'on prend avec étude  
Augmente avec le temps, et porte un coup plus rude  
Ainsi n'espérez pas de le voir modéré :  
Par adresse il se fâche après s'être assuré ;  
Sa puissance établie, il a soin de sa gloire ;  
Il poursuivait Pompée, et chérit sa mémoire,  
Et veut tirer à soi, par un courroux accort,  
L'honneur de sa vengeance et le fruit de sa mort.

PTOLÉMÉE.

Ah ! si je t'avais cru, je n'aurais pas de maître,  
Je serai dans le trône où le Ciel m'a fait naître ;  
Mais c'est une imprudence assez commune aux rois,  
D'écouter trop d'avis et se tromper au choix.  
Le destin les aveugle au bord du précipice,  
Ou, si quelque lumière en leur âme se glisse,  
Cette fausse clarté dont il les éblouit  
Les plonge dans un gouffre, et puis s'évanouit.

PHOTIN.

J'ai mal connu César, mais, puisqu'en son estime  
Un si rare service est un énorme crime,  
Il porte dans son flanc de quoi nous en laver :  
C'est là qu'est notre grâce, il nous l'y faut trouver.

Je ne vous parle plus de souffrir sans murmure,  
 D'attendre son départ pour venger cette injure :  
 Je sais mieux conformer les remèdes au mal.  
 Justifions sur lui la mort de son rival,  
 Et, notre main alors également trempée  
 Et du sang de César et du sang de Pompée,  
 Rome, sans leur donner de titres différents,  
 Se croira par vous seul libre de deux tyrans.

PTOLÉMÉE.

Oui, par là seulement ma perte est évitable.  
 C'est trop craindre un tyran que j'ai fait redoutable :  
 Montrons que sa fortune est l'œuvre de nos mains,  
 Deux fois en même jour disposons des Romains,  
 Faisons leur liberté comme leur esclavage.  
 César, que tes exploits n'enflent plus ton courage ;  
 Considère les miens, tes yeux en sont témoins.  
 Pompée était mortel, et tu ne l'es pas moins ;  
 Il pouvait plus que toi, tu lui portais envie ;  
 Tu n'as, non plus que lui, qu'une âme et qu'une vie,  
 Et son sort, que tu plains, te doit faire penser  
 Que ton cœur est sensible et qu'on peut le percer.  
 Tonne, tonne à ton gré, fais peur de ta justice :  
 C'est à moi d'apaiser Rome par ton supplice,  
 C'est à moi de punir ta cruelle douceur,  
 Qui n'épargne en un roi que le sang de sa sœur.  
 Je n'abandonne plus ma vie et ma puissance  
 Au hasard de sa haine ou de ton inconstance ;  
 Ne crois pas que jamais tu puisses à ce prix  
 Récompenser sa flamme ou punir ses mépris ;  
 J'emploierai contre toi de plus nobles maximes.  
 Tu m'as prescrit tantôt de choisir des victimes,  
 De bien penser au choix : j'obéis, et je vois  
 Que je n'en puis choisir de plus digne que toi,  
 Ni dont le sang offert, la fumée et la cendre  
 Puissent mieux satisfaire aux mânes de ton gendre.

Mais ce n'est pas assez, amis, de s'irriter,  
 Il faut voir quels moyens on a d'exécuter :  
 Toute cette chaleur est peut-être inutile,  
 Les soldats du tyran sont maîtres de la ville ;

Que pouvons-nous contre eux, et, pour les prévenir,  
 Quel temps devons-nous prendre et quel ordre tenir ?

ACHILLAS.

Nous pouvons tout, Seigneur, en l'état où nous sommes.  
 A deux milles d'ici vous avez six mille hommes,  
 Que depuis quelques jours, craignant des remuements,  
 Je faisais tenir prêts à tous événements.

Quelques soins qu'ait César, sa prudence est déçue.

Cette ville a sous terre une secrète issue,  
 Par où fort aisément on les peut cette nuit  
 Jusque dans le palais introduire sans bruit.

Car contre sa fortune aller à force ouverte,  
 Ce serait trop courir vous-même à votre perte ;  
 Il nous le faut surprendre au milieu du festin,  
 Enivré des douceurs de l'amour et du vin.

Tout le peuple est pour nous : tantôt, à son entrée,  
 J'ai remarqué l'horreur que ce peuple a montrée,  
 Lors qu'avec tant de faste il a vu ses faisceaux  
 Marcher arrogamment et braver nos drapeaux.

Au spectacle insolent de ce pompeux outrage,  
 Ses farouches regards étincelaient de rage,  
 Je voyais sa fureur à peine se dompter,

Et, pour peu qu'on le pousse, il est prêt d'éclater.

Mais sur tous les Romains que commandait Septime,  
 Pressés de la terreur que sa mort leur imprime,  
 Ne cherchent qu'à venger par un coup généreux  
 Le mépris qu'en leur chef ce superbe a fait d'eux.

PTOLÉMÉE...

Mais qui pourra, de nous, approcher sa personne,  
 Si durant le festin sa garde l'environne ?

PHOTIN.

Les gens de Cornélie, entre qui vos Romains  
 Ont déjà reconnu des frères, des germains,  
 Dont l'âpre déplaisir leur a laissé paraître  
 Une soif d'immoler leur tyran à leur maître.  
 Ils ont donné parole, et peuvent, mieux que nous,  
 Dans les flancs de César porter les premiers coups.  
 Son faux art de clémence, ou plutôt sa folie  
 Qui pense gagner Rome en flattant Cornélie,

Leur donnera sans doute un assez libre accès  
 Pour de ce grand dessein assurer le succès.  
 Mais voici Cléopâtre : agissez avec feinte,  
 Seigneur, et ne montrez que faiblesse et que crainte,  
 Nous allons vous quitter, comme objets odieux  
 Dont l'aspect importun offenserait ses yeux.

PTOLÉMÉE.

Allez, je vous rejoins.

## SCÈNE II : PTOLÉMÉE, CLÉOPÂTRE, ACHORÉE, CHARMION.

CLÉOPÂTRE.

J'ai vu César, mon frère,  
 Et de tout mon pouvoir combattu sa colère.

PTOLÉMÉE.

Vous êtes généreuse, et j'avais attendu  
 Cet office de sœur que vous m'avez rendu.  
 Mais cet illustre amant vous a bientôt quittée.

CLÉOPÂTRE.

Sur quelque brouillerie en la ville excitée,  
 Il a voulu lui-même apaiser les débats  
 Qu'avec nos citoyens ont eu quelques soldats ;  
 Et moi, j'ai bien voulu moi-même vous redire  
 Que vous ne craigniez rien pour vous ni votre empire,  
 Et que le grand César blâme votre action  
 Avec moins de courroux que de compassion.  
 Il vous plaint d'écouter ces lâches politiques  
 Qui n'inspirent aux rois que des mœurs tyranniques ;  
 Ainsi que la naissance ils ont les esprits bas,  
 En vain on les élève à régir des États ;  
 Un cœur né pour servir sait mal comme on commande ;  
 Sa puissance l'accable alors qu'elle est trop grande,  
 Et sa main, que le crime en vain fait redouter,  
 Laisse choir le fardeau qu'elle ne peut porter.

PTOLÉMÉE.

Vous dites vrai, ma sœur, et ces effets sinistres  
 Me font bien voir ma faute au choix de mes ministres.

Si j'avais écouté de plus nobles conseils,  
 Je vivrais dans la gloire où vivent mes pareils,  
 Je mériterais mieux cette amitié si pure  
 Que pour un frère ingrat vous donne la nature ;  
 César embrasserait Pompée en ce palais,  
 Notre Égypte à la terre aurait rendu la paix,  
 Et verrait son monarque encore à juste titre  
 Ami de tous les deux, et peut-être l'arbitre.  
 Mais, puisque le passé ne peut se révoquer,  
 Trouvez bon qu'avec vous mon cœur s'ose expliquer.

Je vous ai maltraitée, et vous êtes si bonne  
 Que vous me conservez la vie et la couronne :  
 Vainquez-vous tout à fait, et, par un digne effort,  
 Arrachez Achillas et Photin à la mort.  
 Elle leur est bien due, ils vous ont offensée ;  
 Mais ma gloire en leur perte est trop intéressée :  
 Si César les punit des crimes de leur roi,  
 Toute l'ignominie en rejaillit sur moi ;  
 Il me punit en eux, leur supplice est ma peine.  
 Forcez en ma faveur une trop juste haine,  
 De quoi peut satisfaire un cœur si généreux  
 Le sang abject et vil de ces deux malheureux ?  
 Que je vous doive tout. César cherche à vous plaire,  
 Et vous pouvez d'un mot désarmer sa colère.

CLÉOPÂTRE.

Si j'avais en mes mains leur vie et leur trépas,  
 Je les méprise assez pour ne m'en venger pas ;  
 Mais sur le grand César je puis fort peu de chose.  
 Quand le sang de Pompée à mes désirs s'oppose,  
 Je ne me vante pas de pouvoir le fléchir ;  
 J'en ai déjà parlé, mais il a su gauchir,  
 Et, tournant le discours sur une autre matière,  
 Il n'a ni refusé ni souffert ma prière.  
 Je veux bien toutefois encore m'y hasarder,  
 Mes efforts redoublés pourront mieux succéder,  
 Et j'ose croire...

PTOLÉMÉE.

Il vient, souffrez que je l'évite ;  
 Je crains que ma présence à vos yeux ne l'irrite,

Que son courroux ému ne s'aigrisse à me voir,  
Et vous agirez seule avec plus de pouvoir.

SCÈNE III : CÉSAR, CLÉOPÂTRE, ANTOINE,  
LÉPIDE, CHARMION, ACHORÉE, ROMAINS.

CÉSAR.

Reine, tout est paisible, et la ville calmée,  
Qu'un trouble assez léger avait trop alarmée,  
N'a plus à redouter le divorce intestin  
Du soldat insolent et du peuple mutin.  
Mais, ô dieux ! ce moment que je vous ai quittée  
D'un trouble bien plus grand à mon âme agitée,  
Et ces soins importuns, qui m'arrachaient de vous,  
Contre ma grandeur même allumaient mon courroux.  
Je lui voulais du mal de m'être si contraire,  
De rendre ma présence ailleurs si nécessaire ;  
Mais je lui pardonnais au simple souvenir  
De bonheur qu'à ma flamme elle fait obtenir.  
C'est elle dont je tiens cette haute espérance  
Qui flatte mes désirs d'une illustre apparence,  
Et fait croire à César qu'il peut former des vœux,  
Qu'il n'est pas tout à fait indigne de vos feux,  
Et qu'il peut en prétendre une juste conquête,  
N'ayant plus que les dieux au-dessus de sa tête.  
Oui, reine, si quelqu'un dans ce vaste univers  
Pouvait porter plus haut la gloire de vos fers,  
S'il était quelque trône où vous puissiez paraître  
Plus dignement assise en captivant son maître,  
J'irais, j'irais à lui, moins pour le lui ravir  
Que pour lui disputer le droit de vous servir,  
Et je n'aspirerais au bonheur de vous plaire  
Qu'après avoir mis bas un si grand adversaire.  
C'était pour acquérir un droit si précieux  
Que combattait partout mon bras ambitieux,  
Et dans Pharsale même il a tiré l'épée  
Plus pour le conserver que pour vaincre Pompée.  
Je l'ai vaincu, Princesse, et le dieu des combats

M'y favorisait moins que vos divins appas ;  
 Ils conduisaient ma main, ils enflaient mon courage.  
 Cette pleine victoire est leur dernier ouvrage,  
 C'est l'effet des ardeurs qu'ils daignaient m'inspirer ;  
 Et vos beaux yeux enfin, m'ayant fait soupirer,  
 Pour faire que votre âme avec gloire y réponde,  
 M'ont rendu le premier et de Rome et du monde.  
 C'est ce glorieux titre, à présent effectif,  
 Que je viens ennoblir par celui de captif,  
 Heureux si mon esprit gagne tant sur le vôtre  
 Qu'il en estime l'un et me permette l'autre.

CLÉOPÂTRE.

Je sais ce que je dois au souverain bonheur  
 Dont me comble et m'accable un tel excès d'honneur ;  
 Je ne vous tiendrai plus mes passions secrètes,  
 Je sais ce que je suis, je sais ce que vous êtes ;  
 Vous daignâtes m'aimer dès vos plus jeunes ans,  
 Le sceptre que je porte est un de vos présents,  
 Vous m'avez par deux fois rendu le diadème  
 J'avoue après cela, Seigneur, que je vous aime,  
 Et que mon cœur n'est point à l'épreuve des traits  
 Ni de tant de vertus, ni de tant de bienfaits.  
 Mais, hélas ! ce haut rang, cette illustre naissance,  
 Cet État de nouveau rangé sous ma puissance,  
 Ce sceptre par vos mains dans les miennes remis,  
 A mes vœux innocents sont autant d'ennemis.  
 Ils allument contre eux une implacable haine,  
 Ils me font méprisable alors qu'ils me font reine,  
 Et, si Rome est encor telle qu'auparavant,  
 Le trône où je me siedo m'abaisse en m'élevant,  
 Et ces marques d'honneur, comme titres infâmes,  
 Me rendent à jamais indignes de vos flammes.

J'ose encor toutefois, voyant votre pouvoir,  
 Permettre à mes désirs un généreux espoir.  
 Après tant de combats, je sais qu'un si grand homme  
 A droit de triompher des caprices de Rome,  
 Et que l'injuste horreur qu'elle eut toujours des rois  
 Peut céder par votre ordre à de plus justes lois.  
 Je sais que vous pouvez forcer d'autres obstacles,

Vous me l'avez promis, et j'attends ces miracles ;  
 Votre bras dans Pharsale a fait de plus grands coups,  
 Et je ne les demande à d'autres dieux qu'à vous.

CÉSAR.

Tout miracle est facile où mon amour s'applique ;  
 Je n'ai plus qu'à courir les côtes de l'Afrique,  
 Qu'à montrer mes drapeaux au reste épouvanté  
 Du parti malheureux qui m'a persécuté,  
 Rome, n'ayant plus lors d'ennemis à me faire,  
 Par impuissance enfin prendra soin de me plaire,  
 Et vos yeux la verront, par un superbe accueil,  
 Immoler à vos pieds sa haine et son orgueil.  
 Encore une défaite, et dans Alexandrie  
 Je veux que cette ingrate en ma faveur vous prie,  
 Et qu'un juste respect, conduisant ses regards,  
 A votre chaste amour demande des Césars.  
 C'est l'unique bonheur où mes désirs prétendent,  
 C'est le fruit que j'attends des lauriers qui m'attendent,  
 Heureux si mon destin encore un peu plus doux  
 Me les faisait cueillir sans m'éloigner de vous.  
 Mais, las ! contre mon feu mon feu me sollicite ;  
 Si je veux être à vous, il faut que je vous quitte ;  
 En quelques lieux qu'on fuie, il me faut y courir  
 Pour achever de vaincre et de vous conquérir.  
 Permettez cependant qu'à ces douces amorces  
 Je prenne un nouveau cœur et de nouvelles forces,  
 Pour faire dire encore aux peuples, pleins d'effroi,  
 Que venir, voir et vaincre est même chose en moi.

CLÉOPÂTRE.

C'est trop, c'est trop, Seigneur ; souffrez que j'en abuse.  
 Votre amour fait ma faute, il fera mon excuse.  
 Vous me rendez le sceptre et peut-être le jour ;  
 Mais, si j'ose abuser de cet excès d'amour,  
 Je vous conjure encor par ses plus puissants charmes.  
 Par ce juste bonheur qui suit toujours vos armes,  
 Par tout ce que j'espère et que vous attendez,  
 De n'ensanglanter pas ce que vous me rendez.  
 Faites grâce, Seigneur, ou souffrez que j'en fasse,  
 Et montre à tous par là que j'ai repris ma place.

Achillas et Photin sont gens à dédaigner,  
Ils sont assez punis en me voyant régner,  
Et leur crime...

CÉSAR.

Ah ! prenez d'autres marques de reine.

Dessus mes volontés vous êtes souveraine,  
Mais, si mes sentiments peuvent être écoutés,  
Choisissez des sujets dignes de vos bontés ;  
Ne vous donnez sur moi qu'un pouvoir légitime,  
Et ne me rendez point complice de leur crime.  
C'est beaucoup que pour vous j'ose épargner le roi,  
Et si mes feux n'étaient...

SCÈNE IV : CÉSAR, CORNÉLIE, CLÉOPÂTRE,  
ACHORÉE, ANTOINE, LÉPIDE, CHARMION,  
ROMAINS.

CORNÉLIE.

César, prends garde à toi :

Ta mort est résolue, on la jure, on l'apprête,  
A celle de Pompée on veut joindre ta tête ;  
Prends-y garde, César, ou ton sang répandu  
Bientôt parmi le sien se verra confondu.  
Mes esclaves en sont, apprends de leurs indices  
L'auteur de l'attentat, et l'ordre, et les complices.  
Je te les abandonne.

CÉSAR.

O cœur vraiment romain,

Et digne du héros qui vous donna la main !  
Ses mânes, qui du Ciel ont vu de quel courage  
Je préparais la mienne à venger son outrage,  
Mettant leur haine bas, me sauvent aujourd'hui  
Par la moitié qu'en terre il nous laisse de lui :  
Il vit, il vit encore en l'objet de sa flamme,  
Il parle par sa bouche, il agit dans son âme.  
Il la pousse, et l'oppose à cette indignité,  
Pour me vaincre par elle en générosité.

## CORNÉLIE.

Tu te flattes, César, de mettre en ta croyance  
 Que la haine a fait place à la reconnaissance :  
 Ne le présume plus, le sang de mon époux  
 A rompu pour jamais tout commerce entre nous.  
 J'attends la liberté qu'ici tu m'as offerte,  
 Afin de l'employer toute entière à ta perte,  
 Et je te chercherai partout des ennemis  
 Si tu m'oses tenir ce que tu m'as promis.  
 Mais, avec cette soif que j'ai de ta ruine,  
 Je me jette au-devant du coup qui t'assassine,  
 Et forme des désirs avec trop de raisons  
 Pour en aimer l'effet par une trahison.  
 Qui la sait et la souffre a part à l'infamie ;  
 Si je veux ton trépas, c'est en juste ennemie.  
 Mon époux a des fils, il aura des neveux ;  
 Quand ils te combattront, c'est là que je le veux,  
 Et qu'une digne main, par moi-même animée,  
 Dans ton champ de bataille, aux yeux de ton armée,  
 T'immole noblement et par un digne effort  
 Aux mânes du héros dont tu venges la mort.  
 Tous mes soins, tous mes vœux, hâtent cette vengeance,  
 Ta perte la recule et ton salut l'avance ;  
 Quelque espoir qui d'ailleurs me l'ose ou puisse offrir,  
 Ma juste impatience aurait trop à souffrir.  
 La vengeance éloignée est à demi perdue,  
 Et quand il faut l'attendre elle est trop cher vendue.  
 Je n'irai point chercher sur les bords africains  
 Le foudre souhaité que je vois en tes mains ;  
 La tête qu'il menace en doit être frappée.  
 J'ai pu donner la tienne au lieu d'elle à Pompée,  
 Ma haine avait le choix ; mais cette haine enfin  
 Sépare son vainqueur d'avec son assassin,  
 Et ne croit avoir droit de punir ta victoire  
 Qu'après le châtement d'une action si noire.

Rome le veut ainsi : son adorable front  
 Aurait de quoi rougir d'un trop honteux affront,  
 De voir en même jour, après tant de conquêtes,  
 Sous un indigne fer ses deux plus nobles têtes.

Son grand cœur qu'à tes lois en vain tu crois soumis,  
 En veut aux criminels plus qu'à ses ennemis,  
 Et tiendrait à malheur le bien de se voir libre,  
 Si l'attentat du Nil affranchissait le Tibre.  
 Comme autre qu'un Romain n'a pu l'assujettir,  
 Autre aussi qu'un Romain ne l'en doit garantir.  
 Tu tomberais ici sans être sa victime ;  
 Au lieu d'un châtiment ta mort serait un crime,  
 Et, sans que tes pareils en conçussent d'effroi,  
 L'exemple que tu dois périrait avec toi.  
 Venge-la de l'Égypte à son appui fatale,  
 Et je la vengerai, si je puis de Pharsale.  
 Va, ne perds point de temps, il presse. Adieu, tu peux  
 Te vanter qu'une fois j'ai fait pour toi des vœux.

SCÈNE V : CÉSAR, CLÉOPÂTRE, ANTOINE,  
 LÉPIDE, ACHORÉE, CHARMION.

CÉSAR.

Son courage m'étonne autant que leur audace.  
 Reine, voyez pour qui vous me demandez grâce.

CLÉOPÂTRE.

Je n'ai rien à vous dire, allez, Seigneur, allez.  
 Venger sur ces méchants tant de droits violés.  
 On m'en veut plus qu'à vous : c'est ma mort qu'ils  
 [respirent,

C'est contre mon pouvoir que les traîtres conspirent.  
 Leur rage, pour l'abattre, attaque mon soutien,  
 Et par votre trépas cherche un passage au mien.  
 Mais parmi ces transports d'une juste colère  
 Je ne puis oublier que leur chef est mon frère.  
 Le saurez-vous, Seigneur, et pourrai-je obtenir  
 Que ce cœur irrité daigne s'en souvenir ?

CÉSAR.

Oui, je me souviendrai que ce cœur magnanime  
 Au bonheur de son sang veut pardonner son crime.  
 Adieu, ne craignez rien, Achillas et Photin  
 Ne sont pas gens à vaincre un si puissant destin.

Pour les mettre en déroute, eux et tous leurs complices,  
 Je n'ai qu'à déployer l'appareil des supplices,  
 Et pour soldats choisis envoyer des bourreaux  
 Qui portent hautement mes haches pour drapeaux.  
*(César rentre avec les Romains.)*

CLÉOPÂTRE.

Ne quittez pas César, allez, cher Achorée,  
 Repoussez avec lui ma mort qu'on a jurée,  
 Et, quand il punira nos lâches ennemis,  
 Faites-le souvenir de ce qu'il m'a promis ;  
 Ayez l'œil sur le roi dans la chaleur des armes  
 Et conservez son sang pour épargner mes larmes.

ACHORÉE.

Madame, assurez-vous qu'il ne peut y périr,  
 Si mon zèle et mes soins peuvent le secourir.

## ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE : CORNÉLIE,  
*tenant une petite urne en sa main,*  
 PHILIPPE.

CORNÉLIE.

Mes yeux, puis-je vous croire, et n'est-ce point un songe  
 Qui sur mes tristes vœux a formé ce mensonge ?  
 Te revois-je, Philippe, et cet époux si cher  
 A-t-il reçu de toi les honneurs du bûcher ?  
 Cette urne que je tiens contient-elle sa cendre ?  
 O vous, à ma douleur objet terrible et tendre,  
 Éternel entretien de haine et de pitié,  
 Reste du grand Pompée, écoutez sa moitié.  
 N'attendez point de moi de regrets ni de larmes,  
 Un grand cœur à ses maux applique d'autres charmes.  
 Les faibles déplaisirs s'amuse à parler,  
 Et quiconque se plaint cherche à se consoler.  
 Moi, je jure des dieux la puissance suprême,

Et, pour dire encor plus, je jure par vous-même,  
 Car vous pouvez bien plus sur ce cœur affligé  
 Que le respect des dieux qui l'ont mal protégé,  
 Je jure donc par vous, ô pitoyable reste,  
 Ma divinité seule après ce coup funeste,  
 Par vous, qui seul ici pouvez me soulager,  
 De n'éteindre jamais l'ardeur de le venger !  
 Ptolémée à César, par un lâche artifice,  
 Rome, de ton Pompée a fait un sacrifice,  
 Et je n'entrerais point dans tes murs désolés  
 Que le prêtre et le Dieu ne lui soient immolés.  
 Faites-m'en souvenir et soutenez ma haine,  
 O cendres, mon espoir aussi bien que ma peine,  
 Et, pour m'aider un jour à perdre son vainqueur,  
 Versez dans tous les cœurs ce que ressent mon cœur !

Toi qui l'as honoré sur cette infâme rive,  
 D'une flamme pieuse autant comme chétive,  
 Dis-moi quel bon démon a mis en ton pouvoir  
 De rendre à ce héros ce funèbre devoir.

PHILIPPE.

Tout couvert de son sang et plus mort que lui-même,  
 Après avoir cent fois maudit le diadème,  
 Madame, j'ai porté mes pas et mes sanglots  
 Du côté que le vent poussait encor les flots.  
 Je cours longtemps en vain, mais enfin, d'une roche,  
 J'en découvre le tronc vers un sable assez proche,  
 Où la vague en courroux semblait prendre plaisir  
 A feindre de le rendre et puis s'en ressaisir.  
 Je m'y jette et l'embrasse, et le pousse au rivage.  
 Et, ramassant sous lui le débris d'un naufrage,  
 Je lui dresse un bûcher à la hâte et sans art,  
 Tel que je pus sur l'heure et qu'il plût au hasard.  
 A peine brûlait-il que le Ciel, plus propice,  
 M'envoie un compagnon en ce pieux office :  
 Cordus, un vieux Romain qui demeure en ces lieux,  
 Retournant de la ville, y détourne les yeux,  
 Et, n'y voyant qu'un tronc dont la tête est coupée,  
 A cette triste marque il reconnaît Pompée.  
 Soudain, la larme à l'œil : « O toi, qui que tu sois,

A qui le Ciel permet de si dignes emplois,  
 Ton sort est bien, dit-il, autre que tu ne penses :  
 Tu crains des châtimens, attends des récompenses.  
 César est en Égypte, et venge hautement  
 Celui pour qui ton zèle a tant de sentiment.  
 Tu peux faire éclater les soins qu'on t'en voit prendre,  
 Tu peux même à sa veuve en reporter la cendre,  
 Son vainqueur l'a reçue avec tout le respect  
 Qu'un dieu pourrait ici trouver à son aspect.  
 Achève, je reviens. » Il part et m'abandonne,  
 Et rapporte aussitôt ce vase qu'il me donne,  
 Où sa main et la mienne enfin ont renfermé  
 Ces restes d'un héros par le feu consumé.

CORNÉLIE.

O que sa piété mérite de louanges !

PHILIPPE.

En entrant, j'ai trouvé des désordres étranges,  
 J'ai vu fuir tout un peuple en foule vers le port,  
 Où le roi, disait-on, s'était fait le plus fort :  
 Les Romains poursuivaient, et César dans la place,  
 Ruisselante du sang de cette populace,  
 Montrait de sa justice un exemple si beau,  
 Faisant passer Photin par les mains d'un bourreau.  
 Aussitôt qu'il me voit il daigne me connaître,  
 Et, prenant de ma main les cendres de mon maître :  
 « Restes d'un demi-dieu dont à peine je puis  
 Égaler le grand nom, tout vainqueur que j'en suis,  
 De vos traîtres, dit-il, voyez punir les crimes :  
 Attendant des autels, recevez ces victimes ;  
 Bien d'autres vont les suivre. Et toi, cours au palais  
 Porter à sa moitié ce don que je lui fais ;  
 Porte à ses déplaisirs cette faible allégeance,  
 Et dis-lui que je cours achever sa vengeance. »  
 Ce grand homme, à ces mots, me quitte en soupirant,  
 Et baise avec respect ce vase qu'il me rend.

CORNÉLIE.

O soupirs ! ô respect ! ô qu'il est doux de plaindre  
 Le sort d'un ennemi quand il n'est plus à craindre !  
 Qu'avec chaleur, Philippe, on court à le venger,

Lorsqu'on s'y voit forcé par son propre danger,  
 Et quand cet intérêt qu'on prend pour sa mémoire  
 Fait notre sûreté comme il croît notre gloire !  
 César est généreux, j'en veux être d'accord,  
 Mais le roi le veut perdre et son rival est mort.  
 Sa vertu laisse lieu de douter à l'envie  
 De ce qu'elle ferait s'il le voyait en vie ;  
 Pour grand qu'en soit le prix, son péril en rabat,  
 Cette ombre qui la couvre en affaiblit l'éclat.  
 L'amour même s'y mêle et le force à combattre :  
 Quand il venge Pompée il défend Cléopâtre.  
 Tant d'intérêts sont joints à ceux de mon époux  
 Que je ne devrais rien à ce qu'il fait pour nous  
 Si, comme par soi-même un grand cœur juge un autre,  
 Je n'aimais mieux juger sa vertu par la nôtre,  
 Et croire que nous seuls armons ce combattant,  
 Parce qu'au point qu'il est j'en voudrais faire autant.

SCÈNE II : CLÉOPÂTRE, CORNÉLIE,  
 PHILIPPE, CHARMION.

CLÉOPÂTRE.

Je ne viens pas ici pour troubler une plainte  
 Trop juste à la douleur dont vous êtes atteinte ;  
 Je viens pour rendre hommage aux cendres d'un héros  
 Qu'un fidèle affranchi vient d'arracher aux flots,  
 Pour le plaindre avec vous, et vous jurer, Madame,  
 Que j'aurais conservé ce maître de votre âme  
 Si le Ciel, qui vous traite avec trop de rigueur,  
 M'en eût donné la force aussi bien que le cœur.  
 Si pourtant, à l'aspect de ce qu'il vous renvoie,  
 Vos douleurs laissaient place à quelque peu de joie,  
 Si la vengeance avait de quoi vous soulager,  
 Je vous dirais aussi qu'on vient de vous venger.  
 Que le traître Photin... Vous le savez, peut-être ?

CORNÉLIE.

Oui, Princesse, je sais qu'on a puni ce traître.

CLÉOPÂTRE.

Un si prompt châtiment vous doit être bien doux.

CORNÉLIE.

S'il a quelque douceur, elle n'est que pour vous.

CLÉOPÂTRE.

Tous les cœurs trouvent doux le succès qu'ils espèrent.

CORNÉLIE.

Comme nos intérêts, nos sentiments diffèrent.

Si César à sa mort joint celle d'Achillas,

Vous êtes satisfaite, et je ne la suis pas.

Aux mânes de Pompée il faut une autre offrande :

La victime est trop basse, et l'injure est trop grande,

Et ce n'est pas un sang que, pour la réparer,

Son ombre et ma douleur daignent considérer.

L'ardeur de le venger, dans mon âme allumée,

En attendant César demande Ptolémée ;

Tout indigne qu'il est de vivre et de régner,

Je sais bien que César se force à l'épargner ;

Mais, quoique son amour ait osé vous promettre,

Le Ciel, plus juste enfin, n'osera le permettre,

Et, s'il peut une fois écouter tous mes vœux,

Par la main l'un de l'autre ils périront tous deux.

Mon âme, à ce bonheur, si le Ciel me l'envoie,

Oubliera ses douleurs pour s'ouvrir à la joie ;

Mais, si ce grand souhait demande trop pour moi,

Si vous n'en perdez qu'un, ô Ciel, perdez le roi !

CLÉOPÂTRE.

Le Ciel sur nos souhaits ne règle pas les choses.

CORNÉLIE.

Le Ciel règle souvent les effets sur les causes,

Et rend aux criminels ce qu'ils ont mérité.

CLÉOPÂTRE.

Comme de la justice il a de la bonté.

CORNÉLIE.

Oui, mais il fait juger, à voir comme il commence,

Que sa justice agit, et non pas sa clémence.

CLÉOPÂTRE.

Souvent de la justice il passe à la douceur.

CORNÉLIE.

Reine, je parle en veuve, et vous parlez en sœur,  
Chacune a son sujet d'aigreur ou de tendresse  
Qui dans le sort du roi justement l'intéresse.  
Apprenons par le sang qu'on aura répandu  
A quels souhaits le Ciel a le mieux répondu.  
Voici votre Achorée.

SCÈNE III : CORNÉLIE, CLÉOPÂTRE,  
ACHORÉE, PHILIPPE, CHARMION.

CLÉOPÂTRE.

Hélas ! sur son visage

Rien ne s'offre à mes yeux que de mauvais présage.  
Ne nous déguisez rien, parlez sans me flatter :  
Qu'ai-je à craindre, Achorée, ou qu'ai-je à regretter ?

ACHORÉE.

Aussitôt que César eut su la perfidie...

CLÉOPÂTRE.

Ce ne sont pas ses soins que je veux qu'on me die.  
Je sais qu'il fit trancher et clore ce conduit  
Par où ce grand secours devait être introduit.  
Qu'il manda tous les siens pour s'assurer la place  
Où Photin a reçu le prix de son audace,  
Que d'un si prompt supplice Achillas étonné  
S'est aisément saisi du port abandonné,  
Que le roi l'a suivi, qu'Antoine a mis à terre  
Ce qui dans ses vaisseaux restait de gens de guerre,  
Que César l'a rejoint, et je ne doute pas  
Qu'il n'ait su vaincre encore et punir Achillas.

ACHORÉE.

Oui, Madame, on a vu son bonheur ordinaire...

CLÉOPÂTRE.

Dites-moi seulement s'il a sauvé mon frère,  
S'il m'a tenu promesse.

ACHORÉE.

Oui, de tout son pouvoir.

CLÉOPÂTRE.

C'est là l'unique point que je voulais savoir,  
Madame, vous voyez, les dieux m'ont écoutée.

CORNÉLIE.

Ils n'ont que différé la peine méritée.

CLÉOPÂTRE.

Vous la vouliez sur l'heure, ils l'en ont garanti.

ACHORÉE.

Il faudrait qu'à nos vœux il eût mieux consenti.

CLÉOPÂTRE.

Que disiez-vous n'aguère, et que viens-je d'entendre ?  
Accordez ces discours que j'ai peine à comprendre.

ACHORÉE.

Aucuns ordres ni soins n'ont pu le secourir,  
Malgré César et nous il a voulu périr ;  
Mais il est mort, Madame, avec toutes les marques  
Que puissent laisser d'eux les plus dignes monarques :  
Sa vertu rappelée a soutenu son rang,  
Et sa perte aux Romains a coûté bien du sang.

Il combattait Antoine avec tant de courage  
Qu'il emportait déjà sur lui quelque avantage,  
Mais l'abord de César a changé le destin !  
Aussitôt Achillas suit le sort de Photin,  
Il meurt, mais d'une mort trop belle pour un traître,  
Les armes à la main, en défendant son maître.  
Le vainqueur crie en vain qu'on épargne le roi,  
Ces mots au lieu d'espoir lui donnent de l'effroi ;  
Son esprit alarmé les croit un artifice  
Pour réserver sa tête à l'affront d'un supplice,  
Il pousse dans nos rangs, il les perce, et fait voir  
Ce que peut la vertu qu'arme le désespoir,  
Et son cœur, emporté par l'erreur qui l'abuse,  
Cherche partout la mort que chacun lui refuse.  
Enfin, perdant haleine après ces grands efforts,  
Près d'être environné, ses meilleurs soldats morts,  
Il voit quelques fuyards sauter dans une barque ;  
Il s'y jette, et les siens, qui suivent leur monarque,  
D'un si grand nombre en foule accablent ce vaisseau  
Que la mer l'engloutit avec tout son fardeau.

C'est ainsi que sa mort lui rend toute sa gloire,  
A vous toute l'Égypte, à César la victoire ;  
Il vous proclame reine, et, bien qu'aucun Romain  
Du sang que vous pleurez n'ait vu rougir sa main,  
Il nous fait voir à tous un déplaisir extrême ;  
Il soupire, il gémit... Mais le voici lui-même,  
Qui pourra mieux que moi vous montrer la douleur  
Que lui donne du roi l'invincible malheur.

SCÈNE IV : CÉSAR, CORNÉLIE, CLÉOPÂTRE,  
ANTOINE, LÉPIDE, ACHORÉE, CHARMION,  
PHILIPPE.

CORNÉLIE.

César, tiens-moi parole, et me rends mes galères.  
Achillas et Photin ont reçu leurs salaires ;  
Leur roi n'a pu jouir de ton cœur adouci,  
Et Pompée est vengé ce qu'il peut l'être ici.  
Je n'y saurais plus voir qu'un funeste rivage  
Qui de leur attentat m'offre l'horrible image,  
Ta nouvelle victoire et le bruit éclatant  
Qu'aux changements de roi pousse un peuple inconstant,  
Et parmi ces objets ce qui le plus m'afflige,  
C'est d'y revoir toujours l'ennemi qui m'oblige,  
Laisse-moi m'affranchir de cette indignité,  
Et souffre que ma haine agisse en liberté.  
A cet empressement j'ajoute une requête :  
Vois l'urne de Pompée, il y manque sa tête ;  
Ne me la retiens plus, c'est l'unique faveur  
Dont je te puis encor prier avec honneur.

CÉSAR.

Il est juste, et César est tout prêt de vous rendre  
Ce reste où vous avez tant de droit de prétendre ;  
Mais il est juste aussi qu'après tant de sanglots  
A ces mânes errants nous rendions le repos,  
Qu'un bûcher allumé par ma main et la vôtre  
Le venge pleinement de la honte de l'autre,  
Que son ombre s'apaise en voyant notre ennui,

Et qu'une urne plus digne et de vous et de lui,  
 Après la flamme éteinte et les pompes finies,  
 Renferme avec éclat ces cendres réunies.  
 De cette même main dont il fut combattu  
 Il verra des autels dressés à sa vertu,  
 Il recevra des vœux, de l'encens, des victimes,  
 Sans recevoir par là d'honneurs que légitimes.  
 Pour ces justes devoirs je ne veux que demain ;  
 Ne me refusez pas ce bonheur souverain,  
 Faites un peu de force à votre impatience.  
 Vous êtes libre après, partez en diligence,  
 Portez à notre Rome un si digne trésor,  
 Portez...

CORNÉLIE.

Non pas, César, non pas à Rome encor.

Il faut que ta défaite et que tes funérailles  
 A cette cendre aimée en ouvrent les murailles,  
 Et, quoi qu'elle la tienne aussi chère que moi,  
 Elle n'y doit rentrer qu'en triomphant de toi.  
 Je la porte en Afrique, et c'est là que j'espère  
 Que les fils de Pompée, et Caton, et mon père,  
 Secondés par l'effort d'un roi plus généreux,  
 Ainsi que la justice auront le sort pour eux.  
 C'est là que tu verras sur la terre et sur l'onde  
 Le débris de Pharsale armer un autre monde,  
 Et c'est là que j'irai pour hâter tes malheurs,  
 Porter de rang en rang ces cendres et mes pleurs.  
 Je veux que de ma haine ils reçoivent des règles,  
 Qu'ils suivent au combat des urnes au lieu d'aigles,  
 Et que ce triste objet porte en leur souvenir  
 Les soins de le venger et ceux de te punir.  
 Tu veux à ce héros rendre un devoir suprême,  
 L'honneur que tu lui rends rejaillit sur toi-même ;  
 Tu m'en veux pour témoin, j'obéis au vainqueur ;  
 Mais ne présume pas toucher par là mon cœur.  
 La perte que j'ai faite est trop irréparable,  
 La source de ma haine est trop inépuisable ;  
 A l'égal de mes jours je la ferai durer,  
 Je veux vivre avec elle, avec elle expirer.

Je t'avouerai pourtant, comme vraiment Romaine,  
 Que pour toi mon estime est égale à ma haine,  
 Que l'une et l'autre est juste, et montre le pouvoir,  
 L'une de ta vertu, l'autre de mon devoir ;  
 Que l'une est généreuse, et l'autre intéressée,  
 Et que dans mon esprit l'une et l'autre est forcée.  
 Tu vois que ta vertu, qu'en vain on veut trahir,  
 Me force de priser ce que je dois haïr :  
 Juge ainsi de la haine où mon devoir me lie,  
 La veuve de Pompée y force Cornélie.  
 J'irai n'en doute point au sortir de ces lieux,  
 Soulever contre toi les hommes et les dieux,  
 Ces dieux qui t'ont flatté, ces dieux qui m'ont trompée,  
 Ces dieux qui dans Pharsale ont mal servi Pompée,  
 Qui, la foudre à la main, l'ont pu voir égorger ;  
 Ils connaîtront leur faute, et le voudront venger.  
 Mon zèle, à leur refus, aidé de sa mémoire,  
 Te saura bien sans eux arracher la victoire,  
 Et, quand tout mon effort se trouvera rompu,  
 Cléopâtre fera ce que je n'aurai pu.  
 Je sais quelle est ta flamme et quelles sont ses forces,  
 Que tu n'ignores pas comme on fait les divorces,  
 Que ton amour t'aveugle, et que, pour l'épouser,  
 Rome n'a point de lois que tu n'oses briser ;  
 Mais sache aussi qu'alors la jeunesse romaine  
 Se croira tout permis sur l'époux d'une reine,  
 Et que de cet hymen tes amis indignés  
 Vengeront sur ton sang leurs avis dédaignés.  
 J'empêche ta ruine, empêchant tes caresses.  
 Adieu, j'attends demain l'effet de tes promesses.

SCÈNE V : CÉSAR, CLÉOPÂTRE, ANTOINE,  
 LÉPIDE, ACHORÉE, CHARMION.

CLÉOPÂTRE.

Plutôt qu'à ces périls je vous puisse exposer,  
 Seigneur, perdez en moi ce qui les peut causer :  
 Sacrifiez ma vie au bonheur de la vôtre ;

Le mien sera trop grand, et je n'en veux point d'autre,  
Indigne que je suis d'un César pour époux,  
Que de vivre en votre âme, étant morte pour vous.

CÉSAR.

Reine, ces vains projets sont le seul avantage  
Qu'un grand cœur impuissant a du Ciel en partage :  
Comme il a peu de force, il a beaucoup de soins,  
Et, s'il pouvait plus faire, il souhaiterait moins.  
Les dieux empêcheront l'effet de ces augures,  
Et mes félicités n'en seront pas moins pures,  
Pourvu que votre amour gagne sur vos douleurs,  
Qu'en faveur de César vous tarissiez vos pleurs,  
Et que votre bonté, sensible à ma prière,  
Pour un fidèle amant oublie un mauvais frère.

On aura pu vous dire avec quel déplaisir  
J'ai vu le désespoir qu'il a voulu choisir,  
Avec combien d'efforts j'ai voulu le défendre  
Des paniques terreurs qui l'avaient pu surprendre ;  
Il s'est de mes bontés jusqu'au bout défendu,  
Et, de peur de se perdre, il s'est enfin perdu.  
O honte pour César, qu'avec tant de puissance,  
Tant de soins de vous rendre entière obéissance,  
Il n'ait pu toutefois, en ces événements,  
Obéir au premier de vos commandements !  
Prenez-vous en au Ciel, dont les ordres sublimes  
Malgré tous nos efforts savent punir les crimes ;  
Sa rigueur envers lui vous ouvre un sort plus doux,  
Puisque par cette mort l'Égypte est toute à vous.

CLÉOPÂTRE.

Je sais que j'en reçois un nouveau diadème,  
Qu'on n'en peut accuser que les dieux et lui-même ;  
Mais, comme il est, Seigneur, de la fatalité  
Que l'aigreur soit mêlée à la félicité,  
Ne vous offensez pas si cet heur de vos armes,  
Qui me rend tant de bien, me coûte un peu de larmes,  
Et si, voyant sa mort due à la trahison,  
Je donne à la nature ainsi qu'à la raison.  
Je n'ouvre point les yeux sur ma grandeur si proche,  
Qu'aussitôt à mon cœur mon sang ne le reproche ;

J'en ressens dans mon âme un murmure secret,  
Et ne puis remonter au trône sans regret.

ACHORÉE.

Un grand peuple, Seigneur, dont cette cour est pleine,  
Par des cris redoublés demande à voir sa reine,  
Et, tout impatient, déjà se plaint aux Cieux  
Qu'on lui donne trop tard un bien si précieux.

CÉSAR.

Ne lui refusons plus le bonheur qu'il désire ;  
Princesse, allons par là commencer votre empire.

Fasse le juste Ciel, propice à mes désirs ;  
Que ces longs cris de joie étouffent vos soupirs,  
Et puissent ne laisser dedans votre pensée  
Que l'image des traits dont mon âme est blessée !  
Cependant qu'à l'envi ma suite et votre Cour  
Préparent pour demain la pompe d'un beau jour,  
Où dans un digne emploi l'une et l'autre occupée  
Couronne Cléopâtre et m'apaise Pompée,  
Élève à l'une un trône, à l'autre des autels,  
Et jure à tous les deux des respects immortels.

FIN

# TABLE DES MATIÈRES

## DU TOME PREMIER

---

	PAGES
MÉDÉE, tragédie en cinq actes.....	7
LE CID, tragédie en cinq actes.....	61
HORACE, tragédie en cinq actes.....	127
CINNA, tragédie en cinq actes.....	185
POLYEUCTE, martyr, tragédie chrétienne en cinq actes.....	243
POMPÉE, tragédie en cinq actes.....	309

LA PRÉSENTE ÉDITION  
A ÉTÉ ACHEVÉE D'IMPRIMER POUR  
LES ÉDITIONS VARIÉTÉS  
LE SEIZE NOVEMBRE  
MIL NEUF CENT QUARANTE-CINQ  
À QUÉBEC, CANADA.

5931/64

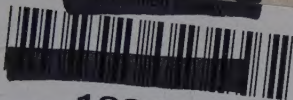






DEC 20 '61

FEB 19 '64



183218

RE

meatre choisi ..

Canon Library



183218

1945 / 1946